DAVID D'ANGERS

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES

CORRESPONDANCE DU MAITRE

AVEC

VICTOR HUGO, LAMARTINE, CHATEAUBRIAND, DE VIGNY, LAMENNAIS, BALZAC, CHARLET, LOUIS ET VICTOR PAVIE, LADY MORGAN, COOPER, HUMBOLDT, RAUCH, TIECK, BERZELIUS, SCHLEGEL, ETC.

PUBLIÉE PAR

M. HENRY JOUIN

Lauréat de l'Institut
(Académie française et Académie des beaux-arts)

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DE DAVID D'ANGERS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1890

Tous droits réservés

ex
70
Pe20
HF3

DAVID D'ANGERS

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES

L'auteur et les éditeurs réservent leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1890

AUTRES OUVRAGES DE M. HENRY JOUIN

David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains. Deux portraits du maître d'après Ingres et Ernest Hébert, de l'Institut, 23 planches et un fac-similé gravés par A. Durand. 2 vol. grand in-8°.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Antoine Coyzevox, sa vie, son œuvre et ses contemporains, précédé d'une étude sur l'École française de sculpture avant le XVIIe siècle. 1 vol. in-12.

(Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts.)

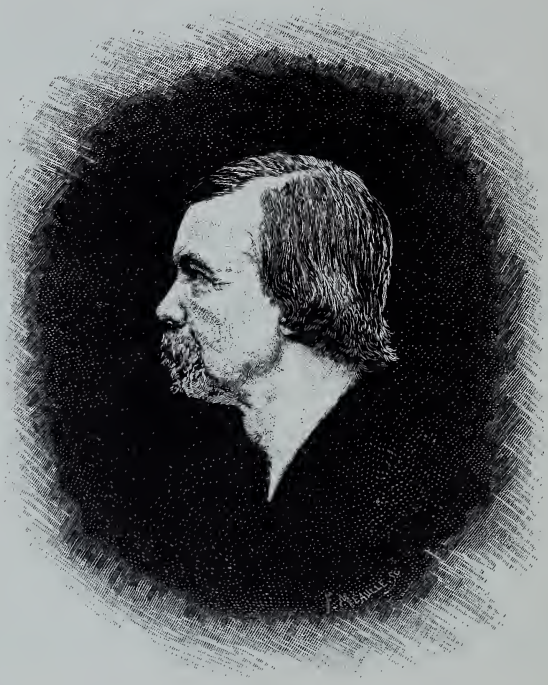
Maîtres contemporains : Fromentin, Corot, Henri Regnault, Léon Cogniet, Jouffroy, Gustave Doré, Baudry, etc. 1 vol. in-12.

Esthétique du sculpteur. Philosophie de l'art plastique; la Statue, le Groupe, le Buste, le Bas-Relief, les Pierres gravées, les Médailles. 1 vol. in-8°.

Histoire et description des Musées d'Angers : Musée de peinture et de sculpture, Musée David, Cabinet Turpin de Crissé, Musée Saint-Jean. 1 vol. grand in-8°.

Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV. Le premier Peintre, sa vie, son œuvre, ses écrits, ses contemporains, son influence, d'après le manuscrit de Nivelon et de nombreuses pièces inédites. Un portrait du maître par Eugène Burney, d'après le buste de Coyzevox. 1 vol. in-4°.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 10.



David d'Angers

(1845)

DAVID D'ANGERS

ET

SES RELATIONS LITTÉRAIRES

CORRESPONDANCE DU MAITRE

AVEC

VICTOR HUGO, LAMARTINE, CHATEAUBRIAND, DE VIGNY, LAMENNAIS, BALZAC, CHARLET, LOUIS ET VICTOR PAVIE, LADY MORGAN, COOPER, HUMBOLDT, RAUCH, TIECK, BERZELIUS, SCHLEGEL, ETC.

PUBLIÉE PAR

M. HENRY JOUIN

Lauréat de l'Institut
(Académie française et Académie des beaux-arts)

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DE DAVID D'ANGERS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1890

Tous droits réservés

A

ROBERT DAVID D'ANGERS

FILS DU STATUAIRE

Hommage de gratitude

H. J.

INTRODUCTION

Nous avons publié, voilà quelque douze ans, la Vie de David d'Angers. Un volume d'Écrits du maître faisait suite à notre récit. Plus de cent lettres de l'artiste ont trouvé place dans ce volume. On a pu croire que le sujet de notre étude était épuisé. Revenir sur David est chose permise à tous, sauf peut-être à son biographe. Notre modèle n'a-t-il pas posé sous nos yeux aussi longuement que nous l'avons voulu? Qui nous obligeait à fermer le livre dont nous seul avions tracé le plan? Lorsqu'on quitte la tribune, c'est apparemment qu'on n'a plus rien à dire, et ajouter à son propre discours est une marque d'inexpérience ou de faiblesse.

Soit! L'objection semble juste. Y répondrons-nous? Inutile. Nous ne sommes pas atteint.

En effet, ce livre n'est pas un appendice au livre ancien : c'en est le complément.

Ce livre n'est pas notre œuvre : David et les hommes de son temps l'ont écrit.

En le publiant, nous ne faisons que mettre au jour ce qu'on pourrait appeler les « Mémoires des autres ».

De nos jugements sur les hommes ou les choses incidemment rappelés dans les lettres qui vont suivre, de

nos appréciations personnelles sur l'art durant la première moitié de ce siècle, il ne saurait être question dans ce volume.

Éditeur responsable, mais non pas auteur, tel est le titre qu'il nous siérait de prendre au sujet de cette publication.

Souhaité bien plutôt que prémédité, ce recueil a pris forme à la suite de circonstances imprévues. La majeure partie des lettres qui le composent étaient conservées par un homme de grand cœur et de haut esprit, Victor Pavie, concitoyen de David d'Angers, « ami et fils d'ami », comme il aimait à le dire de lui-même, lorsqu'il voulait marquer son rang dans le cercle intime du statuaire.

Victor Pavie, plus âgé que nous de trente années, voulait bien nous honorer de son affectueuse estime. Déjà, lorsque nous composions la Vie du maître, Victor Pavie nous avait communiqué de précieux fragments de la correspondance de David avec Louis Pavie, son père. Plus timide, plus réservé à l'endroit des lettres dont il était le destinataire et souvent l'objet, Victor Pavie avait désiré que de son vivant on ne révélât pas au public ce que pensait de lui David d'Angers. Sa modestie prenait ombrage d'une amitié dont il était fier, et que ni l'absence, ni les divergences d'opinion sur bien des points, ni l'inégalité des conditions n'avaient refroidie ou troublée, ne fût-ce qu'un seul jour, pendant une période de plus de trente ans. Même silence d'ailleurs de la part de Victor Pavie à l'endroit de ses relations avec Victor Hugo, Sainte-Beuve, Delacroix et maint autre à qui le succès, le bruit, le renom durable, la gloire entrevue sinon déjà possédée ne firent point oublier l'homme d'élite, le sage réfugié, là-bas, dans sa province, sous le ciel tempéré de l'Anjou, près

des rives toujours vertes de la Loire aux flots d'or, loin de la presse qui aide aux réputations, loin des académies qui les consacrent, loin de Paris, enfin, où, de nos jours, les forces intellectuelles demeurent centralisées et se développent par le contact, la lutte ou l'assimilation. Combien parmi les illustres amis de Victor Pavie qui le considéraient comme un esprit supérieur et le proclamaient volontiers l'un de leurs pairs!

David ne s'était pas soustrait au charme de cette intelligence prime-sautière, de ce cœur droit et enthousiaste. Heureux de donner confiance à son ami, le statuaire écrivait avec abandon, avec chaleur, à Victor Pavie. Celui-ci disparu, il ne nous semble pas qu'il y ait lieu de faire aucune restriction sur les éloges qu'il s'est attirés. Où le destinataire se plaisait à voir quelque hyperbole, nous ne découvrons que l'expression juste d'appréciations encourageantes, souvent flatteuses, mais avant tout sincères et méritées. Les proches de Victor Pavie auront donc bien servi sa mémoire en nous permettant de transcrire plusieurs centaines de lettres du sculpteur pieusement gardées par celui qui les avait reçues.

En possession de ces manuscrits, nous nous sommes adressé au fils du statuaire, M. Robert David d'Angers, qui, avec une parfaite bonne grâce, nous a confié non seulement les réponses de Victor Pavie, mais les autographes des contemporains du maître, saluant en lui de tous les points du monde un artisan de leur gloire.

Cette fois, nous nous sentions trop riche.

Sous peine d'offrir au lecteur un ensemble d'écrits également curieux, mais sans unité, nous étions tenu de procéder à une sélection sévère.

Un livre est une construction, petite ou grande. Tout

édifice comporte une salle d'honneur et des pièces accessoires. L'orientation, la superficie constituent pour la salle d'honneur la justification du titre dont on la décore. Il nous a paru convenable d'apporter un juste équilibre dans la publication que nous allions entreprendre. A David, à ses écrits, la salle d'honneur, vaste, aérée, en pleine lumière; à ses correspondants, sans en excepter Victor Pavie, dont les lettres foisonnent sous nos doigts, toutes originales, pleines de souffle et de hautes pensées, le jour discret, l'espace mesuré des pièces accessoires. *Diei sufficit malitia sua.* Nous reviendrons plus tard sur les pages mises en réserve, et, cette fois, David cédera la salle d'honneur à son ami. Aujourd'hui, la parole est au statuaire.

C'est à peine si de temps à autre quelques-uns de ses contemporains lui donneront la réplique. Nous n'avons autorisé ces interruptions que dans la mesure où il nous paraissait utile de nommer les hôtes de l'atelier du maître, de dire quels hommes éminents lui firent cortège durant sa vie. C'est qu'en effet les adulations tardives, pour être souvent plus durables que les acclamations de la première heure, n'ont point ce caractère particulier de la parole échangée, de l'hommage qui va droit à l'homme que l'on a le dessein d'honorer. Les portraitistes anciens aimaient à inscrire au bas de leurs grandes effigies, peintes ou sculptées en face du modèle, « *ad vivum* ». Faisons comme eux. Mettons au jour des lettres, des pages qui complètent le portrait du maître « *ad vivum* ».

Un poète a dit :

Aux yeux obliques de l'envie
L'homme vivant n'est jamais beau;
Mort, ses vertus, son nom, sa vie
Resplendissent sur son tombeau.

Donnons tort au poète. Montrons que David vivant a compté d'illustres amitiés.

Les néologismes les plus barbares ont cours aujourd'hui parmi les lettrés qui ne craignent pas d'avouer en quelle estime ils tiennent un autographe, une pièce manuscrite signée par un maître. Ce sont là, disent-ils, des « documents humains ». Il ne faudrait pas presser beaucoup cette locution bizarre pour se convaincre de ce qu'elle a de prudhommesque. Tout ce qui tient à l'homme est « humain ». Toutefois, nous prenons acte du barbarisme en vigueur.

Il est l'indice d'une préférence, d'une vogue qui suffiraient peut-être à justifier notre publication nouvelle.

L'époque actuelle manque de sérénité. Tout le monde parle, tout le monde écrit. Dans ces conditions, sortir du rang est malaisé. Les littérateurs ne constituent plus une élite : ils sont la foule. La science, le talent, qui autrefois étaient le patrimoine d'intelligences aptes à féconder les germes, à porter des fruits, apparaissent à l'état de pailles légères, sans consistance et sans durée, à la surface de toute glèbe, je veux dire de chaque cerveau de vingt ans. Plus de racines vigoureuses, plus de chênes en espérance, mais, en revanche, partout des herbes folles et un peu de poussière en perspective.

Que font, dans ce tumulte, les gens avisés, peu soucieux de scruter leurs propres pensées et, par contre, impatients d'acquérir le renom d'historiens?

On les voit exhumer quelques pièces poudreuses, des chartes, des lettres revêtues de hautes et fières signatures, et ils éditent ces pièces. Inscrire son nom au-dessous de celui d'un diplomate, d'un capitaine, d'un ministre, d'un chef d'empire ou d'un artiste, n'est point une maladresse. Le reflet d'une gloire ancienne projeté sur la réputation

d'un lettré de nos jours n'est pas de nature à compromettre les intérêts de notre contemporain. Le passé qui se mêle au présent le grandit. C'est ce qui explique, n'en doutez pas, le nombre considérable de publications « documentaires » mises au jour à notre époque. Les historiens de l'avenir ne se plaindront pas de notre penchant pour les livres de cet ordre. Nous traçons la voie, nous nivelons le sol. Le penseur de demain bénéficiera de notre labeur d'aujourd'hui.

Conclusion : mobile intéressé, résultat heureux. Mais, nous-mêmes, n'aurions-nous pas cédé comme tant d'autres au désir de rapprocher notre nom de celui d'un maître disparu? Notre ambition aurait-elle été que la même page parlât au public de David d'Angers et de nous? Évidemment non. Ce rapprochement, honorable pour nous, est chose faite depuis longtemps. Autre a donc été notre but.

Toute gloire humaine, si grande qu'on la suppose, rencontre tôt ou tard un juge implacable : le Temps. Or, ce dieu terrible, à la différence des juges de la terre, qui tour à tour absolvent ou condamnent, est invariable dans son verdict. La sentence qu'il prononce est toujours la même : l'oubli. Les natures généreuses ne s'accommodent point de cette impassible sévérité. L'homme s'impatiente ; le penseur se révolte en face de cette incessante condamnation. Il se sent humilié par ce jugement uniforme qui toujours frappe sur ceux dont les exemples, les vertus, le génie seraient un appui ou une leçon pour leurs descendants.

C'est alors qu'on voit se dresser, dans sa conscience, l'être d'un jour qui s'en prend aux siècles, l'atome intelligent qui tient tête à la force aveugle. Et, pour une heure, l'inconnu décroît. L'oubli se sent troublé dans ses

profondeurs. L'ombre laisse échapper quelque chose de sa proie au profit de la lumière. Plongeur intrépide, le révolté dont je parle rapporte sur le rivage toutes les épaves que ses bras robustes ont pu détacher du lit plein de tourbe d'un océan de doute, d'obscurité. Et les fragments disjoints de la statue se rapprochent et se juxtaposent. Une grande mémoire est reconquise. Les ruines ont cessé d'être. Le temps est dompté, sinon vaincu.

L'homme qui opère ces prodiges s'appelle un historien. Il serait plus juste de lui donner le nom de défenseur. L'histoire n'est autre chose qu'un plaidoyer. L'historien soutient une cause. Son client est plus qu'un inculpé. Le temps a fait de lui un condamné. Le premier juge a porté contre lui une peine perpétuelle. Exclu de la pensée humaine, il est un déporté. Je me trompe, l'oubli l'enveloppe, c'est un disparu. Le néant l'a repris. Mais l'historien se lève pour plaider en appel. Il retrace la vie laborieuse de son client, sa haute fortune, ses bienfaits, ses œuvres, ses malheurs. L'oreille n'était pas préparée à cette rude défense. Les esprits ont leurs préjugés. La salle d'audience est distraite, soupçonneuse, hostile peut-être.

Que fera le défenseur ?

Il citera des témoins. On verra paraître dans le prétoire les contemporains du condamné. On les entendra dire ce qu'il fut. Ils révéleront à tous, sans réticences, les vertus comme les fautes de l'homme qu'ils ont coudoyé, aimé, haï à l'époque de leur vie terrestre. Tous feront des dépositions authentiques, écrites aux jours lointains de leur rencontre avec l'homme en cause. Indiscutable, leur témoignage éclairera donc le débat. Le public, admis à prononcer dans ces grandes assises, fera deux parts des dépositions apportées à la barre. Les unes, réclamées par le défenseur, deviendront autant de « documents à l'appui » ;

les autres, retenues par le juge suprême, prendront le caractère de « pièces à conviction ».

Puis, cédant à ce penchant particulier dont nous parlons plus haut, le juge, avant de rendre son arrêt, voudra savoir du défenseur s'il n'a pas découvert quelques écrits de son client ; on lui demandera de produire les pages intimes qu'il a pu se procurer, les confidences de son héros tracées dans l'abandon d'une âme qui se livre sans soupçonner la publicité possible de lettres dictées par l'amitié et placées sous la garde de l'amitié.

Telle est, de nos jours, la tâche exigée du défenseur de toute mémoire illustre, la tâche de l'historien.

Nous avions essayé, en écrivant la Vie de David d'Angers, de remplir en tous points les obligations qui s'imposaient à nous. Notre livre contient des lettres du maître. Nous n'avons pas omis de parler de ses contemporains. Mais, on l'a vu, de nombreux écrits du sculpteur avaient été réservés par leurs destinataires. D'autre part, les témoignages des hommes de sa génération n'ont pas trouvé place, sous leur forme intégrale, dans la biographie de David d'Angers. A ce double point de vue, il était donc permis de regretter que toutes les pièces du procès n'eussent pas été produites. Il nous a paru juste d'y revenir. Ce livre est un document à l'appui du livre antérieur.

Au lecteur de dire si notre publication est opportune. David n'était pas, au sens propre du mot, un lettré. Ses écrits ne revêtent pas toujours une forme irréprochable. En revanche, ils nous révèlent une intelligence élevée, sans cesse en travail; ils trahissent un cœur ardent, d'une droiture à l'abri de toute défaillance, plein de compassion pour ceux qui souffrent, de dévouement intègre pour la patrie, d'amour pour l'humanité tout entière. Nous avions

relevé ces caractéristiques d'une personnalité vraiment exceptionnelle. Mais on avait pu croire à notre partialité bienveillante. Cette fois, c'est David qui parle ; c'est lui qui se dénonce.

Quant aux contemporains illustres du statuaire, qui l'ont tenu pour l'un des leurs, ils se nomment, dans les lettres françaises : Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Musset, de Vigny, Balzac, Victor Cousin, Ballanche, Cormenin, Sainte-Beuve, Stendhal, Droz, Nodier; dans la politique : La Fayette, Lakanal; dans la science : Lacépède, Chevreul, Poinsot, Jomard; dans l'art : Roland, Charlet, Delacroix, Hittorff, Henriquel-Dupont ; à l'étranger : Schelling, Schlegel, Berzélius, Hahnemann, Rauch, Cooper, Mickiewicz, Ludwig Tieck, Amélia Opie, lady Morgan, Dumont de Genève, Humboldt. Tous exaltent le maître français. Nous ne pouvions donc mieux faire, pensons-nous, que de mettre au jour ces archives ignorées, ces lettres intimes à l'aide desquelles le lecteur jugera, nous l'espérons, de la modération scrupuleusement gardée par l'historien de David. Si pourtant il advenait, contrairement à nos prévisions, que certains de ces « documents à l'appui » devinssent « des pièces à conviction », nous n'aurions pas le droit de nous en plaindre. Notre seul but n'a t-il pas été d'augmenter la somme de vérité sur la vie et sur l'œuvre de David d'Angers?

Au surplus, oublions un instant le profit que peut retirer de ce volume la mémoire du maître : une leçon se dégage des lettres que nous avons sous les yeux. Elles nous montrent un artiste en relations étroites avec les écrivains de son époque. L'exemple est bon. L'artiste, aussi bien que l'écrivain, est un interprète de pensée. Tous deux parlent une langue différente, mais ils tendent au même but.

A l'encontre des hommes d'application, tels que le législateur, le magistrat, le soldat, l'industriel, on distingue les hommes d'inspiration, c'est-à-dire le philosophe, l'orateur, le poète, l'historien. A ceux-ci se rattache l'artiste. Victor Hugo le rappelle dans une page lyrique dédiée précisément à David, lorsque, délimitant le champ d'action des hommes de pensée suivant le mode d'expression propre à chacun, il vient de dire : « La forme au statuaire! » A peine a-t-il énoncé cet axiome qu'il s'empresse d'ajouter :

> La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien:
> Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée.

Or, le penseur, habile à parler sa langue, est un auxiliaire précieux pour l'artiste qui, le plus souvent, n'a pas bénéficié d'une formation littéraire. Si bien doué qu'on le veuille, l'homme dont l'esprit n'a point été discipliné à l'heure de la jeunesse éprouvera toujours quelque embarras dans l'expression juste de l'idée. L'inexpérience, la gaucherie, des fautes plus graves encore déparent maint ouvrage moderne sorti des mains du peintre ou du statuaire. Est-ce indifférence ou présomption? Je ne puis le dire, mais soyez sûr que l'artiste contemporain dont je parle s'est abstenu de vivre dans l'intimité des lettrés. Ceux-ci l'auraient averti à temps de son erreur, tandis que le chef-d'œuvre incomplet du maître ombrageux qui a craint d'ouvrir son atelier au penseur en pleine possession de ses facultés intellectuelles, va porter à jamais l'empreinte de lacunes regrettables. Les artistes de la Renaissance se montraient moins méfiants à l'endroit des hauts esprits de leur époque. Dans l'ancienne France, le peintre et le sculpteur nous apparaissent en société constante avec les philosophes ou les poètes: Champaigne fréquente Port-Royal, Le Sueur est l'ami des Chartreux, Mignard est chez Mo-

lière, Le Brun chez Corneille. Au début de notre siècle, les exemples de cette fraternité sont nombreux, mais l'artiste qui semble plus qu'aucun autre s'être pénétré de l'honneur, du bienfait qui découleraient pour lui de son intimité avec les hommes de lettres de son temps, c'est David d'Angers. Répétons-le, l'exemple est bon, et il nous plaît de le mettre en pleine lumière.

Toutefois, ce retour de notre part vers une grande figure dont nous avons déjà longuement entretenu le public pourra surprendre. Nous l'expliquerions volontiers par le besoin qu'on éprouve de parachever une œuvre caressée. L'histoire d'un homme illustre est-elle jamais close? Non. Mais, il y a plus, nous ne sommes pas loin de croire à la vertu d'un talisman mystérieux qui toujours nous rapproche de David. *Habent sua fata memoriæ.* Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse.

Celui qui écrit ces lignes a vu le jour dans la ville natale du statuaire. Il est vrai qu'un demi-siècle sépare la naissance du maître de celle de son biographe, mais à la distance de cent pas on retrouverait l'emplacement de leurs berceaux.

Nos premières impressions d'art, alors que nous étions enfant, nous les avons goûtées au Musée David, où les effigies sans nombre des hommes de pensée forment un ensemble grandiose, presque magique, fait pour frapper l'esprit. Nous avions moins de quinze ans lorsque David mourut à Paris, dans sa demeure de la rue d'Assas, aujourd'hui détruite par le tracé de la rue de Rennes. Jamais nous n'avions vu notre artiste, mais la nouvelle de sa mort nous émut profondément. Nous la jugions un vide pour l'École française, une calamité publique pour la province natale du sculpteur, et, qu'on nous pardonne cet

aveu, une sorte de deuil domestique pour nous-même. L'un de nos rêves d'enfant s'évanouissait. L'espoir longtemps nourri de rencontrer un jour le mâle ouvrier de tant d'œuvres robustes nous échappait. David était mort. Pendant de longues heures nous assaillîmes de questions l'un de nos professeurs, car nous étions encore au collège; nous voulions savoir en quoi consiste le modelage de la terre, sa cuisson, le moulage, la fonte. Un point surtout nous intriguait. Avait-on conservé les plâtres originaux de David d'Angers, de telle sorte qu'il fût possible de procéder à une fonte nouvelle si, par hasard, une œuvre du maître disparu venait à subir quelque outrage ? Il était manifeste pour le psychologue ou le simple observateur que l'enfant curieux, aux interrogations pressantes, avait voué à David une sorte d'affectueuse admiration qui déjà lui permettait de vivre par la pensée, en dépit du temps ou de l'espace, dans l'intimité de son modèle.

Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu,

a dit un poète de ce siècle en déplorant de n'avoir pu converser avec André Chénier. Pour un peu, nous aurions retouché le vers de notre devancier, afin de l'adapter à nos regrets; pour un peu, nous aurions dit nous-même :

Adieu, maître puissant que je n'ai pas connu!

La ville d'Angers commanda, dès 1856, le buste du sculpteur. Toussaint, l'élève de David, honoré de cette commande, mais empêché par la maladie de répondre promptement au vœu des Angevins, retint plusieurs années dans son atelier le marbre ébauché. Cependant on annonçait de temps à autre l'achèvement du buste et son inauguration prochaine. Nous pouvions avoir dix-huit ans, lorsqu'au retour d'une station prolongée au Musée

David, nous entreprîmes de composer le poème d'une cantate destinée, dans notre esprit, à rehausser l'éclat de la réception du buste. Notre poème était dialogué. Les personnages de cette scène lyrique, c'est à David que nous les avions demandés. La *Jeune Grecque*, *Philopœmen*. l'*Enfant à la grappe*, *Condé*, *Bonchamps*, *André Chénier*, *Barra*, *Bernardin de Saint-Pierre* avaient leurs stances dans cette composition. Des chœurs alternaient avec les voix de ces grandes ombres, rendant hommage au génie créateur qui les avait rappelées à la lumière. Notre ode triomphale terminée, nous l'offrîmes à Mme David. Cet envoi nous valut une lettre flatteuse, soigneusement classée dans notre portefeuille d'autographes. Mais l'inauguration si souvent annoncée se fit encore attendre quatre années. Elle n'eut lieu qu'en mars 1863. Naturellement, notre poème n'avait pas trouvé de compositeur. Nous avons su depuis qu'il n'existait plus trace de ces rimes de jeunesse, et leur disparition, loin de nous attrister, nous rassure. Il ne messied pas d'attendre l'âge de la maturité pour s'essayer à l'éloge des maîtres.

Le jour de l'inauguration, nous dûmes renoncer à pénétrer dans la Galerie David, où Victor Pavie prononça un discours brillant, dicté par le sens critique le plus élevé, par l'amitié la plus vraie.

Ces échecs devaient-ils nous rendre moins chère la mémoire de David ? Nullement. C'est en 1863 que nous étudions son œuvre avec méthode. Nous nous appliquons à combler les lacunes, à éclaircir les doutes que laissaient subsister les écrivains qui s'étaient occupés du statuaire. Établir la chronologie de ses ouvrages n'était pas chose aisée. Toutefois, aidé par les indications de Mme David, nous triomphons de l'obstacle, et en 1870, quelques semaines seulement avant que la guerre éclatât, avec ses

anxiétés et presque aussitôt ses deuils, nous mettions au jour un volume dans lequel étaient sommairement analysés la vie et l'œuvre de l'artiste.

La Notice dont nous parlons se fermait sur ces lignes : « Ce n'est point la vie du sculpteur que nous venons d'écrire ; nous n'avons guère tracé que l'esquisse incorrecte d'une grande figure à laquelle il ne convient pas de consacrer seulement quelques lignes éparses ou une brochure, mais qui a droit au Livre. Il se fera. Souhaitons que ce soit l'œuvre d'un Angevin. »

Entre temps, au début de 1872, un photographe d'Angers, M. Lebiez, nous racontait cet épisode douloureux de l'année terrible. Un officier en garnison dans la ville lui avait commandé sa photographie. La facture du praticien pouvait s'élever à cinquante francs. Survient la déclaration de guerre. L'officier reçoit l'ordre de gagner la frontière menacée. Il vient trouver son créancier. « Je vous dois quelque argent, dit-il au photographe, mais en ce moment je n'ose disposer de mes épargnes. Acceptez en gage un objet précieux. C'est le premier buste qu'ait sculpté David d'Angers. Il est daté de 1810 et signé « David fils ». Il représente un jeune lieutenant, Angevin d'origine, Charles Poupard, ami du sculpteur. Je tiens à cet ouvrage. Si je reviens vivant de la campagne, je vous payerai ma dette et vous me rendrez le buste. Si je meurs, vous l'apprendrez par mon silence, et, dans ce cas, l'œuvre de David sera vôtre. »

Le triste pressentiment de l'officier s'était réalisé. Son silence ne laissait aucun doute sur sa mort. On savait d'ailleurs que le régiment dans lequel il commandait avait été enseveli sous les ruines de Bazeilles. « — Tenez-moi compte de la dette de l'officier, me dit Lebiez, et je vous cède le buste. Toutefois, si jamais mon débiteur donnait

signe de vie, notre présent contrat deviendrait nul. J'acceptai. Le vaincu de Bazeilles est toujours muet, et depuis quinze ans le buste du lieutenant Poupard est au Musée David, où il a été déposé sous réserve.

En 1873 j'étais à Paris. Le Livre que j'estimais mérité par David, j'espérais bien l'écrire. Un certain jour, la maxime de Shakespeare me traverse l'esprit. Quelle peut bien être cette maxime, direz-vous? Shakespeare a laissé bien des pages, et vraisemblablement plus d'une maxime est tombée de sa plume. C'est chose probable, mais la grande maxime du poète d'*Hamlet* et du *Roi Lear*, celle que chacun de nous doit connaître et mettre en pratique sous peine de ne jamais être quelqu'un, la voici :

« Je ne sais pas pourquoi j'en suis encore à me dire ceci est à faire, lorsque j'ai force et raison de le faire. »

Essayez parfois de méditer sur cette forte parole. Quiconque en saisira le sens donnera sa propre mesure. Elle est un stimulant à l'action soudaine. Elle est le désaveu des ajournements, des lenteurs chez l'homme, dont les jours sont comptés.

C'était le 25 décembre 1874 que le mot de Shakespeare nous était revenu. Le soir même nous tracions les premières lignes de la Vie du maître, achevée deux ans plus tard, imprimée en 1877, offerte au début de l'année suivante à Mme David, peu de semaines avant sa mort. La veuve du statuaire nous fit parvenir ce billet trop élogieux, mais bien touchant, tracé d'une main brisée par la maladie :

« Merci, Monsieur! je puis mourir. Maintenant notre nom vivra!

« Émilie David d'Angers. »

Il faut tout dire. Nous avions éprouvé quelque difficulté, dans les premiers mois de 1875, à vaincre les hésitations de Mme David au sujet de notre ouvrage. La veuve du maître avait espéré que la Vie de son mari serait composée par Victor Pavie. Au surplus, quelques lettres de David nous révèlent que Victor Pavie avait été constitué en quelque sorte comme le gardien autorisé d'une mémoire qui lui demeura toujours chère. Mais Victor Pavie, par un sentiment de réserve excessive, bien fait pour nous rendre perplexe, ne s'estimait pas préparé à entreprendre et à mener à terme le récit d'une existence aussi remplie que celle du statuaire. Cette tâche séduisante l'effrayait. Nous l'avions entendu se retrancher derrière les années, les occupations, une santé chancelante. De ce côté, nous étions donc certain de ne pas empiéter sur les droits de l'amitié. Il nous fallait maintenant obtenir le concours bienveillant de Mme David afin de faire bénéficier notre travail des notes inédites, des détails intimes que seuls les proches d'un homme illustre sont en mesure de fournir avec exactitude.

Ce concours nous fut d'abord refusé.

Notre ennui fut profond. Les conséquences du refus de Mme David pouvaient être fâcheuses pour notre livre. Si cruelle que fût notre déception, elle n'alla pas cependant jusqu'à nous faire renoncer à notre entreprise.

Des pièces assez nombreuses avaient été recueillies par nous dans les dépôts d'archives, dans les cabinets d'amateurs. Des lettres de la vingtième année adressées par David à l'un de ses camarades d'enfance étaient entre nos mains. Notre premier chapitre renfermait plus d'un trait curieux, ignoré, sur l'enfance du maître. Cette partie de notre œuvre terminée, nous offrîmes à Mme David d'en entendre la lecture. N'était-il pas convenable qu'elle eût, le

cas échéant, la faculté de relever les erreurs de notre récit? La réponse se fit attendre ; puis, rendez-vous nous fut donné rue Pétrelle, dans l'atelier de M. Robert David.

C'est là qu'en présence de la veuve et du fils du statuaire eut lieu la communication des premiers feuillets de notre manuscrit. L'épreuve réussit au delà de toute espérance. Sa lecture achevée, l'auteur prit congé. Mais, dès le lendemain, Mme David lui apportait dans son cabinet tout ce qu'elle avait conservé de notes écrites, de lettres, de journaux, de brochures ayant trait à son mari.

Et pendant de longs mois les deux auditeurs de la rue Pétrelle s'acheminèrent, à des intervalles inégaux, vers la demeure du biographe de David pour entendre la lecture de chaque chapitre du livre en préparation, au fur et à mesure que l'auteur l'avait terminé. Est-il besoin de le dire? cette collaboration m'a été grandement utile.

Par une coïncidence qui n'eut rien de préconçu, les faits que je relate ici se passèrent rue d'Assas, à quelques pas du lieu où était mort David, où il avait vécu vingt années, d'où étaient partis le *Talma*, le *Gutenberg*, le *Cheverus*, le *Bichat*, le *Larrey*, l'*Enfant à la grappe*, le *Jean Bart*, le *Bernardin de Saint-Pierre* et tant d'autres œuvres! Il semblait que l'historien du statuaire eût voulu se rapprocher de l'atelier de son modèle afin de se mieux pénétrer des pensées du maître. A l'exemple de David, il avait déserté l'Anjou, et planté sa tente dans le voisinage le plus rapproché de la maison de son héros. — Singulière rencontre !

Ce n'est pas tout.

Le livre composé, il fallut songer à l'impression. Or, le plus fortuitement du monde, on vit l'auteur, nanti de son manuscrit, se diriger vers l'hôtel Garance ou Garancée, reconstruit au dix-septième siècle pour René de Rieux,

évêque et comte de Léon, dénommé successivement depuis, au dire de Lefeuve, hôtel de Sourdéac, de la Sordière, de Montagu, de Lubersac, de Roquelaure, et, il y a quarante ans, mairie du XIe arrondissement. Or, notre lecteur trouvera plus loin, sous la date du 15 mars 1848, une lettre de David à Victor Pavie dans laquelle il lui apprend qu'au lendemain des journées de Février, il fut informé qu'on l'avait nommé maire et, peu après, directeur des Musées nationaux. Déclinant l'honneur d'occuper le poste rétribué de directeur des Musées, l'artiste accepta les fonctions gratuites de maire du XIe arrondissement. Et c'est précisément dans l'ancienne mairie que résident aujourd'hui M. Plon et ses associés qui acceptèrent d'éditer notre livre. La Vie du maître a donc été imprimée au lieu même où il avait vécu durant plusieurs années, consacrant ses jours et ses veilles au maintien de l'ordre, à une époque agitée de notre histoire contemporaine.

Du moins, pensera le lecteur, la chaîne des coïncidences n'a pas dû se prolonger?

Erreur.

L'histoire du statuaire, avons-nous dit, fut composée auprès de son atelier. Une fois encore nous nous sommes rapproché, sans y songer, de l'une des demeures de David. Ces lignes sont tracées dans l'hôtel de Beauvau, contigu à l'ancienne mairie du XIe arrondissement.

Pour peu que le talisman garde sa vertu, nous voilà tenu de dater de Céphisia ou de Missolonghi, d'où le maître a écrit pendant ses mois d'exil quelques-unes de ses plus belles lettres, la prochaine publication que nous ferions sur lui.

Eh quoi! encore un livre! Cette fois, n'aurons-nous pas tout dit? Reviendrons-nous sans cesse sur le même artiste? La prudence et Musset conseillent de ne jurer de

rien ! Nous-même nous avons pris pour règle de parler des maîtres « à loisir, sans lassitude et avec amour ». N'engageons donc point l'avenir. Réservons notre liberté. Mais, à tout événement, il n'est que temps de fermer cette parenthèse. Nos souvenirs personnels tiennent trop de place ici, puisque nous avions le projet de n'offrir au lecteur que les « Mémoires des autres » !

Nous aurons à faire, au cours des pages qui vont suivre, de fréquents renvois à deux ouvrages dans lesquels il est longuement parlé de David d'Angers et de son œuvre. Ce sont nos propres publications :

David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains (Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1878, 2 vol. in-8°).

Histoire et description des Musées d'Angers : Musée de peinture et de sculpture, Musée David, etc. (Paris, mêmes éditeurs, 1885, 1 vol. in-8°).

Nous inscrivons ici, pour n'y plus revenir, le titre développé de ces deux ouvrages, que nous donnerons désormais en l'abrégeant. Nous allégerons de la sorte, autant que possible, les notes et commentaires, d'ailleurs très succincts, nécessaires à l'éclaircissement des autographes insérés dans ce recueil.

DAVID D'ANGERS

ET SES RELATIONS LITTÉRAIRES

1811

I

Pajou, Roland, Louis David, Dejoux, Vincent, Ménageot, Lecomte, Lemercier, Jeuffroy, au maire d'Angers.

Demande d'une pension en faveur de P.-J. David, élève de l'École des beaux-arts à Paris.

Paris, 12 février 1811.

A Monsieur le Maire de la ville d'Angers.

Monsieur,

J'ose solliciter votre bienveillance en faveur d'un jeune artiste natif d'Angers, nommé David.

Ce jeune homme, venu à Paris depuis un peu plus de deux années, avec le désir de s'occuper de l'étude de la sculpture, s'est livré à ce travail avec beaucoup de zèle, et avec tant de succès qu'il a remporté, l'année dernière, le deuxième grand-prix de sculpture. Il vient, tout récemment encore, de remporter le prix de la « tête d'expression », qui lui a été décerné d'une voix unanime.

De tels succès ne sont point ordinaires parmi les jeunes élèves, et ils sont d'autant plus étonnants pour le jeune David qu'il est nécessairement détourné de ses études par l'obligation de

pourvoir à sa subsistance. Son père, qui peut à peine suffire à la sienne et à celle de ses autres enfants, est dans l'impossibilité de le secourir. Il serait à désirer que la commune d'Angers pût assurer à cet intéressant jeune homme un secours annuel qui l'aidât à poursuivre ses études, sans qu'il en fût sans cesse détourné par la nécessité de gagner sa vie.

La ville de Liège a accordé un bienfait de cette nature à un jeune sculpteur nommé Rutxhiel, présentement à Rome, après avoir remporté le grand-prix.

Il y a tout lieu d'espérer que le jeune David ne tardera pas à obtenir le même succès. Il n'en serait probablement privé que par la nécessité de travailler pour vivre ; alors vous concevez, Monsieur, combien il importe de le mettre à même d'étudier sans interruption.

J'ai pensé ne pouvoir m'adresser mieux qu'à vous, pour solliciter cette faveur de votre commune.

Vous aurez la gloire de contribuer aux succès d'un artiste qui, dévoré du désir de se distinguer et doué par la nature des plus heureuses dispositions, ne pourra qu'illustrer son pays.

Je n'ajouterai qu'un fait qui vous donnera une idée du zèle de ce jeune homme : je l'ai vu cet hiver travailler sans feu, se nourrissant de pain et d'eau et passant les nuits à étudier.

La meilleure constitution ne pourrait résister longtemps à un tel régime.

Il ne tient qu'à vous d'adoucir son sort, et j'espère tout de votre zèle et de votre amour pour les arts.

Agréez, Monsieur le Maire, l'assurance de la parfaite considération de votre très humble serviteur,

PAJOU, peintre d'histoire,

Rue Jacob, 16, faubourg Saint-Germain.

J'appuie la présente sollicitation en faveur du jeune David, qui en a un très grand besoin et qui le mérite par ses excellentes qualités.

ROLAND,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, et professeur des Écoles spéciales des beaux-arts.

On ne peut dire rien de plus vrai que ce qui est relaté dans la présente demande : les progrès du jeune David se sont passés en quelque sorte sous mes yeux et je puis assurer également que je n'ai jamais vu de pareilles dispositions.

DAVID,
Premier Peintre de S. M. l'Empereur,
officier de la Légion d'honneur,
membre de l'Institut Impérial.

DEJOUX,
Sculpteur, membre de l'Institut
et de la Légion d'honneur.

Je me plais à donner au jeune David un témoignage de l'estime que je fais de sa personne et de ses talents distingués.

VINCENT,
Membre de la Légion d'honneur
et de l'Institut de France.
Professeur aux Écoles spéciales des beaux-arts à Paris.

Je rends ici témoignage des bonnes dispositions et de la conduite parfaite de M. David, dont j'ai suivi les études à l'Académie, où il a remporté avec honneur plusieurs prix qui attestent un talent qui n'attend que le moyen de se perfectionner. Ce jeune artiste, si intéressant sous tous les rapports, qui a beaucoup reçu de la nature et rien de la fortune, serait en tout on ne peut plus digne de ce que les amis des arts et la ville d'Angers pourraient faire pour lui faciliter le moyen de poursuivre ses études et de contribuer un jour à l'honneur de l'art du statuaire et de sa patrie.

MÉNAGEOT,
Ancien directeur de l'Académie de France à Rome.
Professeur de Écoles des beaux-arts.
Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.

Certifié véritable le témoignage rendu aux talents et aux bonnes mœurs du jeune David.

F. LECOMTE,
Membre de l'Institut.
Recteur et administrateur des Écoles de peinture,
sculpture et architecture.

Je connais le jeune artiste David et je l'estime autant que

je l'affectionne. Si sa ville natale peut venir à son secours, je crois qu'elle ne peut faire une meilleure œuvre.

LEMERCIER.

JEUFFROY,
Membre de l'Institut, professeur de l'Ecole Impériale de gravure sur pierres fines.

Archives municipales d'Angers. — Est-il nécessaire de présenter au lecteur chacun des signataires de cette lettre, tout à l'honneur de David encore élève de l'Ecole des beaux-arts? C'est d'abord le peintre Jacques-Auguste Pajou, puis le sculpteur Roland (Philippe-Laurent), maître de David, puis le peintre des *Sabines*, qui avait également donné ses leçons à son jeune homonyme, le sculpteur Claude Dejoux, les peintres François-André Vincent et François-Guillaume Ménageot, le sculpteur Félix Lecomte, le graveur en pierres fines Romain-Vincent Jeuffroy et enfin Lemercier. Quel est ce Lemercier? L'absence de titre à la suite du nom autorise plus d'une hypothèse. A tout hasard nous apportons la nôtre. Nous devons être en présence de Louis-Jean-Népomucène Lemercier, entré à l'Académie française en 1810. Mais que viendrait faire un littérateur au milieu de tant d'artistes? Ne nous hâtons pas de le proscrire. Lemercier a quelque droit de signer une requête que revêt de sa griffe Louis David, le Premier Peintre de l'Empereur. Ouvrez le discours de réception à l'Académie française de Victor Hugo, successeur de Lemercier : vous y lirez que le poète d'*Agamemnon* fut l'ami de David. Ouvrez les *Archives de l'Art français :* vous y trouverez une lettre du peintre au marquis de Bruslart dans laquelle David ne craint pas de revendiquer le poète pour son élève. Au surplus, Lemercier s'autorise ici de son amitié pour l'artiste angevin. L'amitié a partout le droit de se faire entendre. Il est à remarquer que la requête adressée au maire d'Angers, et qui reçut d'ailleurs un accueil favorable, valut à ses auteurs une récompense flatteuse. De retour d'Italie, David d'Angers modela le médaillon de la plupart des signataires de la lettre ci-dessus. Pajou, Roland, Louis David, Dejoux et Lemercier reçurent du statuaire cet hommage délicat. Vincent et Ménageot étaient morts en 1816, au moment où notre David était à Londres. Lecomte ayant succombé en février 1817, son protégé de 1811 n'eut pas le temps de reproduire son profil. Reste Jeuffroy, mort seulement en 1826, presque octogénaire, mais Jeuffroy vivait dans ses derniers temps hors de Paris. Rien de surprenant à ce que David n'ait pu commodément reconnaître le service dont il lui était redevable. Le maire d'Angers obtint sans peine de la municipalité un secours de cinq cents francs pour l'artiste si chaleureusement recommandé. Puis, en cette même année 1811, David ayant remporté le grand-prix, une allocation de 1,200 francs lui fut alors votée par sa ville natale.

1812

II

David au sculpteur Philippe Roland.

La nature et l'antique. — Rome. — Monte Cavallo. — La statue du *Jeune Berger*.

Rome, le 23 mai 1812.

Mon cher Maître,

Je parais à vos yeux un homme négligent : en apparence je mérite ce reproche, mais je pense que quand je vous aurai dit quels sont les motifs qui m'ont empêché de vous écrire, j'ose croire que je ne vous paraîtrai plus si coupable.

D'abord, dans les lettres que j'ai écrites à M. Pajou, je l'ai toujours prié de vous présenter mon respect. Je ne voulais pas vous écrire sans vous envoyer le croquis de ma figure. J'ai cherché à voir toutes les belles choses que cette superbe Rome renferme, et c'est, il me semble, dans les premiers instants où l'on arrive dans cette ville qu'on doit voir beaucoup; c'est la seule raison qui m'a engagé à faire une figure de jeune homme, ce qui ne me tiendra pas très longtems; outre cela que le modèle est très beau, et tout est beau à étudier dans cette pose, je n'ai pas balancé à faire cette figure-là. J'ai dessein de mettre à ses pieds un petit chevreau qu'il vient de tuer par mégarde.

Je tâche autant qu'il m'est possible de suivre dans mes études la route que vos précieuses leçons m'ont tracée; je ne manque pas d'aller tous les soirs étudier d'après le modèle qui pose à l'Académie. Je dessine d'après l'antique : je sais que vous m'avez toujours dit que l'antique servait à faire voir les beautés qui existent dans la nature. Privé du bonheur d'avoir tous les jours vos conseils, il ne me reste de ressources, tant que je serai à Rome, que ces deux maîtres, la nature et l'antique; je dois à vos conseils la connaissance du fruit qu'on peut tirer de l'étude de ces deux maîtres, et j'ose croire que vous mettrez le comble à tous les bienfaits dont vous m'avez honoré en me donnant toujours vos avis.

Je vais souvent voir les statues de Monte Cavallo ; je vais tâcher de dessiner ces figures de tous les côtés et de les mesurer. Il me semble que ces figures sont un type qui montre ce que doivent être des statues exposées à l'air. Elles me paraissent beaucoup plus grandes qu'elles ne sont réellement ; de quelque manière qu'elles soient éclairées, c'est toujours de la sculpture surprenante. Voilà l'effet que ces figures me font. Après cela, j'attends votre sentiment sur cette sculpture, parce que je me défie de mon inexpérience. Je pourrais peut-être voir avec les yeux d'un jeune homme qui est enthousiaste de ce que les Grecs ont produit.

Cette année, je vais faire cette figure de jeune homme : je la fais juste de la grandeur du modèle ; l'année prochaine, un bas-relief ; pendant ce temps-là, je m'occuperai de trouver le sujet d'une figure de ronde bosse que je désire exécuter, en marbre, s'il m'est possible. Je vous prie de me dire ce que vous pensez de ces projets-là.

Comme je ne peux travailler toute la journée à ma figure, ce qui me reste de temps je l'emploie à dessiner d'après l'antique : cela varie mon genre de travail d'une manière avantageuse.

Je vous assure que je fais tout mon possible pour qu'un jour vous vous applaudissiez des bontés que vous avez eues pour moi ; bontés qui m'inspirent de vifs sentiments de reconnaissance. Veuillez, je vous prie, en agréer respectueusement le témoignage, ainsi que celui de mon respect.

Votre élève,

David fils.

Je vous prie de présenter mon respect à Mme Roland, ainsi qu'à M. et à Mme Lucas, et à ce respectable M. Dejoux et à M. Vincent.

P. S. — Si j'étais à Paris, j'aurais eu le plaisir de vous embrasser et de vous souhaiter une bonne fête ; je vous assure que c'est une grande privation pour moi. Je m'en dédommage comme je le puis : ne pouvant vous parler ni vous voir, je vous écris ; de cette manière je passe une journée avec vous, c'est une journée de bonheur.

Je viens d'apprendre que trois de vos élèves venaient d'être reçus aux prix : j'en suis enchanté pour ce bon Massa ; je leur désire beaucoup de bonheur. Je pense que Van Gheel doit travailler avec beaucoup de courage ; il a de bien belles espérances cette année.

Collection A. Bovet. — Cette lettre a d'abord fait partie du cabinet Lucas de Montigny, gendre du sculpteur Roland. Les autographes rassemblés par cet amateur ayant été mis en vente en 1860, la lettre de David passa entre les mains de M. Chambry, dont la collection fut vendue en 1881. C'est à cette époque que M. Bovet devint possesseur de la lettre qu'on vient de lire. Elle a de nouveau passé en vente en 1885. La statue du *Jeune Berger* dont parle notre artiste est aujourd'hui au Musée David. D'après le croquis à la plume joint à la lettre du 23 mai 1812, nous voyons que le sculpteur avait placé un chevreau demi-couché et percé d'une flèche aux pieds de son *Berger*. Roland désapprouva sans doute la présence de l'animal. Il n'en reste pas trace dans l'œuvre définitive de David. Une seconde lettre de l'artiste, également adressée à Roland, sous la date du 18 décembre 1812, contient l'annonce de l'achèvement du *Jeune Berger*. (Voir *David d'Angers*, etc., t. II, p. 363.)

III

Madame Benoist à David.

Bontés de Canova pour le sculpteur. — Louis David. — Aparicio.

1812 (?).

A M. David, sculpteur, pensionnaire à Rome.

J'ai reçu votre lettre, mon cher David. Je suis ravie des bontés de Canova. Voyez-le et dites-lui mille tendres choses pour une personne qui l'aime et le révère. Tout le bien qu'il vous fera, j'en prends ma part de reconnaissance; dites-le-lui bien.

Travaillez beaucoup. David vous remercie de votre souvenir; il vous garde, ainsi qu'à notre bon Aparicio, toute son amitié. Je suis pressée et ne puis vous en dire plus. J'ai vu la famille M... qui vous est bien attachée. Je verrai votre père à Angers. Je pars dans un mois.

Recevez l'assurance de mon attachement,

Émilie Benoist.

L'on me presse. Adieu. Revenez avec un grand talent.

Collection David d'Angers. — Cette lettre n'est pas datée. Nous la supposons écrite en 1812. Marie-Guilhelmine Laville-Leroux, peintre, élève de Mme Vigée-Lebrun et de Louis David, avait épousé, en l'an VI, Pierre-Vincent Benoist, homme politique et publiciste, né à Angers en 1758, mort en 1834. Mme Benoist, fort connue à son époque comme portraitiste, avait obtenu au Salon de 1804 une médaille de première classe. C'est à Mme Benoist que sont dédiées les Lettres sur la mythologie de Demoustiers. José Aparicio, élève de Louis David, était pensionnaire du roi d'Espagne à Paris. Sa réputation, fondée dès 1804, ne fut pas moins grande que celle de Girodet.

1816

IV

Cartellier à David.

Commande du *Condé*.

Juillet 1816.

A Monsieur David, statuaire.

Je m'empresse, Monsieur, de vous prévenir que le ministre vient de vous charger d'une statue. Venez me voir demain entre 8 et 9 heures du matin, je vous donnerai des renseignements à ce sujet. J'éprouve un grand plaisir à vous apprendre cette nouvelle qui vient de me parvenir à l'instant.

Votre dévoué serviteur,

CARTELLIER.

Collection David d'Angers. — Ce billet, non daté, fut écrit entre le 11 et le 16 juillet 1816 et a trait au *Condé*. Le sculpteur Roland avait reçu la commande d'une statue de Condé que la mort ne lui laissa pas le temps d'exécuter. Roland mourut le 11 juillet 1816. C'est alors que l'on eut la pensée de charger David de succéder à son maître dans l'exécution de la statue du vainqueur de Rocroy, destinée à la décoration du pont Louis XVI. Il n'est pas téméraire de penser que le sculpteur Pierre Cartellier, membre de l'Institut, a pu s'intéresser à David en cette occasion d'une importance capitale pour l'avenir du jeune artiste. La commande officielle, signée de Lainé, ministre de l'Intérieur, porte la date du 16 juillet 1816.

V

De Villemorge à David.

La statue de Condé. — La *Tête d'Ulysse*.

Angers, le 1er août 1816.

Le Maire de la ville d'Angers, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, à Monsieur David, sculpteur.

Monsieur,

Ayant appris par les papiers publics la preuve honorable de confiance en vos talens, que S. Exc. le ministre de l'Intérieur vient de vous donner, j'ai su par cette annonce même votre retour à

Paris et j'en profite pour vous exprimer moi-même combien le conseil municipal de la ville d'Angers et moi avons été satisfaits de l'offre que vous avez faite à votre ville natale de votre premier ouvrage en marbre. Votre *Tête d'Ulysse* est exposée au Museum et y réunit tous les suffrages; elle nous donne la certitude que vous justifierez le choix qu'on a fait de vous pour traiter un des plus beaux comme un des plus grands sujets de notre histoire, et cette distinction flatteuse qui vous est accordée est un motif de joie pour vos compatriotes en général et l'administration de la ville d'Angers en particulier.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble serviteur,

De Villemorge.

Collection Henry Jouin. — La commande faite à David par le ministre de l'Intérieur dont il est parlé ici est celle du *Condé.* (Voir *David d'Angers*, etc., t. I, p. 118.)

1822

VI

David à Pavie père.

La statue de Bonchamps.

Paris, ce 24 juillet 1822.

Monsieur,

Il y a peu de jours, M. le préfet d'Angers était ici ; il a paru content du monument de Bonchamps. Cela m'a fait plaisir, car je fais de mon mieux ; l'idée que ce monument devait représenter un de nos compatriotes et être placé dans notre cher pays m'a engagé à l'entreprendre pour la faible somme qu'on me donne et qui suffira à peine à payer les frais.

Adieu, Monsieur, conservez-moi toujours une part dans votre amitié, et croyez au sincère attachement de votre très humble serviteur,

David.

Collection Pavie. — Le monument de Bonchamps dont il sera parlé fréquemment dans les lettres qui vont suivre est érigé à Saint-Florent, en Vendée.

1824

VII

David à Pavie père.

Sur une « Épître à David, statuaire ».

21 aoust 1824.

Mon cher ami,

Je dois vous paraître bien négligent.

De grâce, ne me jugez pas défavorablement; je désirais vous dire l'effet que votre trop bienveillante Épître a produit ; je l'ai communiquée à quelques-uns de mes bons amis qui l'ont trouvée écrite avec beaucoup de verve et d'une touchante mélancolie ; M. le duc de Brissac en est très content; il l'a gardée.

Bon ami, je sens que je ne puis trouver d'expressions assez fortes pour vous témoigner toute ma reconnaissance; ce qui me touche vivement, c'est la constante amitié dont vous n'avez cessé de me donner des preuves; croyez que mon cœur en connaît tout le prix. Mais, cher ami, il me semble que cette amitié vous a poussé trop loin; je ne suis point un sujet digne d'inspirer votre beau talent; pour que les récompenses soient honorables, il ne faut pas qu'elles soient prodiguées; je n'ai encore rien fait pour mériter de pareils éloges.

Je vous ai souvent parlé avec toute l'ardeur possible du désir que j'avais de vous voir produire quelques ouvrages littéraires, persuadé que vous ne pouvez qu'illustrer notre cher pays. Vous avez de beaux sujets, dont vous m'avez parlé; la Vendée même peut vous en fournir de grands. J'admire toujours le courage qui lutte contre de grands obstacles.

Que de choses j'ai à vous dire! Comme j'attends avec impatience le moment heureux qui me rapprochera de vous! Je me rappelle nos projets ! Comme le temps me paraît long ! Je voudrais vous écrire encore, mais je suis accablé d'affaires pour le Salon dont l'ouverture est proche, et je n'ai pas terminé mes ouvrages.

Quand vous visitez les environs de notre délicieuse contrée,

rappelez-vous quelquefois de votre compatriote, qui les a gravés dans son cœur, ainsi que le souvenir des bons Angevins.

Adieu, bon ami, indulgence pour mon griffonnage, et assurance de l'éternelle amitié de votre dévoué compatriote,

DAVID.

Collection Pavie. — Louis Pavie, compatriote et condisciple de Chevreul et de David à l'Ecole centrale d'Angers, est resté l'ami du sculpteur jusqu'à son dernier jour. Littérateur, fondateur du journal *les Affiches d'Angers* et imprimeur, Louis Pavie publia en 1824 une *Epitre à M. P.-J. David, statuaire, auteur du Monument de Bonchamps exposé au Salon de 1824.* (In-12, 12 p.) C'est au sujet de cet opuscule que David a écrit la lettre qui précède.

VIII

David à Pavie père.

La *Religion.* — Statue de Racine. — L'*Innocence implorant la Justice.*

Paris, ce 25 décembre 1824.

Je profite de votre obligeance, mon cher ami, pour vous prier de remettre cette lettre à Madame Papiau. Je profite aussi de cette occasion pour vous réitérer l'assurance de mon éternelle amitié et des vœux que je fais pour votre bonheur.

Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, j'ai travaillé beaucoup. Enfin le modèle de la statue de Racine est terminé, et le bas-relief de la cour du Louvre le sera dans deux ou trois jours. Tous ces travaux m'ont empêché de voir votre fils aussi souvent que je l'aurais désiré. Il est si bon, si intéressant que c'est vraiment une privation pour moi quand je ne le vois pas. J'ai acquis la conviction que la tendresse paternelle ne vous a point aveuglé à son égard ; vous ne m'en aviez rien dit de trop. Demain dimanche il vient dîner avec moi ; nous parlerons de vous, de ses chers parents, car c'est tout son bonheur.

Adieu, cher ami, portez-vous bien, et croyez à l'entier dévouement de votre ami,

DAVID.

Collection Pavie. — La lettre destinée à Mme Papiau de la Verrie et dont il est parlé ici était relative au petit monument élevé à la mémoire de son fils Raymond, mort à neuf ans en 1822. Ce monument représente la *Religion.* Il a été érigé dans le cimetière d'Angers. Le bas-relief de la cour du Louvre a pour sujet l'*Innocence implorant la Justice.* (*David d'Angers*, etc., t. II, pp. 461, 462, 475.)

1825

IX

David à Pavie père.

Sur une page de poésie.

Paris, ce 21 mars 1825.

Mon cher ami,

Le sujet que vous avez traité est touchant et écrit avec une grande verve ; quoique vous en disiez, je crois que vous devez renoncer aux chansons pour prendre ce genre élevé qui convient à votre talent et à votre caractère. C'est aussi le seul qui convienne aux hommes. Je ne connais rien à ce qu'on appelle la facture des vers ; quand j'en lis je cherche des idées, et j'en ai beaucoup trouvé dans votre dernier ouvrage; il m'a intéressé vivement, aussi je réclame de votre amitié un exemplaire.

En revenant de conduire au cimetière notre malheureux compatriote Béclard, j'ai rencontré notre jeune ami; il m'a dit que vous ne tarderiez pas à venir nous voir à Paris. Venez, venez, cher ami, vous nous rendrez bien heureux tous les deux.

Recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre ami,

DAVID.

Collection Pavie. — Béclard (Pierre-Augustin), médecin distingué, né à Angers en 1785, est mort à Paris en 1825. L'ami rencontré au retour des obsèques du docteur Béclard, c'est Victor Pavie, alors collégien à Paris.

X

David à Victor Pavie.

Une ode sur Béclard. — La *Religion.*

Ce vendredi 22 avril 1825.

Mon cher ami,

J'ai lu avec un bien grand intérêt les vers que vous venez de faire pour Béclard. Il me semble qu'ils sont pleins de verve.

Dimanche matin, vers deux heures, j'irai à votre pension pour vous faire sortir. Nous en causerons.

J'attends avec impatience l'épitaphe que votre père doit m'envoyer pour graver sur le tombeau que je fais pour Mme Papiau.

Tout à vous de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Il est parlé du tombeau de Raymond Papiau dans la lettre du 25 décembre 1824.

XI

David à Victor Pavie.

Conseils à un collégien.

Ce dimanche 1er mai 1825.

Combien j'ai été contrarié de n'avoir pas pu retourner à votre pension, jeudi passé. Je suis si pressé ! Ne m'en voulez pas, mon jeune ami, si jeudi prochain je ne vais pas vous voir : j'ai un modèle vivant qui pose depuis le matin jusqu'au soir ; mais de dimanche en huit j'irai vous chercher et nous dînerons ensemble.

Courage, travaillez beaucoup, c'est le moyen de chasser l'ennui. Rien ne doit vous effrayer si vous voulez faire de grandes choses. Un ruisseau est arrêté par une digue, le torrent la franchit.

J'ai fait voir votre pièce de vers à des hommes qui s'occupent beaucoup de littérature. Ils en ont fait un grand éloge, eu égard à votre jeunesse. Je dois vous dire qu'ils pensent que si vous continuez ainsi, nous aurons un poète distingué de plus en France. Vous devez concevoir combien j'ai été content d'entendre dire toutes choses que j'avais pensées de mon jeune compatriote.

Tout à vous de cœur,

DAVID.

Si vous avez besoin de quelque chose, voici mon adresse : Place de l'Estrapade, n° 34.

Collection Pavie. — La suscription de cette lettre porte : « M. Pavie, rue Saint-Antoine, pension de M. Favart. » La pièce de vers dont parle ici David est l'ode sur Béclard.

XII

Victor Pavie à David.

David en Anjou. — L'inauguration du *Bonchamps*. — Le roi René.

Paris, 10 juillet 1825.

Monsieur,

Mon frère et mon père ne parlent dans leur lettre que de M. David. Puissent-ils vous dédommager au centuple de toutes les bontés que vous m'avez témoignées de si bonne grâce, de ces complaisances si gênantes pour un artiste, si incompatibles avec ses travaux. Pour sentir le prix de ce que l'on possède, il faut le perdre. Aussi ne me suis-je jamais si bien aperçu qu'aujourd'hui du plaisir que me procurait votre présence. Je puis vous assurer que si cette année passée à Paris m'a été de quelqu'avantage, je l'ai dû principalement à vos conseils et à votre manière d'envisager qui m'ont agrandi les idées. Tout votre mérite n'a pu faire de moi un observateur cette année. Mais je sens maintenant le prix de l'observation, que je ne sentais pas autrefois, et c'est toujours un pas de fait.

Quelqu'impatience que j'éprouve à vous revoir quelques jours encore, à vous questionner à mon aise, je vous invite de tout mon cœur à prolonger votre séjour longtemps, d'autant plus que ces visites se renouvellent rarement de votre part. Vous avez entrepris votre voyage par la plus belle saison, assez tard pour les fruits, assez tôt pour les fleurs. C'est le temps, où déjà moins fraîche mais plus grande, moins riante mais plus majestueuse, la nature a quitté la robe délicate du printemps pour se draper du large manteau de l'été. Quel atelier pour un statuaire! Que de formes à reproduire! Que de germes féconds pour de grands sujets! Quel plaisir pour moi de feuilleter à votre retour votre portefeuille tout chargé des sites de la Loire, des rochers de la Baumette, et des figures franches et naïves des braves Vendéens! Votre corps et votre esprit réclamaient également ce pèlerinage poétique. Il était utile pour vous d'arracher vos pieds à la fange de la capitale pour retremper votre imagination à l'horizon pur et azuré de l'Anjou. Votre âme, si longtemps comprimée, avait besoin de s'épancher quelques instants sur la tombe d'un père,

au milieu des souvenirs de votre jeunesse, entre les bras de vos amis.

C'est donc pour le 12 du mois qu'est fixée l'inauguration du *Bonchamps*. C'est le jour où, dans cette église même, théâtre de ses derniers bienfaits, son ombre s'élèvera encore, et la gorge tendue, la bouche béante, les yeux voilés par la mort, prononcera de son lit funèbre, avec une tristesse sombre et religieuse, ces mémorables paroles : « Grâce aux prisonniers ! » Ce n'est pas à un observateur comme vous que je recommanderai d'examiner tous les détails de cette cérémonie solennelle, pour m'en rendre compte au retour. N'épargnez donc rien pour la revêtir d'une pompe qui en éternise à jamais le souvenir. Que sait-on ! Si, par une impression salutaire, l'inauguration du *Bonchamps* pouvait convertir en entier le caractère de nos compatriotes ! Si, à l'aspect de cette figure sublime, notre patrie pouvait secouer sa léthargie profonde et penser aux héros qu'elle a portés dans son sein ! Profitez de cette impression passagère qui peut avoir de grands effets. Ce serait peut-être le moment de proclamer dans l'église même, aux pieds de la statue, une nouvelle souscription qui s'ouvrirait de suite en faveur du bon René ?

Adieu, Monsieur, j'augure tout de votre voyage à Angers, et de la secousse que vous communiquerez à tous ceux à qui il bat quelque chose dans l'âme. Autre chose est d'avoir des projets vagues de monument, autre chose d'avoir l'artiste même auprès de vous qui vous électrise par son enthousiasme, vous expose toutes ses idées, et en presse l'exécution.

Tout à vous pour la vie,

Victor Pavie.

P. S. — Je vous prie instamment de faire part, avec franchise, à mon père, de tous ces défauts qui ont pu jusqu'à ce jour lui échapper dans ma personne, mais que vos regards perçants auront découverts ; je l'ai chargé aussi de vous questionner là-dessus, afin qu'il m'en corrige ces vacances.

Collection David d'Angers. — Voir *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 149-153. Les dernières lignes de cette lettre indiquent que dès 1825 le statuaire songeait à élever en Anjou un monument au roi René. Evidemment il s'était ouvert de ce projet à Victor Pavie.

XIII

David à Pavie père.

Retour à Paris. — Delusse.

Paris, le 25 août 1825.

Mon cher bon ami,

Me voilà enfin arrivé dans la grande ville sans aucun accident grave, ce qui m'étonne, car j'ai été bien souffrant tout le temps du voyage ; j'ai même été sur le point de quitter la diligence de Tours, mais je me suis rappelé mon antique courage et enfin j'ai revu les rives de la Seine, je ne dirai pas avec plaisir, car cette maudite terre parisienne est pour moi une terre de douleurs.

Rome, Rome, voilà la chimère qui me soutient.

Je vais reprendre mes occupations de l'atelier, alors mes idées seront moins tristes; puis le souvenir de l'accueil bienveillant de mes chers compatriotes m'encouragera à travailler afin de me rendre digne de l'intérêt qu'ils me témoignent.

Mon cher ami, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi ; les paroles rendraient difficilement toute l'expression de ma gratitude.

Recevez, cher ami, l'assurance du dévouement sans bornes et de l'inaltérable amitié de votre compatriote,

David.

P. S. — Dans quelques jours vous ferez bien, je pense, de dire à mon brave maître M. Delusse, que je lui ai trouvé des souscripteurs, cela lui donnera du courage. Je regrette beaucoup que mes moyens ne me permettent pas de lui être utile d'une manière plus digne de ma reconnaissance. Employez tous les moyens possibles pour lui trouver des souscripteurs.

Collection Pavie. — Jean-Jacques Delusse, premier maître de David et conservateur du Musée en 1825, était dans une situation des plus précaires. Dessinateur habile, il avait prié David de lui procurer quelques ressources par le placement de ses dessins entre les mains d'amateurs. Le statuaire, de retour à Paris, s'empresse de faire dire à son vieux maître qu'il lui a trouvé des souscripteurs! Touchant subterfuge de l'artiste qui craint d'humilier son professeur par l'offrande directe d'un secours. (Voir *David d'Angers*, etc., t. I, p. 154.)

XIV

David au baron Taylor.

Le château de la Bourgonnière, en Anjou.

Vendredi matin (décembre 1825 ?).

Monsieur le baron,

J'ai eu l'honneur de vous parler d'un admirable monument construit par les Templiers et qui est dans une parfaite conservation, dans le château de la Bourgonnière, près Saint-Florent, dans la Vendée. Le propriétaire est depuis quelques jours à Paris; il serait charmé de vous donner des renseignements sur ce monument. Si vous pouviez nous recevoir dimanche prochain ou tout autre jour qui vous conviendrait mieux, vous nous obligeriez.

Veuillez, Monsieur le baron, recevoir l'assurance du profond respect de votre très humble serviteur,

DAVID.

Collection Taylor. — Il est permis de supposer que David, en signalant au baron Taylor les curiosités du château de la Bourgonnière, a pour but d'appeler sur cet édifice l'attention des auteurs des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.*

1826

XV

David à Pavie père.

Le journal *les Affiches d'Angers.* — Le peintre Cadeau. — Le docteur Ollivier. — Les Cambresiens et le monument de Fénelon. — Voyage à Bruxelles. — La tombe de Louis David. — Waterloo. — Denain. — Athènes. — La cause des Grecs.

Paris, 16 février 1826.

Mon cher ami,

Notre jeune ami m'a communiqué deux numéros du journal que vous venez de faire paraître. C'est une bien heureuse idée que vous avez eue. Vous pourrez dire à juste titre que vous avez réveillé la muse angevine. Parlez le plus souvent que vous

pourrez de l'ouvrage de cet excellent M. Bodin; parlez-en, ce sont nos archives; parlez aussi de la vie du roi René; parlez de notre future Académie; il est honteux qu'elle ne soit point encore instituée. Je veux être au nombre de vos abonnés, c'est une affaire convenue; vous m'enverrez les numéros qui ont paru. Cadeau a aussi l'intention de s'abonner et je crois qu'Ollivier ne tardera pas à en faire autant. Je verrai s'il ne serait pas possible de faire prendre un abonnement par M. Bossange pour sa galerie littéraire. Pensez donc à votre itinéraire de la Vendée.

Ma statue de Fénelon est arrivée à bon port; elle a été inaugurée d'une manière digne du sujet. Après le discours prononcé en chaire, l'évêque, suivi de son clergé, a été bénir le monument.

Ne voulant pas me mettre en évidence, j'étais resté à causer dans un coin de l'église avec un officier angevin, qui est en garnison à Cambrai. Le sous-préfet est venu m'annoncer que l'évêque m'attendait auprès du monument. Je m'y suis rendu. Alors Monseigneur a prononcé un éloge dont il a eu la bonté de m'envoyer la copie que je vais joindre à cette lettre. La ville de Cambrai fait graver le monument au trait, et va faire imprimer une notice sur ce monument et un extrait de tous les journaux qui en ont parlé; le maire en enverra des exemplaires à tous les préfets de la France. Convenez que ces gens du Nord ne sont pas si froids qu'on le pense, pour les arts. Je vous avais donné cette idée pour notre Bonchamps : c'eût été un moyen de le faire connaître. La ville a fait frapper une médaille représentant la tête de Fénelon d'un côté, et sur le revers le monument. Il n'y aura qu'un exemplaire en or. Il est destiné au Roi, les autres seront en argent et en bronze; on doit m'en envoyer une.

Vous connaissiez mon intention d'aller voir M. Louis David; je voulais encore lui témoigner de vive voix toute ma reconnaissance, mais je n'ai pu que déposer sur son cercueil une couronne de lauriers avec ces mots que j'ai attachés à la couronne : *Un élève reconnaissant est venu sur cette terre étrangère pour saluer ta dépouille mortelle et déposer sur ta tombe cette faible marque de son admiration.* J'ai tellement pris mes précautions qu'il n'y a que le sacristain (qui m'a introduit dans le caveau où sont les restes de M. David) qui m'ait vu, et encore ignore-t-il mon nom; j'ai éprouvé une espèce de soulagement après cette action. C'était l'unique but de mon voyage en Belgique.

J'ai vu la plaine de Waterloo, de douloureuse mémoire..... On y élève une montagne qui a deux cents pieds de hauteur sur laquelle on placera un lion colossal en bronze : on a choisi pour ce monument l'endroit où le prince d'Orange a été blessé.

J'ai vu la plaine de Denain. J'aurais bien voulu voir Jemmapes, mais j'y suis passé de nuit.

J'ai voulu en repassant par Cambrai aller dire adieu à Fénelon; j'ai été confirmé dans ce que l'on m'avait dit, que les paysans venaient s'agenouiller devant le monument et y dire leurs prières. Ils l'appellent Saint Fénelon.

Voilà bien longtemps que je parle de moi. Si je ne connaissais pas votre amitié, je craindrais d'être importun; il faut que je vous prie de me rendre encore quelques services. Je vous envoie une livraison d'un *Voyage à Athènes*, ouvrage qu'un de mes bons amis publie. L'homme a un très grand talent et son ouvrage est parfait. Tâchez d'en placer quelques exemplaires. Cette livraison est à moi, veillez, je vous prie, à ce qu'il n'y arrive aucun accident. Je vous envoye par la même occasion des prospectus. Je vous prierai aussi de faire remettre à Royer de Châtelais, qui demeure place du Pilori, des prospectus pour les Grecs, il doit se charger de faire souscrire. A notre dernier dîner, nous avons tous souscrit. Il est question de cela dans *la Pandore*, je vous l'envoie. Vous verrez s'il est convenable que vous mettiez cet article dans votre journal.

Monsieur et Madame de Bouillé m'ont demandé de vos nouvelles et m'ont chargé de vous faire leurs compliments.

Adieu, cher ami, recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre fidèle ami,

DAVID.

Collection Pavie. — Il s'agit au début de la lettre de la communication, par Victor Pavie, d'un numéro des *Affiches d'Angers* rédigées par Louis Pavie. Cadeau (René), peintre angevin, avait été le condisciple de David à l'École centrale. Charles-Prosper Ollivier, né à Angers, s'est fait dès 1825 une réputation méritée à Paris. Emule d'Orfila, il fut investi de la charge de médecin juré près le tribunal de première instance de la Seine. Le peintre Louis David, maître du statuaire, était mort à Bruxelles le 27 décembre 1825. Il y avait donc à peine deux semaines que l'auteur du *Léonidas* avait succombé lorsque le sculpteur alla déposer une couronne sur son tombeau. Le *Voyage à Athènes* est un recueil de portraits, de vues et de costumes par Louis Dupré, élève de Louis David. (Paris, Dondey-Dupré, gr. in-fol. 1825.) La *Pandore*, citée par David à la fin de cette lettre, était un journal qui avait remplacé le *Miroir*. Fondée le 16 juillet 1823, la *Pandore* a cessé de paraître le 11 mai 1830.

XVI

David à F.-J. Navez.

La *Rencontre d'Isaac et de Rébecca.* — Monument à élever à Louis David. — Le comte de Forbin. — Gros. — De Potter, Suys et Van Gheel.

Paris, ce 20 mars 1826.

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint une lettre de M. de Forbin. J'ai reçu cette lettre ces jours derniers. Je m'empresse de vous la faire parvenir. Elle vous expliquera le genre de service que M. de Forbin attend de vous. Veuillez m'indiquer par quel moyen je pourrais vous faire passer l'argent pour le vernis.

Je saisis avec bien du plaisir cette occasion de correspondre avec vous, et de vous dire que j'ai trouvé un bien grand charme dans votre conversation qui est celle d'un artiste passionné pour son art et appelé à faire de grandes choses. Je regrette beaucoup de n'avoir pas pu rester plus longtemps à Bruxelles; j'aurais été bien enchanté de savoir de vous de nouveaux détails sur notre maître, mais j'espère un jour pouvoir recommencer ce voyage. Je verrai alors votre tableau de *Rébecca* terminé; cet ouvrage doit faire époque dans votre vie; il est impossible que ce ne soit pas un magnifique tableau, puisque les têtes ont déjà une expression si sublime. J'en ai parlé à plusieurs de nos bons amis qui apprécient bien et votre grand talent et votre caractère.

J'ai vu M. Gros, je lui ai fait vos compliments; il m'a chargé de le rappeler à votre souvenir.

Je voudrais bien que nous fissions une souscription pour vous envoyer des fonds; alors vous pourriez élever un monument à notre digne maître. Il y a bien des gens timides ici..... Cependant, je ne désespère pas que nous ne puissions vous aider à rendre hommage, comme il convient de le faire, à la mémoire de cet homme immortel. Il sera bien glorieux pour la Belgique d'avoir donné asile aux cendres de cet illustre proscrit. J'ai appris que vous aviez ouvert une souscription à Bruxelles.

Adieu, Monsieur, recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre très humble serviteur,

David,
place de l'Estrapade, nº 34.

Veuillez, je vous prie, dire mille choses honnêtes de ma part à Messieurs de Potter, Suys et Van Gheel.

L'ami Dupré me charge de vous faire ses compliments.

Bibliothèque de Bruxelles. Legs Navez. — Le destinataire de cette lettre, François-Joseph Navez, né à Charleroi, étudiait à Paris dans l'atelier de Louis David, lorsqu'une sentence d'exil atteignit l'ancien Conventionnel. Navez suivit David en Belgique et demeura l'ami du maître français. Le tableau représentant la *Rencontre d'Isaac et de Rébecca*, auquel il est fait allusion par le sculpteur, est l'une des pages les plus achevées du peintre belge. Cette œuvre est au Musée de la Haye. Le comte de Forbin, nommé dans cette page, était membre de l'Institut de France et directeur des Musées royaux depuis 1816. Le peintre Gros, élève de David, avait été le condisciple de Navez. Le publiciste belge Louis-Joseph-Antoine de Potter fut un ami personnel du statuaire. Suys (Tilman-François), élève de Percier, est l'architecte de l'hôtel d'Arenberg à Bruxelles. Van Gheel, on l'a vu plus haut (p. 6), avait étudié la sculpture sous Roland. Dupré (Augustin) est le graveur en médailles, ami du statuaire. David a modelé son profil. (*David d'Angers*, etc., t. I, p, 265, et t. II, p. 478.) Nous devons la communication de cette lettre à l'obligeance de M. Hymans.

XVII

Granet à David.

Sur la nomination du statuaire à l'Institut.

Ce 8 août 1826.

E viva mossu David !

J'apprends votre nomination à l'instant et je m'empresse, mon cher ami, de vous faire mon sincère compliment. La *suora nera* en fait autant, et lorsque vous aurez fini vos courses de devoir nous espérons que vous voudrez bien donner un moment à l'amitié. Mille compliments à l'ami Dupré, et vous, comptez toujours sur vos vieux amis de la rue St-Lazare.

Adieu, tout à vous,

GRANET.

Collection David d'Angers. — L'élection de David à l'Académie des beaux-arts avait eu lieu le 5 août 1826. La *suora nera* est sans doute une allusion du peintre à l'une de ses propres sœurs. Il est question de Dupré dans la lettre qui précède, adressée par David à Navez.

XVIII

David à Victor Pavie.

Casimir Delavigne. — Mme Belloc. — Le buste de Fénelon. — Walter Scott. — Cooper.

Novembre 1826.

Ne craignez pas, mon jeune ami, que je vous fasse des reproches de ce que vous ne venez pas à Paris cette année. Je connais trop votre passion pour l'étude et surtout pour celle qu'on ne peut faire qu'à Paris, pour ne pas admirer au contraire le sentiment de tendresse filiale qui vous fait retarder vos honorables projets pour obéir aux volontés d'un père qui a besoin de votre aide. J'ai, à la vérité, les plus grandes espérances pour votre glorieux avenir. Mais croyez, cher ami, que je vous aimerai toujours de toute mon âme, n'importe dans quelle situation il plaira au sort de vous placer.

J'avais demandé à Casimir Delavigne la permission de vous présenter à lui. Il a dit oui avec cette bonne physionomie que vous auriez tant aimé voir parce qu'on y lit toute son âme. Madame Belloc m'avait permis aussi de vous conduire à ses soirées. Enfin patience, « le temps est gros de l'avenir. »

Je vois bien rarement notre bon Mazure, mais je sais qu'il me sera au moins possible de le voir quelquefois. Quand j'ai l'avantage de le rencontrer, nous nous entretenons longuement de notre cher Victor. Vous êtes notre désir, notre espérance : écrivez-nous le plus souvent qu'il vous sera possible.

J'ai effectivement de très grandes chances pour le monument de Las Casas. Quel bonheur si j'avais à représenter les traits de ce bienfaiteur de l'humanité! Le garde des sceaux vient de me charger de l'exécution en marbre du buste de Fénelon ; je suis bien content de refaire cette tête. Elle aura une expression différente de celle de la statue.

Walter Scott est déjà reparti pour Londres. J'aurais bien désiré le voir, mais la personne qui pouvait me mettre en rapport avec lui n'est pas à Paris. La semaine prochaine on doit me faire dîner avec Cooper; je ferai son buste. Si vous n'avez pas encore lu ses ouvrages, lisez-les, vous y trouverez des caractères vigoureusement tracés.

Je vais sous peu de jours vous envoyer une pièce de vers composée par un de mes amis, jeune peintre distingué, qui a étudié la peinture chez David, et la vie à l'école du malheur.

Je serais bien aise que votre père me fît le plaisir d'insérer cette pièce de vers dans son journal, et de m'envoyer la feuille pour que je puisse la lui donner.

Adieu, cher ami, pensez quelquefois à celui qui ne vous oubliera jamais.

Tout à vous de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Casimir Delavigne était en relations amicales avec David dès 1825. Adolphe Mazure, nommé dans cette lettre, fut successivement professeur de philosophie et inspecteur de l'académie de Clermont. Anne-Louise Swanton, fille d'un officier supérieur irlandais, devenue Mme Belloc, avait récemment publié un livre de circonstance, *Bonaparte et les Grecs*. David n'allait pas tarder à modeler le médaillon de Mme Belloc. Le buste de Fénelon, exécuté en marbre, fut terminé pour le Salon de 1827. Walter Scott avait passé quelques semaines à Paris, à la recherche d'anecdotes dont il projetait d'enrichir l'*Histoire de Napoléon*. On parlait des fréquents entretiens de Macdonald et de Marmont avec le romancier, qui disparut subitement. Il était de retour en Écosse le 23 février 1827. On sait que Fenimore Cooper vint en France en 1826 sur le conseil de ses médecins, et qu'il remplit durant trois années les fonctions de consul à Lyon. David se tint parole. Le buste de Cooper fut exposé au Salon de 1827.

1827

XIX

David à Victor Pavie.

La plume, outil rebelle. — Victor Hugo. — Casimir Delavigne dans l'opposition. — « Poésies de Victor Pavie. » — Le poète et la nature. — Une parole d'Young. — Qu'il ne faut pas suivre le sentier d'autrui.

Paris, 31 mars 1827.

Cher ami,

Ne m'en veuillez pas si je tarde tant à répondre à vos aimables et trop désirées lettres. Je suis paresseux, et puis j'ai tant de choses à vous dire et tant de peine à exprimer mes idées avec la plume ! Tout cela me fâche contre moi. Cependant je puis vous

assurer que je pense bien souvent à vous, que je cherche avec avidité les vers signés de vos initiales. Depuis que je connais votre liaison avec Victor Hugo, je lis ses vers. Il devrait observer une nature neuve; cela, je crois, conviendrait à son génie.

Il y a longtemps que je n'ai vu notre brave ami Mazure. Il est malheureux. J'ai parlé de lui à Casimir Delavigne. Il paraît que celui-ci n'a pas pu réussir à lui faire obtenir un poste. Il faut dire aussi que Casimir se trouve en opposition avec le Gouvernement : cela nuit à notre brave ami.

Commencez donc, cher ami, à faire quelque chose d'un peu important. Les sujets ne manquent pas. Je serai bien heureux quand je verrai chez les libraires de Paris : *Poésies de Victor Pavie.*

Vous pouvez faire d'immenses études à Angers. Vous avez journellement des modèles vivants autour de vous. Cherchez à pénétrer l'homme dans toutes les circonstances de la vie. Remontez à la source, laissez, laissez tous ceux qui vous ont précédé.

Young dit dans sa préface qu'il voudrait voir brûler tous les livres, y compris la Bible et les ouvrages d'Homère.

Nous sommes actuellement dans le siècle des traductions. Que de génies sublimes volontairement condamnés à se traîner dans l'obscurité derrière les autres !

Observez la nature, fouillez-la dans ses replis les plus cachés; rendez vos impressions, et Angers aura son Homère.

Adieu, bon et tendre ami.

Votre dévoué,

DAVID.

Collection Pavie. — Les *Affiches d'Angers* renfermaient assez fréquemment des pièces de poésie par Victor Pavie signées de ses seules initiales. Le poète angevin était dès cette époque en relations suivies avec Victor Hugo. Ce fut Louis Pavie qui, en 1826 ou 1827, accrédita David auprès de l'auteur des *Odes et Ballades.* Young rappelé ici avait frappé par ses *Méditations de la nuit* l'esprit du statuaire, qui traça plus d'une fois des croquis de monuments à la mémoire du poète anglais, hommages qu'il n'exécuta point.

XX

David à Victor Pavie.

Chez Royer-Collard. — Chevreul. — Légendes angevines. — L'ombre du maréchal Ney. — Le ferrement des galériens. — Victor Hugo. — La préface de *Cromwell*.

Paris, 19 novembre 1827.

Mon cher Victor,

Tout ce que je lis de vos écrits me confirme dans mes idées à votre égard.

Ces jours derniers, à la réception de Royer-Collard, j'étais à côté de Chevreul et je pensais qu'il y aurait bientôt aussi un poète angevin ; cela dépend de vous, mon cher enfant. Comme je serais heureux ! Travaillez, travaillez ; la nature est partout ; les choses qui paraissent le moins poétiques le sont souvent beaucoup. Votre père m'a souvent parlé d'un projet qu'il avait de composer une histoire ou une pièce de vers sur Pierre-Lise et le Pont aux Filles ! Il y a bien d'autres endroits qui peuvent être le sujet de compositions.

Un soir, je me promenais du côté de l'Observatoire. Je m'arrêtai, retenu par le souvenir d'une illustre victime. Je m'étais assis à l'endroit où Ney a été fusillé. A force d'y penser, je crus le voir en réalité. Ma tête s'était exaltée. Si je savais écrire, que d'impressions j'aurais pu rendre, mon ami ! Écrivez n'importe comment. Votre prose est aussi bonne que vos vers. Je comprends qu'il y a davantage d'émulation à Paris, mais n'est-il pas digne de vous de lutter dans l'isolement de la province ?

Je vois souvent notre ami Hugo ; nous sommes allés assister au ferrement des galériens à Bicêtre. Combien j'aime Hugo avec son âme ardente et tout antique !

Je lis actuellement le Dante. Hugo n'est pas sans quelque ressemblance avec ce poète. Il vient de nous lire sa préface de *Cromwell*. Quelle profondeur de pensées ! A elle seule, cette préface est un code de littérature.

Adieu, adieu, mon bon et brave ami ; aimez-moi comme vous aime votre dévoué,

DAVID.

Collection Pavie. — On n'a pas oublié la grande popularité que s'était acquise Royer-Collard en combattant la loi d'aînesse, et son élection dans sept collèges en 1827. Le salon politique de ce personnage important de

l'opposition libérale était des plus fréquentés. Eugène Chevreul, compatriote et ami de David, était membre de l'Académie des sciences depuis 1826, où il avait succédé au chimiste angevin Louis Proust. Pierre-Lise est un quartier d'Angers construit sur d'anciennes carrières d'ardoises; le Pont aux Filles doit être cherché dans la commune d'Ecouflant, près Angers. Il est à peine utile de rappeler que le monument du maréchal Ney qui décore le carrefour de l'Observatoire n'était point érigé en 1827. Il date seulement de 1853. La présence de Victor Hugo à Bicêtre ne fut pas sans profit, on peut le croire, pour l'auteur du *Dernier jour d'un condamné,* qui parut en 1829. Nos lecteurs savent que les épisodes de cette étude psychologique se déroulent à Bicêtre. La préface de *Cromwell* porte la date d'octobre 1827. Il serait puéril d'insister aujourd'hui sur la valeur de ce manifeste sans mesure, sans ordre, paradoxal, mais étincelant de belles pensées et de traits vigoureux. Le « cénacle » composé de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Louis Boulanger, et d'autres écrivains ou artistes de talent, avait eu la primeur de cette préface. David prenait place à ses heures dans le cénacle, mais on a vu déjà que Casimir Delavigne était pour lui un ami. Chateaubriand ne lui semblera pas indigne de recevoir son hommage. David a donc gardé une indépendance relative vis-à-vis des classiques et des romantiques.

XXI

David à Pavie père.

Un portrait du maître. — Hugo. — Le médaillon de Delacroix.

Paris, 22 décembre 1827.

Mon cher ami,

Monsieur L... a bien voulu se charger de vous faire passer deux portraits de votre ami. Je vous prie de les accepter. Je crois que vous serez content de celui dessiné par Dupré. Je viens d'en déposer un autre chez M. L... pour notre ami Delusse; il vous arrivera sous peu de jours. Dites à Victor que je suis assez paresseux pour ne pas avoir terminé le portrait de Lacroix, j'ai besoin encore d'une séance. Sous peu de jours je répondrai à l'aimable lettre de Victor.

Je suis toujours enchanté que vous m'ayez fait connaître Hugo.

Adieu, cher ami, recevez mes vœux bien sincères pour le renouvellement de l'année, et croyez à l'inaltérable amitié de votre dévoué,

DAVID.

Collection Pavie. — Le portrait de David, mentionné ici, est une lithographie de Louis Dupré. Nagler (tome IV, p. 19) signale cette composition.

C'est à Louis Pavie que le sculpteur était redevable de ses relations avec Victor Hugo. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 199.) David appelle volontiers le peintre des *Massacres de Scio* « Lacroix » pour « Delacroix ».

1828

XXII

La Fayette à David.

Au sujet de la tentative d'assassinat commise sur David.

La Grange, 15 janvier 1828.

Le cruel accident que Monsieur David vient d'éprouver a consterné les habitants de La Grange. La vive inquiétude que nous avons eue, en commun avec ses autres amis, a été successivement soulagée par les nouvelles subséquentes. Je m'empresserai, en arrivant à Paris, d'aller en savoir par moi-même. Mais je ne veux pas attendre plus longtemps avant de lui témoigner l'affliction et l'anxiété que j'ai ressenties, ainsi que mes vœux pour son rétablissement le plus prompt possible, et le sincère et reconnaissant attachement que je lui ai voué de tout mon cœur.

La Fayette.

Collection David d'Angers. — On trouvera les détails de la tentative d'assassinat commise sur l'artiste dans *David d'Angers*, etc. (t. I, pp. 180-189 et 574). Ce billet est daté du château de La Grange en Brie (Seine-et-Marne), résidence du général.

XXIII

David à Pavie père.

Convalescence du maître.

Paris, 22 janvier 1828.

Cher ami, je profite du voyage de Monsieur Bodinier pour vous faire remettre ces lignes; ce sont les premières que j'écris depuis mon malheureux accident. Je ne veux pas rester plus longtemps sans vous écrire : vous me témoignez tant d'amitié !

Votre lettre m'a rendu bien service. Elle a été d'une réelle

ressource pour mon cœur. Mon ami, je vous ai toujours trouvé dans les grandes circonstances de ma vie. Certes, c'était une grave circonstance, ce dernier événement, puisqu'il pouvait interrompre une existence dont j'ai besoin encore pour mettre à exécution quelques ouvrages auxquels je désire bien attacher mon nom.

Je regarde comme un miracle d'être réchappé de cette crise; je reviens à la vie. Je la recommence. Je ne sais si c'est un bonheur, car elle a été déjà bien fatigante pour moi; elle a été une longue agonie et je n'ai même plus d'illusions.

Je ne prévois pas, cher bon ami, pouvoir faire un voyage en Anjou cette année; mes travaux me forceront de rester à Paris.

J'aurais bien désiré envoyer mon portrait à tous mes bons amis d'Angers, mais je n'en ai plus que trois que je vais vous envoyer; vous savez à qui je les destine. Dupré a vendu la pierre lithographique à Chaillou et Potrelle, marchands d'estampes, rue Saint-Honoré.

Adieu, mon brave ami, soyez heureux et recevez l'assurance de mon inviolable attachement,

DAVID.

Collection Pavie. — Le porteur de cette lettre est le peintre Guillaume Bodinier, compatriote de David.

XXIV

David à Victor Pavie.

Retour à la santé. — Le *Corsaire rouge*. — Édouard Moll.

Paris, 30 mars 1828.

Cher ami,

Je n'ai que quelques minutes pour m'entretenir avec vous; j'en suis effrayé, j'ai tant de choses à vous dire! Enfin je profiterai de ces courts instants pour vous remercier de votre bon souvenir. Vos lettres, cher ami, sont un baume pour mes blessures; on est si heureux de ne pas porter ses affections sur des ingrats!... Je viens d'éprouver une vigoureuse tempête. Je travaille à la conservation de mon vaisseau. Il est bien fatigué,

mais le pilote est toujours au gouvernail...; il arrivera au port, quoiqu'il y ait encore des nuages bien noirs à l'horizon. Enfin, s'il arrive brisé dans le port, quelques amis en recueilleront sans doute les fragments.

Cher ami, en parlant marine, je pense au *Corsaire rouge* de mon bon ami Cooper. L'avez-vous lu? Il m'a bien intéressé.

Adieu, cher ami, embrassez pour moi mon bon ami, votre père.

DAVID.

Je vous recommande M. Moll, qui veut bien se charger de ma lettre.

Collection Pavie. — Édouard Moll, l'architecte, porteur de ce billet, est Angevin. Il a construit dans sa ville natale l'Hospice général Sainte-Marie, dont les plans, exposés au Salon de 1859, valurent une médaille à l'auteur. Cooper, on l'a vu plus haut, habitait la France depuis 1826. Il était en relations avec David. Le *Corsaire rouge* parut cette même année. Nul doute que l'auteur n'ait offert son nouveau livre au statuaire.

XXV

David à Pavie père.

Départ pour l'Angleterre.

Paris, 22 avril 1828.

Cher ami,

J'ai reçu avec bien du plaisir votre dernière lettre, et j'ai vu notre jeune ami Théodore. Nous allons donc tous trois entreprendre un voyage intéressant. Il nous manquera bien certainement une personne que nous aimons de tout notre cœur. Oui, cher ami, vous nous manquez. Voilà comme jamais un bonheur ne peut être complet.

Salut et amitié inaltérable,

DAVID.

Je pense que Dupré viendra avec nous.

Collection Pavie. — Annonce du voyage que David fit en Angleterre accompagné de Victor et de Théodore Pavie. Le Salon de Londres et l'es-

poir de modeler le buste de Walter Scott attiraient le statuaire dans la Grande-Bretagne. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 189-192.) Louis Dupré ne fut pas du voyage.

XXVI

David à Pavie père.

Retour à Paris. — Victor Pavie.

Paris, 31 mai 1828.

Cher ami,

Vous allez revoir vos chers enfants; ils ont contemplé beaucoup de belles choses. Je suis bien persuadé que ce voyage ne sortira jamais de leur mémoire. Je serais bien étonné si cela ne montait pas la tête à Victor, pour lui faire produire un ouvrage digne de l'idée que nous avons de lui. Il faut l'entretenir dans cette pensée, cher ami. Victor a besoin d'être stimulé. Il est trop craintif, trop hésitant. Il ne faut pas qu'il se borne à admirer les autres. La nature l'a généreusement doué. Qu'il en profite.

Je dois vous dire, cher ami, que je suis enchanté de la société de ces deux bons amis: ils ont été bons, bienveillants, patients avec moi; aussi j'en suis très reconnaissant et je les aime de toute mon âme.

Adieu, cher bon ami, aimez-moi toujours et soyez bien assuré de la réciprocité de mes sentiments à votre égard,

David.

Collection Pavie. — Le compagnon de route de David, Victor Pavie, n'a pas laissé d'études sur l'Angleterre, mais il a raconté dans des pages étincelantes et enthousiastes le voyage accompli à Londres sous la conduite du sculpteur. (*Œuvres choisies de Victor Pavie*, t. I, pp. 7-12.)

XXVII

Madame Récamier à David.

Rendez-vous pris pour une séance de pose.

Madame Récamier serait charmée que Monsieur David pût,

sans déranger aucun de ses projets, lui donner quelques momens de sa soirée, demain vendredi.

Elle le prie d'agréer tous ses compliments.

RÉCAMIER.

Ce jeudi 3 juillet 1828.

Collection Henry Jouin. — Ce billet a évidemment trait au médaillon non daté de Mme Récamier, l'un des plus achevés que le statuaire ait modelés. L'autographe de Mme Récamier, échappé des mains de David, ressaisi par nous dans une vente, est devenu notre propriété à une époque trop tardive pour qu'il nous ait été possible d'indiquer avec précision dans notre livre *Musées d'Angers* la date d'exécution de ce portrait. David se prêtait volontiers aux exigences de ses modèles qui ne daignaient pas venir jusqu'à lui. Il allait à eux. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 200, 202, 243, 246, 247.)

XXVIII

Alfred de Vigny à David.

Le médaillon de l'auteur de *Cinq-Mars* et le profil de Victor Hugo.

Bellefontaine, 8 août 1828.

Comment vous remercier assez de ces deux belles médailles que je viens de recevoir ici? Que je suis touché profondément de cette marque d'estime que vous m'avez donnée! C'est lorsque vous avez eu la pensée et le désir de conserver mes traits que j'ai commencé de croire à moi-même un peu. Je vaux bien plus à mes yeux depuis ce temps-là. La postérité en voyant votre ouvrage pourra croire que les miens ont eu quelque prix dans notre tems.

Pour moi, cette médaille sera toujours un précieux témoignage de votre amitié dont elle éternisera la date; j'en vois bien le commencement, mais j'espère n'en jamais voir la fin. Croyez bien, rare et beau génie, que l'attachement que je vous donne en échange durera aussi longtemps que moi-même.

Votre ami,

Alfred de VIGNY.

P. S. — En vous écrivant, j'ai mes chères médailles devant moi, et mes yeux ne cessent de passer de la gloire à la gloire et

de l'amitié à l'amitié en allant de l'image de mon cher Victor à votre nom. J'irai bientôt vous embrasser tous les deux.

Collection David d'Angers. — La médaille de Vigny et celle de Victor Hugo datent de 1828. (*Musées d'Angers*, p. 128.) Le statuaire, on le voit, ne se bornait pas à offrir à ses modèles un bronze original, il y joignait encore des profils d'amis. Alfred de Vigny avait offert à David un exemplaire du *Cinq-Mars* avec une dédicace en vers d'une rare énergie. (Voir *David d'Angers*, etc., t. I, p. 245.)

XXIX

David à Victor Pavie.

Offre du buste de Louis Pavie. — Paul Foucher. — Mazure. — Quatremère de Quincy. — L'ode *A David, statuaire*, par Victor Hugo. — Burns, le poète laboureur. — Hippolyte Maindron.

Paris, 13 août 1828.

Cher ami,

Depuis six jours, l'objet que je t'envoie est chargé au roulage. Ainsi, va vite recommander qu'on le retienne jusqu'à l'époque voulue. Fais promptement confectionner un piédestal un peu large; puis tâche qu'il soit bien éclairé (l'objet qui sera sur le piédestal, cela s'entend).

Notre brave ami Foucher est bien contrarié de ne pouvoir pas visiter notre pays, cette année; j'en suis fâché pour toi, parce que c'eût été un bon et beau sujet de délassement. Si vous étiez réunis, il parviendrait à te donner plus de confiance en toi; nous verrions plus souvent des productions de ta plume.

Tu me parles d'un projet que tu as, mais de la manière dont tu m'as expliqué cela, je suis dans le plus beau vague possible.

Je voudrais bien voir notre ami Mazure, mais, en vérité, je n'ai pas une minute à moi; autrefois il venait à l'atelier, cela me faisait un bien grand plaisir, nous parlions de toi, de nos amis d'Angers; il ne vient plus. Je l'avais présenté à Quatremère. Cet homme pouvait, par la suite, lui procurer une place qui l'eût rendu indépendant. Hugo aurait pu aussi lui fournir plus d'une occasion de se faire connaître. On ne le voit pas; j'en suis fâché, car je l'aime de tout mon cœur.

Enfin Hugo m'a lu l'ode faite pour moi; il y a une idée à chaque mot, et cette idée est grande comme Phidias. Si tu pouvais te la procurer par Foucher, tu verrais que c'est quelque chose de colossal.

Adieu, cher ami, courage, patience, voilà les vœux de ton ami,

DAVID.

Je lis actuellement des poésies de Burns. C'était un laboureur, il n'est pas sorti d'auprès de sa charrue, et ses ouvrages sont connus dans toute l'Europe. Maine-et-Loire est un pays bien poétique; songes-y.

Je vais envoyer une lettre au maire d'Angers en faveur de Maindron; il faut que ton père l'appuie.

Collection Pavie. — David avait exécuté le buste de Louis Pavie, exposé au Salon de 1827. Le marbre devait être offert le 25 août 1828, date de la fête de Pavie père. Il s'agissait donc de retenir au roulage l'œuvre de David afin d'en ménager la surprise à Louis Pavie au moment opportun. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 168.) Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, n'avait, en 1828, encore rien publié des ouvrages qui lui ont valu la célébrité. Quatremère de Quincy, l'archéologue érudit, avait été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts en 1816, et son influence à l'Institut était considérable. L'ode de Victor Hugo « A David, statuaire », insérée dans les *Feuilles d'automne*, est digne de l'éloge qu'en fait ici le sculpteur. Robert Burns, le poète écossais qui, dans ses premiers ouvrages, a retrouvé le charme des *Géorgiques*, n'est guère lu de nos jours. Sa réputation n'était pas éteinte en 1828. Une édition récente de ses poésies avait paru à Londres. Hippolyte Maindron, sculpteur angevin, élève de David, sera plus d'une fois nommé dans la suite de cette correspondance.

XXX

David à Pavie père.

Le buste de Louis Pavie. — Les « à peu près » de l'artiste comparés à la nature. — Mmes Delphine Gay, Tastu, Pasta, le maréchal Jourdan, Mérimée, Boulanger, de Vigny, Hugo, le capitaine Parry. — Chez Georges Cuvier. — Maindron.

Paris, 5 septembre 1828.

Cher ami,

Je veux vous remercier des choses aimables qu'il vous plaît de penser de mon ouvrage, mais je veux aussi vous gronder de

votre extrême modestie. Votre physionomie dit bien davantage que mon marbre. Eh! mon Dieu, nous autres sculpteurs, nous ne faisons que de bien faibles « à peu près » de la nature. Je vous avoue que j'ai toujours été humilié quand j'ai comparé mes ouvrages avec la nature. Enfin, j'ai eu des instants de bonheur en travaillant à votre buste, parce que je pensais à notre sincère amitié, à toutes les preuves que j'en ai reçues de vous, à votre bonne mère que je respecte de toute mon âme, à nos jeunes amis que j'aime de tout mon cœur, et à notre pays que j'idolâtre. Dites à Victor que je suis trop paresseux pour lui écrire cette fois; que nous parlons souvent de lui, que j'y pense toujours, que je lui fais des médailles à encombrer sa chambre : Delphine Gay, Mme Tastu, Mme Pasta, le maréchal Jourdan, Mérimée, Boulanger, de Vigny, Hugo et le capitaine Parry, avec lequel j'ai dîné hier soir chez Cuvier.

Adieu, cher ami, tout à vous de cœur,

DAVID.

P. S. — Protégez ce pauvre Maindron pour lui faire avoir une pension de cinq cents francs. J'ai écrit au maire à cet égard. Je viens de faire avoir à notre jeune ami une somme de deux cents francs de la duchesse de Berri. Maindron est un homme qui mérite que l'on s'intéresse à lui.

Collection Pavie. — Cette lettre est une réponse aux remerciements que Louis Pavie avait adressés à David sur son buste. Les médaillons mentionnés ici par le statuaire ont été exécutés en 1828. Delphine Gay, déjà célèbre, on le sait, par son poème sur les *Sœurs de Sainte-Camille*, que l'Académie française avait couronné en 1822; Mme Tastu, l'auteur des *Oiseaux du Sacre;* Mme Pasta, la cantatrice applaudie que ses différends avec Rossini obligeaient à quitter la France; Jourdan, le héros de Fleurus, maréchal d'empire ; Prosper Mérimée, l'habile inventeur du théâtre de Clara Gazul; le peintre Louis Boulanger sont connus. Sir William-Edward Parry nous est moins familier. Navigateur audacieux, Parry s'était voué à l'exploration périlleuse de l'océan Arctique. David le rencontre à la table du naturaliste Georges Cuvier. Il médite de modeler son médaillon, mais ce ne sera toutefois qu'un projet.

XXXI

Delphine Gay à David.

Le médaillon de Delphine Gay.

Villiers, ce 15 septembre 1828.

Je reçois avec bien de l'orgueil, Monsieur, ce bronze flatteur qui se charge de m'envoyer tout droit à la postérité ; je voudrais que mes vers eussent la même puissance, j'essayerais de vous répondre, mais votre beau talent n'a besoin que de lui pour éterniser sa gloire.

J'espère qu'à notre retour à Paris vous viendrez chercher vous-même nos affectueux remerciemens,

Delphine Gay.

Collection David d'Angers.

XXXII

Victor Hugo à David.

Le ferrement des galériens. — Le médaillon du poète.

Ce 17 octobre 1828.

J'ai, cher ami, une lettre de M. de Belleyme qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour de ferrement de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu : que nous convenions de la marche que nous suivrons.

Votre ami,

Victor Hugo.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable.

Collection David d'Angers. — On a vu par la lettre du 19 novembre 1827 que l'artiste et le poète avaient assisté déjà au ferrement des galériens à Bicêtre. Le post-scriptum a trait à la réception du premier médaillon modelé par David, d'après Victor Hugo. Cette médaille porte le millésime de 1828. (*Musées d'Angers*, p. 128.)

XXXIII

Dumont de Genève à David.

Le buste de Jérémie Bentham. — Lord Lansdowne. — Pradier. — La statue de Jean-Jacques Rousseau.

Aux Philosophes, près de Genève, 17 octobre 1828.

Monsieur,

J'ai différé de vous répondre jusqu'au moment où je pourrois vous annoncer l'arrivée de la caisse contenant le buste de M. Bentham. Je l'ai reçue parfaitement bien conditionnée. J'ai été frappé de la ressemblance, du caractère, de l'énergie de cette tête si difficile à bien rendre, en conservant la force de l'expression avec tous les signes d'un âge avancé. C'est un ouvrage d'une grande beauté. Tous les amis de Bentham doivent être bien contents de voir cet hommage rendu à son génie par un artiste étranger. Leur reconnoissance est un prix que votre désintéressement ne peut pas refuser. La mienne vous est toute acquise. Ce buste est le plus grand ornement de mon salon; il me rappellera toujours l'honneur que vous m'avez fait, et il est placé comme il doit l'être, tout près de la collection des œuvres de Bentham.

Lord Lansdowne est en voyage, mais il retourne à Londres à la fin de l'année, et je ne manquerai pas de lui rappeler que vous avez destiné le marbre à orner son musée, jusqu'à ce qu'on ait pu lui trouver une place convenable et permanente dans quelque établissement public. Je puis vous assurer qu'il est très satisfait d'en être le dépositaire.

Nous avons fait une souscription chez nous pour une statue de Rousseau, en bronze. M. Pradier, comme Genevois autant que comme artiste distingué, a été prié de se charger de ce monument. S'il arrivoit, par quelque circonstance, qu'il ne lui convînt pas de le faire, je proposerois à notre comité de s'adresser à vous, Monsieur, pour cette entreprise; l'admirateur de Bentham ne peut pas manquer d'être celui de Jean-Jacques; la même devise s'appliqueroit à leurs ouvrages, et quoique leur genre de composition soit aussi différent que possible, il y a pourtant même but, et même bien des ressemblances de caractère que je pourrois tracer.

Veuillez, Monsieur, agréer mes remerciements les plus sincères et l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis votre très dévoué serviteur,

Et. Dumont.

Collection David d'Angers. — Pierre-Étienne-Louis Dumont, publiciste genevois, avait consacré son talent à populariser les doctrines utilitaires de son ami le moraliste anglais Jérémie Bentham. David, ayant sculpté le buste de Bentham, fit hommage d'un exemplaire en bronze à Dumont. Bentham est un haut esprit et c'est aussi un caractère. L'empereur de Russie, frappé du mérite de ses écrits sur la législation, lui offrit une bague de valeur qu'il accompagna d'une lettre flatteuse. Bentham exprima courtoisement à l'empereur le désir de ne conserver que la lettre, l'estimant plus précieuse que le joyau, qu'il renvoya. Henri Petty Fitz-Maurice, troisième marquis de Lansdowne, est trop connu comme homme d'Etat pour qu'il soit utile de parler longuement de lui. Nous supposions, d'après des notes communiquées par la famille du statuaire, que le buste en marbre de Bentham avait été offert au modèle, mort seulement en 1832. Dumont semble contredire cette opinion. David aurait offert son marbre à lord Lansdowne pour qu'il fût placé, provisoirement au moins, dans la galerie de cet homme d'État. Bentham aurait-il décliné l'honneur de posséder son buste, comme il avait refusé le présent du czar? James Pradier, né à Genève, accepta d'exécuter la statue de Jean-Jacques, son compatriote, qui fut érigée en 1855 à la pointe du lac Léman.

XXXIV

Victor Hugo à David.

Le médaillon du poète. — Émile Deschamps.

Paris, octobre 1828 (?)

Mille fois merci, cher ami, de mon admirable cadeau. Maintenant, il me faut une grâce. Émile Deschamps vient dîner avec nous samedi, et je lui ai promis que le grand statuaire serait des nôtres.

Vous ne me ferez pas mentir, j'espère, et nous vous aurons à six heures, n'est-ce pas? Vous voyez que je suis insatiable.

El vuestro amigo,

Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — Nous supposons que la première phrase de cette lettre a trait au médaillon du poète. Emile Deschamps, né en 1791, publia en 1828 son recueil de poésies *Études françaises et étrangères*. Deschamps faisait partie du « cénacle ».

XXXV

Victor Hugo à David.

Contre-temps. — Le buste de Lamartine.

Ce 1er novembre 1828.

Je suis bien contrarié, cher ami; une affaire pressante a forcé Lamartine de partir inopinément avant-hier. Il est vrai qu'il reviendra au mois de janvier passer trois mois à Paris et qu'il compte bien que vous serez toujours dans les mêmes dispositions à son égard; mais c'est une chose dure pour moi que d'attendre deux mois un de vos chefs-d'œuvre.

Sans adieu. J'espère bien toujours vous servir de satellite ce soir, si je ne suis pas trop enroué. A quelle heure vous attendrai-je, à propos?

A vous du fond du cœur,

Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — Une lettre du poète des *Méditations* au comte de Virieu, écrite de Paris le 28 octobre 1828, annonce son départ pour le 30; il passe les mois de novembre et de décembre à Saint-Point. (*Correspondance de Lamartine*, t. III, pp. 119-130.) Il s'agit évidemment dans ce billet d'une séance réclamée par David pour entreprendre le buste de Lamartine.

XXXVI

Victor Hugo à David.

Madame Adèle Hugo. — Une séance ajournée.

Paris. Ce samedi matin.... (1828?)

Voyez, cher ami, si ce n'est pas une fatalité! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodée aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer un *profil*. Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré. Or, je me souciais

fort peu de vous prévenir de ce contre-temps, tenant beaucoup à la joie de vous voir aujourd'hui, et prévoyant que cette lettre nous en priverait peut-être, mais ma femme me rappelle combien votre temps est précieux, et mon égoïsme cède. Venez pourtant, n'est-ce pas? si vous pouvez, et n'oubliez pas que personne ne vous admire plus que moi, parce que personne ne vous aime davantage.

Victor Hugo.

P. S. — Ma femme compte bien qu'il ne sera plus question de son bobo lundi.

Collection David d'Angers. — Le médaillon de Mme Hugo, exécuté peu après l'envoi de cette lettre, porte la date de 1828. (*Musées d'Angers*, p. 344.)

XXXVII

Ballanche à David.

Une lecture du *Moïse* de Chateaubriand.

Paris. Mercredi matin... (1828.)

Monsieur,

Il doit y avoir, dimanche prochain, à 8 heures du soir, une lecture de *Moïse*, chez Madame Récamier, à l'Abbaye-au-Bois. M. de Chateaubriand doit y assister parce qu'il a désiré l'entendre pour mieux juger de l'ensemble de la pièce.

Je suis chargé de vous engager à vous trouver à cette lecture, qui ne peut manquer de vous intéresser.

Comme le nombre des personnes engagées à y assister est fort restreint, vous êtes prié, Monsieur, de ne point en parler d'ici là.

Je m'estime heureux d'avoir à remplir auprès de vous, Monsieur, une commission dont l'objet ne peut que vous être agréable.

Veuillez bien recevoir, Monsieur, les nouvelles assurances de tous mes sentiments.

Ballanche.

Collection David d'Angers. — Ballanche, le penseur prophétique qui allait signer la *Vision d'Hébal*, a omis de dater ce billet, écrit au nom de Mme Récamier. Mais Chateaubriand, dans la préface de sa tragédie, nous apprend que cette pièce fut lue au Comité du Théâtre-Français en 1828 et reçue à l'unanimité. Nous sommes donc autorisé à penser que les lectures faites chez Mme Récamier datent de la même année. La situation politique de Chateaubriand lui fit retirer sa pièce, qui ne fut pas jouée.

1829

XXXVIII

John Franklin à David.

Un portrait flatté. — Projet de David de retourner en Angleterre.

25, rue du Devonshire Portland place, 12 mars 1829.

Mon cher Monsieur,

Permettez-moi de vous envoyer mes plus chauds remerciements pour votre aimable présent du médaillon qui a fait un plaisir universel à mes amis. Ils en apprécient la ressemblance visible et la belle exécution.

Ma femme continue à insister sur ce que le nez est trop long et sur ce que vous m'y avez fait trop beau. Mais, dans son cœur, elle est réellement plus heureuse que personne de l'attention que vous avez eue de me flatter.

Elle me prie de vous dire, comme je le fais moi-même, combien nous serons vraiment heureux de vous offrir, au printemps, la bienvenue en Angleterre; nous espérons qu'il sera en notre pouvoir de contribuer d'une manière quelconque à rendre votre séjour ici satisfaisant et agréable.

Je suis, cher Monsieur, votre serviteur reconnaissant et fidèle,

John Franklin.

Collection David d'Angers. — Cette lettre est écrite en anglais. John Franklin, émule de Parry, est justement célèbre par ses explorations répétées dans les régions polaires. Son caractère enjoué lui permit d'endurer les plus dures privations sans se laisser abattre. La lettre que nous donnons ici renferme une preuve de cet enjouement. La médaille de Franklin porte la date de 1829. (*Musées d'Angers*, p. 344.)

XXXIX

David à Pavie père.

Suites d'un accident. — Destitution de Delusse.

Paris, 13 mars 1829.

Cher bon ami,

J'aurais voulu répondre plus tôt à ta lettre, mais j'ai éprouvé une si grande contrariété et tant de souffrances, depuis huit semaines, que j'avais peu le courage d'écrire, surtout comme je suis obligé de le faire avec ma main gauche (qui est bien gauche). J'ai eu un os de brisé dans la main droite. Il a fallu me mettre encore à la disposition de Dubois. Tu juges quel doit être mon tourment, comme cela dérange mes travaux ! Cet accident m'est arrivé dans le mois de janvier; c'est un bien triste anniversaire. Enfin, sous peu, j'espère reprendre mes travaux.

Je suis bien profondément affligé de la nouvelle concernant notre ami Delusse. Pauvre vieillard ! Par ce coup on l'assassine. Cela me paraît une infamie. N'était-il pas possible d'attendre encore quelque temps afin de laisser finir doucement à ce vieillard le peu d'années qu'il lui reste à vivre ! Quelle rage subite pour les arts vient de prendre à nos compatriotes ?

Il y a à peu près six ans que j'avais eu le bonheur de détourner un semblable coup qui se tramait contre notre pauvre ami. J'ai vu ce matin Victor ; tu comprends facilement son exaspération ; son âme si noble ne peut jamais croire à de semblables passe-droits. Victor se porte bien et travaille beaucoup.

Adieu, cher ami, crois aux sentiments de ton dévoué ami de cœur et d'âme.

Tout à toi,

David.

Collection Pavie. — David ayant fait une chute en janvier 1828, à peu près à la date anniversaire de la tentative d'assassinat qui avait failli lui coûter la vie en 1827, force lui fut de recourir aux soins du célèbre chirurgien, le baron Dubois. Delusse, le premier maître du statuaire, qui achevait dans la gêne une vie de travail et de désintéressement, fut privé en 1829 de ses fonctions de conservateur du Musée d'Angers.

XL

David au maire de Rouen.

Offre du modèle de la statue de Bonchamps au Musée de Rouen.

Paris, 20 avril 1829.

Monsieur le Maire,

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance la lettre par laquelle vous m'annoncez que le modèle de la statue de Bonchamps est arrivé à Rouen.

Je vous remercie beaucoup des choses flatteuses que vous daignez me dire à l'égard de cette statue ; votre suffrage augmente singulièrement le plaisir que j'éprouve d'avoir un de mes ouvrages dans votre ville.

Agréez, Monsieur le Maire, l'assurance du profond respect de votre très humble et très obéissant serviteur,

DAVID.

Archives municipales de Rouen. — David regretta plus tard de ne pouvoir doter le Musée d'Angers du modèle de la statue du héros vendéen. Il exprima ce regret aux Angevins et rappela les démarches qu'il avait faites auprès de la ville de Rouen dans le but de rentrer en possession de cet ouvrage. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 500.) Celui qui écrit ces lignes reprit en 1872, mais sans succès, les négociations entamées par le statuaire. (Voir *Proposition au sujet du modèle de la statue de Bonchamps*, Angers, in-8°, 6 pages.) A la vente des autographes de la collection Fillon, en 1879, a passé une lettre du maître au peintre Bellangé, directeur du Musée de Rouen, relative à la cession au Musée David du modèle de la statue de Bonchamps. Cette lettre porte la date du 1er août 1846.

XLI

David à Pavie père.

Projet de voyage à Weimar. — Gœthe. — Victor Pavie. — « L'Américain. »

Paris, 27 juillet 1829.

Cher bon ami,

Tu connais mon culte pour les grands hommes ; il en est un dont je veux étudier et contempler les traits, c'est Gœthe. Dans

peu de jours j'espère être auprès de lui. Veux-tu me permettre d'emmener avec moi mon jeune ami ? Je t'avoue que c'est la chose que je désire le plus au monde. Cependant, cher ami, je préfère ton bonheur au mien. Si ce voyage te contrarie, nous n'en parlerons plus. Cela me fera mal, mais que ne ferais-je pas pour toi dont l'amitié est si persévérante ? Ecoute, ton fils va passer son examen dans peu de jours ; aussitôt nous partirions, car il veut être à Angers à une certaine époque qui est bien chère à son cœur. Tout cela peut très bien s'arranger, parce que je ne puis être longtemps absent de Paris. Voilà mon projet: 3 jours pour le voyage, 4 jours au plus pour mon travail, et 3 jours pour revenir à Paris. Comme il faut dire toute sa pensée à son unique ami, peut-être que 3 jours de plus pourraient me transporter dans une campagne auprès d'Angers, où là, ignoré de mes compatriotes, je pourrais serrer mon ami dans mes bras. Cela est le délire de mon imagination ; tu es toujours dans ce qu'elle conçoit.

Cher ami, je le répète, que ton amitié pour moi ne te fasse pas faire un sacrifice trop grand.

Je n'ai pas répondu à ta lettre; je suis bien coupable, elle était si bonne! Elle m'a vivement attendri. Cependant, j'ai parlé à notre jeune ami de nos sentiments à tous les deux, et que dire à une âme si noble qui va au-devant de tout ce qui est juste? Sois tranquille, tu auras des fils dignes de toi ; si je tenais l' « Américain » je l'embrasserais de tout mon cœur. Nous avons eu une conversation qui ne s'effacera jamais de ma mémoire; ce sera un homme !

Adieu, cher ami. Réponds-moi de suite.

Ton fidèle,

DAVID.

Collection Pavie. — David, en se proposant de précipiter son voyage à Weimar, avait pour but de permettre à Victor Pavie d'être en Anjou le 25 août, date de la fête de Pavie père. La maison de campagne où David parle d'aller s'enfermer incognito est la propriété des Pavie, les Rangeardières, à une lieue d'Angers. Le personnage que le statuaire désigne familièrement sous le surnom de « l'Américain » n'est autre que l'orientaliste Théodore Pavie, frère de Victor.

XLII

David à Pavie père.

Retour de Weimar.

Paris, 18 septembre 1829.

Cher bon ami,

Notre jeune ami va te revoir ; je ne veux pas qu'il me quitte sans te remettre un mot de moi. J'aurais bien voulu l'accompagner, mais notre voyage a été trop long pour que je me permette encore une absence. Je le regrette beaucoup, car cette excursion aurait mis le comble à ma joie. Notre départ s'est trouvé retardé contre mon attente. Victor te contera tout, et tu reconnaîtras qu'il était impossible de faire autrement que nous n'avons fait, car il nous fallait profiter d'un voyage aussi intéressant que celui d'Allemagne. Je crois que le séjour de Victor à Weimar laissera dans l'âme de notre ami des traces profondes. Je serais surpris que le spectacle dont il a joui n'eût pas une grande influence sur ses études littéraires. Quant à moi, les semaines passées resserrent, s'il est possible, les liens d'amitié qui m'ont toujours attaché à ce cher enfant.

En arrivant, ce matin, j'ai trouvé une lettre de Théodore, une lettre écrite avec son cœur. J'avoue que je suis bien sensible à son obligeant souvenir.

Adieu, bon et sincère ami. Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

XLIII

David à Victor Pavie.

Les démolisseurs. — Une lecture d'*Hernani* chez Victor Hugo. — *Othello, Hamlet* d'Alfred de Vigny. — Le buste de Gœthe.

Paris, 1er octobre 1829.

Cher ami,

J'ai reçu ta lettre avec bien du plaisir. Je voulais y répondre

longuement, mais j'aurais tant à te dire qu'il faut que j'attende ton retour à Paris.

Pauvre Angers, comme on l'abîme ! Dans vingt ans on ne reconnaîtra plus notre chère patrie, mais alors on n'y mettra plus les pieds et on ira habiter la campagne qui peut-être conservera sa physionomie ; je dis peut-être, car les hommes gâtent tout ce qu'ils touchent.

Hugo nous a lu un nouveau drame, qui vient d'être reçu aux Français. Il est toujours le grand homme, mais cette pièce me paraît moins faite pour la scène que *Marion*. Il y a dans la dernière beaucoup de philosophie allemande, mais à la scène il faut de l'action.

Une chose qui m'est bien pénible, c'est que de Vigny et Hugo sont brouillés. Hugo a obtenu de faire jouer sa pièce avant l'*Othello* de de Vigny.

De Vigny vient de nous lire son *Hamlet*. Admirable !

Adieu, santé et joie. Amitié de ton tout dévoué,

DAVID.

P. S. — Il me serait bien difficile de te dire ce que pense Hugo du buste de Gœthe, ce buste n'étant pas encore arrivé. Il est probablement perdu. C'est ma faute, ma très grande faute.

Collection Pavie. — Les doléances du statuaire sur les démolitions que l'on fait subir aux quartiers pittoresques de sa ville natale sont fondées. On retrouve la trace de semblables regrets sous la plume de tous les Angevins épris de l'antique cité, à peu près renouvelée depuis soixante ans. *Hernani*, lu par son auteur devant David, est de la part de l'artiste l'objet d'une critique fort juste. On sait que le drame de *Marion Delorme*, interdit par la censure sous le gouvernement de Charles X, avait été composé avant *Hernani*. Alfred de Vigny et Victor Hugo sont en lutte auprès du Comité du Théâtre-Français. Nous sommes loin de l'entente cordiale attestée par de Vigny dans sa lettre du 8 août 1828, publiée plus haut (p. 31). *Othello*, un instant supplanté par *Hernani*, fut en fin de compte joué avant le drame de Victor Hugo. Le buste de Gœthe, modelé par le statuaire à Weimar, puis moulé, n'arriva en France que tardivement et après des péripéties de plus d'une sorte. (Voir *David d'Angers*, etc., t. I, p. 240.) A l'époque où nous sommes, David désespérait de pouvoir traduire en marbre l'image de Gœthe, faute du plâtre égaré, sinon détruit.

XLIV

David à Victor Pavie.

Le buste de Gœthe. — Représentation d'*Othello*. — Lamartine candidat à l'Académie.

Paris, 21 octobre 1829.

Cher bon ami,

J'ai lu avec bien du plaisir le dernier journal d'Angers. Ton article sur Gœthe est admirablement bien écrit. Tu as fait un portrait de main de maître. Je crains bien que mon buste soit peu digne de tout ce que ton amitié pour moi t'a fait dire dans cet article. Je ne sais plus, au fait, ce que j'ai fait. Je ne peux pas me représenter en imagination cet ouvrage. Enfin, pour comble d'ennuis, je n'entends plus parler de rien à cet égard; la caisse est peut-être perdue?

Ce que l'on m'avait dit pour l'*Othello* n'aura pas lieu; on le donne samedi prochain; cependant, nos amis sont toujours dans un très grand refroidissement.

On parle beaucoup de la nomination de Lamartine; je désire ardemment son succès, pour lui, qui en a bien envie, et pour le corps que cela honorerait.

Si tu peux disposer de quelques exemplaires du journal dans lequel tu parles de Gœthe, fais-moi le plaisir de me les envoyer.

Adieu, cher ami, embrasse ton père pour moi, présente mon respect à madame Pavie, et crois à l'éternelle amitié de ton tout dévoué,

DAVID.

Collection Pavie. — L'article auquel fait allusion David avait paru dans les *Affiches d'Angers*. L'élection de Lamartine eut lieu le 5 novembre. L'histoire épisodique de cette élection est à lire dans la *Correspondance de Lamartine* (t. III, pp. 165-182).

XLV

David à Jullien de Paris.

La fête de Gœthe. — Miçkiewicz.

Paris, 24 octobre 1829.

Monsieur,

La lettre de M. Quetelet rend très exactement ce qui s'est passé à Weimar, le jour de la fête de Gœthe. Il parle de M. Miçkiewicz, jeune poète polonais. Vous pourriez peut-être, dans votre article, dire que ce poète a été exilé en Sibérie pendant sept années, parce qu'il a osé élever la voix pour l'affranchissement de son pays; vous pourriez dire que c'est le poète le plus remarquable de son pays, qu'il a publié déjà plusieurs volumes remplis de cette poésie toute d'âme.

Quand vous écrirez à M. Quetelet, veuillez avoir la bonté de le remercier de son bon souvenir à mon égard, et lui présenter mes compliments affectueux.

Votre bien dévoué de cœur,

David.

Collection Dubrunfaut. — Le publiciste Jullien, destinataire de cette lettre, était alors directeur de la *Revue encyclopédique* fondée par lui en 1818. Nous avons parlé de la rencontre du statuaire avec Miçkiewicz à Weimar. (*David d'Angers,* etc., t. I, pp. 231-234.) A. Quetelet est l'astronome et le statisticien belge dont le médaillon a été modelé par David en 1830. (*Musées d'Angers,* p. 137.)

XLVI

Mme Sophie Gay à David.

Le buste de Chateaubriand.

Dimanche... décembre (1829 ?)

Mme et Mlle Gay ont l'honneur de se rappeler au souvenir de Monsieur David, et lui font demander si elles pourraient, sans trop le déranger, aller voir, ce matin, vers trois heures, son beau buste de l'auteur des *Martyrs*.

Elles le prient d'agréer leurs complimens distingués.

Collection David d'Angers. — Ce billet n'est pas daté, mais le marbre du buste de Chateaubriand ayant été exposé en janvier 1830, il est admissible qu'on ait pu voir cet ouvrage dans l'atelier du maître en décembre 1829. La locution « ce matin » doit être prise ici dans le sens de « matinée », et l'on sait que la matinée, dans la langue mondaine, ne prend fin qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à 6 ou 7 heures du soir.

1830

XLVII

Lady Morgan à David.

Le buste de lady Morgan. — Alexandre Dumas. — Mérimée.

Dublin, Kildare Street, 30 mars 1830.

Lady Morgan sera charmée de se rappeler au souvenir de Monsieur David. Chose peut-être très difficile, sinon pas impossible ; cependant elle profite de l'occasion du départ du comte de Canclaux (consul à Dublin) pour réitérer au jeune « Canova français » l'expression de son admiration pour ce beau talent qui est si franchement voué à éterniser les traits des grands apôtres de la liberté. Lady Morgan prie Monsieur David de permettre au comte de Canclaux de voir son intéressant atelier et le buste de lady Morgan dont elle serait si reconnaissante d'avoir un exemplaire en plâtre. Monsieur de Canclaux se chargerait de toute la la dépense si Monsieur David voulait bien se charger de l'emballage. Mais lady Morgan désire le succès de sa prière plus qu'elle ne l'attend. Lady Morgan désire présenter ses compliments à M. Dumas dont l'admirable *Henri III* fait les délices de tous ceux qu'elle a jugés dignes de le lire, dans un pays où la littérature française moderne est absolument inconnue. Sir Charles, miss Clarke et lady Morgan se rappellent avec le plaisir le plus vif les heureux moments qu'ils ont passés dans l'atelier de Monsieur David avec autant d'instruction que d'amusement. C'est dans cet aimable souvenir que lady Morgan ajoute un petit mot pour M. Mérimée, dont elle prend la liberté de charger Monsieur David.

Collection David d'Angers. — Lady Morgan, publiciste, irlandaise d'origine, a fait de fréquentes apparitions dans le monde littéraire de Paris. David sculpta son buste et modela son médaillon. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 194, 202, 225, 247, 254, 255.) Le buste de lady Morgan porte la date de 1830. (*Musées d'Angers*, p. 133.) La lettre que nous publions ici autorise à penser que le marbre dut être sculpté dès 1829. On sait que le drame de *Henri III* fut joué en 1828.

XLVIII

Lamartine à David.

Le buste du poète.

Château de Saint-Point, 14 juillet 1830.

J'ai reçu le buste. Je lui fais faire un digne piédestal, et il sera dans un mois livré à la juste admiration du pays. Recevez de nouveau des remerciements que j'espère vous exprimer plus fortement dans ma langue, un jour. Avez-vous enfin reçu de Thouvenin mon édition préparée pour vous, et que j'ai eu tant de regrets de ne pas vous offrir en personne ?

Nous partons demain pour la Suisse et la Savoie; songez à nous si vous prenez cette route pendant l'été. A la fin d'août, nous serons à Saint-Point, solitude qui serait fière de vous recevoir.

Je n'ai que le tems de vous remercier encore et de vous demander la petite note des déboursés de l'emballeur et que je ferai porter chez vous.

Ma famille entière, que vous avez consacrée en moi par cette œuvre de votre génie, s'unit à ma reconnaissance et à mon orgueil. C'est un titre dans l'avenir qu'un buste de David.

LAMARTINE.

Collection David d'Angers. — Le buste de Lamartine, l'un des plus remarquables que David ait sculptés, a été modelé en 1829 et traduit en marbre en 1830. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 213.)

XLIX

Lady Morgan à David.

Les journées de Juillet jugées par lady Morgan. — Le buste de l'écrivain.

Août 1830.

Je vous présente mes sincères félicitations, Monsieur, comme à tous les vrais amis de la liberté et du bonheur humain. La grande semaine de France est la plus grande depuis la première de la Création. Au reste, je vous écris pour vous prier de ne pas encore envoyer ma tête ici.

J'irai la chercher tantôt.

En attendant, et toujours, votre toute obligée,

Sidney Morgan.

Collection Henry Jouin. — La dernière phrase est assez explicite : il s'agit du buste en marbre dont nous avons parlé plus haut.

L

Lady Morgan à David.

Une ombrelle oubliée.

Paris, septembre 1830.

Voulez-vous bien vous mettre sous l'ombre de mon petit parasol, demain, en venant me voir ? Je l'ai laissé dans votre atelier.

S. Morgan.

Hôtel de la Terrasse, rue Rivoli.

Collection David d'Angers.

LI

David à Victor Pavie.

Le modèle du *Condé*. — Le coq gaulois. — Lady Morgan. — Couturier de Vienne. — « Notre-Dame de Paris. »

Paris, 12 octobre 1830.

Cher ami,

Il y a déjà assez longtemps que j'ai écrit à ton père pour lui demander s'il croit que le modèle de mon *Condé* serait bien reçu à Angers. J'attends avec bien de l'impatience sa réponse, parce que l'on va abattre les ateliers du Gros-Caillou. Réponds-moi de suite, tu m'obligeras beaucoup.

Fais-moi le plaisir de dire à Lachèse que le modèle du *coq* est terminé, que le fondeur s'en occupe, que l'opération de la fonte ne sera, je pense, pas longue. Dans une quinzaine, j'espère pouvoir faire partir mon *coq* pour Angers.

Il vient de paraître un nouvel ouvrage de lady Morgan, dans lequel elle dit les choses les plus agréables pour moi. Je suis bien contrarié de ne pas être en mesure de lui répondre par l'envoi de son buste.

On vient de traduire les Leçons sur les arts faites à Berlin par Schlegel; le traducteur m'a dédié cet ouvrage par une préface extrêmement aimable. Il y a dans cet ouvrage des idées qui sont très justes sur les arts.

Ton tout dévoué ami,

DAVID.

J'ai dîné chez Victor, jeudi dernier; il nous a lu un chapitre de *Notre-Dame*. Cet ouvrage est très avancé.

Collection Pavie — Le coq gaulois, annoncé dans cette lettre, fut une offre de David à la garde nationale d'Angers. Ce coq surmonta le drapeau de la milice citoyenne. La traduction des *Leçons sur l'histoire et la théorie des Beaux-Arts*, de Schlegel, est l'œuvre de Couturier de Vienne (Paris, 1830, in-8°). Une dédicace, de quatre pages presque lyriques, signée du traducteur, ouvre le volume. *Notre-Dame de Paris* parut en 1831. David nous apprend ici que le poète ne refusa pas de lire à ses amis quelques chapitres de son œuvre nouvelle. Cette assertion est d'ailleurs conforme à l'aveu de Victor Hugo lui-même dans un livre écrit sous sa dictée. (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 345.)

LII

Chateaubriand à David.

Un marbre vu aux flambeaux.

Paris, 19 octobre 1830.

Quelques personnes, Monsieur, veulent admirer le beau buste aux flambeaux : elles seroient bien heureuses de voir en même temps l'auteur et l'ouvrage. Voulez-vous donc, Monsieur, nous faire l'honneur, à Madame de Chateaubriand et à moi, de venir dîner dans notre hermitage, dimanche prochain, 24, à 6 heures précises?

Agréez, Monsieur, je vous prie, mes compliments les plus empressés.

CHATEAUBRIAND.

Collection David d'Angers. — Le buste de Chateaubriand, d'un modelé puissant et distingué, porte la date de 1829. Le marbre, terminé en 1830, fut exposé au Musée Colbert avant d'être offert au modèle. Il est aujourd'hui la propriété de Mlle Sibylle de Chateaubriand et décore le ravissant vestibule du château de Combourg, près Saint-Malo. (Voir *David d'Angers*, etc. t. I, pp. 214-215.)

LIII

Prosper Mérimée à David.

Inadvertance. — Le chapeau du romancier. — Lady Morgan.

1830 (?)

Mlle Sophie dit que vous avez pris mon chapeau ; je crois avoir le vôtre. Le mien est de Bouyrat, et était accompagné de gants jaunes.

Je tâcherai de passer à votre atelier dans la journée. On dit que vous avez lady Morgan?

Mille compliments.

Pr MÉRIMÉE.

Collection David d'Angers. — Nous ne pouvons dire dans quelle soirée David et Mérimée échangèrent involontairement leurs chapeaux.

1831

LIV

Madame Récamier à David.

Une lecture par Delphine Gay.

Ce vendredi, 21 janvier 1831.

Madame Récamier ayant obtenu de Mlle Delphine Gay la promesse de faire entendre chez elle, dimanche matin, à quatre heures, quelques chants de son poème, serait charmée que cette espérance décidât Monsieur David à lui donner quelques moments de sa matinée.

Collection David d'Angers. — Le poème en question doit être « Napoline », publié seulement en 1833. On a vu plus haut, dans le commentaire de la lettre de Mme Sophie Gay, de décembre 1829, que le mot « matin » a ici le sens de « matinée ».

LV

David à Lamartine.

La médaille du poète. — Pages blanches.

Paris, 12 février 1831.

Monsieur et cher collègue,

Je viens de remettre entre les mains de M. Amédée Parseval une petite caisse contenant votre profil en bronze, qu'il veut bien me faire le plaisir de vous faire parvenir. Ce nouvel essai pour représenter vos traits rend bien peu les impressions de mon admiration pour votre sublime génie.

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance votre œuvre que M. Soulié a eu la bonté de me remettre de votre part. J'ai vu avec bien de l'émotion que vous aviez fait réserver quelques feuilles de papier dans l'intention d'y écrire quelque chose. Je serai bien heureux de posséder quelques lignes tracées par le plus grand poète de l'Europe.

Veuillez, Monsieur, recevoir favorablement l'assurance du profond respect de votre très humble serviteur,

David.

Collection Lamartine. — Le profil modelé du poète des *Méditations* porte la date de 1830. (*Musées d'Angers*, p. 134.) Lamartine s'était proposé d'écrire quelques vers spécialement dédiés à David sur des pages réservées en tête de l'exemplaire relié de ses poésies qu'il offrit au statuaire. Ce projet ne reçut son exécution que le 1er mai 1847, comme on le verra plus loin.

LVI

Lamartine à David.

Le médaillon du poète.

Mâcon, 19 février 1831.

J'ai reçu, Monsieur et illustre collègue, le beau médaillon que vous avez bien voulu consacrer à un homme trop périssable. Rien ne me surprend néanmoins de ce qui me prouve votre prévention favorable pour moi : depuis la première preuve que vous m'en avez donnée. Je ne crois point à mon immortalité, mais je crois à la longue durée des souvenirs de famille qu'un ouvrage de vous perpétuera dans la mienne, et c'est à ce titre surtout que votre buste et la médaille en bronze me sont précieux.

J'ai bien regretté que les relieurs de M. Soulié aient tant retardé le faible hommage que je vous devais. Je remplirai bientôt les pages blanches de quelques lignes bien senties, mais qui n'ont ni l'éclat ni la durée du métal où vous transformez vous-même vos pensées. Vos pages sont de bronze et de marbre, les nôtres s'envolent comme le papier.

J'ai trouvé dans la caisse qui renfermait la médaille, des vers de M. Richard de Corné, dont je dois vous remercier avant lui, puisque je les reçois de vous et par vous. Je vais l'en remercier lui-même. Je vois qu'il sent comme vous et moi cette nature, qui n'a une langue si sublime que pour ceux qui ont un sens de plus pour l'entendre et l'interpréter.

Adieu, Monsieur et cher collègue, à vous revoir bientôt à Paris, dans cet atelier où votre pensée se réfléchit dans tant de chefs-d'œuvre.

Al. de Lamartine.

P. S. — J'arrive d'une course de cinq semaines, qui a retardé mon plaisir et ma réponse.

Collection David d'Angers. — Cette lettre répond à celle de David, datée du 12 février 1831. Nous ne parlerons pas des vers d'un inconnu qui, sans doute, avait réclamé le bienveillant appui du statuaire pour faire parvenir son hommage au poète des *Méditations.*

LVII

Charles Nodier à David.

La médaille de l'auteur de *Trilby.*

Paris, 1er mai 1831.

Mon cher David,

Permettez-moi de vous apostropher familièrement de votre nom, qui dit tant de choses, au lieu de ce triste et pâle « Monsieur », qui ne dit rien du tout.

Il y a plusieurs jours que je devrois vous avoir écrit, si nul étoit tenu à l'impossible, et si la reconnaissance pouvoit ranimer les morts avec la même facilité que votre génie;

Mais depuis que je vous ai vu, peu s'en est fallu que je n'eusse l'ingrate malice de soustraire à vos beaux médaillons un des objets de comparaison qui en attestent le mieux la ressemblance, et c'est vraiment miracle s'il reste, aujourd'hui, autre chose de Charles Nodier que l'admirable image dans laquelle vous avez imprimé à sa triste figure le sceau de votre immortalité.

Enfin, je vis encore, si cela s'appelle vivre, et j'éprouve au moins que tout sentiment moral n'est pas éteint, puisque je retrouve encore votre souvenir avec tant de plaisir dans mon cœur.

Ce sentiment, autorisez-moi, je vous en prie, à en différer l'expression plus vive et plus complète jusqu'au moment où ma pauvre main aura plus d'aptitude à conduire une plume sur le papier. Les expressions me manqueront toujours pour cela, mais, aujourd'hui, je n'aurois pas même la force de les tracer.

Croyez, en attendant, mon cher David, à l'inviolable attachement d'un homme qui vous aime comme il vous admire.

Charles Nodier.

Collection David d'Angers. — Le médaillon de Nodier fut modelé en 1831. (*Musées d'Angers*, pp. 345-346.)

LVIII

David à Coudray.

Envoi du buste en marbre de Gœthe.

Paris, 15 mai 1831.

Monsieur et bien honorable ami,

Le buste de Gœthe est en route pour Dresde depuis plus de quinze jours; la caisse a été tout particulièrement recommandée par l'ambassade de Saxe. Il y a tout lieu de penser que mon ouvrage arrivera à sa destination sans accident.

Je suis heureux de vous remercier encore de m'avoir mis à même de reproduire les traits de votre immortel ami. J'ai soigné cet ouvrage avec toute l'ardeur possible, et j'y trouvais d'autant plus de charme qu'un monde d'impressions se sont renouvelées dans mon souvenir, avec cette faculté que nous avons dans les arts de faire poser dans notre mémoire les personnages que nous voulons représenter et d'illuminer leurs traits avec notre âme. Tout le tems que j'ai travaillé à cette apparition, le grand homme était auprès de moi; je le voyais aussi distinctement que lorsque j'étais dans son salon à copier ses traits; j'entendais sa voix, avec ses différentes inflexions, et je voyais ses nobles traits s'animer au feu des grandes idées dont il daignait me faire part. Comme toute ma vie s'est passée à copier les traits des grands et nobles types de l'humanité, toutes ces belles apparitions me créent un monde sublime, qui me console, ou me fait regarder en pitié le monde réel, si positif, si égoïste et si rempli de déceptions. Cependant, quand on a comme moi une profonde vénération pour le génie, on doit beaucoup souffrir en pensant à l'art qui est toujours infirme pour rendre ce que l'âme a senti. Cela est la conséquence de ce que celle-ci est obligée d'employer la matière pour donner une forme à ses électriques inspirations. Aussi toute notre vie se passe t-elle en tristes et misérables à peu près. Heureux encore, cependant, quand ces à peu près ont pour mobile une noble et généreuse intuition.

Croyez, cher et honorable ami, que je mettrai toujours au nombre des instants heureux de ma vie ceux que j'ai passés auprès

de vous; que ce souvenir ne me quitte pas, et ne s'éteindra qu'avec la vie de votre tout dévoué de cœur.

Je me reportais à ces vives émotions que j'éprouvais lorsque, travaillant avec recueillement à cette image tant désirée, la grande et sublime forme m'apparaissait tout à coup sans bruit (j'ai rarement vu marcher avec tant de calme et moins de bruit); il me disait : « Eh bien! vous vous occupez de votre vieil ami? » Et enfin, je l'entends encore, lorsque son buste fut terminé, me dire avec un accent qui bien certainement avait passé par son cœur : « Donnez-nous quelques jours; je suis bien vieux, nous ne nous reverrons plus! Vous qui avez encore tant d'années à rester dans cette vie, c'est un léger sacrifice que je vous demande! »

Collection David d'Angers. — Cette lettre existe à l'état de minute originale dans les papiers du maître. Coudray, architecte français, fixé à Weimar, et ami de Gœthe, avait introduit le statuaire auprès du poète. L'artiste a modelé le médaillon de Coudray. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 218-219.) Le buste en marbre, de Gœthe, exposé au Salon de 1831, fut retiré avant la clôture de l'exposition et expédié à Weimar.

LIX

David à Pavie père.

Louis Pavie témoin au mariage de David. — Hippolyte Maindron.

Paris, 4 juin 1831.

Mon cher ami,

Cette nouvelle preuve de ton amitié me rend bien heureux. Celui qui a pris tant d'intérêt à mon sort dans toutes les circonstances de ma vie, sera témoin d'un acte qui doit avoir une si grande influence pour moi. Reçois l'expression, bien vivement sentie, de mon éternelle reconnaissance. M. La Revellière n'ayant pas pu encore terminer toutes les affaires, mon union avec sa nièce ne pourra avoir lieu que le mois prochain. Aussitôt que je saurai l'époque, je t'en avertirai et je ferai en sorte que cela s'arrange avec tes affaires.

Notre Maindron n'est pas heureux. La route des concours lui est fermée; il a 30 ans; il n'a plus actuellement d'espérance que

dans les expositions du Salon, mais il aurait besoin d'étudier en Italie. Si la ville pouvait lui faire une pension de mille francs pendant deux ans, il pourrait faire un ouvrage à Rome. Cet ouvrage serait exposé au Salon qui aura lieu dans deux ans; l'auteur serait remarqué par le Gouvernement et aurait droit aux travaux, et son sort serait assuré. Cet homme est bien digne de la bienveillante protection de la ville d'Angers ; il a des dispositions très remarquables, et un courage digne des plus grands éloges. Fais-moi le plaisir de voir Monsieur le Maire; dis-lui qu'en accordant sa protection à cet intéressant artiste, il fera un acte de la plus grande justice, et combien je serais heureux si la ville d'Angers m'accordait encore cette nouvelle preuve de sa bienveillance pour moi!

Adieu, cher bon ami, à toi de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — David, qui allait épouser Mlle Émilie Maillocheau, petite-fille de Louis-Marie La Revellière-Lepeaux, avait reçu la promesse de Louis Pavie que celui-ci serait témoin à son mariage. L'artiste parle de M. La Revellière et de sa « nièce ». C'est à Ossian La Revellière, fils du Conventionnel, qu'il fait allusion.

LX

Lady Morgan à David.

Réception du buste de lady Morgan. — Les « Mémoires sur la vie et le siècle de Salvator Rosa ».

Ce 11 de juin, Hôtel de la Terrasse, 1831.

Vous êtes trop bon, trop généreux, cher Monsieur David. Ce n'est rien de vous remercier, lorsqu'on ne peut vous exprimer tous les sentimens d'admiration et d'estime que vous inspirez... Que je suis fière de votre bel ouvrage qui nous honore tant tous les deux, vous comme artiste, et moi comme le sujet. La ressemblance est parfaite. Mon mari en est enchanté, et vous exprimera ses remerciements demain, à midi et demi, quand il compte m'accompagner à votre atelier.

Je vous prie d'accepter le petit ouvrage que je viens de recevoir en ce moment de mon relieur. Le sculpteur du *Grand Condé*

trouvera dans le beau caractère du grand peintre napolitain plus qu'un trait de ressemblance avec ses propres sentimens, et son génie hardi et courageux. Avec mille respects et amitiés,

Sidney MORGAN.

J'écris mon jargon au milieu d'une foule.

Collection David d'Angers. — Nous donnons, en tête de cette lettre, le titre exact du livre que lady Morgan a écrit sur le peintre napolitain. La traduction française de cet ouvrage forme 2 vol. in-8°, datés de 1824.

LXI

David à Pavie père.

Marseille. — La poésie du midi de la France. — Une fleur cueillie près de Notre-Dame de la Garde. — Les flèches de la cathédrale d'Angers.

Marseille, 22 août 1831.

Cher bon ami,

Voilà déjà huit jours que nous sommes à Marseille. Demain nous partons pour Toulon. Le jour de notre arrivée ici, nous avons été régalés d'une révolte. Il y a eu quelques personnes de tuées. C'était une conspiration carliste. Les carlistes ont eu le dessous, et les chefs sont pris.

C'est une bien admirable chose que la ville et les environs de Marseille ; c'est l'Italie, la Grèce, avec leur ciel de cristal, leurs beaux êtres faits pour inspirer les artistes.

Hier, nous avons été voir coucher le soleil, au pied de l'église de Notre-Dame de la Garde, qui est construite sur une montagne. Voilà un peuple qui sait placer dignement le temple de la divinité ! C'était le système des Grecs et des Romains. J'ai cueilli sur cette montagne, auprès de l'église, une petite fleur que tu trouveras dans cette lettre.

J'ai souvent pensé à toi et à nos deux bons amis pendant le cours de notre voyage. Combien vous seriez heureux de voir ce paradis de notre belle France ! Que de poésie ! Que font donc nos peintres ! Au lieu d'être à intriguer à Paris, à faire des pastiches de Bonington et des peintres anglais, ils pourraient copier ici une nature sublime et variée.

Quand nous reviendrons de Toulon, nous resterons peu de jours à Marseille, et nous rentrerons à Paris par Nîmes, Tarascon, etc. Tu vois que nous avons encore de bien belles choses à voir. J'ai humé de loin l'air de la Grèce et de l'Italie, mais, mais.....!!

Je viens d'apprendre que le malheur arrivé à notre cathédrale n'est pas aussi grand qu'on l'avait dit. Je viens d'apprendre aussi que Victor avait écrit quelques lignes sur cet événement.

Reçois l'assurance de mon inaltérable amitié,

DAVID.

Émilie me charge de la rappeler à ton souvenir.
A bientôt!!!!

Collection Pavie. — Les flèches de la cathédrale d'Angers, atteintes par la foudre, avaient été la proie d'un incendie.

LXII

Victor Hugo à David.

Les répétitions de *Catherine II.* — La médaille de Mlle Georges.

Samedi soir (septembre 1831).

Mon bon ami, il est minuit. J'arrive du théâtre. Voyez quelle fatalité! Mlle Georges a précisément demain, à l'heure dite, une indispensable répétition de *Catherine II.* Elle vous supplie de l'excuser, et surtout de ne pas renoncer à inscrire son profil sur vos impérissables tablettes de bronze. J'espère que cette lettre que je vous ferai tenir demain matin vous arrivera à temps.

A vous du fond du cœur,

Victor HUGO.

Collection David d'Angers. — *Catherine II,* par Lockroy et Arnould, ayant été représentée à l'Odéon le 29 septembre 1831, nous sommes ainsi en mesure d'assigner une date approximative au billet non daté de Victor Hugo. Le médaillon de Mlle Georges, ajourné par un contre-temps, fut modelé seulement en 1833. (*Musées d'Angers,* p. 147.)

LXIII

Béranger à David.

Le médaillon de Manuel.

Paris, 24 décembre 1831.

Combien je regrette d'être venu trop tard ! Ce n'était plus pour vous exprimer ma reconnaissance, mais mon admiration pour votre magnifique médaillon. Au travail le plus vrai, le plus large, le plus savant, il joint une ressemblance qui frappe tous les amis de Manuel qui l'ont vu chez moi. Voilà ce que je voulais vous dire, et vous devez, d'après cela, deviner tous les sentimens que votre présent m'inspire.

A vous de cœur,

BÉRANGER.

Collection David d'Angers. — Manuel, député de l'opposition en 1823, a joui d'une popularité que Victor Hugo a eu le secret de réveiller vers 1835. Le médaillon en marbre, de proportions colossales, sculpté en 1831 par David, fut offert à Béranger, ami intime de l'homme politique disparu en 1827. Ce marbre est aujourd'hui au musée de l'hôtel Carnavalet. (*Musées d'Angers*, pp. 138, 353.)

LXIV

David à Ferdinand de Lasteyrie.

Un bal costumé chez Alexandre Dumas.

Vendredi matin..... (février 1832.)

Mon cher Ferdinand,

Dumas étant extrêmement occupé des apprêts de son bal, et n'ayant pas de papier sous la main pour vous écrire, m'a chargé de vous inviter pour sa réunion. Il sera enchanté de faire la connaissance du fils de M. de Lasteyrie. Ainsi pensez à votre costume, car c'est de rigueur. Vous savez que c'est pour demain samedi.

Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à Monsieur et à Madame de Lasteyrie.

Votre tout dévoué,

DAVID.

Collection Lasteyrie. — Ferdinand de Lasteyrie, homme politique, écrivain d'art, membre de l'Institut, esprit délié, d'un dévouement et d'une affabilité qui lui assuraient toutes les sympathies, a été pour David un ami et un guide précieux en plus d'une occasion. Le biographe du maître lui est redevable de renseignements et de bons offices dont il garde le souvenir. Lasteyrie, né en 1810, avait vingt-deux ans lorsqu'il reçut ce billet. Il était déjà connu pour avoir rempli l'office d'aide de camp du général La Fayette, son parent, durant les journées de Juillet. L'annonce tapageuse du bal costumé que préparait Dumas était faite pour tenter un jeune homme. David lui obtint l'invitation qu'il convoitait. Le bal du romancier est resté légendaire; mais comment en parler après ce qu'en a raconté Dumas lui-même dans ses *Mémoires* (t. IX, pp. 68-107)? C'est là qu'il faut aller puiser le récit tour à tour désopilant et sérieux de cette fête unique.

LXV

David à Victor Pavie.

Statues de Corneille, de Talma et de Jefferson. — Visite à Chateaubriand dans sa prison. — *Stello.* — *Le Roi s'amuse.* — Le peintre Blondel. — Paul Delaroche. — Victor Schnetz. — Le poète Barthélemy.

Paris, 25 juin 1832.

Mon cher Victor,

Ta lettre m'a fait un bien vif plaisir; je suis si inquiet sur tout ce qui se passe dans notre ville que quelques lignes seront toujours bien précieuses pour moi. Ainsi, cher ami, prends courage et écris-moi le plus souvent qu'il te sera possible.

Je travaille beaucoup actuellement; je voudrais tâcher d'avoir terminé à la fin de l'été le *Corneille*, le *Talma* et la statue de Jefferson qui sera exécutée en bronze pour New-York; après cela, j'espère voyager un peu avec Émilie. Paris me dégoûte, il y a une odeur de sang qui fait mal.

J'ai été voir Chateaubriand dans sa prison; je l'ai trouvé toujours le même, c'est-à-dire calme et résolu à tout; un homme de ce caractère ne conspire pas; il a imprimé son opinion; c'est une guerre d'homme d'honneur.

As-tu lu l'ouvrage de de Vigny, *Stello?* Selon moi, on y retrouve toujours le génie d'un poète, mais trop le grand seigneur vexé contre la pauvre espèce humaine, qui a eu le très grand tort de ne pas recevoir ses drames avec tout le respect dû à sa seigneurie.

Hugo nous prépare un drame. Il a déjà fait les deux premiers actes; il y a bien longtemps que je ne l'ai vu; on dit que ses yeux vont mieux.

Ce matin, je vais aller voir Barthélemy. J'aime ce poète parce qu'il employe son génie à servir la cause de la liberté.

L'Institut vient de nommer Blondel!! et nous étions six pour Delaroche. Schnetz n'a eu que trois voix. Quelle honte!

Adieu, cher ami, santé et bonheur, ce sont les vœux de ton dévoué de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Cette lettre a été insérée dans l'ouvrage *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, sous la date fautive de 1831. Les faits auxquels David fait allusion ici se sont passés en 1832. Chateaubriand a raconté l'histoire de sa détention en juin 1832, motivée par sa correspondance avec Berryer, détenu à Nantes pour s'être intéressé à la descente de la duchesse de Berry en Vendée. (*Mémoires d'outre-tombe*, t. V, pp. 278-300.) La phrase dans laquelle l'artiste parle de sang versé est une allusion aux troubles qui prirent naissance le jour du convoi du général Lamarque (5 et 6 juin). L'opinion de David sur *Stello* n'a pas été démentie par notre génération. Ce livre paradoxal, plein de chimère et d'amertume calculée, n'a plus de lecteurs. *Stello* parut en 1832. Le drame que prépare Victor Hugo s'appellera *le Roi s'amuse*. Commencé avec le mois de juin 1832, le premier acte était achevé le 5 juin. (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 374.) La pièce fut jouée le 22 novembre suivant. Le poète satirique Auguste-Marseille Barthélemy reçut des mains de David son profil modelé en cette même année 1832. Merry-Joseph Blondel, peintre d'histoire et de portraits, élève de Regnault, fut élu à l'Académie des beaux-arts le 2 juin 1832, succédant à Lethière. Delaroche, qui a eu six voix en cette même journée, n'attendra que quelques mois pour succéder à Meynier (novembre 1832). Quant à Schnetz, son stage à la porte de l'Académie sera long. Les trois voix obtenues par lui en 1832 ne se transformeront en majorité que le 25 février 1837, date à laquelle Schnetz prendra possession du fauteuil de Gérard.

LXVI

Népomucène Lemercier à David.

Réception du médaillon du poète.

Paris, ce 7 juillet 1832.

Mon cher et célèbre confrère,

J'aurais voulu que vous fussiez témoin de la réception de votre charmante lettre et du beau présent qu'elle accompagnait.

Mme Lemercier et ma fille n'en étaient pas moins enchantées que moi-même. Prenez garde! Vous m'aurez inspiré de l'orgueil en me faisant croire à un long souvenir de ma personne; mais on m'excusera sans doute puisque votre ciseau donne un gage d'immortalité. Me voilà par vous au rang de vos admirables médaillons historiques, et je me glorifie de cette dignité que je dois à l'excellence de votre art. Il m'est doux d'avoir mérité à vos yeux de devenir l'objet d'un ouvrage aussi durable que le vôtre.

J'irai vous exprimer toute ma reconnaissance et ma vive amitié.

Votre dévoué,

N. Lemercier.

Collection David d'Angers. — C'est en 1832 que l'artiste modela la médaille de Lemercier. (*Musées d'Angers*, pp. 143 et 354.) Convient-il de voir dans cet hommage l'expression de la gratitude du maître au sujet de l'apostille relevée sur la première lettre de ce recueil?

LVII

Rauch à David.

Humboldt. — Le sculpteur Rauch, associé étranger de l'Institut de France. — Un fragment de groupe. — Gérard. — Ingres. — Cortot.

Berlin, 29 juillet 1832.

Monsieur,

Avec le plus grand plaisir j'ai reçu par S. E. M. le baron Alex. de Humboldt, retournant à Berlin, vos saluts, et les nouvelles de votre activité dans votre beau et fertile talent. Vous avez su vous assurer le bonheur de la famille en choisissant une jeune, jolie et très aimable épouse. C'est un bonheur qui vous accompagnera avec ses charmes par toute la vie, ce que je désire avec le plus vif intérêt, en vous faisant parvenir mes sincères félicitations. M. de Humboldt nous a laissé l'espérance de vous voir un jour que vous viendrez par Munich et Vienne jusqu'à Berlin; ce qui me rendra très heureux.

Ne sachant pas écrire une langue étrangère, j'étais toujours fâché et troublé par mes propres reproches, de ne vous avoir pas

porté mes remerciements pour la grande attention que vous et M. le baron Gérard avez eue de me proposer comme membre correspondant de l'Institut de France. C'est un bonheur que je n'attendais pas, et dont je ne suis redevable qu'à vous, Monsieur, et à votre extrême indulgence. Je vous prie d'avoir la bonté de faire mes compliments à M. Gérard.

Il y aura six semaines que j'ai expédié une petite statue (en marbre, dans l'attitude suppliante), portrait d'un fils de M. Paul Demidoff, à l'adresse de Madame Annette Baudin, rue Saint-Lazare, 41, à Paris, et je prends la liberté de vous prier, quand la caisse arrivera ou sera arrivée, d'envoyer quelqu'un de votre atelier, pour que la statue soit posée près d'une fenêtre, et sur un piédestal de deux pieds et quelques pouces. L'original de cette figure fait partie d'un groupe en bronze de trois figures décorant le monument du docteur A.-H. Franke, placé dans la cour du grand hôtel des Orphelins, à Halle sur Saale.

Nous avons, au mois de septembre, notre exposition à l'Académie. Est-ce que vous n'avez rien sous la main que vous puissiez nous envoyer? La moindre chose nous rendrait heureux!

Je vous prie de faire mes compliments à Madame votre épouse et à MM. Ingres et Cortot.

Avec la plus haute considération et amitié, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur,

RAUCH.

Collection David d'Angers. — Le sculpteur prussien Christian Rauch fut élu membre correspondant de l'Institut le 28 avril 1830, et associé étranger du même corps le 15 décembre 1832. La lettre ci-jointe décida-t-elle les membres de l'Académie à honorer d'un titre plus recherché que celui de correspondant le sculpteur allemand? Le monument du philanthrope Francke, à Halle, est connu, mais ce qu'on ignorait, c'est que l'une des figures de ce monument est un portrait. Rauch, chargé de sculpter la statue d'un fils de Paul Demidoff, fit d'abord entrer cette figure dans le groupe qui devait constituer le monument de Francke. On voit ici que Rauch était en relation avec Gérard, Ingres, Cortot et David.

LXVIII

Victor Pavie à David.

La Provence vue par un poète. — Marseille. — L'Arc de triomphe. — Aix. — René d'Anjou. — Hyères. — Avignon.

Nîmes, 23 septembre 1832.

Mon cher monsieur David,

C'est de Marseille ou d'Aix que j'aurais dû vous écrire. Je le voulais, mais je ne le pouvais : les heures filaient, nous courions, nous gagnions le large, et pour un peu plus, le ciel eût été moins bleu. C'est ce que je ne voulais pas ; je tenais à vous écrire sous votre ciel, sinon dans une de vos villes. A Marseille, vite à l'Arc de Triomphe, dont votre laborieux praticien nous a ouvert la porte, ciselant, fouillant toujours. Quant à vos lents et insipides confrères, je ne sais d'où ils en sont encore, mais rien de leur étroite cervelle n'a été promulgué au grand jour du soleil. Vous et Puget vous attendez toujours.

Notre bon René a été pour le retour : car nous avions brûlé Aix en passant. Vous m'avez ramené à ce pauvre homme, dont jusqu'ici je rougissais presque pour notre ville, tant il me semblait laid et nul. Mais quand les miraculeuses portes de la cathédrale ont roulé pour nous sous la clef d'un suisse mystérieux, que nous eûmes été initiés peu à peu aux secrets de cet édifice unique, et que les deux battants d'un tableau d'une candeur extatique signé René d'Anjou et de Provence s'ouvrirent devant nous, j'ai compris l'existence d'un homme chez qui l'art était devenu une des plus hautes dignités du malheur. J'ai compris aussi cette figure dont la naïveté rehaussait la laideur populaire. J'ai abouti, en le revoyant, à l'intelligence de votre œuvre, qui, la première, m'avait acheminé déjà à l'intelligence de la sienne.

C'est ici, en face de la Maison Carrée, que l'on vient retremper son horreur contre la Bourse et la Madeleine. Partout ici, j'ai joui du grec comme jamais. J'avais besoin d'une trêve à ma fureur pour le gothique qui me tournait le sang. J'y reviendrai de meilleur cœur que jamais après cette saine et tonique purgation. Les ruines sont plus vivantes ici. Le pouls bat plus vite qu'au Musée ; tout transpire à travers ce ciel qui n'est pas une voûte de

papier bleu collé, avec des lambeaux de tapisseries pour nuages, mais de l'air, de l'air sans rivages, ce ciel, océan dont le nôtre n'est qu'une rivière, où des flocons de vapeur glissent comme le navire sur l'Océan.

J'ai vu Hyères et ses orangers, le Rhône et ses montagnes, Marseille, cette ville du Levant, les gorges d'Ollioules, si terribles, si sauvages, et le souvenir le plus ancien déjà, celui qui domine tous les autres, devant lequel rien ne prévaudra, c'est cet étrange Avignon, perdu, isolé, devant lequel tout le monde passe, cette ville des papes, cette pure Rome chrétienne, sans Louve ni Romulus, aux ruines amoncelées, aux deux tombeaux qui survivent comme des revenants à tant de tombeaux, aux femmes vertes et bleues, aux petites filles toutes graves, posant comme des statues, s'oubliant vivre au milieu d'une rue, dans la boue du ruisseau, pour s'adonner, ça et là, par je ne sais quel instinct du passé, à des rêveries inarticulées dont le coude du passant moderne vient à peine les distraire. Ici ma plume se cabre..... Je reste sur Avignon. Revenez-y vous-même.

Du fond du cœur à jamais,

Victor Pavie.

Collection David d'Angers. — L'Arc de triomphe de Marseille est en partie décoré par David. (*Musées d'Angers,* pp. 104-105.) Victor Pavie s'est laissé surprendre par une tradition ancienne lorsque, dans la cathédrale d'Aix, il a vu le triptyque communément désigné sous le titre *le Buisson ardent.* Cette peinture n'est pas signée. On l'attribuait au roi René. C'était une faute. René d'Anjou l'avait seulement commandée pour sa chapelle des Carmes au peintre Nicolas Froment d'Avignon. Cette peinture fut exécutée de 1475 à 1479. Nous décrivons ce triptyque dans notre ouvrage sur les Portraits nationaux exposés à Paris en 1878 (pp. 4-5).

LXIX

Alfred de Musset à David.

Le médaillon de Musset. — Un souvenir d'Hoffmann.

... 1832 (?)

Mon cher David, je suis allé chez Micheli pour avoir de vos médailles ; il demande une autorisation de vous pour cela ; soyez

assez bon pour m'envoyer deux mots de votre main pour Micheli et pour votre petit *Cardillac des Enfants rouges;* vous obligerez votre dévoué de cœur,

Alf. DE MUSSET.

Collection David d'Angers. — Que signifie le surnom de « Cardillac » appliqué à Musset? Nous supposons que le souvenir de René Cardillac, l'habile orfèvre mis en scène par Hoffmann dans son conte fantastique *Mademoiselle de Scudéri*, n'est pas étranger à l'allusion du poète. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, une piste, non une solution.

LXX

Armand Carrel à David.

Sur la médaille du publiciste. — Le teint bronzé de Carrel.

... 1832 ?

Comment vous remercier, mon cher David, d'une chose si belle? On est chez moi d'une joie et d'une reconnaissance que je veux qu'on puisse vous témoigner bientôt; vous m'entendez et j'espère que vous ne me refuserez pas.

Le bronze est magnifique et le plâtre n'en pouvait pas donner l'idée. Il me faut une occasion si intéressante pour moi pour que j'aie pu apprécier la supériorité des effets produits par le bronze. C'est aussi un peu la couleur de mon teint, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles on me reconnaîtra si bien dans votre bronze. Grand merci de l'immortalité que je vais vous devoir.

Je vous prie de faire agréer à Madame David mes hommages les plus respectueux et de croire à ma vive reconnaissance,

A. CARREL.

Collection David d'Angers. — Le profil de Carrel, d'une rare énergie, fut modelé en 1832. (*Musées d'Angers*, p. 143.)

1833

—

LXXI

David à Victor Pavie.

Le Salon. — *Lucrèce Borgia.* — L'appartement de Victor Hugo à la place Royale. — Auguste Barbier. — Madame Valmore. — Les statues de Corneille, de Jefferson et de Philopœmen.

Paris, 20 janvier 1833.

Mon cher Victor,

Voilà encore le Salon ajourné; c'est ce qui sera cause sans doute du retard que tu mettras à venir nous voir à Paris, et c'est pour cela que je t'écris ces lignes, parce qu'il y a bien longtemps, trop longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Je ne vois aucun Angevin. Ceux que je pourrais voir sont des juste-milieu furieux, et je suis à l'égard d'Angers comme si j'en étais à six cents lieues. A propos d'éloignement, Théodore a-t-il écrit ? Comme il y a longtemps qu'il est parti, je pense bien souvent à lui, et tu me feras grand plaisir de me donner de ses nouvelles quand tu en auras reçu.

Hugo va donner une nouvelle pièce, dans une huitaine de jours. Le sujet est *Lucrèce Borgia;* il l'a faite en quinze jours. Voilà ce que j'ai entendu dire. Il aurait amplifié l'histoire, qui est déjà assez scandaleuse et abominable. Il fait Lucrèce devenir amoureuse du fils qu'elle a eu de Borgia. On craint bien que toutes ces horreurs ne révoltent. Cela m'a fait bien du mal à entendre. Comment ce génie colossal n'a-t-il pas le sens de ce que l'art doit repousser ? Cela n'est pourtant pas très difficile. On peut interroger les masses. Elles ont un tact exquis.

J'ai été faire visite à Hugo, place Royale. Les appartements sont d'une grandeur et d'une beauté très remarquables; puis, toutes les maisons qui entourent cette place ont appartenu à des personnages historiques. Mais ils avaient de vastes cheminées dans lesquelles on mettait des arbres! Actuellement on a de petites cheminées, et ces vastes pièces sont des magasins à bons rhumes de cerveau.

Je viens de faire la connaissance de Barbier. Tu ne l'aimes pas? Je trouve cependant que cet homme a un génie puissant. Il m'a remué fortement, mais tu sais que j'aime aussi ce qui est noble et beau. Peut-être que ses opinions politiques ont réveillé mes passions. Cela pourrait bien être. C'est ce qui prouve qu'il est bien difficile de juger ses contemporains. Il va faire paraître demain un poème ; je l'attends avec impatience.

J'oubliais de te dire que j'ai eu le bonheur de voir Mme Valmore. Rien n'est comparable à cette femme. Son âme sublime est bien visible sur ses traits. Ses traits sont laids, et elle est admirable. Je rougis quand je regarde la médaille que j'en ai faite. Elle dit ses vers d'une manière aussi mélodieuse que Lamartine. Tu verras bientôt, dans son nouveau volume, des vers à Paganini. Émilie et moi pleurions comme des enfants. Quel monument elle vient d'élever à cet homme !

Après demain, on va mouler ma statue de Corneille et celle de Jefferson. Actuellement, je vais commencer *Philopœmen* et tout ce que tu connais.

Je crois que nous pourrons coucher dans notre nouvelle maison vers le commencement du mois prochain. Mille tendres amitiés à ton père.

Ton dévoué ami de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Quelques fragments de cette lettre ont été publiés dans *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*. Le Salon de 1833 s'ouvrit le 1er mars ; le précédent, celui de 1831, s'était ouvert le 1er mai. David, en parlant d'un ajournement, se fait donc l'écho d'une nouvelle bientôt démentie. Le drame de Victor Hugo *Lucrèce Borgia* fut représenté en janvier 1833 et publié le mois suivant. La préface de l'auteur porte la date du 12 février. Le poème qu'Auguste Barbier fit succéder aux *Iambes* et qu'il publia en 1833 est *Il Pianto*. Les principaux sujets traités par le poète lui avaient été inspirés au cours d'un voyage en Italie. Marceline Desbordes, mariée en 1817 à l'acteur Valmore, a publié en 1833, outre deux romans en prose, son recueil de vers *les Pleurs*. Le médaillon de Mme Valmore, modelé par David, date de 1832. (*Musées d'Angers*, p. 143.) L'artiste a déjà parlé des statues de Corneille et de Jefferson dans sa lettre du 25 juin 1832. Le *Philopœmen*, aujourd'hui au Louvre, ne fut achevé qu'en 1837. L'esquisse porte la date de 1836. Il n'est donc pas certain que David se soit occupé, dès 1833, comme il en avait le projet, de la statue de Philopœmen. (*Musées d'Angers*, pp. 106, 342, 351.)

LXXII

Rauch à David.

La statue du jeune Demidoff par Rauch. — Les estampes du monument du général Foy. — Projet de David de se rendre à Berlin. — Le monument de Blücher. — Le sculpteur Alvarez.

Berlin, 25 février 1833.

Monsieur et cher collègue,

Avec le plus grand plaisir, j'ai reçu votre très aimable lettre du 26 octobre. Je vous en suis très obligé, et vous remercie également des renseignements que vous avez eu l'extrême bonté de me donner sur le petit marbre envoyé d'ici à Mme Baudin. Je vous ai encore beaucoup de gratitude de trouver ce marbre acceptable pour l'exposition prochaine.

Quelques heures avant l'arrivée de votre chère lettre, j'avais l'agréable surprise de me voir apporter l'album contenant les gravures de votre beau monument du général Foy, dont vous avez su fixer la mémoire avec un talent unique qui vous est bien propre, et qui aurait suffi à éterniser la mémoire du grand homme de la manière la plus digne, si l'histoire ne s'était chargée de ce soin.

Ce qui me plaît surtout, c'est que vous avez caractérisé l'époque à laquelle a vécu le général par l'individualité de ses amis, toujours représentés près de lui jusqu'à la tombe, tandis que la statue du héros lui-même est traitée suivant le mode iconique. Ce travail sera vivement apprécié de la postérité, pour laquelle votre génie fertile ne manquera pas de produire encore dans une mesure très glorieuse.

Nos artistes, ainsi que moi, ont vivement regretté que vous ayez été empêché d'envoyer quelques-uns de vos ouvrages à notre exposition de Berlin. Mais nous nous flattons de les voir exposés au mois de septembre 1834. Et d'après l'intéressante promesse contenue dans votre lettre, nous espérons avoir l'avantage de vous posséder ici, lorsque vous entreprendrez le voyage, projeté par vous, de Munich, Vienne, Dresde et Berlin.

Vous m'excuserez, Monsieur, si la présente réponse ne vous est pas parvenue plus tôt, mais j'espérais y joindre quelques

épreuves des gravures faites d'après les bas-reliefs du monument du maréchal prince Blücher à Berlin. Ces estampes devaient vous être portées par un de nos artistes, mais qui tardera encore de quelques semaines. Je prends donc le parti d'expédier ma lettre d'avance.

M. le baron de Humboldt m'a chargé de vous présenter ses saluts les plus respectueux, ainsi qu'à M. le baron Gérard. En même temps, vous m'obligerez beaucoup de renouveler en mon nom l'expression de mes sentiments les plus distingués à M. le baron Gérard, à MM. Ingres et Cortot, auxquels, ainsi qu'à vous, je dois sûrement l'honneur de ma nomination d'associé de l'Académie royale, à la place de notre digne ami, feu M. Alvarez, de Madrid. Ma lettre exprimant les sentiments de la plus reconnaissante gratitude a été adressée à M. le président Quatremère de Quincy par la légation.

A Madame votre épouse je vous prie de faire mes compliments les plus empressés. Quant à vous, recevez l'assurance de la plus haute considération et amitié avec lesquelles je me recommande à votre souvenir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur,

RAUCH.

Collection David d'Angers. — Le marbre expédié par Rauch à Mme Baudin à Paris est signalé dans la lettre du sculpteur allemand publiée plus haut sous la date du 29 juillet 1832. On verra par la lettre qui va suivre pourquoi l'œuvre de Rauch ne fut point exposée au Salon de Paris en 1833. Rauch a successivement exécuté le monument de Blücher à Breslau et la statue de ce général pour Berlin. Le sculpteur José Alvarez, auquel succéda Rauch comme associé étranger de l'Institut de France, était né en 1768 à Priego, près Cordoue. Il est mort à Rome le 10 décembre 1827, après avoir été employé par Napoléon Ier à la décoration du palais de Monte Cavallo.

LXXIII

David à Rauch.

Bouterweck. — Le monument de Blücher. — Gœthe. — Mme Baudin. — Le Salon.

Paris, 14 avril 1833.

Mon cher collègue,

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance les gravures de vos

ouvrages qui m'ont été remises par M. Bouterweck. J'avais eu l'avantage de voir les modèles chez M. de Gœthe à Weimar. J'avais été frappé du beau style, de l'originalité et de la naïve expression de la nature si bien sentie.

Personne n'admire plus que moi votre grand et noble talent; c'est bien aimable à vous de m'avoir mis à même de posséder un souvenir de vos ouvrages.

A l'époque de l'ouverture du Salon, je me suis présenté chez Madame Baudin pour faire exposer votre statue, mais Mme Baudin était absente de Paris, et nous avons un règlement extrêmement sévère qui ne permet pas de recevoir les ouvrages qui ne seraient pas apportés avant le jour de l'ouverture. C'est cette raison aussi qui est cause que je n'ai pas pu envoyer mes ouvrages cette année au Louvre. Votre statue est admirablement bien placée chez Mme Baudin dans un salon uniquement consacré à cet ouvrage. J'ai été étonné de ne pas voir votre nom gravé sur la plinthe. Je vais réparer cet oubli. Votre nom doit tenir une place trop honorable dans la mémoire des hommes pour qu'il ne soit pas inscrit sur tous vos ouvrages.

Recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre collègue et admirateur,

DAVID.
Rue d'Assas, 14.

P. S. — J'ai fait vos compliments aux personnes que vous m'aviez désignées. Elles m'ont chargé de vous remercier et de les rappeler à votre souvenir.

Veuillez présenter mes respectueux hommages à M. de Humboldt.

Collection Eggers, à Berlin. — Bouterweck, porteur des estampes de Rauch, est peut-être un fils de Frédéric Bouterweck, le philosophe allemand qui a signé l'ouvrage *Idées d'une Esthétique du Beau?* La phrase dans laquelle David exprime le regret de n'avoir pu exposer au Salon de 1833 n'est pas rigoureusement exacte. Un ouvrage de lui, un seul, il est vrai, a paru au Louvre cette année-là. C'est le buste en marbre de Boulay de la Meurthe.

LXXIV

David à Pavie père.

Une tombe. — Un berceau.

Paris, 31 mai 1833.

Cher bon ami,

Nous venons d'être bien péniblement surpris par l'épouvantable nouvelle que tu viens de nous donner. Je crois que personne au monde ne peut sentir davantage la pénible situation dans laquelle ce malheur a dû vous plonger, toi et notre cher Victor; et quand Théodore l'apprendra! Pauvre jeune homme, il n'était pas là pour recevoir la bénédiction de sa grand'mère! C'est un noble lien qui vient de se rompre, pour toi, avec le passé, mais il te reste dans tes deux fils des attaches puissantes qui te lient avec l'avenir. Pour nous, nos cœurs et nos pensées sont toujours avec toi. Je viens de voir Hugo; il prend une vive part à ton malheur.

Émilie vient d'accoucher heureusement. L'enfant est un peu souffrant; quand on a déjà éprouvé un malheur on est si craintif!

Dis à notre cher Victor que j'ai reçu avec bien du plaisir sa bonne lettre et que sous peu je lui répondrai.

Adieu, tout à toi de cœur,

David.

Collection Pavie. — Le deuil auquel fait allusion le statuaire est la mort de la mère de Louis Pavie. L'enfant nouveau-né au foyer de l'artiste est M. Robert David.

LXXV

Droz à David.

La médaille du philosophe.

Passy, près Paris, 26 juillet 1833.

Mon cher confrère,

Je ne puis vous dire combien je suis touché du témoignage

d'amitié que vous venez de me donner. Vous savez combien je fais cas de votre talent et de votre caractère; ainsi vous savez pourquoi je tiens beaucoup à avoir une part dans votre estime et dans votre affection.

Le portrait est arrivé hier à Passy; ma femme en a été enchantée; elle veut aller aujourd'hui même vous remercier, et c'est elle qui se charge de ma lettre, en attendant que j'aie le plaisir de vous embrasser.

Maintenant que vous m'avez comblé de vos dons, je vous serais très obligé de dire au mouleur de couler pour moi six portraits en bronze et dix en plâtre. Puis, je vous serais obligé de lui dire aussi de les faire porter chez mon gendre, M. Michelot, rue de La Chaise, n° 24.

Présentez, je vous prie, mes respects à votre digne femme, à la digne fille d'un des meilleurs hommes que j'aie connus.

Encore une fois, je vous remercie de cœur.

Croyez à ma profonde estime et à mon inviolable attachement,

Jos. Droz.

Collection David d'Angers. — François-Xavier-Joseph Droz, le philosophe aimable et paisible dont la vie s'écoula « douce comme le ruisseau », était entré à l'Académie française en 1824 et à l'Académie des sciences morales en 1832. L'Institut récompensait par cette double élection l'auteur de l'*Art d'être heureux*. David voulut rendre hommage au penseur qui a signé les *Etudes sur le Beau dans les Arts*, et il modela le profil de Droz en 1833. (*Musées d'Angers*, p. 149.)

LXXVI

Victor Hugo à David.

Pluie de médailles. — Thiers, ministre du Commerce. — Les statues du pont des Saints-Pères.

Paris, 3 août 1833.

J'arrive de la campagne, mon cher David, et je trouve tous les trésors de bronze que vous m'avez envoyés. C'est bien vous. Toujours grand artiste et toujours bon ami!

J'ai fait dans l'*Europe littéraire*, il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers. J'avais recommandé qu'on vous le fît tenir. L'a-t-on fait ?

Je vous serre la main. Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — Le statuaire avait coutume d'offrir régulièrement au poète un exemplaire des médaillons qu'il venait de modeler. L'article auquel Victor Hugo fait allusion se trouve dans l'*Europe littéraire* du 17 juillet 1833. Il a trait à la commande des quatre statues destinées à la décoration du pont des Saints-Pères ou du Carrousel, alors en construction sous la direction de l'architecte Polonceau. Quatre artistes, parmi lesquels David et Pradier, avaient été chargés d'exécuter les statues du nouveau pont, lorsque, par caprice et de sa seule autorité, Thiers, ministre du Commerce depuis le 31 décembre 1832, annula les commandes faites et chargea Petitot de l'ensemble du travail. L'article de Victor Hugo ne manque ni de logique, ni d'ironie mordante. Une entrevue orageuse avait eu lieu, semble-t-il, entre Pradier, David et le ministre aisément irritable.

LXXVII

David à Pavie père.

Cahiers d'anatomie. — Robert David enfant. — Retsch.

Paris, 25 décembre 1833.

Mon cher ami,

Quand l'occasion se présentera, fais-moi le plaisir de faire voir les cahiers d'anatomie que j'ai laissés chez toi, à Bigot et à Mirault, en leur rappelant la promesse qu'ils m'ont faite de placer un exemplaire de cet ouvrage à l'École de médecine. J'ai aussi la promesse de Négrier à cet égard. D'après l'espérance qui m'en a été donnée par ces Messieurs, j'ai annoncé cette nouvelle aux auteurs. Leur publication est du plus haut intérêt pour la science : on aura donc fait une bonne acquisition pour l'École.

Émilie et moi nous vous souhaitons à tous les deux mille choses heureuses pour la nouvelle année. Robert, qui s'était mis à danser depuis à peu près deux mois, chante actuellement ; il n'est pas trop difficile sur le choix des airs, mais sa musique nous fait presque autant de plaisir que celle de Rossini, et puis nous attendons une dent vers le premier de l'an ! ! !

Tout à toi de cœur,

David.

P. S. — Dis à Victor que j'ai vu les compositions de Retsch, d'après les œuvres de Schiller ; c'est bien beau.

Collection Pavie. — Les docteurs Bigot, Mirault et Négrier ont exercé la médecine, avec éclat, à Angers. Les estampes de Retsch, d'après les poèmes de Schiller, sont au nombre d'une centaine.

1834

LXXVIII

Niemcewicz à David.

Profil de vieillard. — Gros. — Casimir Delavigne. — Eugène Scribe.

Paris, 30 janvier 1834.

Monsieur,

J'étais bien souffrant hier lorsqu'on m'a apporté votre aimable lettre et le beau présent qui l'accompagnait. Ce matin, quoique faible encore, je me lève et m'empresse de vous en témoigner, Monsieur, mes remerciemens les plus sincères. Vous, Monsieur, et M. Gros, vous avez ramassé ma vieille figure avant qu'elle tombe en poussière. C'est donc les deux noms illustres de David et de Gros qui feront que le mien ne périra pas entièrement. Aussitôt que je me sentirai en état de sortir, je me rendrai en personne dans votre atelier, pour voir encore une fois vos chefs-d'œuvre et vous réitérer tous mes remerciements.

Veuillez agréer les assurances de ma considération la plus distinguée. Présentez mes compliments à Madame David. J'embrasse aussi le joli petit bonhomme.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obligé serviteur,

Julien-Ursin Niemcewicz.

P. S. — Je vous remercie infiniment de vous occuper de me procurer la connaissance de M. Casimir Delavigne. Comment faire pour connaître M. Scribe ?

Collection David d'Angers. — La médaille de Niemcewicz fut exécutée en 1833. (*Musées d'Angers*, p. 150.) Le poète polonais avait alors soixante-seize ans, et David a modelé son profil ravagé avec une fidélité qui n'est pas exempte de charme. Niemcewicz s'était fixé à Paris en 1832. Gros avait aussitôt recherché la société du poète des *Chants historiques*, de l'auteur plein de finesse des *Lettres lithuaniennes*, et s'était empressé de peindre son portrait. L'arrivée récente de Niemcewicz à Paris explique le *post-scriptum* de sa lettre. Il désire connaître certains hommes en renom dans les lettres, notamment Delavigne et Scribe, mais il ne sait comment parvenir jusqu'à eux.

LXXIX

David à Victor Pavie.

Marteau ou enclume. — Concours poétique à l'occasion de l'inauguration du *Corneille*. — L'*Étude sur Mirabeau*, par Victor Hugo. — Michelet. — Walter Scott. — Le Fronton de l'église de la Madeleine.

Paris, 18 février 1834.

Mon cher Victor,

J'ai lu avec peine dans ta dernière lettre que tu éprouvais de vifs chagrins. Ton âme aimante et sensible doit souvent trouver du mécompte dans la vie. Quand on est loyal, on joue cartes sur table avec des gens qui jouent jeu serré. J'ai entendu des bonnes gens dire que, dans ce monde, si on n'était pas marteau il fallait être enclume ; cela est inévitable ; il est bon que l'expérience serve au moins à s'épargner à soi-même d'être trop souvent enclume. Cependant, cette expérience de la vie ne change pas le cœur de l'homme naturellement bon, mais elle prépare à des jours de profonde mélancolie... Toi, ami, qui as encore un pied dans le berceau, que sera-ce quand les hommes vont presser ta vie comme un citron dont ils piétineront l'enveloppe, après s'être assurés qu'on n'en peut plus rien tirer ? Je crois qu'il ne faut pas trop accentuer ces tristes idées. Il y a encore de bonnes et tendres âmes. Quand on a le bonheur de les rencontrer, on a le paradis sur la terre.

Je t'envoie le programme d'un concours ouvert à Rouen pour l'inauguration de la statue de Corneille. Si tu gagnais le prix ! Le poète et le sculpteur angevins ! Qu'en dis-tu ?

Je viens de lire l'Éloge de Mirabeau. Ceux qui ont écrit sur cet homme ont toujours été embarrassés pour aborder l'époque où il semble abandonner la sainte cause du peuple. Ils n'ont pas compris qu'il avait à se venger de la royauté, ce qui explique sa fureur contre elle. Mais aussi il était marquis, et surtout corrompu, n'ayant aucune conviction ; cela explique le temps d'arrêt qui marque la fin de sa carrière.

L'ouvrage d'Hugo est peut-être trop brillant; les détails poétiques l'emportent trop sur les masses, qui seules sont faites pour impressionner fortement. Ce sont elles qui restent dans l'imagination. Les détails ne sont saisis que par les petits esprits et les

enfants, qui ne peuvent pas être à la hauteur des grandes pensées. Il me semble qu'un ouvrage de littérature doit ressembler à un monument qui tire sa beauté du grandiose des lignes, ou à une femme dont la beauté n'a pas besoin du secours des bijoux. C'est le défaut des modernes; même le digne et admirable Michelet n'en est pas exempt. La musique de Rossini accentue, pour moi, ce défaut. Les modernes ont l'air de ces charlatans qui font beaucoup de bruit afin d'attirer l'attention de la foule. N'est-ce pas que quand nous avons vu Walter Scott, seul, il nous a paru bien plus grand que si nous l'avions trouvé entouré d'emblèmes mis auprès de lui pour expliquer son génie ? Encore une fois, il faut être avare de détails. Cependant, quand ils sont placés à propos, ils peuvent donner de la force à l'idée principale. Les détails n'indiquent jamais que la vie physique. Les masses expriment la vie morale.

On vient de découvrir le Fronton de la Madeleine. Le sculpteur est un habile ouvrier, mais il ne se doute nullement du moral de son art. S'il avait voulu consulter la nature, il aurait vu que les moines et les religieuses portent des vêtements extrêmement amples, et d'étoffe très épaisse, afin d'éloigner toute idée de sensualité, tandis que ce sentiment domine dans la mythologie grecque. Les artistes gothiques ont seuls compris le caractère qui convient à notre religion : il faut dire qu'ils étaient croyants !

La Madeleine a la tête levée vers le Christ, elle a l'air de causer avec lui. Quelle différence si elle avait eu la tête penchée vers la terre, comme se jugeant indigne de regarder Dieu ! Tant d'humilité aurait intéressé à elle, au lieu que, dans le bas-relief, elle cherche à plaider sa cause comme une actrice. Ma foi, je ne me sens aucun intérêt pour elle. Ce sculpteur a une tête et un cœur de bois.

J'espère que tu vas venir voir le Salon de cette année. Tu ne peux faire autrement.

Adieu, cher ami, tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — L'inauguration de la statue de Corneille à Rouen eut lieu le 19 octobre 1834, mais on se préoccupa de longue date de rehausser l'éclat de cette solennité. L'*Etude sur Mirabeau*, par Victor Hugo, parut au début de l'année 1834. Ce travail a pris place dans *Littérature et philosophie mêlées*. Michelet, à l'époque où David tient la plume, avait publié, entre autres ouvrages, son *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution*

française (1833). Le Fronton de l'église de la Madeleine, jugé avec beaucoup de justesse par David, est l'œuvre de Philippe-Joseph-Henri Lemaire, qui entra à l'Académie des beaux-arts en 1845.

LXXX

David à Pavie père.

Inauguration du buste de Billard. — Thiers et le Fronton du Panthéon.

...mai 1834 (?).

Mon cher ami,

Je viens de lire l'article sur Billard dans ton journal; je suis reconnaissant des lignes aimables qui me sont adressées. J'ai aussi reçu la petite brochure dans laquelle sont insérés les discours qui ont été prononcés le jour de l'inauguration du buste; je suis bien reconnaissant à mes compatriotes du souvenir bienveillant qu'ils me conservent.

M. Thiers est on ne peut plus aimable avec moi; il veut que je continue le Fronton du Panthéon. Il est enchanté de la composition. Quelque temps après ton départ, j'avais reçu une lettre de son secrétaire dans laquelle il me faisait donner l'assurance qu'il n'avait aucune rancune contre moi!!!

Adieu, cher ami, reçois l'assurance de notre constante amitié,

DAVID.

Notre petit Robert jouit d'une santé vraiment admirable; tu juges de notre bonheur!

Collection Pavie. — Le buste du docteur angevin Charles-Michel Billard, mort à Paris à l'âge de trente-deux ans, a été inauguré le 14 juin 1833. Thiers, rentré au ministère de l'Intérieur le 4 avril 1834, invita David à l'une de ses premières réceptions. L'artiste ayant décliné l'invitation, Thiers ne crut pas inutile d'assurer David qu'il ne se sentait pas blessé par cette abstention volontaire. En approuvant la composition du Fronton du Panthéon, Thiers se distingue de l'un de ses successeurs à l'Intérieur, qui aura de vifs démêlés avec David au sujet de cet important travail.

LXXXI

David à Lamartine.

Exposition de la *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris.*

Lundi matin, 14 août 1834.

Monsieur,

La statue que je donne à la Grèce, et qui doit être placée sur le tombeau de Marco Botzaris, est exposée au musée Colbert, rue Vivienne, n° 2; je serais heureux qu'il vous fût possible de disposer de quelques instants pour aller la voir; elle ne sera visible que peu de jours.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, votre très humble serviteur,

DAVID.

P. S. — L'extrême embarras dans lequel je me trouve, pour terminer un ouvrage avant mon départ pour l'Allemagne, est la raison qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous voir; mais je ne partirai pas sans aller vous faire mes adieux et prendre vos commissions.

Collection Lamartine. — La *Jeune Grecque* datait de 1827. Le marbre avait paru au Salon de cette même année. L'exposition de 1834 dans la galerie Vivienne fut très courte. (*Musées d'Angers*, p. 101.) Il est longuement parlé de cet ouvrage, l'un des plus attachants que le maître ait laissés, dans *David d'Angers*, etc. (t. I, pp. 171-179, 478-483, 594).

LXXXII

David à Pavie père.

Départ du statuaire pour l'Allemagne. — David fait son testament.

Paris, 4 septembre 1834.

Mon cher ami,

Nous partons à l'instant pour notre voyage d'Allemagne. Nous allons voir probablement bien des choses intéressantes, mais nos pensées seront souvent à Angers. Nous n'oublierons

pas que nous y avons trois amis, qui nous conservent une place dans leur cœur.

Nous avons écrit nos dispositions à l'égard de notre pauvre petit Robert; si un accident nous retirait de la vie tous les deux, nous t'aimons tant que nous pensons bien que tu ne refuserais pas d'être utile à notre enfant.

Adieu, mille tendres amitiés de notre part.

A toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Un second billet du statuaire, daté du même jour et adressé à Louis Pavie, renferme ce post-scriptum :

Nous avons déposé, dans notre secrétaire, notre testament. C'est une consolation pour nous de penser que notre pauvre petit Robert trouverait en toi un soutien dans la vie.

LXXXIII

David à Pavie père.

L'Allemagne vue par un artiste en 1834. — Le peintre Carl-Wilhelm Wach. — Rauch. — Adalbert de Chamisso. — Ludwig Tieck. — L'amour de la patrie.

Dresden, 30 octobre 1834.

Mon cher ami,

Un volume ne suffirait pas pour te donner une idée de toutes les sensations heureuses que j'ai éprouvées jusqu'alors dans cet imposant voyage d'Allemagne. Comment parler de cette nature si grande, si poétique; de ces hommes pleins de science, de génie, si bons, si aimants ! Quand je pense à t'en donner une idée, les sujets arrivent en foule à ma mémoire, et je ne sais par où commencer, et je n'ai que cette feuille de papier. Quand nous avons fait le voyage d'Allemagne avec Victor, nous étions si pleins de la grande figure que nous venions de voir, que tout nous paraissait petit et insignifiant. En repassant par les lieux que nous avions visités, j'ai éprouvé un sentiment de honte en pensant que cette nature grandiose ne m'avait pas remué da-

vantage à mon premier voyage. Tout porte à de sérieuses réflexions dans ce pays, dont les habitants ont conservé quelque chose de primitif dans leurs mœurs. Le peuple allemand n'a pas, comme tant d'autres, ce raffinement de civilisation minaudière qui est, je crois, le cachet de la décrépitude d'une nation; la nature, en Allemagne, est grandiose, sévère, et la terre d'une abondance extraordinaire. Depuis l'Alsace jusqu'à Magdebourg, qui est à peu près à vingt lieues de Berlin, la terre rapporte tous les ans deux récoltes; aussi elle porte un peuple heureux et laborieux. Derrière les immenses forêts d'arbres d'un vert sombre, vous voyez de belles montagnes bleues dont les formes sont énergique et dessinées à grands contours. Ce n'est pas comme en Italie, où les montagnes élèvent leurs ossements arides jusqu'au ciel, et où vous ne voyez aucune végétation. Dans la Germanie, vous êtes sûr que sur ces montagnes, si belles pour le paysagiste, l'agriculture règne aussi. Des routes magnifiques sillonnent l'Allemagne, et, ce qui peint la bonté de ce peuple, des berceaux bien ombragés et des fontaines sont là de distance en distance, pour le pauvre voyageur. Des postillons qui jouent presque toujours leurs airs nationaux, et partout une politesse, une urbanité et une probité qui sont de tous les instants, parmi les gens qui servent les voyageurs. Tout cela n'est point de l'engouement de ma part, c'est de la justice.

Nous avons passé un mois à Berlin; nous nous sommes justement trouvés à l'époque du Salon, ce qui était extrêmement intéressant pour moi. Les peintres de paysage pourraient certainement rivaliser avec les nôtres, mais les peintres d'histoire sont d'une médiocrité désolante. Il y en a cependant un, M. Wach, qui a un talent extrêmement remarquable ; il est élève de Gros. La sculpture est très faible, à l'exposition, mais il y a à Berlin un homme d'un très grand talent, c'est Rauch; j'ai fait son buste.

J'ai vu beaucoup de littérateurs très distingués. J'ai fait la connaissance de M. de Chamisso, émigré français, qui s'est fait naturaliser Allemand; c'est l'auteur de *Pierre Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre;* il est aussi très grand poète.

J'ai fait plusieurs médailles, et enfin nous nous sommes arrachés des bras de tant d'amis que nous nous étions faits dans cette ville, où il y a de si belles et de si grandes choses à voir.

Cette ville, bâtie au milieu d'une mer de sable et dont les environs, cependant, finiront par se couvrir d'une végétation vigoureuse, a vraiment excité mon admiration. Il est curieux de voir des arbres gigantesques sortir du sable. C'est le triomphe de l'agriculture. Tous les ans elle conquiert et fertilise de nouvelles plaines de sable.

Nous sommes à Dresde depuis le 24 ; j'ai vu le grand littérateur Tieck ; j'ai déjà commencé son buste colossal. Tieck est la grande figure de la littérature allemande. Il a une tête digne de son génie. J'espère bientôt avoir terminé ce buste, et une petite statue que je fais d'après lui. Après cela nous irons à Weimar, à Stuttgard, à Nuremberg et à Munich, puis nous reviendrons en France par la Belgique.

Nous faisons dans chaque ville de nouveaux mis, que nous quittons avec le cœur bien serré, parce que nous pensons bien que nous ne les reverrons plus. A Berlin, il y avait bien des larmes qui roulaient dans les yeux, mais je rougis de le dire :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie!

Pourquoi mes pensées sont-elles souvent à Angers?

Ton dévoué ami de cœur,

DAVID.

Nous avons souvent des nouvelles de Robert.

Collection Pavie. — Sur le peintre Wach, élève de Gros et aussi du baron Gérard, on peut consulter Nagler (t. XXI, pp. 30-34). Chamisso, naturaliste, peintre, mais principalement connu par son curieux roman *Pierre Schlemihl*, posa devant David, qui voulut ajouter à sa collection le profil modelé du romancier. (*Musées d'Angers*, pp. 156, 354.)

LXXXIV

David à Rauch.

Gratitude du maître. — Le sculpteur Rietschell. — Le buste de Ludwig Tieck. — Fauteuil de modèle.

Dresde..... octobre 1834.

Mon bon et honorable ami,

Je ne puis laisser partir votre élève sans le prier de se charger

de ce billet pour vous. Je ne puis vous dire combien je suis reconnaissant des soins obligeants qu'il m'a prodigués depuis que je suis ici. Je n'en perdrai jamais le souvenir et je serais bien heureux si un jour il me mettait à même de lui montrer toute ma gratitude. J'ai vu avec le plus vif intérêt ses ouvrages. J'ai vu aussi des dessins de lui, pleins du sentiment vrai de la nature. Je voudrais voir confier à ce digne jeune homme de grands travaux, car il y a de puissantes énergies dans cette âme d'artiste.

Comme vous le pensiez, je n'ai pu résister au désir d'essayer le buste du grand littérateur. Sa tête est si monumentale ! si pleine d'expression qu'il m'a été impossible de ne pas chercher à fixer mes souvenirs autrement que par la pensée ! Le buste est presque achevé. Nous allons sous peu de jours quitter Dresde et nous acheminer vers Paris, le cœur plein de beaux et nobles souvenirs recueillis dans cette chère Allemagne.

J'avais oublié de vous donner le croquis du fauteuil qui me sert pour asseoir mes modèles. Je m'empresse de réparer cet oubli.

Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à Madame d'Alton, et croyez aux sentiments d'inaltérable amitié qu'a pour vous votre tout dévoué de cœur,

DAVID.

Mille affectueux souvenirs de ma part à Monsieur Tieck.

Les lignes suivantes, en marge de la 1re page, sont écrites et signées de Mme David :

Je profite du peu de papier qui reste pour prier M. Rauch de vouloir bien assurer Mme d'Alton de mon affectueux souvenir et de croire à tous mes sentiments de considération et d'estime pour lui. Émilie DAVID.

Collection Eggers, à Berlin.— L'élève de Rauch, dont les bons offices ont été si utiles à David, est Ernest Rietschell, sculpteur de mérite. Le maître français modela le médaillon de Rietschell pendant son séjour à Dresde. (*Musées d'Angers*, p. 154.) Le buste colossal de Ludwig Tieck, l'auteur des *Contes populaires* et des *Voyages de Sternbald*, fut modelé à Dresde en octobre 1834. Le marbre, exécuté à Paris l'année suivante, fut offert au modèle. David modela en outre une statuette du littérateur, ainsi que son médaillon. (*Musées d'Angers*, p. 151, et *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 292-298 ; t. II, p. 374.) A la lettre que nous donnons ici était joint un croquis à la plume représentant le haut fauteuil, monté sur deux marches, qui servait au statuaire français pour poser commodément ses modèles.

LXXXV

David à Victor Pavie.

La Walhalla, le Temple de l'honneur. — Le paysage. — Mission du sculpteur à notre époque. — Projet d'un monument aux grands hommes. — Ludwig Tieck. — Les peintres Friedrich et Retsch. — Carus. — Notoriété de Victor Hugo, Lamartine, Nodier, Balzac et Vitet en Allemagne.

Ratisbonne, le 6 décembre 1834.

Mon cher Victor,

Ce matin j'ai été voir la Walhalla, qui est à deux lieues de Ratisbonne. J'étais seul, car Émilie a été assez gravement indisposée cette nuit. Pour arriver au pied de la montagne sur laquelle est le monument, il faut traverser une immense plaine ensemencée de blé, et dans laquelle on ne voit pas un seul arbre. Il faisait un brouillard extrêmement épais. Le ciel semblait se confondre avec la terre. Seules, quelques lignes brunâtres faisaient pressentir par intervalles la terre. Les hommes, pareils à des ombres gigantesques (car le brouillard allonge les objets parce qu'il empêche de percevoir des points de comparaison), erraient dans ce vague. Une croix, quelques ombres à genoux : c'étaient des paysans chargés de fardeaux qui se rendaient au marché de Ratisbonne. Enfin, j'ai traversé un village composé de masures, et dont l'unique rue n'a sans doute pas été repavée depuis Charlemagne. En sortant de ce village, on commence à gravir la montagne. A une assez grande hauteur, on trouve une église et des stations de distance en distance sur lesquelles sont des peintures qui représentent la vie de Jésus-Christ. On continue à gravir par des sentiers très étroits et extrêmement rapides, et à travers une forêt de chênes dont les feuilles desséchées contrastent avec la verdure de quelques grands sapins qui sont là comme un symbole de l'espérance.

Différents sentiers vont en descendant vers la plaine, c'est pour ceux qui n'ont pas le courage de persévérer. Enfin, on arrive sur le sommet. La première chose qui frappe la vue, c'est le monument enveloppé depuis la base jusqu'à la toiture d'une enceinte de planches de sapins très bien jointes. Ceci est pour empêcher la gelée de causer du dégât. Cette enceinte est le cercueil du temple en construction; il en sortira un jour brillant comme

l'âme sort du tombeau. Le temple est actuellement construit jusqu'à la corniche, et les colonnes qui l'entourent sont déjà sorties du sol à plus de huit pieds. Tout le monument sera en marbre blanc tiré des carrières de Salzbourg. L'intérieur sera revêtu de marbre rouge, extrait aussi des carrières de la Bavière. Les bustes en marbre se détacheront parfaitement bien sur un pareil fond. Il y aura six statues de la Victoire qui orneront l'intérieur. Un immense escalier entre les rochers descendra du monument au Danube, qui coule au pied de la montagne. On m'a dit que de cette montagne on avait une vue admirable. Pour moi, j'avoue que ce brouillard qui cachait la terre me paraissait plus poétique qu'un ciel pur et sans nuage. C'est bien là ce qui caractérise le Panthéon du Nord, le Paradis invisible à la terre. L'idée d'avoir élevé ce monument à la gloire est grande et morale; elle rendra les hommes meilleurs. Quelle noble mission les artistes ont à remplir, en consacrant les grandes actions qui honorent l'humanité! C'est l'art bien compris qui ramènera l'esprit humain à la morale pure comme elle a été enseignée par le Christ.

Les artistes, en donnant une forme à la vertu, la rendront plus visible et plus compréhensible aux masses sur cette montagne. Devant un admirable monument, involontairement ma pensée se porte vers notre cher Anjou. Dans un de ces moments de délire d'imagination, je voyais s'élever sur les rochers de la Pointe, près la Pierre-Bécherelle, un monument simple, mais d'un style noble comme sa destination, et les bustes des hommes remarquables de l'Anjou et de tous les pays venir y prendre place. Quelle gloire pour notre pays, et même, puisque notre siècle est si positif, quelle source de prospérité; car les monuments attirent les voyageurs! Je serais bien heureux si un pareil projet s'exécutait! J'y contribuerais bien de tous mes moyens.

J'ai tant vu, tant admiré dans ce voyage qui doit laisser des traces profondes dans ma mémoire, qu'il m'est bien difficile de savoir par où commencer à t'écrire de tout cela. Berlin, Dresde, Nuremberg, Weimar! J'ai des volumes de sensations pour chaque ville. Nuremberg, c'est quelque chose d'étourdissant. Là au moins on est consolé, on oublie les infernaux démolisseurs.

Dresde est aussi la ville la plus poétique que je connaisse. Et ses grands hommes, Tieck! et Friedrich! le seul peintre de paysage qui ait eu jusqu'alors le pouvoir de remuer toutes les

facultés de mon âme, celui enfin qui a créé un nouveau genre : la tragédie du paysage. Et Retsch, l'homme de génie, de grand génie, aussi bon qu'il est grand! Et Carus, grand peintre, grand médecin, grand naturaliste, faisant faire des progrès à la science dans toutes les branches dont il s'occupe! Et ces hommes-là vivent modestement à Dresde!

Demain matin, nous partons pour Munich où nous resterons huit jours. De là à Stuttgard, et ensuite en France. J'espère que nous y serons quelques jours avant le premier janvier.

Adieu, cher ami, embrasse ton père et Théodore pour moi et crois toujours à mon éternelle amitié,

DAVID.

Tous nos littérateurs sont ici connus, lus et la plupart admirés. Hugo, Lamartine et Nodier, qui est la grande figure littéraire pour l'Allemagne! Balzac est adoré, mais ce qui t'étonnera sans doute c'est que Vitet a une réputation colossale pour son ouvrage sur les *Barricades*. On rend justice à notre jeune littérature, qui est, à la vérité, étincelante de talents. En Allemagne, il ne reste plus que quelques hommes bien rares, qui sont là, comme dans une forêt, où l'on a fait une grande coupe, on laisse de distance en distance de grands arbres pour consoler de la perte des autres et pour cacher la petitesse des rejetons! Il faut dire que la jeune littérature en Allemagne est remarquablement faible.

Je ne sais si tu pourras lire ce croquis informe de lettre. Si tu savais comme je suis poursuivi par le tems ! Adieu, à revoir, à bientôt.

Collection Pavie. — La Walhalla ou Temple de l'honneur, construite sur une colline de cent mètres d'élévation, a coûté plus de trente et un millions. Les travaux, commencés en 1830, ne prirent fin qu'en 1842. Rauch, Schwanthaler, Wagner, Rietschell ont concouru à la décoration intérieure du temple dont Klenze a été l'architecte. La Pierre-Bécherelle était, à l'époque où écrit David, un bloc gigantesque émergeant au bord de la Loire, à l'embouchure de la Maine. Le tracé du chemin de fer d'Angers à Nantes a nécessité le nivellement d'une partie notable de cette roche, et l'artiste n'estimerait plus aujourd'hui qu'il fût possible de faire de cette élévation la base d'un monument quelconque. Friedrich, le paysagiste, Retsch, le peintre d'histoire et de portraits, reçurent de David leurs médailles modelées *ad vivum* et datées de 1834. (*Musées d'Angers*, p. 155.) Le maître fit plus pour Carus, médecin et peintre; il sculpta son buste de proportions colossales et modela son médaillon. (*Musées d'Angers*, pp. 151-152.)

1835

—

LXXXVI

David à Victor Pavie.

Maladie du maître. — Edition projetée des Poésies de Du Bellay. — Le cimetière d'Angers. — *La Gerbe*. — Modestie du statuaire. — Le médaillon de Schelling.

Paris, 28 janvier 1835.

Mon cher Victor,

Ces lignes sont les premières que j'écris depuis un mois que je suis à lutter contre la maladie. Tout me fait espérer que je serai hors de cet ennui dans quelques semaines, puisque je suis en convalescence et que chaque jour le mieux se fait sentir.

J'ai reçu ta lettre dernière avec bien du plaisir. Je te félicite bien du parti que tu as pris de rendre au monde notre vieux poète angevin. Je suis persuadé qu'en fouillant encore plus profondément, tu trouveras quelques vieilles légendes dont tu pourras tirer parti.

Tu me parles de l'intention que tu as de mettre le fragment sur un cimetière d'Angers, dans *la Gerbe ;* je ne sais si c'est la maladie qui me rend plus timide, mais je t'avoue que je suis effrayé de cette résolution qui t'a été inspirée par ton extrême amitié pour moi.

Ne sachant pas écrire, le style doit être nécessairement mauvais. Je sais bien que ma prose est l'expression naïve, spontanée d'un pauvre cœur cruellement déchiré, mais cela seul suffit-il à une époque comme la nôtre où il y a tant de personnes qui font souvent plus attention à la manière dont une idée est présentée qu'à l'idée elle-même? Dans le fragment en question il y a des phrases qui pourraient déplaire aux Angevins. En plus d'un endroit on me reconnaîtrait trop et alors je ne serais pas ménagé, et je désire que les voyages que je ferai à Angers soient toujours aussi agréables pour moi qu'ils l'ont été par le passé. Je livre toutes ces réflexions à ton bon jugement. Après cela, nous avons toujours ton père dont le jugement est si sûr; nous pouvons en toute sûreté nous en rapporter à ce qu'il décidera.

Adieu, mille tendres choses à ton père et à Théodore de ma part et crois aux sentiments que t'a voués ton ami de cœur,

DAVID.

P. S. — J'ai été seul à Munich; j'y ai passé cinq jours. J'y ai fait la médaille du célèbre Schelling.

Collection Pavie. — Le « vieux poète angevin » dont parle ici David est Joachim Du Bellay, dont Victor Pavie, un instant imprimeur, a publié les « Œuvres choisies » précédées d'une notice par Sainte-Beuve (1841, gr. in-8°). Un prospectus chaleureux signé de Victor Pavie valut à l'éditeur l'adhésion de trente souscripteurs! David aimait à visiter les cimetières, et au retour de ses excursions aux champs de repos il avait coutume de noter ses impressions. Le fragment que Pavie se proposa de publier dans la *Gerbe* a été en partie inséré par nous dans le Supplément littéraire du *Figaro,* le 1er novembre 1884. C'est dans un cimetière, David l'a raconté lui-même, qu'ayant aperçu « une petite fille à genoux sur un tombeau épelant avec son doigt l'inscription qui y était gravée », il s'inspira de cette rencontre pour composer la *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris.* (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 172 ; t. II, pp. 344-345.) La *Gerbe*, recueil de prose et de vers fondé par Victor Pavie, Adrien Maillard et plusieurs autres écrivains de l'Anjou, n'a eu que trois années d'existence (1834-1836, 3 vol. in-8°). Le médaillon de Schelling, modelé d'après nature, porte la date de 1834. (*Musées d'Angers*, p. 156.)

LXXXVII

Eugène Delacroix à David.

Camaraderie. — Une œuvre de Prud'hon. — Le médaillon de l'impératrice Joséphine.

Paris, ce 19 mars 1835.

Mon cher ami,

Madame de Forget me dit que vous n'avez pas vu le superbe portrait de Prud'hon de l'impératrice Joséphine qui se trouve dans ce moment chez Madame de Querelles, sa cousine. Je crois que vous devriez le voir avant de faire le vôtre : cela me paraît très ressemblant quoiqu'idéalisé, et cela ne peut que vous servir beaucoup. Elle se reproche vivement de n'avoir pas pensé jusqu'ici à vous en parler et vous fait dire que vous pourrez le voir chez Madame la comtesse de Querelles, rue de Matignon, 14, n'importe à quelle heure, même le matin : vous auriez seulement la bonté,

dans le cas où elle n'y serait pas, de dire pourquoi vous venez.

Recevez, mon cher ami, mille amitiés bien dévouées,

E. Delacroix.

Collection David d'Angers. — Le médaillon de l'impératrice Joséphine, l'un des plus achevés que l'artiste ait modelés, est sans date. (*Musées d'Angers*, p. 199.) La baronne de Forget, nommée dans cette lettre, reçut de David en 1847 son propre médaillon. (*Ibid.*, p. 195.)

LXXXVIII

David à Rauch.

Le buste de Rauch. — Les médaillons de Schinkel et de Klenze.

Paris, 14 mai 1835.

Mon bon et cher collègue,

En arrivant à Paris j'ai été pris d'une violente maladie qui m'a retenu longtems au lit, et d'autre part j'attendais l'occasion d'une personne de ma connaissance qui devait passer par Berlin pour aller en Russie, mais voilà que cette personne a changé de direction : elle s'est embarquée au Havre pour Hambourg, me voilà donc réduit à vous écrire par la voie ordinaire.

Il y a assez longtems que j'ai reçu la caisse contenant votre buste et les autres objets. Tout est arrivé en bon état. Votre buste est très avancé en marbre. A mon retour de Marseille (car je pars avec Émilie, dans quelques heures, pour cette ville), j'espère vous envoyer et bustes et médaillons pour nos amis. Je pense bien souvent à mon voyage d'Allemagne. Je pense à vous, si bon, si grand artiste, et que j'aime tant. Je veux croire que vous vous rappellerez quelquefois que vous avez à Paris un homme qui vous est bien dévoué de cœur. Dites à M. Schinkel que si je n'étais pas si pressé par mon départ je lui aurais écrit. Dites-lui bien que nous n'oublierons jamais l'aimable réception qu'il nous a faite dans sa famille si intéressante, si bonne! Rappelez-nous aussi au souvenir de M. et Mlle Beüte. M. Beüte m'a adressé un jeune fondeur, mais il m'a été impossible de le conduire chez notre fondeur, comme M. Beüte paraissait le désirer.

Adieu, recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre collègue et ami de cœur,

DAVID.

En envoyant à M. Schinkel sa médaille je lui enverrai celle de M. de Klenze, comme à ce dernier je vais envoyer celle de M. Schinkel.

Les lignes suivantes sont écrites et signées par Mme David :

Je prie M. Rauch de vouloir bien me rappeler au souvenir affectueux de Mme d'Alton. Je songe souvent à elle, à ses jolies petites filles et au petit garçon, dont elle est si fière. Je le prie aussi de ne pas m'oublier près de Mme Schinkel, sa famille, Mme Wichmann, etc., et de recevoir pour lui l'assurance de mon admiration et de mon affectueuse considération.

Émilie DAVID.

Collection Eggers, à Berlin. — La médaille de l'architecte Charles-Frédéric Schinkel porte le millésime de 1834 ; celle de Louis-Léon de Klenze, architecte bavarois, est datée de la même année. (*Musées d'Angers*, p. 154.)

LXXXIX

Xavier Marmier à David.

La statuette de Ludwig Tieck. — Projet de médaillon.

Paris,... mai 1835 (?).

Monsieur,

Je vous remercie de tout mon cœur de cette charmante statue de Tieck que vous avez bien voulu m'envoyer. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir. Je l'ai placée sur ma cheminée. C'est tout à la fois un souvenir de poète, et un souvenir d'artiste.

Voici quelques livres allemands, pris au hasard dans ceux que les journalistes d'Allemagne m'envoient de temps à autre. Je désire qu'ils puissent intéresser Mme David, et vous me feriez un bien grand plaisir si vous vouliez les accepter. Une fois que j'en ai rendu compte, je n'en ai plus aucun besoin, et c'est si peu de chose que j'ai honte de vous les offrir. Plus tard j'en aurai peut-être d'autres qui seront meilleurs, et je les mettrai à votre disposition.

Je serai complètement libre toute cette semaine, et je profiterai avec joie de l'offre que vous avez bien voulu me faire. Quand vous aurez un moment, écrivez-moi un mot. Je serai fier d'aller poser devant vous.

Adieu, Monsieur, recevez l'assurance de tous mes sentiments.

Votre dévoué,

X. Marmier.

Collection David d'Angers. — M. Xavier Marmier, à qui sa profonde connaissance des langues allemande et scandinave avait valu la direction de la *Revue germanique*, s'était rendu en Allemagne en 1832 et y avait séjourné. Nul doute que David se soit entretenu de l'écrivain français avec Tieck; aussi s'empresse-t-il d'offrir la statuette du littérateur allemand à M. Marmier. Le médaillon projeté de M. Marmier fut modelé en 1835. (*Musées d'Angers*, p. 159.)

XC

David à Pavie père.

Mariage de Victor Pavie.

Paris, 26 juin 1835.

Mon cher ami,

Nous sommes de retour depuis hier, et nous avons trouvé ta lettre qui nous a procuré une bien vive satisfaction. Enfin, voilà un acte qui va décider de l'avenir de notre bon et cher Victor ; ce que je désire de toute mon âme, c'est que la femme à laquelle il va lier sa vie le comprenne bien, et alors ils seront tous les deux aussi heureux qu'on peut l'être dans cette vie toute de tribulations et de déceptions. Certes, nos vœux les plus ardents, à Émilie et à moi, seront toujours pour leur plus grand bonheur possible.

Nous désirons beaucoup nous trouver à la cérémonie du mariage ; rien ne pourra nous en empêcher, hors l'obligation où je suis de rester tout le mois d'août à Paris, étant professeur à l'Académie tout le mois...

J'espère que notre bonne étoile fera que la cérémonie aura lieu avant ou après le mois d'août.

J'ai bien besoin d'être quelques jours au milieu de vous, chers

amis ; il y a si longtems que nous n'avons passé de ces bonnes et heureuses soirées qui me font tant de bien !

Adieu, mille sentiments d'amitié et de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.—A la date du 26 juin 1835, David rentre de Marseille, et non d'Allemagne, comme l'a supposé M. Théodore Pavie, qui a publié cette lettre dans l'ouvrage *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.* La demande de David quant à la date du mariage projeté ne fut point accueillie. C'est précisément le mois d'août qui fut choisi. Ce contre-temps n'empêcha point David d'assister à la cérémonie, où se trouvèrent Mme Victor Hugo, sa fille Léopoldine, son père M. Foucher, Sainte-Beuve, Adrien Maillard, etc. Les vers que Sainte-Beuve improvisa pour la circonstance sont connus. Le poète leur a donné place dans ses œuvres. (*Poésies complètes de Sainte-Beuve,* in-12, 1869, pp. 336-338.) Ceux que lut Adrien Maillard ne sont pas moins beaux que les stances de Sainte-Beuve. (*Victor Pavie, sa jeunesse,* etc., pp. 164-165.)

XCI

David à Pavie père.

L'air natal. — Robert David.

Paris, 1er juillet 1835.

Mon cher ami,

Si rien ne nous en empêche, nous serons à Angers mardi, je pense, le soir. Aurais-tu la bonté de nous retenir au *Cheval blanc* deux chambres donnant l'une dans l'autre, dont l'une pour nous et la seconde pour Robert et sa bonne? Ce bon petit, nous profitons de cette circonstance pour lui faire respirer l'air du pays qu'il doit adopter de cœur comme son pays natal.

Mille tendres et sincères amitiés pour nous tous à vous trois,

DAVID.

Collection Pavie.

CXII

Hahnemann à David.

Le médaillon du fondateur de la médecine homœopathique.

11 octobre 1835.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu la belle médaille que vous avez bien voulu faire de moi et m'envoyer hier avec une aimable lettre, dont je ne puis accepter les louanges, que parce qu'elles me sont un témoignage de l'intérêt que mon art vous inspire.

Je ne sais comment vous remercier de tout ce que vous faites pour moi avec tant de grâce, et vous prie d'être bien assuré de la reconnaissance que j'en éprouve.

Je serai heureux si l'occasion de vous servir aussi se présente, et j'espère que vous me la procurerez souvent.

Je vous présente mes amitiés sincères et suis votre dévoué,

Samuel HAHNEMANN.

Collection David d'Angers. — Le médaillon d'Hahnemann est daté de 1835. L'artiste ne s'estima pas satisfait de ce premier hommage. Il exécuta, deux ans après, un buste en marbre, du médecin allemand, dans des proportions colossales, et l'offrit au modèle. (*Musées d'Angers,* pp. 160 et 164.)

XCIII

Mistress Opie à David.

Médaille du romancier. — Publications françaises. — Sœur Marthe. — Sœur Saint-Vincent, de la congrégation de Sainte-Camille. — Souvenir de l'impératrice Joséphine.

Ce 2e de l'onzième mois (1835 ?)

Cher et généreux David, comment puis-je oser me rappeler à ton souvenir après un si long silence, et, apparemment, un oubli entier de tout ce que je te dois !

Comment est-il possible que je ne t'aie jamais remercié de toutes tes bontés ! Comment est-il possible que je n'aie jamais

accusé réception des trésors de l'art, et de la science, et de la poésie que tu as eu la bonté de m'envoyer, et qui me sont parvenus pendant mon séjour à Londres !

Hélas ! ma conscience me répond : « Oui, ingrate ! Tu n'as jamais remercié ton admirable ami ! »

Vite ! vite ! il faut t'humilier devant ton bienfaiteur, et lui demander pardon de tes péchés.

Madame ma conscience, je t'obéis. Monsieur David, je te tends les mains dans l'attitude de la supplication, et je te dis : « *Mea culpa.* »

Eh bien ! parlons d'autres choses. Je me suis pardonnée, le courage me revient, et je vais faire comme de coutume.

Je te remercie bien de la petite brochure qui parle de la sœur de charité nommée Sœur Marthe, mais elle n'est pas ma bonne petite amie, la Sœur de Sainte-Camille qui venoit me voir si souvent à Paris (Madame O... l'a beaucoup connue) et que j'ai vue sur la colline de Montmartre, gardant les brebis que Joséphine lui avoit léguées. Après sa mort, on a imprimé une notice de sa vie. Elle se nommoit Monnoi, je crois, ou Mauroy. Elle n'avoit pas plus de 4 pieds et demi de hauteur (anglais) ; elle avoit de beaux yeux noirs et étincelants, et le teint le plus brillant, mais le bâton dont elle se servoit pour garder son troupeau étoit plus haut qu'elle et je soupçonne qu'elle manquoit absolument de jambes. Cette bonne petite nonne soignoit les soldats françois quand ils souffroient de la peste à Barcelone, et Delphine Gay a chanté ses bonnes œuvres et celles de sa sœur aussi dans un des jolis petits volumes que tu m'as donnés. Oh ! j'ai cru que je t'avois conté tout cela, et que je t'avois dépeint son premier abord chez moi dans l'année 31.

J'ai dû ouvrir ma porte pendant que je rêvois entre chien et loup, et deux grands chiens se sont jetés sur moi tout en me caressant, et une petite femme les suivoit ! Enfin, je me suis écriée : « Je vois la chère Sœur de Sainte-Camille. » — « Et moi, répondit-elle, je vois enfin la bonne madame Opie ! » Nous nous sommes embrassées et nous nous sommes vouées l'une à l'autre une amitié éternelle ! C'est de cette petite sœur que je voudrois me procurer la biographie. Maintenant, cher, j'ai à te dire que mon ouvrage est discontinué. Je travaille à un autre, mais, à n'en point douter, je reprendroi le premier un de ces jours. Il

y a des sujets qu'à cette heure je sens que je ne dois pas traiter. Adieu ! fais bien mes amitiés à la chère Émilie, et fais-moi la justice de croire que je suis toujours la reconnoissante et fidèle amie,

A. Opie.

Collection David d'Angers. — Amelia Alderson, mistress Opie, romancier anglais, née en 1769, morte en 1853, s'était affiliée en 1825 à la secte des quakers dont elle adopta, non seulement le costume, mais le tutoiement traditionnel qui ne souffre pas d'exceptions. Mistress Opie vint à trois reprises à Paris, en 1802, en 1829 et en 1830. Douée d'un caractère affable, d'un esprit enthousiaste, d'un cœur généreux, elle compta en France de nombreux amis, parmi lesquels le général La Fayette, plusieurs membres de la famille d'Orléans et David. Celui-ci modela successivement le médaillon de la quakeresse en 1829 et sculpta son buste en marbre en 1836. Ces deux portraits furent offerts au modèle. (*Musées d'Angers*, pp. 132 et 161.) La correspondance de mistress Opie avec David est volumineuse. Nous en possédons la majeure partie. Elle pourra faire l'objet d'un travail spécial. La lettre insérée ici ne laisse pas d'être obscure. Mistress Opie a demandé à David de lui envoyer une brochure sur une Sœur de charité dont elle omet de préciser le nom. L'artiste se procure la biographie de Sœur Marthe (Anne Biget), née en 1748, morte en 1824, et qui, durant la période révolutionnaire et l'Empire, prodigua les soins de son inépuisable dévouement aux prisonniers de guerre de toutes les nations que la fortune des armes amenait en France. Outre la croix de la Légion d'honneur, Sœur Marthe avait reçu en 1815 des décorations des empereurs d'Autriche et de Russie, des rois de Prusse et d'Espagne. David avait dû s'y tromper. Sœur Marthe étant alors la personnalité la plus célèbre de la charité chrétienne, il s'était procuré la vie de cette femme de bien et l'avait fait parvenir à mistress Opie. Mais ce n'était pas cela que cherchait le romancier anglais. Elle avait besoin de lire la vie de Sœur Saint-Vincent, de la congrégation de Sainte-Camille, qui s'était illustrée en 1821 à Barcelone pendant l'épidémie de fièvre jaune, en compagnie des médecins français Audouard, Bally, François, Jouarry, Mazet et Pariset. C'est la Sœur Saint-Vincent, improprement désignée ici par mistress Opie sous le nom de Sœur Camille, qui a fourni le sujet de la pièce de vers présentée par Delphine Gay à l'Académie française en 1822. (*Poésies complètes*, 1876, in-12, p. 57.) Nous laissons à mistress Opie la responsabilité de l'anecdote qu'elle raconte sur la Sœur Saint-Vincent, occupée en 1831 à garder sur la butte Montmartre un troupeau qu'elle aurait dû à la libéralité de l'impératrice Joséphine, morte en 1814. Si tous ces détails sont véridiques, la bergère de 1831 ne se serait donc pas révélée pour la première fois par sa charité en 1821 ? Elle aurait donc, par son dévouement sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux pendant l'Empire, attiré sur elle l'attention de la première femme de Napoléon Ier ?

XCIV

Schelling à David.

La médaille du philosophe. — Le buste de Gœthe à Munich.

Munich, 24 décembre 1835.

Monsieur,

Je vous suis infiniment reconnaissant des deux médaillons que vous avez bien voulu m'envoyer; le mien surtout me présente un souvenir d'autant plus précieux qu'il joint au mérite de me venir de vous celui d'une œuvre remarquable par le caractère d'expression et de vie que vous lui avez su imprimer, et que tous ceux de mes amis à qui je l'ai montré n'ont pu se lasser d'admirer. Je vous en réitère mes sincères remerciements.

L'Académie des sciences (car nous en avons aussi une des beaux-arts) recevra avec beaucoup de reconnaissance le buste de Gœthe que vous voulez bien lui offrir, et elle en disposera du reste tout à fait au gré de vos désirs. Il faudrait qu'elle éprouvât de quelque autre part une opposition à ses vues pour que ce buste ne fût pas placé où vous désirez le voir. Ayez la bonté d'être assuré que je saurai bien conduire cette affaire, pourvu que d'autres ne s'en mêlent pas.

Madame Schelling est bien sensible à votre souvenir et vous fait dire mille belles choses. Nous verrons avec bien du plaisir se réaliser l'espoir que vous nous donnez de vous revoir bientôt à Munich. Nous espérons avoir le plaisir de faire en même temps la connaissance de Madame votre épouse.

Veuillez en attendant, Monsieur, être persuadé des sentiments de considération et de respect avec lesquels je suis, Monsieur, votre très humble serviteur,

SCHELLING.

P. S. — Ce nom, que je viens de signer, ne pourrait-il pas être corrigé sur le médaillon? On y lit Schalling au lieu de Schelling.

Collection David d'Angers. — On a vu plus haut que l'artiste n'avait pu se faire accompagner de sa femme à Munich, celle-ci s'étant trouvée gravement indisposée au cours du voyage d'Allemagne. La réplique du buste de Gœthe offerte par David à la ville de Munich est en marbre. (*Musées d'Angers*, p. 137.)

1836

XCV

Théodore Lebreton à David.

Le médaillon du poète ouvrier. — Hyacinthe Langlois.

Rouen, 20 janvier 1836.

Monsieur,

S'il est un honneur auquel je dois être bien sensible, c'est à celui de voir mes traits reproduits par la main célèbre qui nous a rendu notre sublime Corneille et tant d'autres illustrations dont s'honore la France. Je l'avouerai, Monsieur, le poète artisan s'est enorgueilli de cette ovation en songeant que l'obscurité aurait pour toujours étouffé ses élans si quelques hommes généreux, au nombre desquels se trouve notre bon et savant M. Langlois, ne s'étaient empressés d'encourager ses essais. Une âme d'artiste comme celle de ce dernier est empreinte d'une lumière si vive que pour elle il n'est rien d'obscur partout où elle rencontre le germe des beaux-arts. C'est, comme vous le savez, Monsieur, la main de ce zélé protecteur qui crayonna ces traits qu'un travail physique et moral ont rendus si cadavéreux.

Ce dessin parfait de ressemblance touché par votre beau talent ne pouvait manquer d'être un chef-d'œuvre. C'est ainsi qu'en ont jugé plusieurs artistes. Je ne terminerai point cette épître sans vous remercier du plaisir que m'ont fait éprouver les nobles sentiments exprimés dans la vôtre. Votre réflexion sur la mission du poète m'a inspiré une ode que j'ai l'honneur de vous dédier. Je vous prie d'accepter cette fleur du prolétaire à laquelle je joins le sentiment de mon inexprimable reconnaissance.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération,

Théodore Lebreton,
ouvrier,
Rouen, place du Vieux-Marché, n° 2.

Collection David d'Angers. — Théodore Lebreton, imprimeur sur étoffes et poète, avait reçu la visité de David lorsque celui-ci se rendit à Rouen à l'occasion de la statue de Corneille. L'artiste a raconté les impressions que fit naître en lui sa rencontre avec le poète ouvrier. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 277-278.) N'ayant pas le loisir de modeler le profil de Lebreton durant

son trop rapide séjour à Rouen, l'artiste pria l'antiquaire Hyacinthe Langlois, de Pont-de-l'Arche, dessinateur habile, de lui faire parvenir un crayon d'après la tête du poète rouennais. Ce fut ce crayon qui servit de document au statuaire pour l'exécution de la médaille de Lebreton. C'est en 1837 que fut publié le premier recueil de poésies de l'imprimeur sur étoffes. Il a pour titre *Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, in-18). L'année suivante vit paraître une deuxième édition. Un portrait du poète, à l'eau-forte, orne le frontispice. Au-dessous du portrait, la légende : *E. H. Langlois ad viv. amiciter aq. f. eff.* Dans le volume, trois pièces intéressent David : *La mission du Poète*, ode dédiée au statuaire; le *Fronton du Panthéon*, et *Sur la statue de Corneille par M. David.* Lebreton, mort récemment bibliothécaire de sa ville natale, avait été élu député en 1848 par 150,000 de ses concitoyens.

XCVI

David à Rauch.

Médaillon du statuaire prussien. — Le Fronton du Panthéon. — Statues de Cuvier et de Talma. — *Philopœmen.* — Statue projetée de Mme de Staël. *L'Enfant à la grappe.* — Bustes de Rauch, de Tieck et de Berzélius.

Paris, 2 mars 1836.

Mon bien bon ami et honorable collègue,

Je viens de recevoir avec bien du plaisir la lettre que vous aviez chargé M. Herzfeld de me remettre. Je serai heureux de faire tout ce qui dépendra de moi pour être utile à ce jeune homme, qui me paraît tout à fait digne d'inspirer un vif intérêt.

Il y a à peu près dix jours que je vous ai adressé une caisse que j'ai pris la liberté de recommander aux soins de M. Beüte, parce que l'on m'a dit qu'elle arriverait ainsi sans être visitée par la douane. Dans cette caisse, il y a un paquet contenant votre médaillon et un petit rouleau de petites gravures faites d'après quelques-uns de mes ouvrages. On grave actuellement les bas-reliefs et les statues qui décorent l'arc de Marseille (que je viens de terminer). Quand ces gravures seront achevées, je vous les enverrai.

J'éprouve un bien grand plaisir à apprendre que vous êtes occupé de travaux importants. Ce sont de beaux et nobles ouvrages que vous offrirez à l'admiration de votre chère patrie et à celle de l'Europe, car les productions du génie sont le patrimoine du monde entier. Je voudrais que l'on fût bien pénétré de cette idée, qui me semble juste, et alors toutes les prétentions

étroites de nationalités disparaîtraient de la grande famille humaine.

Nous parlons souvent, Émilie et moi, de notre intéressant voyage d'Allemagne et surtout de notre séjour à Berlin. Ça été une des circonstances les plus heureuses de ma vie, que celle d'avoir resserré avec vous les liens d'une amitié qui doit être aussi durable que ma vie; dites donc bien à la respectable famille Schinkel, à M. et à Mlle Beüte, tout ce que vous jugerez de plus aimable de notre part, ainsi qu'aux personnes qui veulent bien quelquefois se rappeler de nous, notamment M. et Mme Wichmann.

Je m'occupe actuellement du Fronton du Panthéon, d'une seconde statue de Cuvier, mais une autre composition que celle qui a été inaugurée l'été passé à Montbéliard et dont vous allez avoir un trait. La statue de Talma (en marbre) va être terminée dans un mois, et celle de Philopœmen, aussi en marbre, le sera probablement dans le courant de l'été; enfin, je prépare la statue de Mme de Staël, et celle de mon Robert, qui est suspendu à un cep de vigne pour manger une grappe de raisin. Je l'ai surpris dans ce mouvement au milieu de mon jardin, et je suis bien aise de l'occasion qui m'est offerte de fixer les traits de mon cher enfant alors qu'il est encore dans l'âge le plus tendre.

Émilie me charge de vous dire bien des choses affectueuses ainsi qu'à Madame votre fille. Veuillez lui présenter mes respectueux hommages. Votre ami dévoué de cœur,

DAVID.

En marge de la première page sont écrites les lignes suivantes :

Vous serez bien bon si vous voulez bien faire remettre tous les paquets qui sont dans la caisse à leur adresse. Votre buste est presque terminé. Sous peu j'espère vous l'envoyer, ainsi qu'à M. Tieck, de Dresde, le sien, et à Berzélius, celui que j'ai fait durant son dernier voyage à Paris.

Collection Eggers, à Berlin. — Le médaillon de Rauch, modelé en 1835, fut coulé en bronze en 1836. La statue de Cuvier, différente de celle de Montbéliard, est au Museum d'histoire naturelle, à Paris. Le marbre porte le millésime de 1838. La statue de Talma décore le vestibule du Théâtre-Français. Elle porte la date de 1837. Le *Philopœmen*, aujourd'hui au Musée du Louvre, est daté de 1838, mais c'est 1837 qu'il eût fallu graver sur le socle. La statue de Mme de Staël est demeurée à l'état d'esquisses, au nombre de deux, dans lesquelles l'écrivain est représentée assise. (*David d'Angers*, etc., t. II, p. 492.) *L'Enfant à la grappe*, modelé en 1837, fut exposé en marbre au Salon de 1845. De curieux détails sur cet

ouvrage sont consignés dans la vie du maître. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 308.) Le buste de Rauch, modelé en dix-huit heures au cours du voyage du maître en Allemagne (octobre 1834), est de proportions colossales, ainsi que les bustes de Tieck et de Berzélius. Ces trois œuvres, exécutées en marbre au cours de 1836, furent offertes aux personnages qu'elles représentent. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 288-289. *Musées d'Angers*, pp. 151, 157.)

XCVII

Sergent-Marceau à David.

Le médaillon du graveur. — Le général Marceau. — Ses portraits. — Sa chevelure. — Son costume préféré. — Mlle de Châteaugiron.

Nice, le 29 mars 1836.

J'ai reçu, Monsieur, il y a trois jours, le cadeau que vous m'avez fait, en très bon état. Aux témoignages de ma sensibilité pour la peine que vous avez prise et pour votre complaisance à me l'avoir envoyé si bien monté, je dois vous dire que le portrait est aussitôt reconnu que vu par tous ceux à qui je me suis empressé de le montrer, et que parmi ceux-là il en est quelques-uns en état d'apprécier les ouvrages des arts qui ont admiré le « faire » de l'artiste. M. de Canclaux l'a vu avec un grand plaisir. J'ai donné un de ceux en stuc à M. Dutertre, le peintre qui a fait le dessin, et le second, je l'ai donné à la personne que Mme Hahnemann (Mlle d'Hervilly) avait chargé de le faire exécuter et de lui envoyer; si vous la voyez, faites-lui mes remerciemens particuliers de l'intérêt qu'elle a mis à me voir placé par vous dans une galerie où quelques-uns, comme moi, devront leur place à votre talent plus qu'à leur mérite, et nous enverra tous avec vous à la postérité.

Je serais flatté d'avoir le catalogue des médaillons qui sont en vente. Peut-être qu'ici, où se réunissent pendant cinq à six mois beaucoup d'étrangers, quelques-uns des marchands ou libraires qui les attirent dans leurs magasins en vendraient, soit en bronze, soit en plomb, ou en stuc.

Vous avez raison de regretter de n'avoir pas le médaillon du général Marceau, dont la réputation est européenne, et le seul que l'étranger ait couronné, après l'avoir combattu. Son nom est prononcé avec vénération partout, et lord Byron, si célèbre, a

écrit à mon épouse « qu'il vénérait sa mémoire ». Le roi de Prusse, dans un des actes de la chancellerie, l'a appelé « un héros ». Vous voyez que ce n'est pas moi, son beau-frère, son ami, qui vous dis que c'est une lacune dans votre galerie, c'est l'Europe qui le dit.

Vous pouvez réparer cette perte facilement. Son buste en marbre existe aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux. Il n'a pas été fait, à la vérité, sur la nature, mais d'après : 1° un portrait gravé en couleur par moi (qui est au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale), dessiné et peint par moi d'après lui, un an avant sa mort; 2° deux portraits en miniature peints par M. Dumont, frère du sculpteur; 3° d'après les avis donnés au sculpteur par moi, par mon épouse, sa sœur chérie, qui l'avait élevé, par Mlle de Châteaugiron, son amante, dont il allait être l'époux. Ce fut ainsi que M. Dumont fit le modèle en terre, et il consulta encore en finissant le marbre. En voilà assez pour l'authenticité. Ne prenez pas d'autre modèle ; tous ceux qui se trouvent dans le commerce sont des copies très infidèles de ma gravure, car il ne fut dessiné et peint que par M. Dumont pour un médaillon et une bague de mon épouse. Elle ne les a confiés à personne, et d'ailleurs il n'avait alors que vingt-quatre ans, et il était délicat. Lorsque je l'ai peint, il avait acquis toute sa force, et sa physionomie un caractère mâle.

Je vous ferai observer que ma gravure le représente sous l'uniforme de colonel de chasseurs, avec l'habit qu'il portait lorsqu'il fut blessé. Dans les grandes actions, il revêtait cet uniforme, et non l'habit brodé de général de division; alors ses longs cheveux étaient, ou tressés et relevés derrière les oreilles, ou plus souvent noués comme je l'ai peint; il les partageait sur son front comme font aujourd'hui les femmes.

Lorsqu'il était en grande tenue avec l'habit brodé, il avait ses cheveux très longs comme les anciens Gaulois, flottans sur ses épaules et sur son dos, sans peignes pour les retenir, tellement que lorsqu'il écrivait il était obligé de les écarter de son front parce qu'ils lui couvraient les yeux. Vous le verrez dans le petit croquis que j'ai fait pendant que nous dînions, un an avant sa mort.

Quelle singularité pour un militaire, direz-vous? et qui avait de belles manières, point original... C'est que son amante, la

jeune comtesse bretonne qui avait de superbes cheveux châtain clair les portait ainsi sans frisure, à l'usage des paysans de la basse Bretagne. Un simple ruban noir autour de sa tête les retenait écartés de son visage. Marceau, amoureux, voulut imiter celle qu'il chérissait, qui devait être sa compagne. C'était une idée chevaleresque des preux de l'ancien tems, et rien ne la lui fit abandonner. Ceci peut vous guider dans le choix que vous ferez. Je dois vous dire, — ce que ses camarades ignoraient, — que s'il se mettait en chasseur un jour de bataille, c'est qu'il risquait d'y mourir pour sa patrie, en pensant à son amante dont il avait le portrait qu'on a trouvé sur son cœur, et qu'il avait fait broder sur sa sabretasche le chiffre de son amie. « Je mourrai sur ce chiffre », me disait-il ainsi qu'à sa sœur, ce qui a été; au lieu qu'avec l'habit brodé il n'eût pas eu ce chiffre.

Je vous ai entretenu longtems sur cet objet et il ne me reste que peu de place pour vous réitérer mes remerciemens et vous engager à remplir la promesse que vous m'avez faite de vous voir l'an prochain à Nice, où il n'y a pas d'hiver, ce que vous ne trouvez pas à Paris.

Je suis votre reconnaissant,

SERGENT-MARCEAU.

P. S. — M. de Canclaux vous salue et vous prie de ne pas lui envoyer ici lady Morgan, quand vous pourrez en disposer, mais de la remettre à M. Paul de Nairac, rue Caumartin, chaussée d'Antin, n° 12.

Collection David d'Angers. — Le médaillon du graveur Antoine-François Sergent, dit Sergent-Marceau, porte le millésime de 1835. (*Musées d'Angers*, p. 160.) Sergent, conventionnel, avait épousé Marie Desgraviers-Marceau, sœur du général de division, née en 1754, morte à Nice en 1834. Retiré à Nice depuis 1830, Sergent ne vint pas poser chez David. C'est un dessin d'André Dutertre, élève de Vien, qui servit de document au statuaire pour le médaillon de Sergent. Le portrait du général Marceau gravé par son beau-frère date de 1798. Le buste de la salle des Maréchaux, sculpté par Edme Dumont, a figuré en plâtre au Salon de 1800 et en marbre au Salon de 1801. Marceau étant mort le 20 septembre 1796, les diverses représentations rappelées ici sont, on le voit, à peu de chose près, contemporaines du modèle. C'est à l'initiative de Sergent-Marceau que nous devons de posséder à l'entrée des Champs-Élysées les *Chevaux de Marly*, de Guillaume Coustou. David n'a pas modelé le médaillon de Marceau, malgré l'invitation que renferme cette lettre, mais il a donné place au général dans le frontispice dessiné pour une « Histoire de la Vendée militaire ». (*Musées d'Angers*, p. 349.)

XCVIII

Lamartine à David.

Hommage de *Jocelyn*.

4 mai 1836.

Monsieur et cher confrère,

Je ne fais jamais rien sans me souvenir de vous et sans me dire : « M. David le lira-t-il? et en sera-t-il satisfait? » Il faut bien que je pense à laisser un nom à ce beau buste que votre ciseau a consacré. Recevez donc aussi ce petit épisode de ma longue pensée poétique et puisse-t-il vous faire passer une heure de loisir. Mais recevez-le bien moins comme un hommage d'artiste à artiste que comme un bien sincère souvenir de reconnaissance et d'amitié. J'ai été il y a un mois vous chercher rue de Fleurus. Depuis, j'ai été malade, c'est ce qui m'empêche d'aller vous porter moi-même *Jocelyn*.

Tout à vous,

LAMARTINE.

Collection Henry Jouin. — *Jocelyn* parut en 1836 (2 vol. in-8°). David se sépara de l'exemplaire que lui avait offert le poète pour en enrichir Théodore Lebreton, le poète artisan rouennais dont il est parlé plus haut. Ce don du statuaire est mentionné dans la préface des *Heures de repos d'un ouvrier*, édition de 1838.

XCIX

Colettis à David.

Offre de la *Jeune Grecque au tombeau de Botzaris*. — Le maître reçoit la croix de l'Ordre du Sauveur de Grèce.

Paris, 21 mai 1836.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre le brevet et la croix en argent de chevalier de l'Ordre royal du Sauveur, que Sa Majesté le roi de Grèce s'est plu à vous décerner, en considération des sentiments de Philhellénisme dont vous avez fait preuve.

C'est un véritable plaisir pour moi, Monsieur, d'avoir été chargé de vous transmettre moi-même les insignes de cet Ordre dont l'éclat se relève par le mérite de légionnaires d'un talent aussi remarquable que le vôtre.

En vous priant d'agréer mes sincères félicitations, je saisis cette occasion de vous assurer de ma considération la plus distinguée,

J. Colettis.

Collection David d'Angers. — J. Colettis, homme d'État grec, avait reçu, dès 1830, son médaillon modelé par David. (*Musées d'Angers*, p. 137.) Le maître s'était fait admettre dans la Société hellénique à Paris, le 2 janvier 1829.

C

David à Victor Pavie.

Aloysius Bertrand.

Paris, 22 mai 1836.

Mon cher Victor,

J'ai vu le « Maçon », tu sais ce poète si naïf dont Sainte-Beuve nous a lu des vers. Il avait pris une velléité à Renduel d'imprimer son œuvre; mais il a réfléchi que la saison n'était pas bonne ; ainsi nous voilà retardés jusqu'à l'année prochaine. Est-ce humiliant pour le génie que le commerce avec sa froide raison vienne refouler dans l'obscurité de nobles inspirations !

Mille tendres amitiés,

David.

Collection Pavie. — « Le Maçon » est le surnom qu'avait donné Sainte-Beuve à Aloysius Bertrand, l'auteur du *Gaspard de la nuit,* dont la pièce la plus achevée a pour titre *le Maçon.* Il semble, d'après cette lettre, que la première rencontre de David avec le romantique Bertrand date seulement de 1836. Les relations de l'artiste avec l'écrivain sans ressource, mort à l'hospice Necker, furent des plus touchantes. Il en est longuement parlé dans la Vie du maître. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 244, 246, 353-355, 506, 523 ; t. II, pp. 189, 409-412.)

CI

David à Pavie père.

Qu'il faut respecter les opinions d'autrui. — Toute grande vie est au prix de l'audace.

Paris, le 6 juin 1836.

Non, mon cher Pavie, nous ne nous sommes pas quittés mécontents l'un de l'autre, j'aime à me le persuader; du moins de mon côté il n'est resté aucune impression de mécontentement; je pense avoir assez d'esprit de justice pour respecter l'opinion des autres quand elle est l'expression de leur conviction. Tu sais qu'en politique la nôtre a toujours été opposée, et cependant jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous. Continuons donc toujours ainsi.

Pour Dieu, cher ami, n'apportons pas de susceptibilité dans nos rapports avec nos amis; il y a assez de tribulations ailleurs; réservons-nous pour la lutte que nous sommes obligés de soutenir continuellement. Et puis, vois-tu, il faut excuser le vieux marin qui ayant affronté d'horribles tempêtes s'étonne, à tort sans doute, que d'autres les redoutent, et enfin j'ai toujours vu que les hommes qui ont accompli une grande et noble destinée savaient oser. Prends mes idées pour des utopies, mais crois à la sincérité de mon entier dévouement de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

CII

David à Pavie père.

Hélène David.

Paris, 1er juillet 1836.

Mon cher ami,

Cette nuit, Émilie est accouchée heureusement d'une fille. Jusqu'à présent, la mère et l'enfant se portent parfaitement bien.

Nous sommes très contents et très heureux. C'est pour cela que nous ne voulons pas tarder à te faire part de cette bonne nouvelle qui, j'en suis sûr, sera bien reçue par toi et nos amis Victor et sa femme.

Dans deux mois, s'il ne nous arrive rien de contraire, nous serons tous à Angers. Ce voyage nous fera du bien en nous permettant de respirer un autre air que celui que l'on respire ici. Pour moi j'en ai bien besoin.

Ton ami et dévoué de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Mlle Hélène David porte aujourd'hui le nom de madame Leferme.

CIII

Ludwig Tieck à David.

Le buste du poète. — Le marbre confère l'immortalité. — Mme David.

Dresde, 19 juillet 1836.

Très honoré ami,

Lorsqu'on reçoit de grands bienfaits et des présents, celui qui reçoit est toujours dans un certain embarras pour répliquer, pour exprimer sa reconnaissance du grand et inappréciable don qui lui a été fait. C'est dans cet embarras que je me trouve à votre égard. Le grand et puissant buste en marbre est arrivé sans aucun dommage et tout à fait bien conservé. Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement je suis allé le voir et comment tous mes amis, surtout ceux qui ont vu le modèle, ont partagé tous mes sentiments. Quelle impression ne ressent-on pas de se voir agrandi et idéalisé avec une telle puissance? Tout ce qui nous entoure disparaît et on semble sortir de son époque, tant la contemplation du buste nous transporte à l'infini et à l'absolu. Une telle image est comme un appel à la postérité et aux siècles futurs. On est presque effrayé en se disant en soi-même : « Voilà donc ton image, tes traits ! Voilà donc comment tu jettes des regards hautains, suffisants, sur tes contemporains ! »

Mais, aussi bien que je le peux, je remercie le grand artiste.

Ainsi donc mon époque reçoit mon image et la génération future la contemplera comme quelque chose de gigantesque. A la vérité, je ne suis pas ainsi, car on s'étonnerait qu'il ne soit pas sorti de mon cerveau des productions plus grandes que celles que j'ai laissées au monde.

J'ai donc fait placer le beau buste dans le Salon de notre exposition annuelle, afin que le public puisse jouir dès le jour de l'ouverture du Salon de ce magnifique chef-d'œuvre, et je suis persuadé d'avance qu'il produira une grande sensation parmi les amis, les connaisseurs et les amateurs.

Ne me regardez pas comme un ingrat si vous ne recevez en échange d'un si beau et si grand présent que cette lettre insignifiante. Je préfère l'écrire en allemand, parce que je me rappelle très bien avec quelle perfection votre aimable épouse parle notre langue; elle sera donc assez bonne pour vous traduire cette épître. Cette dame pleine d'instruction et de talents, en lisant ces lignes d'un ami, verra combien celui qui les a tracées l'estime et la respecte; avec quelle joie et quelles délices il se rappelle les heures qu'elle a bien voulu passer avec lui et sa famille, et les lectures qu'elle lui a faites ! Un homme comme David n'a pas besoin qu'on lui exprime combien on estime et on admire son talent. Le véritable artiste se suffit à lui-même.

J'espère revoir encore l'artiste et le statuaire, soit ici, soit que j'aille le trouver chez lui.

Ma famille joint ses salutations aux miennes, de même que la comtesse Finkenstein. David vit dans notre pensée et dans notre cœur, et ce n'est pas sans émotion ni sans fierté que je me nomme et signe son ami,

Ludwig Tieck.

Collection David d'Angers — Cette lettre, traduite en français par Mme David, a été publiée dans le journal *les Affiches d'Angers*, du 28 février 1837. On a vu plus haut, sous la date d'octobre 1834, que David avait modelé le buste de Tieck, de proportions colossales, en présence du modèle. C'est dans l'atelier du peintre Vogel, à Dresde, que le maître français avait exécuté cet ouvrage. Le marbre, terminé seulement en 1837, fut offert à Tieck.

CIV

Haering à David.

La médaille du romancier. — Heures de spleen. — Un poète bâtisseur. — La jeune Allemagne. — Tieck. — Chamisso. — Holtei. — Ampère. — Humboldt.

..... juillet 1836 (?).

Monsieur et très cher ami,

J'aurais avant tout à m'excuser auprès de vous d'avoir gardé un si long silence après une communication si importante.

Ce n'est pas négligence! comment pourrais-je m'en justifier? Si j'avais suivi ma première impression, je vous aurais écrit sur-le-champ une très longue lettre pleine de remerciements. Mais j'ai été obligé de m'absenter pour des affaires, et depuis lors j'ai voulu attendre l'arrivée du cadeau annoncé. Hier je l'ai reçu de M. Beüte et je viens m'acquitter de ma dette.

Si vous aviez pu me voir lorsque j'ai reçu votre lettre d'avis, vous vous seriez senti récompensé de vos peines. J'étais dans une situation d'esprit que ne peuvent avoir que des artistes ou des poètes, qui, naturellement, se trouvent quelquefois aux antipodes de la clarté et de l'inspiration. C'était une de ces époques où l'on se croit abandonné du génie, et lorsque celui-ci est absent et que le sang noir prend le dessus, tout, depuis les ailes du génie jusqu'à la plante de nos pieds, nous déplaît, nous paraît en désharmonie, de travers, comme aussi tout ce avec quoi je me trouve en rapport. Tout ce qui nous arrive alors devient intention. Tout paraît se réunir en un vaste plan pour nous écraser, nous annuler! C'était dans un de ces moments de spleen où, comme poète, je me sentais annulé, persécuté, méconnu, Dieu sait quoi! qu'arriva votre lettre.

Le célèbre David, après un voyage triomphal à travers l'Europe, après une absence de quelques années, n'a non seulement pas oublié son ami de Berlin, mais s'est rappelé de lui d'une manière qui dépasse les espérances les plus vives.

En vérité, jamais rien ne m'a plus agréablement surpris que votre lettre. Mais, mettant de côté le spleen et la vanité, j'ai été enchanté d'y trouver plus que le cadeau : votre intention!

J'ai reconnu dans le peu de lignes de votre lettre, plus qu'un compliment sincère ; j'y trouvai un souvenir personnel qui me fait vivement regretter de ne pas nous être rencontrés plus tôt, et plus souvent. Parmi tous vos compatriotes, je n'ai trouvé qu'en vous et en Ampère un élément pour lequel vous n'avez pas d'expression, et nous seulement un demi-mot. Puissions-nous nous revoir et alors pour plus longtems !

Votre cadeau a été une surprise et m'a rendu honteux. Suis-je donc une perfection telle qu'elle soit digne de la main du premier sculpteur de France? La valeur du poète est, en général, tombée très bas chez nous et celle des arts est tellement montée chez vous que ceci n'est pas une question provenant simplement de modestie. J'aurais voulu avoir une place dans votre livre d'esquisses, comme album, souvenir d'un talent ami ; mais un chef-d'œuvre pareil de la main d'un David, c'est, il me semble, trop d'honneur pour le nouvelliste allemand W. Alexis. Enfin je vous suis redevable d'un des moments les plus heureux dans cette année sombre.

Je ne puis pas décider si je suis ressemblant. Je dois en douter lorsque j'admire ce bel ouvrage dans lequel l'artiste a mis plus de noble et nette expression que ne comporte mon visage insignifiant. Ma mère me disait : « Ne t'imagine pas ressembler à cette belle tête ! » Que mes autres amis ne jugent comme ils voudront, l'ouvrage sera toujours un bel ornement dans mon appartement et un précieux souvenir d'amitié. Vous m'avez promis un exemplaire du médaillon d'Ampère ; au lieu de cela je reçois des bustes, deux gypses, des deux architectes Schinkel et Klenze. Est-ce une erreur ou une ironie amicale ? Cela ne vient pas de votre part, à coup sûr, car il est peu probable que vous ayez connaissance de la manie dans laquelle je suis tombé depuis votre départ. Je bâtis des maisons ! une petite chaumière aux bords de la mer Baltique, à Héringtdorf, endroit agréablement situé où l'on prend des bains, et portant par hasard mon nom ; le pays collineux du rivage est aussi pittoresque qu'aucun des sites du Nord. Je bâtis là, pour l'embellissement de la maison achetée, des étages, des ailes, des tours et des belvédères. Le tout en miniature ; mais les difficultés à vaincre sont si nombreuses que l'homme raisonnable est obligé de compter, afin de ne pas entreprendre au delà de ses moyens bornés.

Combien j'aimerais à vous montrer et à l'ami Ampère ces merveilles ! Un petit jardin près de la maison et une vue enchanteresse sur des vergers d'arbres majestueux peuvent transporter, sans efforts, mon imagination au milieu d'une forêt superbe. Au milieu d'une ville comme Berlin, la maison et sa situation doivent sembler admirables, Cachalmstrasse, n° 57.

Jouer à l'architecte est, au reste, non seulement une manie chez moi, mais une récréation. Notre littérature est dans un état pitoyable. La jeune école de poésie s'élève avec une arrogance que ses produits ne justifient pas. Elle se nomme la *Jeune Allemagne*. Mais je ne puis lui accorder que l'incarnation de très antiques folies. L'oreille de l'âne perce sous la chevelure élégante. Une époque qui commence par détruire tout ce qui était révéré et sans rien produire qui dénote de la vigueur, me paraît bien sujette à caution.

Personne n'approuve les mesures de police qu'employe le Gouvernement contre cette jeunesse, parce que cela lui donne une importance qu'elle n'a pas. Mais leurs attaques contre les hommes dont l'Allemagne est vaine n'en sont pas moins révoltantes. Leurs sorties juvéniles contre Louis Tieck sont abominables. David, qui a tellement distingué le digne poète que nous lui en avons tous de la reconnaissance, éprouvera à ce sujet le même sentiment.

Il paraît en littérature, à la vérité, quelques ouvrages bons et remarquables; mais tout est isolé. Il n'y a pas d'ensemble, par la raison que les opinions sur les premiers principes ne sont pas arrêtées. Pendant que les arts fleurissent, il règne dans le public une grande indifférence pour la poésie. Le poète ne sait où chercher la lumière. Nous avons perdu la croyance au passé; l'avenir, de la manière dont il s'annonce, n'est pas fait pour donner des inspirations.

Notre société littéraire vit toujours, mais sans grande impulsion. Que nous serions heureux de vous revoir encore parmi nous! Chamisso est parti pour les bains de Silésie. La poitrine est tellement attaquée qu'on était résigné à le perdre bientôt. Maintenant les médecins donnent quelque nouvel espoir. Il a préparé une édition de ses œuvres complètes avec sa biographie. Le pauvre Holtei est malheureux. Son idée d'être à la fois poète et comédien paraissait réussir à Vienne. Mais voilà son directeur qui manque, le théâtre qui fait banqueroute, et lui, à la tête d'une troupe

ambulante, court le monde. Voir un pareil talent dans la misère! Les comédiens envieux par nature ne laissent pas arriver le gentilhomme poète qu'ils veulent réformer. Vienne, avec sa censure, n'aurait pas pu lui convenir. La mort du père Ampère a effrayé quelques amis du fils. Le vieux papa a sans doute bien rempli sa tâche. A. de Humbold s'intéresse vivement à notre ami, auquel je ne vous charge pas de faire mes compliments, parce que cela s'entend et que d'ailleurs il lira ma lettre.

J'entends peu parler de mes amis suédois. Mais j'ai eu la visite de deux Anglais qui se préparaient à faire le voyage de Scandinavie d'après ma relation de voyage. Vraiment les Anglais font des pas de géans dans le progrès de l'entendement.

Je ne dis pas que je ne prenne mon essor pour aller voir mes amis à Paris. En attendant, je vous enverrai quelques-unes de mes poésies (ballades), les seuls ouvrages un peu gais que je puisse trouver. Je ne veux pas vous envoyer les produits de mon humeur noire. Conservez-moi votre bon souvenir.

HAERING.

Collection David d'Angers. — Guillaume Haering, le romancier et poète allemand qui a signé la plupart de ses ouvrages du pseudonyme « Wilibald Alexis », reçut son médaillon en 1836. Le bronze est daté 1834. La mort d'André-Marie Ampère, survenue en juin 1836 et dont il est parlé ici, nous permet de fixer l'époque approximative de cette lettre, non datée par son auteur. Du mouvement littéraire en Allemagne tracé par un témoin compétent, nous n'avons rien à dire. Les personnages nommés par Haering sont connus de notre lecteur, à l'exception de Charles de Holtei, littérateur et comédien allemand. Holtei peut être considéré comme le créateur du vaudeville en Allemagne. Il sera parlé plus loin de Humboldt.

CV

A. de Chamisso à David.

La médaille du romancier. — Béranger.

Berlin, ce 19 août 1836.

Monsieur et très illustre compatriote,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est du 18 mars, mais elle a précédé de longtemps l'envoi que vous m'annonciez et que j'attendais en avare pour vous faire mes

remerciements. J'étais, lorsque la caisse est arrivée, dans les montagnes de la Silésie, où les médecins, pour se débarrasser quelque temps de moi, m'avaient envoyé prendre l'air. J'en reviens, et ma première affaire est de serrer respectueusement et affectueusement la main qui immortalisera ma face et mon nom. Bien que les éditions de mes vers s'épuisent et se réitèrent encore dans ces temps rapides et oublieux, je ne comptais d'avenir que la portée de la mémoire des gamins qui apprennent mes vers par cœur pour les réciter à l'école.

Me voilà, de la main de David, coulé en bronze! J'accepte en humilité de cœur ce gage d'amitié, qui me rappellera les moments bien chers que m'a conservés votre bienveillance durant votre séjour à Berlin. Vous me reportiez dans ma première patrie et nous parlions ensemble de Béranger, que je respecte comme mon maître et aime comme un vieil ami. Je suis aujourd'hui vieux et cassé; j'ai fini mon temps. Cependant, je jouis du passé et du présent, résigné quant à l'avenir et plus satisfait du lot qui m'a été départi, que bien d'autres qui sont plus enviés que moi.

Daignez, Monsieur, recevoir mes humbles et affectueux remerciements et l'assurance de l'admiration de votre très humble et très obéissant serviteur,

Adalbert DE CHAMISSO.

Collection David d'Angers. — Haering, dans la lettre qu'on a lu plus haut, s'était trop pressé de considérer Chamisso comme perdu pour jamais dans les profondeurs de la Silésie. Le poète est rentré dans sa patrie d'adoption, et il parle avec une rare élégance la langue de sa première patrie. Chamisso est mort le 21 août 1838.

CVI

David à Rauch.

Offre du buste de Rauch. — Souvenirs de jeunesse. — Brandt.

Paris, 25 août 1836.

Mon bien honorable collègue,

Je viens de confier au roulage votre buste; j'ai pris la liberté de l'adresser à M. Beüte, comme il me l'avait permis une fois pour toutes lorsque j'aurais quelque chose à vous adresser.

A Rome, vos premiers ouvrages, cher ami, m'avaient déjà inspiré pour vous une bien profonde estime. Plus tard, quand j'ai connu votre noble vie, je vous ai aimé de tout mon cœur. J'ai voulu imprimer sur le marbre, d'une manière durable, les sentiments qui m'animent à votre égard. Ce buste, que j'ai tant de plaisir à vous offrir, n'est pas aussi digne de vous que je l'aurais désiré, mais vous le recevrez, n'est-ce pas, plutôt pour l'intention que pour la valeur du travail ? Il vous rappellera quelquefois l'auteur, qui vous a voué une éternelle et bien sincère amitié, et qui compte les jours qu'il a passés auprès de vous comme des jours heureux de sa vie.

Émilie me charge de la rappeler à votre souvenir et vous prie de dire bien des choses affectueuses de sa part à Mme d'Alton.

Veuillez aussi présenter à cette dame mes respectueux hommages.

Adieu, cher ami, soyez heureux et croyez à la profonde estime de votre tout dévoué de cœur,

DAVID.

N'oubliez pas, je vous prie, de présenter l'expression de mon respect à M. de Humboldt.

P. S. — J'oubliais de vous dire que nous avons un accroissement de famille : il nous est venu une petite fille et notre Robert se porte très bien.

Rappelez-nous au bon souvenir de M. et de Mme Schinkel et de M. et de Mlle Beüte.

Il y plusieurs mois que je vous ai adressé une caisse contenant votre médaillon, ceux de M. Schinkel, de Chamisso, Brandt, Tieck. L'avez-vous reçue?

Collection Eggers, à Berlin. — H.-F. Brandt, dont le nom ne s'est pas encore rencontré dans les lettres qui précèdent, est le graveur en médailles allemand. Son médaillon, modelé par David, porte la date de 1834. (*Musées d'Angers*, p. 155.)

CVII

Carus à David.

Le buste du naturaliste. — L'oreille droite. — Rietschell. — Le dernier livre de Carus. — Le buste de Cuvier. — Le congrès médical d'Iéna. — Hélène David.

Dresde, 25 septembre 1836.

Mon très cher ami,

Le buste est arrivé, ce superbe témoignage de votre affection et de votre art. Nous tous sommes ici dans l'admiration de cet excellent travail. On admire surtout, mon bon Rietschell en tête, le front et l'oreille droite. C'est qu'en effet, si l'on se place devant votre beau buste éclairé à la lumière artificielle, le soir, le caractère que revêtent ces parties et l'œuvre dans son ensemble est vraiment magnifique.

Je vous apprends que le Journal de mon voyage à Paris et sur les bords du Rhin a paru, ce Journal dans lequel j'ai essayé de dire, entre autres choses, l'estime profonde que j'éprouve pour mon ami David, estime partagée par la France entière.

Comme savant, j'ai retiré de sérieux profits de mon excursion en France, de mon séjour dans votre capitale; mais comme homme, j'ai gagné plus encore à pénétrer le cœur d'un ami tel que vous. Mon libraire a reçu l'ordre de vous faire parvenir sans retard un exemplaire de ce Journal. Vous y trouverez comme frontispice une gravure d'après votre beau buste de Cuvier.

J'étais récemment à Iéna. Nous venons d'avoir une réunion des médecins et des naturalistes de l'Allemagne. J'aurais beaucoup à vous dire de cette assemblée. Venez donc bientôt vers nous, je vous en prie. Ne tardez pas. Dieu sait ce qui peut arriver plus tard.

Vous ne doutez pas du plaisir que nous a causé l'annonce de la naissance d'une petite fille à votre foyer. L'ouvrage doit être digne de l'artiste qui en est l'auteur. Acceptez pour vous et pour Madame votre épouse, ma très chère et bien estimée amie, mes sincères félicitations et celles de toute ma famille.

N'oubliez pas de nous écrire de temps à autre. Chaque lettre de vous est pour nous une fête de famille et renouvelle pour moi

les douces impressions que j'ai gardées de mon séjour dans votre charmante maison.

Donc, au revoir. Tout à vous,

CARUS.

Collection David d'Angers. — Charles-Gustave Carus, médecin, naturaliste et peintre de paysages, dont il est parlé déjà sous la date du 6 décembre 1834, reçut de David son médaillon en bronze, daté de 1834, et son buste en marbre de proportions colossales, portant le même millésime, bien que ce dernier ouvrage n'ait été achevé qu'en 1836. (*Musées d'Angers*, pp. 151-152.) Carus avait une déformation curieuse : l'oreille droite, chez lui, était plus développée que l'oreille gauche. David n'éluda pas ce signe distinctif en sculptant le portrait de son ami. C'est à l'exactitude du statuaire dans l'interprétation de cette partie de la tête que fait allusion Carus au début de sa lettre. Nommé médecin du roi de Saxe en 1827, Carus fut chargé d'accompagner, deux ans plus tard, le prince Frédéric-Auguste en Suisse et en Italie. Le naturaliste vint en France et publia en 1836 la relation non moins humoristique que scientifique de son voyage à Paris. Les *Lettres sur la peinture de paysage* (1831) et la *Symbolique du visage de l'homme* (1853) permettent d'apprécier Carus sous son double aspect de physiologiste et de peintre. Les publications scientifiques de Carus sont nombreuses et remarquables.

CVIII

David au maire d'Angers.

Offre du modèle de la statue de Talma. — Le buste de Dumouriez par Houdon.

Paris, 5 décembre 1836.

Monsieur le Maire,

Pouvant actuellement disposer du modèle en plâtre de la statue de Talma, je m'empresse de l'offrir à la ville d'Angers. Vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien faire placer cette figure dans le foyer de notre salle de spectacle.

Vous trouverez ci-incluses les mesures nécessaires à l'architecte pour l'exécution du piédestal qui devra être en bois. Je pourrai vous envoyer mon ouvrage à la fin du mois.

J'ai été assez heureux pour faire l'acquisition d'une terre cuite exécutée par le célèbre Houdon ; c'est pour ainsi dire un manuscrit, la terre étant l'œuvre de l'artiste seul et sa première pensée. Elle représente le général Dumouriez. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer pour votre Musée.

J'ai l'honneur, etc.,

DAVID.

Cette lettre a été publiée dans le *Journal d'Angers* du 1er janvier 1837. Le modèle du *Talma*, après avoir décoré le foyer du Théâtre d'Angers, est aujourd'hui au Musée David. Le buste de Dumouriez s'y trouve également. (*Musées d'Angers*, pp. 103-104 et 212.) L'histoire de la statue de Talma, pleine d'incidents, a été racontée dans la Vie du maître. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 251, 254, 316, 317, 544, 575, 591-592; t. II, pp. 176, 484, 512.)

CIX

Henriquel Dupont à David.

Le médaillon du graveur. — Ressemblance révélatrice.

1836 (?)

Je ne puis assez vous remercier, mon cher Monsieur, d'avoir bien voulu me donner une place dans votre galerie; c'est beaucoup d'honneur pour moi.

Hier au soir, je dînais comme à l'ordinaire à mon cabaret. Un petit homme près de qui j'étais placé ne cessait de me regarder et dit à son voisin : « Je ne connais point M. Dupont, je ne l'ai jamais vu, mais je suis bien sûr qu'il est là à côté de moi »... C'était Richard.

Veuillez, mon cher Monsieur, agréer les complimens de votre bien dévoué de cœur,

H. Dupont.

Collection David d'Angers. — Cette lettre est sans date, mais le médaillon d'Henriquel Dupont porte le millésime de 1836. Richard, nommé dans cette page, est le fondeur de David. Le statuaire modela en 1834 la médaille de ce collaborateur intelligent autant que dévoué. (*Musées d'Angers*, pp. 154 et 161.)

1837

CX

David à Victor Pavie.

La plume et le ciseau.—Lenteurs du marbre.—Croquis écrits.—Profession de foi. — La prière. — L'épi donné. — Sarrut et la *Biographie des hommes du jour*. — Le *facies* de Victor Hugo. — Bustes de Lamennais et de Carrel. — Statue de Carrel. — Bustes de Berzélius et de Gérard.

Paris, le 3 février 1837.

Je suis en retard, mon cher Victor, pour répondre à toutes tes

bonnes et aimables lettres. En vérité je suis débordé par trop de sensations et d'occupations différentes qui me prennent mon temps et m'empêchent de mieux employer mes heures à traiter avec toi de ces sujets qui nous ont fait passer ensemble des instants si heureux et m'ont laissé des souvenirs ineffaçables. Je le regrette bien, surtout quand je pense à l'insuffisance de ma maudite plume qui traduit en plomb ce que ma pensée avait rêvé en or. Combien j'ai à me plaindre du sort qui ne m'a pas mis à même d'étudier l'instrument qui obéit à la pensée, car, vois-tu, la sculpture est un art trop lent; le corps est obligé de s'user pour rendre une pensée; et la poésie des objets qui nous entourent est si puissante et si abondante que je me sens toujours malheureux de ne pouvoir leur donner une forme par des moyens plus prompts que ceux de mon art.

C'est pour cela que j'écris beaucoup sur les objets qui me frappent. Que de motifs de poèmes touchants, de statues et de tableaux! Depuis que j'étudie avec attention la nature, j'aime moins les productions des hommes, à moins que ce ne soient celles des hommes qui ont été fanatiques de la nature. Mais toutes les productions qui tiennent à des modes, à des conventions, par conséquent à des systèmes, je me dérange difficilement pour les voir. Il m'est souvent arrivé d'aller dans des galeries de tableaux et d'y faire des études précieuses pour moi d'après les spectateurs qui m'entouraient. Je ne pousse pas l'exclusivisme jusqu'à prétendre que l'étude des grands maîtres soit une chose inutile; bien au contraire. Mais quand ils vous ont ouvert les yeux, formé le goût et appris à voir la nature, il faut se prosterner devant elle et lui vouer un culte de fidélité. Christophe Colomb a découvert le Nouveau-Monde, mais il n'a pas pu l'explorer entièrement. Pour revenir à mes croquis écrits, je t'en envoie un que tu trouveras joint à cette lettre. J'en ai bien d'autres qui t'arriveront successivement, s'il ne me vient pas à l'idée que cela pourrait te paraître fastidieux.

Une chose m'a longtemps arrêté, c'est la crainte de te choquer sur quelques points de tes croyances. Enfant d'un siècle positif qui, à l'aide de la science, lève un coin du voile sous lequel sont restés cachés les mystères de la nature aux yeux des générations qui l'ont précédé, le doute m'agite souvent. Je crois à un Être créateur, mais il m'est impossible de donner à ma croyance une

forme exclusive. Je m'unis de cœur à toutes les religions. Je prie auprès du musulman; je me prosterne avec le sauvage qui adore le soleil. Je pense que toutes ces différentes formes de la prière sont l'expression des types divers que le grand Être a dispersés dans la Création. L'acte sublime de la prière, de quelque manière qu'elle soit proférée, m'inspire le plus religieux respect. Je vénère l'être qui explique son cœur à Dieu, et lorsqu'exténué par les travaux de cette vie, je m'assieds au bord de mon pénible sillon, à l'ombre de la gerbe que j'ai coupée, si un de mes frères vient me tendre la main, je lui donne un épi, c'est là encore une de mes prières. Voilà ma profession de foi, cher ami. Ce qui précède pourrait servir de réfutation à la biographie que Sarrut m'a consacrée et dans laquelle on me présente au lecteur comme un homme sans croyances. Quand je n'aurais eu que ma foi dans les grands hommes qui sont, eux aussi, les types de ce qu'il y a de grand et de généreux dans la Création, c'eût été déjà, ce me semble, un motif assez sérieux de ne pas m'attribuer un caractère d'incroyance qui ne peut me convenir.

J'ai enfin commencé le buste de notre Hugo; je vais faire tout ce qui dépendra de moi pour tâcher de laisser une œuvre digne de l'admiration que j'ai pour son génie. Il est temps d'entreprendre ce travail, car la partie sensuelle du visage de notre ami commence à lutter vigoureusement avec la partie intelligente, c'est-à-dire que le bas du visage est presque aussi large que le front. Dans peu vous aurez le plâtre au Musée d'Angers.

Le buste de M. de Lamennais est déjà très avancé en marbre. C'est encore une dette d'admiration qui va bientôt être payée.

Le buste d'Armand Carrel est terminé. Je vais le faire couler en bronze et je l'offrirai à la ville de Rouen. Le buste de Carrel en bronze, cela va bien à cet homme d'une si puissante énergie! J'ai fait aussi sa statue dans la proportion de deux pieds et demi. Je le représente à la Chambre des Pairs, à l'instant où il les accuse d'avoir été les assassins du maréchal Ney!

Le buste en marbre de Berzélius (la grande figure de chimiste de l'Europe) est terminé. Je vais le lui envoyer en présent, à Stockholm.

Tu sais que j'avais modelé le buste de Gérard, peu de jours avant sa mort. J'ai l'intention de donner le marbre à l'Institut. Quand je proposai à Gérard de faire son buste, il me prit les

deux mains et il me dit: « Merci, mille fois! on me jette dans la boue et vous me relevez! »

Je ne sais bientôt plus où écrire; je quitte la plume, mais je ne cesse de penser à toi. Je te souhaite, ainsi qu'à Mme Pavie, santé, bonheur et prospérité. Émilie se joint à moi de tout son cœur.

Ton dévoué ami,

DAVID.

Collection Pavie. — David a laissé de nombreuses pages manuscrites sur des sujets de tout ordre. La plupart furent offertes par le maître à Victor Pavie qui nous a permis d'en prendre copie. Beaucoup de ces pages ont trouvé place dans notre ouvrage *David d'Angers*, etc. (t. II, pp. 3-457.) Mais nous possédons encore les éléments de plusieurs volumes. La *Biographie des hommes du jour*, par Sarrut et Saint-Edme, commencée en 1835, a pris fin en 1842. Cette publication comporte 6 vol. gr. in-8°. Une édition augmentée formant neuf volumes parut en 1847. On y trouve la notice sur David au tome III (pp. 65-69). Le maître est présenté, dans une phrase incidente des biographes, comme étranger à toute croyance, à tout sentiment religieux. C'est contre cette assertion gratuite et mal fondée que s'élève David au cours de sa lettre à Victor Pavie. Le buste de Victor Hugo, dont il est parlé ici, porte le millésime de 1837. Le poète est représenté avec l'indication du costume du temps. Le marbre fut offert au poète. Le modèle en plâtre est au Musée David, où l'artiste le déposa en 1838. (*Musées d'Angers*, pp. 162-163.) Il sera parlé ultérieurement du buste de Lamennais. La terre cuite du buste de Carrel est à Angers; le bronze est au Musée de Rouen ; la statue du journaliste, exécutée en 1839, fut coulée en bronze et placée sur la tombe de Carrel au cimetière de Saint-Mandé. (*Musées d'Angers*, p. 109.) Le buste colossal du chimiste suédois Jean-Jacques Berzélius, exécuté en marbre en 1837, fut offert au modèle. Le plâtre original est au Musée David. L'artiste avait modelé dès 1835 le médaillon du chimiste. (*Musées d'Angers*, p. 157. *David d'Angers*, etc., t. I, p. 202; t. II, p. 375.) Le baron Gérard est mort le 12 janvier 1837. Mme Ancelot a raconté la fin mélancolique de ce grand artiste. (*Les Salons de Paris*, pp. 78-82.) C'est le 8 décembre 1836 que David avait commencé le buste de son collègue « presque aveugle ». Le marbre, offert par son auteur, est à l'Institut; le plâtre original est au Musée David. (*Musées d'Angers*, p. 163. *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 378-379 ; t. II, p. 380.)

CXI

David à Victor Pavie.

Le buste de Victor Hugo. — Robert David.

Paris, 8 février 1837.

Mon cher Victor,

Le buste de Hugo est presque achevé, notre ami paraît

content. Il vient avec beaucoup d'assiduité. Nous parlons souvent de toi, et il est facile de voir qu'il t'a conservé une large part dans son cœur.

Notre pauvre Robert vient d'être très dangereusement malade. On craignait le croup, et tu sais que cette maladie ne laisse que peu d'instants pour la combattre. Enfin, le voilà hors de danger ; nous avons un poids de moins sur le cœur. Est-ce donc vivre que d'être sans cesse dans des transes mortelles au sujet de ceux que nous aimons !

A toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

CXII

David à Schnetz.

L'élection de Schnetz à l'Institut.

Paris, 24 février 1837.

Mon cher ami,

C'est demain que votre sort va se décider.

Rappelez-vous ce que j'ai toujours pensé de vous et de votre talent. Ce sera une chose bien agréable pour moi de vous donner la preuve de mes sentiments à votre endroit.

Mille amitiés de cœur,

DAVID.

Vendredi matin.

Collection Gaston Le Breton. — Victor Schnetz fut élu à l'Académie des beaux-arts le 25 février 1837. Ce billet est la réponse à une démarche faite par Schnetz pour s'assurer la voix de David au scrutin du 25 février.

CXIII

David à Victor Pavie.

La statue de Talma. — Bustes de Racine et de Rossini. — Adrien Maillard.

Paris, 5 mars 1837.

Mon cher ami,

Sous peu, le *Talma* va partir pour Angers. Il sera suivi du buste de Racine et de celui de Rossini ; ces trois œuvres vont commencer la décoration du foyer de notre salle de spectacle.

Crois à mon inviolable amitié,

DAVID.

Tu auras sans doute remis à notre ami Adrien Maillard la lettre que je lui adressais. Dis-lui encore mille choses amicales de ma part.

Collection Pavie. — Le modèle en plâtre du buste de Racine est au Musée David. Cet ouvrage date de 1832. Le maître avait sculpté dès 1830 le buste de Rossini. Le marbre avait été offert au modèle. Le plâtre est aujourd'hui au Musée David. (*Musées d'Angers*, pp. 133 et 140.) Adrien Maillard préparait, à l'époque où lui écrit l'artiste, son *Etude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers, statuaire.* (Angers, V. Pavie, 1838, in-8°.)

CXIV

Victor Hugo à David.

Le buste du poète. — Les *Voix intérieures.*

Paris, 6 juillet 1837.

Demain vendredi nous irons admirer votre nouvelle œuvre. Ma femme veut venir avec moi. Je vous porterai le livre que je viens de publier. Mais qu'est-ce que ma ciselure à côté de votre poésie?

Je vous serre la main, Victor HUGO.

Collection David d'Angers. — L'ouvrage que Victor Hugo se propose d'offrir au statuaire est son recueil *Les Voix intérieures*, publié depuis quelques jours seulement.

CXV

David à Rauch.

Le triumvirat de Weimar. — La médaille de Klenze. — Le Fronton du Panthéon. — *Riquet*. — *Gutenberg*. — *Cuvier*. — *Philopœmen*. — La Douane de Rouen. — *Le Jeune Barra*. — Groupe du général Gobert.

Paris, 16 juillet 1837.

Mon cher ami,

Je saisis avec bien du plaisir l'occasion qui se présente de me rappeler à votre souvenir.

Le jeune homme qui vous remettra cette lettre a travaillé continuellement dans mon atelier. C'est un artiste qui mérite de fixer tout l'intérêt sur sa position. Il a un caractère distingué, des dispositions très remarquables, mais il lui faudrait des moyens pécuniaires pour pouvoir étudier son art. Si vous voyez quelques occasions de lui être utile, faites-le, vous m'obligerez beaucoup, et vous ferez une bonne œuvre.

J'entends toujours parler avec un nouvel intérêt de vos productions. Mes relations très fréquentes avec l'Allemagne me mettent à même de suivre le degré d'avancement de vos glorieux travaux, mais je ne serai content que quand vous aurez à reproduire le noble triumvirat de Weimar : Goëthe, Schiller, Herder. Quand j'ai vu la Duchesse, je lui ai dit qu'il n'y avait que vous au monde fait pour représenter de pareils hommes. Je croyais avoir fait quelqu'impression sur son esprit, à cet égard, mais, mon ami, combien il y a de petitesse à notre époque froidement positive!

Je vous prie de rechercher le médaillon en bronze de M. de Klenze qui était destiné à M. Schinkel. Il paraît que vous l'avez renvoyé à Munich, ou qu'il a été donné à M. Wilibald Alexis (Haering). Vous me rendrez service en faisant en sorte qu'il revienne à M. Schinkel.

Je viens de terminer le Fronton du Panthéon. Quand la gravure en sera faite, je vous en enverrai une épreuve.

Deux statues colossales sont sur le point d'être mises à la disposition du fondeur; l'une est celle de Riquet, l'inventeur du fameux canal du Languedoc, qui joint les deux mers, et l'autre

celle de Gutenberg, destinée à la ville de Strasbourg. Je me suis occupé aussi de celle de Cuvier, en marbre, pour le Jardin des plantes, de *Philopœmen* pour le jardin des Tuileries, de divers travaux pour la Douane de Rouen et d'un jeune Tambour républicain, mourant en serrant une cocarde tricolore sur son cœur. Tous ces ouvrages seront terminés à la fin de cette saison, et l'hiver prochain je préparerai les modèles d'un monument représentant un général à cheval qui a reçu la mort en Espagne. Des bas-reliefs de batailles entoureront le piédestal. C'est cet ouvrage que j'ai l'intention d'aller faire en Italie vers le printemps prochain, et alors je passerai par l'Allemagne; peut-être nous verrons-nous?

Adieu, mille souhaits de bonheur pour vous et votre bonne famille.

Votre bien dévoué ami,

DAVID.

Émilie se rappelle à votre souvenir et vous prie de présenter ses amitiés à Mme d'Alton.

Veuillez me rappeler au souvenir bienveillant de M. de Humboldt.

Collection Eggers, à Berlin. — On a vu par la lettre d'Haering, de juillet 1836, que celui-ci n'avait pas reçu sans surprise le médaillon de Klenze. Le Fronton du Panthéon fut découvert en septembre 1837. La commande datait du 16 novembre 1830. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 321-337, 592-593.) La statue de Riquet, érigée à Béziers, fut terminée en 1838 ; celle de Gutenberg ne fut inaugurée qu'en 1840, à Strasbourg; celle de Cuvier, placée au Museum d'histoire naturelle de Paris, porte la date de 1838; celle de Philopœmen, aujourd'hui au Louvre, était achevée en septembre 1837 ; les hauts reliefs du *Commerce* et de la *Navigation*, qui décorent la Douane de Rouen, avaient été modelés en 1837; la statue du Jeune Barra porte le millésime de 1838 ; le groupe de Gobert occupera l'artiste jusqu'en 1847. (*Musées d'Angers*, pp. 106, 110, 116.)

CXVI

Hittorf à David.

Le médaillon de Percier. — Le Fronton du Panthéon.

Ce 19 juillet 1837.

Mon cher ami,

Vous m'avez fait un plaisir bien vif en m'envoyant le beau

médaillon de mon cher et digne maître. Je pourrai le contempler tous les jours, et c'est une grande jouissance que je vous devrai.

J'ai lu avec bien de l'intérêt plusieurs articles dans les journaux sur votre dernier, important et bel ouvrage; votre pensée paraît avoir été bien comprise, bien appréciée et approuvée; j'ai été bien heureux et j'espère que votre succès sera complet et unanime lorsque l'ensemble pourra être jugé : ce sera un beau moment pour vous. Que le bon Dieu vous en réserve encore plusieurs comme cela, c'est ce que je désire pour vous et pour lui.

Votre tout dévoué ami,

HITTORF.

Collection David d'Angers. — Le maître d'Hittorff est Percier, mort en 1838. Le médaillon de Percier porte le millésime de 1835. Une médaille allégorique fut composée par David en 1839 à la mémoire de Percier. (*Musées d'Angers*, pp. 160, 200.) L'important ouvrage de David auquel Hittorff fait allusion est le Fronton du Panthéon.

CXVII

Berzélius à David.

Le buste du chimiste.

Stockholm, ce 24 juillet 1837.

Monsieur et ami,

Le magnifique buste est arrivé, déjà depuis quinze jours, ainsi que le beau cortège des Humboldt, Dulong, Thenard, etc., etc., dont votre amitié l'avoit entouré. Mille et mille actions de grâces de la part de votre ami reconnoissant, qui n'a que sa reconnoissance à vous offrir en échange.

Il s'agit à présent de placer le buste d'une manière convenable. Les conseils de mes amis se croisent, de manière que je me trouve dans le même embarras, comme si je n'avois consulté personne. Heureusement que mes appartements sont de 16 pieds de hauteur, de manière à admettre que le buste soit placé assez en haut. Vous m'avez promis de venir vous-même en famille

pour voir comment on l'aura placé. J'espère que rien n'empêchera que cette promesse soit remplie.

Je vous avois adressé une lettre avec un ami, M. Palmsteds, qui devoit se rendre à Paris. Je suppose qu'il vous l'aura déjà remise.

Ma femme me prie de vous dire mille choses obligeantes de sa part.

Ayez la bonté de présenter mes respects à Mme David.

Votre ami reconnoissant et dévoué,

Jac. Berzélius.

Collection David d'Angers. — Voir plus haut la lettre de David à Victor Pavie, sous la date du 3 février 1837.

CXVIII

David à Victor Pavie.

Les *Heures de repos d'un ouvrier.* — Le Fronton.

Paris, 19 août 1837.

Mon cher ami,

Je te fais parvenir six exemplaires des Poésies de cet ouvrier de Rouen dont je t'ai déjà tant parlé. Il s'est trouvé à Rouen un imprimeur qui a compris combien la situation de cet homme de génie était intéressante. Il a publié ce petit volume à ses frais. Nous, les amis de l'auteur, nous allons tâcher de faire écouler cette édition le plus promptement possible, afin de mettre à même ce brave homme de donner un autre volume qui renfermera des vers plus en rapport avec le génie et la situation de Lebreton, car il se propose de nous initier aux souffrances de cette classe d'ouvriers que nous ne voyons que du haut de nos balcons dorés. Quelle mine à exploiter ! Que de longs et poétiques cris de douleur il fera entendre! Dieu veuille qu'il ne parle pas à des sourds !

Tu verras, ami, si tu peux placer quelques-uns des volumes que je t'envoie. Si, par hasard, tu en avais besoin de nouveaux, je t'en enverrais.

Je n'ai pas à te faire l'historique de toutes les chicanes que j'essuie de la part du pouvoir à l'égard du Fronton. Tous les journaux en ont assez parlé. Le Gouvernement ne s'attendait pas à rencontrer un artiste assez convaincu de la noble mission des arts pour résister avec une énergie imperturbable à ses tortueux caprices. J'ai d'ailleurs eu la satisfaction de recevoir les félicitations de mes amis et même de bien des personnes que je ne connais pas. Cela est certes une grande consolation, bien que le véritable patriote la trouve avant tout dans son cœur lorsqu'il a conscience d'avoir fait son devoir.

Je travaille avec assiduité pour tâcher de quitter Paris au moins pour un mois, mais ce ne sera pas avant octobre.

Adieu, mon ami ; bonne santé à toute la famille et croyez aux affectueux sentiments d'Émilie et de moi.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Chaque volume des Poésies de Lebreton coûte trois francs dix sous.

Collection Pavie. — Il est parlé des Poésies de Lebreton, *Heures de repos d'un ouvrier,* dans le commentaire de la lettre du poète artisan du 20 janvier 1836, publiée plus haut.

CXIX

David à Pavie père.

Le Fronton découvert. — Joachim Du Bellay. — *Philopœmen.*

Paris, 9 septembre 1837.

Mon cher ami,

Mon procès est enfin gagné, le Fronton du Panthéon est découvert ; c'était une bien misérable chicanerie de la part du pouvoir ; tous les coups sont retombés sur lui.

Dis à Victor que je n'ai point oublié son dessin pour l'ouvrage qu'il projette. Sous peu, je le lui enverrai. Il m'excusera de ce retard en pensant à l'encombrement de tous mes travaux.

La semaine prochaine je vais envoyer la statue de Philopœmen sur son piédestal des Tuileries.

A toi,

DAVID.

Robert et Hélène se portent toujours admirablement bien.

Collection Pavie. — Le dessin que David se propose d'offrir à Victor Pavie est le portrait de Du Bellay, qui doit figurer en tête de l'édition des *Œuvres choisies* du poète angevin, en préparation.

CXX

Victor Hugo à David.

Alberto Nota. — Le Fronton du Panthéon.

Paris, 21 septembre 1837.

Cher ami,

Je trouve votre lettre en passant à Paris et je me hâte d'y répondre.

Je serai bien charmé de connaître M. Nota, mais figurez-vous que demain vendredi je suis pris par une ancienne invitation à dîner chez notre ami Guttinguer, à Saint-Germain!

Nous sommes encore à Auteuil, toute ma famille et moi, jusqu'au 2 octobre. Si M. Nota reste à Paris jusque-là, je serai heureux de l'aller chercher chez lui ou de le recevoir place Royale. S'il part avant cette époque, soyez assez bon pour me faire dire son jour et le vôtre, et je viendrai exprès à Paris. J'y suis déjà venu exprès pour vous.

Je vous ai rendu visite au Panthéon.

Vous avez fait là un maître fronton. C'est une grande et belle œuvre pour les amis comme pour les ennemis, de loin comme de près. Je vous aime et je vous envie d'écrire des poèmes immortels avec une matière éternelle.

Je vous serre fraternellement la main,

Victor HUGO.

Collection David d'Angers. — Le baron Alberto Nota, l'un des rénovateurs de la littérature dramatique en Italie, et le plus brillant écrivain de l'école de

Goldoni, était, en 1837, administrateur du district de Casal. Venu à Paris pendant l'été de cette même année, Nota dut à l'admiration de David pour ses écrits de remporter son médaillon modelé par le maître. (*Musées d'Angers*, pp. 165-166.)

CXXI

Lamennais à David.

Textes évangéliques pour le *Christ écrivant sur le globe du Monde.*

Paris, 26 septembre 1837.

Voyez, mon cher David, si, parmi les passages suivants, il s'en trouve un qui aille à votre but. On n'a, d'ailleurs, dans l'Évangile, que l'embarras du choix.

Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. — Apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur. S. Math.

Ex fructibus eorum cognoscetis eos. — Vous les connaîtrez par leurs fruits. *Id.*

Qui petit a te, da ei. — Donnez à celui qui vous demande. *Id.*

Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est. — Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. S. Luc.

Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. — Ils n'ont point compris la parole qui leur a été dite. *Id.*

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. — Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. S. Jean.

Ego sum via, et veritas, et vita. — Je suis la voie, et la vérité, et la vie. *Id.*

Pacem meam relinquo vobis, pacem meam do vobis. — Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. *Id.*

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. — Ceci est mon précepte, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. *Id.*

Si rien de tout cela ne vous convient, on cherchera autre chose.

Votre bien dévoué,

F. Lamennais.

Collection David d'Angers. — Le maître ayant projeté de faire un dessin dans lequel serait représenté le Christ traçant sur le globe du Monde les trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité, pria Lamennais de lui fournir un texte évangélique susceptible d'accompagner son travail. Nous avons ici la réponse de Lamennais. Quel fut le verset que choisit David? Son dessin ayant été détruit, nous ne pouvons répondre à cette question.

CXXII

Augustin Serres à David.

Le Fronton du Panthéon.

Paris...., septembre 1837 (?).

Illustre collègue,

Quel faible opuscule je vous envoie en compensation du Fronton que j'ai admiré hier matin! Je suis encore sous l'influence des émotions vives que j'ai éprouvées. Il me semblait que j'avais acquis un nouveau sens, tant je sentais vivre et penser votre pierre!

Si Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme », ceux qui vous connaissent diront avec plus de raison : « Votre Fronton, c'est vous, c'est vous tout entier! »

C'est l'adoration de la Patrie se traduisant sous toutes les formes; se réfléchissant sur la figure du guerrier comme sur celle du magistrat, sur les traits du poète comme sur ceux de l'orateur, sur la tête du savant comme sur celle du prêtre!

C'est qu'en effet l'amour de la patrie est le lien commun de tous les citoyens! Il y a dans tous les cœurs une fibre qui lui appartient, et vous l'avez fait vibrer d'une manière admirable!

Illustre collègue, recevez mes remerciements pour les sensations que j'ai ressenties à l'aspect de votre chef-d'œuvre, et lisez-moi avec indulgence.

Votre dévoué collègue et admirateur,

SERRES.

Collection David d'Angers. — Cette lettre n'est pas datée, mais on a vu par la lettre du maître à Pavie père, du 9 septembre 1837, que le Fronton venait d'être découvert. Il y a tout lieu de penser que les lignes qui précèdent furent écrites en septembre. Antoine-Etienne-Renaud-Augustin Serres, membre de l'Académie des sciences depuis 1828, était non seulement l'ami du statuaire, mais encore son médecin. Serres reçut des mains du sculpteur son profil modelé en 1838. (*Musées d'Angers*, p. 168.)

CXXIII

David à Victor Pavie.

Dessin d'une *Annonciation de la Vierge.* — Le médaillon d'Adrien Maillard. — *Etude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers.*

Paris, 6 février 1838.

Mon cher Victor,

J'espérais que cette lettre te serait remise par ton père, mais il a eu hâte de retourner à Angers. Cela ne m'étonne pas, son tems était trop tristement employé ici pour qu'il pût s'y plaire. Pour ma part je regrette beaucoup que mon infernale maladie m'ait souvent privé de sa bonne et aimable société. A peine si j'ai pu passer quelques heures avec lui, puis aussitôt que j'ai pu marcher, il a fallu rentrer dans le tourbillon des affaires, des ridicules obligations sociales. Les hommes ne savent qu'inventer pour se mettre continuellement à la torture. Je maudis notre civilisation qui fait de chacun de nous autant d'esclaves. Nous sommes absurdes, mille fois absurdes !

Il y avait bien longtems que j'avais jeté sur le papier la pensée d'une *Annonciation* avec une seule figure. J'avais été frappé de l'expression, si souvent reproduite dans l'Écriture sainte, du Saint-Esprit sous la forme d'une douce colombe. Voilà ce que j'ai cherché à rendre dans le croquis que je t'envoie. Tu verras, tu consulteras les maîtres en ce genre de question, et si mon idée était approuvée, elle pourrait bien s'imprimer un jour sur le marbre, et ensuite occuper un coin dans notre église Saint-Maurice.

Dans la caisse qui contiendra le cadre que je t'envoie, il y aura une épreuve en bronze du profil de Maillard, que tu voudras bien remettre à Adrien. Tu trouveras aussi un journal de Rouen qui parle des bas-reliefs de la Douane.

J'ai lu avec bien de l'attention le manuscrit de Maillard, que tu m'avais envoyé. Je me suis permis de rectifier seulement quelques erreurs de date. Si cette biographie était celle d'un autre sculpteur, j'aurais été ravi du talent vraiment très remarquable qu'a développé notre jeune ami au cours de cet ouvrage; mais, en vérité, les éloges et les expressions me paraissent trop louangeurs pour moi. Comment oserai-je jamais donner cette

biographie à quelqu'un? Tu me demandes combien il faut en imprimer? Moi, je dirais très peu. D'abord parce qu'il ne faut pas espérer en vendre, ce serait une très fausse spéculation; ensuite une source de satires et de passions envieuses déchaînées contre moi. J'ai assez à lutter actuellement, et la tête la plus énergique n'a qu'une certaine somme de forces à dépenser dans ces tristes luttes. Il serait si important cependant d'avoir une vie calme afin de pouvoir s'occuper des arts !

Enfin, cher ami, vous ferez, toi et le bon ami Maillard, ce que vous jugerez convenable à cet égard. Ma reconnaissance pour ce que vous pensez de moi doit me faire fermer les yeux sur les tribulations qui peuvent être la conséquence de cette entreprise. Adieu, à toi de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Le projet de bas-relief, représentant l'*Annonciation de la Vierge,* ne comporte qu'un personnage. La Vierge, debout, semble écouter la voix mystérieuse d'une colombe posée sur son épaule. Sur le fond est écrit : *Ave Maria.* Le médaillon d'Adrien Maillard porte la date de 1837. (*Musées d'Angers*, p. 165.) La biographie dont s'entretient le maître avec son correspondant est l'*Étude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers*, publiée à Angers, en 1838, par Adrien Maillard. Ce travail excellent, plein de renseignements puisés à la meilleure source, a été maintes fois consulté par nous lorsque nous composions la Vie du statuaire.

1838

CXXIV

Madame Valmore à David.

La médaille du poète des *Pleurs.* — La statue de Corneille. — Théodore Lebreton.

Paris, 12 février 1838.

A quoi pensez-vous, Monsieur, de m'accabler d'une telle reconnaissance? Je ne peux ni l'acquitter ni l'exprimer, et j'en suis demeurée saisie à mon retour d'un voyage à Rouen, où je venais de parler des yeux et du cœur à l'une de vos plus belles gloires.

Si je l'avais ignoré, c'est là aussi que j'aurais appris qu'il n'y a rien au monde de meilleur que Monsieur David, et que là aussi son cœur a laissé des traces comme son génie.

Il ne devinera jamais combien il m'a été doux de trouver sa signature six fois sur les traits de sa plus honorée et plus humble servante,

Marceline VALMORE.

Collection David d'Angers. — L'allusion délicate de Mme Valmore à la générosité de David lui est suggérée par les attentions du maître à l'endroit du poète ouvrier de Rouen, Lebreton. La préface des *Heures de repos d'un ouvrier* nous révèle que Mme Valmore avait été l'une des premières à signaler au public le talent poétique de l'imprimeur sur étoffes. La dernière phrase de la lettre ci-dessus dévoile la prodigalité du maître qui a offert à Mme Valmore six exemplaires de son médaillon.

CXXV

Victor Pavie à David.

Sur le dessin de l'*Annonciation de la Vierge.*

Angers, 16 février 1838.

J'ai reçu votre cadeau, mon cher Monsieur David. Pour ce qui est licite et dans la tradition, les maîtres en cette matière jugeront, ainsi que vous le dites, et je m'inclinerai le premier devant le dogme de ma foi. Mais quelque sentence qu'ils en portent, votre œuvre restera comme une des plus suaves et des plus tendres interprétations du sujet. Overbeck bénirait cette chaste et frêle image, enveloppée de ses voiles comme son âme de son corps ; ce que chante la colombe penchée sur son épaule est un chant que les hommes n'auraient chanté jamais; les ailes de l'oiseau blanc sont communes à la femme ; l'esprit passe, et le doux corps s'en imprègne rêveusement; l'humanité tressaille dans l'enfantement glorieux, dont ce sein abrité se féconde. Qui ne pleurerait à cette vue, songeant qu'il est régénéré par là !

Mon cher Monsieur David, vous voyant croire ainsi dans le fond de votre pensée et pratiquer dans vos œuvres, je me sens plus près de vous et je vous étreins plus fort. Ce ne sont point des visions dont votre esprit se fascine dans les combinaisons de l'âme avec le cœur. Les fantaisies n'ont point cette sérénité de lignes, ce silencieux amour qui prie en écoutant. Entre cette effigie éclose de votre choix après une impatiente et respectueuse couvée, — et ces images grossières dont de vils salariés enlu-

minent pompeusement les marges les plus saintes, — je vois plus que le génie qui les relègue à vos pieds, j'y vois aussi des larmes amassées à l'autel, au temps de vos naïves et merveilleuses croyances, larmes qui ne tarissent pas, qui coulent de temps en temps, arrosant les sujets chers à votre ciseau d'une rosée inconnue aux artistes de la foule. Oh ! laissez-moi penser que Dieu vous les comptera !

L'abbé X..., prêtre haut et intelligent, sort d'ici. En sus de son admiration profonde, il ne voit rien que de très orthodoxe dans votre *Annonciation*.

Adieu, je vous embrasse, et charge Mme David des mille amitiés de ma femme ; de loin, mon père se joint à nous deux.

Victor Pavie.

Collection David d'Angers. — Le dessin du maître représentant l'*Annonciation* fait partie de la collection Pavie. (*David d'Angers*, etc., t. II, pp. 488, 510.)

CXXVI

David à Lamennais.

Offre du *Christ écrivant sur le globe du Monde.*

Paris, 3 mars 1838.

Depuis longtems j'ai essayé de composer quelques sujets principaux de la vie du Christ. Dans l'un, je voulais le représenter assis sur le Monde, écrivant avec son sang : « Liberté, Égalité, Fraternité », ce qui me semble le résumé de sa morale sublime. Nous avons foi dans cette charte divine, nous autres républicains. Nos pères l'avaient inscrite sur leurs drapeaux que la mitraille de tant de victoires a consacrés.

J'ai cherché à rendre cette grande idée dans le faible croquis que je serais heureux de vous voir accepter. En conservant ce modeste souvenir d'un homme qui vous est tout dévoué de cœur, vous comblerez de joie votre constant admirateur et respectueux serviteur,

David.

Collection Henry Jouin. — On a vu plus haut, sous la date du 26 septembre 1837, que David se disposait à exécuter un *Christ écrivant sur le globe*

du Monde. Le maître avait eu recours à Lamennais pour le choix d'un texte évangélique pouvant accompagner son dessin. L'œuvre terminée, c'est à Lamennais qu'il en fit hommage. Une réplique avec variantes fut offerte par David à Victor Pavie. Ce second travail existe; le premier dessin a été détruit. (*David d'Angers*, etc., t. II, p. 494.)

CXXVII

Lamennais à David.

Le Christ écrivant sur le globe du Monde.

Paris, 5 mars 1838.

Je ne sais, Monsieur et illustre ami, comment vous exprimer et ma reconnaissance et mon admiration. Plus je regarde, plus j'étudie votre magnifique tableau (car c'en est un), plus elle s'accroît. C'est une pensée à la Michel-Ange, simple, profonde, grandiose. Oh! oui, ce sont là les trois mots que le Christ a écrits sur le Monde, qu'il y a écrits de son sang, et qu'à peine encore savons-nous épeler. Mais quand bientôt cette féconde parole sera descendue dans le cœur des peuples, qu'ils y auront reconnu la sainte loi de l'humanité et le salut de l'avenir, tout changera et la terre sera belle alors, et la voix de bénédiction, le cri d'allégresse qui s'en élèvera comme le parfum de l'âme réjouira tout ce qui sent dans l'univers.

Tout à vous, mon illustre ami,

F. Lamennais.

Collection David d'Angers.

CXXVIII

Victor Pavie à David.

Retour sur l'*Annonciation de la Vierge*. — L'*Étude sur la vie et les ouvrages de David*, par Adrien Maillard. — Les Poésies de Lebreton.

Angers, 20 mars 1838.

Mon cher Monsieur David,

Je reviens à cette *Vierge* dont je ne puis me détacher. N'ayant

à vous payer d'un tel cadeau qu'avec les seules paroles d'une reconnaissance profonde, je sens naître le remords de ne vous en avoir point assez dit dans le temps. J'y reviens chaque matin et j'y retourne chaque soir ; c'est à genoux à ses pieds que je fais ma prière, et si cette prière lui arrive, certes ce ne saurait être sans vous traverser en passant. C'est là mon idée fixe, et souffrez que j'y reste, que sorti de ce giron où vous berça jadis l'instinct d'une foi naïve, aveugle et vagissante, fort et ferme aujourd'hui et le ciseau à la main, vous y rentrez de l'aveu d'une intelligence voyageuse, qui a fait le tour de tout avant de s'abriter quelque part. Qu'Overbeck me comprenne et que le Seigneur m'exauce !

C'est le soupir sur les lèvres et les larmes aux yeux que j'ai dû briser sur votre ordre les formes qui contenaient le travail de Maillard. Il vous importait peu, du reste, je le comprends, que ceux qui ont des yeux pour ne point voir vos œuvres épelassent oui ou non, dans une langue inconnue, des interprétations qui ne les atteindraient pas.

J'ai annoncé, vanté autant que je l'ai pu les Poésies de Lebreton, ce haut cœur qui vous aime. — Rien ! Le seul exemplaire à déduire c'est le mien, dont je vous envoie le montant joint à celui des avances que Mme David a bien voulu faire pour ma femme.

Adieu, je vous embrasse,

Victor Pavie.

Collection David d'Angers. — L'*Étude sur la vie et les ouvrages de David*, par Adrien Maillard, ayant été tirée à petit nombre et distribuée à quelques amis, les formes furent détruites à la demande du statuaire. Les *Heures de repos d'un ouvrier*, de Lebreton, avaient été envoyées le 19 août 1837, à six exemplaires, à Victor Pavie, alors libraire-éditeur à Angers. Un seul exemplaire fut vendu, et encore est-ce Pavie qui le retint pour sa bibliothèque personnelle !

CXXIX

David à Victor Pavie.

Une « ode à Riquet ». — Les lettres de Léopold Robert. — La statue de sainte Cécile. — Moll. — Le médaillon d'Hélène David. — Estampes

d'après le Fronton du Panthéon. — Cottreau le Chouan. — Savoie, l'ancien soldat de la République.

Paris, le 8 mai 1838.

Mon cher Victor,

J'ai lu et relu bien des fois ton admirable éloge de Riquet. C'est colossal ; jamais, je crois, tu ne t'étais élevé à une si grande hauteur. Clarté et sublimité de pensées, voilà ce qui distingue ton œuvre. Combien de belle et noble poésie il y a dans ton âme ! Quel avenir immense pour toi, mon ami ! Suis énergiquement le vœu de la nature ; elle t'a fait poète ; il faut lui obéir.

As-tu lu les lettres d'un autre grand poète, de Robert le peintre ? Je t'engage à lire ce touchant recueil. Il y a là de grandes et profondes réflexions sur les arts. Il faut avouer que la nature est bien barbare envers ses enfants de génie. Ceux qui apprennent aux autres hommes à l'admirer n'éprouvent que malheur, tandis que la nullité est choyée, caressée par cette nature qui n'est qu'une énigme perpétuelle, si le hasard n'en est pas la véritable expression.

Sous peu de jours, je vais écrire à l'évêque d'Angers pour lui annoncer le prochain envoi de la statue de sainte Cécile. J'ai engagé M. Moll à faire le dessin d'un piédestal qui me paraît bien conçu. Quand ce piédestal sera adopté, il faudra se presser de le faire exécuter, afin qu'il soit prêt quand la statue arrivera. Pour cette prompte exécution et pour l'adoption du dessin, il faudra que M. Morel nous aide de tout son pouvoir. Je crois que tu seras content du dessin du piédestal.

Je vais t'envoyer une caisse dans laquelle il y aura un rouleau de gravures du Fronton du Panthéon, que je destine à quelques-uns de mes amis d'Angers et de Nantes. Pour cette ville, tu trouveras facilement, je pense, une occasion. Il y aura trois médaillons de notre petite Hélène : l'un t'est destiné ; quant aux deux autres, tu me feras plaisir si tu veux bien en faire parvenir un à M. Maillocheau, et faire déposer l'autre chez MM^lles^ Boyleau. Je te demande pardon de tout l'embarras que je t'occasionne. Tu trouveras dans cette caisse un portrait de « Cottereau ». C'est cette différence de nom qui fait que nous n'avons pas pu obtenir de Mlle Coquereau tout ce que nous espérions.

Tu te souviens de notre visite à ce brave philosophe qui vit dans une cave près du Château, le nommé Savoie ? Si tu pouvais

apprendre le lieu de sa naissance (je crois que c'est Lyon), à quel âge il a pris du service, quelques particularités de sa vie, enfin quelques points des plus saillants de son histoire, tu m'obligerais beaucoup. Son souvenir m'est resté dans la mémoire. Je l'estime de ne pas avoir voulu servir le despote de son pays. Le sentiment républicain est trop noble, trop sacré pour qu'on ne se voue pas à lui de toutes les forces de son âme.

Présente mes respectueux hommages à Mme Pavie.

Ton tout dévoué ami,

DAVID.

Collection Pavie. — Un concours poétique ayant été ouvert à Béziers à l'occasion de l'inauguration prochaine dans cette ville de la statue de Riquet par David, Victor Pavie se mit sur les rangs avec une Ode qui remporta le second prix. (*Musées d'Angers*, pp. 108-109. *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 361-363. *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc., p. 199.) L'ouvrage sur Léopold Robert, auquel fait allusion David, est la publication de Delécluze intitulée : *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert, suivie de la description des quatre tableaux de ce peintre : l'Improvisateur napolitain, la Madone de l'Arc, les Moissonneurs et les Pêcheurs de l'Adriatique* (1838, in-8°). La statue de sainte Cécile, en marbre, offerte par David à la cathédrale d'Angers, date de 1837. (*Musées d'Angers*, p. 106.) Le médaillon d'Hélène David, fille du statuaire, porte le millésime de 1838. (*Musées d'Angers*, p. 170.) M. Maillocheau, MMlles Boyleau sont des membres de la famille de Mme David. Cottereau le Chouan, Savoie, le vieux soldat de la République, étaient les représentants d'une époque de luttes dont le statuaire recherchait avidement les témoins, afin de conserver leurs profils. Il avait vu Cottereau, et, celui-ci étant mort, il avait essayé d'obtenir d'une demoiselle Coquereau quelques notes biographiques sur le Chouan disparu. David suppose à tort qu'on a pris une fausse piste en s'adressant à Mlle Coquereau. Il se trompe. La quasi-similitude des noms s'explique. Les Coquereau et les Cottereau avaient combattu sous le même drapeau. Mais les uns comme les autres, aussi bien que Savoie, ne pouvaient raconter que leurs batailles, dont le souvenir demeurait confus dans leurs cerveaux usés par les années et la misère. En 1838, Savoie était mort.

CXXX

Victor Hugo à David.

Le buste du poète.

21 mai 1838.

Sous cette forme magnifique, mon ami, c'est l'immortalité que vous m'envoyez. Une pareille dette est de celles dont on ne

s'acquitte jamais ; j'essaierai cependant, non de la payer, mais de la reconnaître.

Vous êtes un homme admirable et je vous aime,

Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — Ce billet est l'accusé de réception du buste en marbre dont il est parlé sous la date du 3 février 1837.

CXXXI

David à Victor Pavie.

La statue de sainte Cécile.

Paris, 12 juin 1838.

Mon cher Victor,

Je viens de mettre une caisse au roulage. Tu la recevras franche de port. Elle contient plusieurs esquisses pour toi et une petite Vierge gothique. Ton nom est écrit sur tous les objets qui te sont destinés.

Après-demain, la caisse contenant la statue de sainte Cécile sera confiée au roulage et sous peu de jours, par conséquent, elle sera rendue à Angers. C'est alors que je te prie en grâce de surveiller le décaissement, d'engager les charpentiers à ne pas mettre les mains dessus, car ils tacheraient le marbre. Il serait aisé d'entourer avec du linge les endroits qu'ils seront obligés de saisir pour l'élever sur son piédestal. Il faudra faire venir le mouleur qui demeure dans la rue Saint-Aubin pour qu'il scelle la lyre avec du plâtre. S'il y avait des taches occasionnées par le frottement des doigts sur la statue, tu pourrais les faire enlever avec une éponge mouillée. Voilà bien des ennuis que je vais t'occasionner, mais tu es si bon pour moi que je n'hésite pas à te charger de cette corvée.

A toi de tout cœur, David.

Je te prie aussi de demander à l'Évêque qu'il donne des ordres pour que l'on ne décaisse pas la statue avant que le piédestal soit totalement achevé.

Collection Pavie.

CXXXII

David à Victor Pavie.

Le maître renonce à exécuter l'*Annonciation de la Vierge*. — Projet de groupe représentant *la Vierge et l'Enfant Jésus*. — Le respect des croyances d'autrui.

Paris, 15 juillet 1838.

Mon cher Victor,

Les réflexions qui t'ont été faites sur la composition de notre *Annonciation de la Vierge* ne me découragent pas. Je ferai une Vierge avec l'Enfant. C'est un sujet à la fois touchant et sublime. Ces deux êtres mystérieux ne sont-ils pas dignes de la vénération des hommes ? Je nourris cette idée depuis mon séjour en Italie, où la Madone est l'objet du culte d'un peuple qui sent exclusivement par le cœur.

J'abandonne donc ma première idée qui m'avait cependant vivement séduit par sa simplicité et son originalité.

Cette jeune fille et la colombe, deux êtres si purs ! Cela ne me paraissait pas contradictoire avec les dogmes chrétiens. Toutefois, je ne puis être juge dans ces sortes de matières; c'est pour cette raison que je t'ai prié de consulter des personnes instruites, parce que tout ce qui tient aux croyances des hommes est sacré pour moi, et je bannirai toujours de mes ouvrages le moindre détail susceptible d'être jugé ridicule, alors surtout que le sujet traité touche à la foi religieuse.

Je te remercie bien de penser à faire une nouvelle édition de la petite brochure de Maillard. Un si grand nombre de personnes me la demandent que je me vois forcé de t'importuner encore à cet égard.

Ton bien dévoué de cœur,

David.

Collection Pavie. — La composition du bas-relief de l'*Annonciation* ayant soulevé quelques critiques de la part de juges qui l'avaient peut-être examiné au point de vue d'une orthodoxie trop rigoureuse, David abandonna son projet, non sans quelque regret, comme on vient de le voir. Il ne donna pas suite au groupe de *la Vierge et l'Enfant*, dont il parle ici.

CXXXIII

Louis-Napoléon à David.

Projet de monument à la mémoire de la reine Hortense. — Bartolini préféré à David.

Arenenberg, ce 17 juillet 1838.

Monsieur,

Après la mort de ma mère, je m'étais adressé à plusieurs artistes, et à vous particulièrement, afin d'avoir plusieurs projets relatifs au monument que je voulais faire élever dans la chapelle de Rueil.

Je désirais surtout que ce fût un sculpteur français qui fût chargé de l'exécution ; et votre talent si connu eût été pour moi une raison de plus de vous prier de vous en charger ; mais mon père, qui entre pour moitié dans les frais, désire que ce monument soit fait sous ses yeux, et par un sculpteur qui ait connu ma mère, c'est ce qui l'a engagé à vouloir que Bartolini se chargeât de cet ouvrage.

Vous concevez, Monsieur, combien, après l'obligeance que vous m'avez témoignée, il doit m'être pénible de ne pas pouvoir accepter vos services.

Recevez, avec mes regrets, l'assurance de mes sentiments distingués.

NAPOLÉON LOUIS.

Collection David d'Angers. — Le prince Louis-Napoléon, depuis Napoléon III, avait demandé au maître, et obtenu de lui, qu'il modelât une esquisse de la statue de la reine Hortense. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 387 ; t. II, p. 492.) Cette esquisse fait partie de la collection Pavie. La reine Hortense, décédée le 5 octobre 1837, au château d'Arenenberg, en Suisse, avait exprimé le vœu que ses restes fussent déposés auprès de ceux de sa mère, l'impératrice Joséphine, dans l'église de Rueil. Le monument que firent élever dans cette église l'ex-roi de Hollande et son fils, le prince Louis, fut inauguré 20 avril 1846. C'est Bartolini qui avait exécuté la statue de la Reine. (*Rueil*, par Jacquin. Paris, 1846, pp. 95-99.) Cette œuvre, ayant déplu au prince Louis, fut remplacée par une statue nouvelle, due au ciseau d'Auguste Barre.

CXXXIV

Charlet à David.

La chaire de professeur de dessin à l'École polytechnique. — *Philopœmen*.

Paris, 8 août 1838.

Quoique tu me regardes comme le dernier des citoyens français, ou plutôt que tu ne me regardes plus, ce qui ne me regarde pas, attendu que je n'enregistre pas ces puérilités de la vie humaine, j'ose encore lever mon front d'esclave vers toi, parce que je sais que tu es bon dans le fond, et que j'ai toujours eu pour ton talent une haute estime. Car, Dieu merci, ce n'est pas pour te le reprocher, mais j'ai osé braver la fureur des Atrides et me prendre aux crins avec le dernier des Épaminondas, pour défendre ton *Philopœmen*, que ces hauts titrés regardent comme un crapaud du faubourg des allumettes. J'ai beau leur crier : « Mais au moins il est vivant, mais ce n'est pas un mannequin d'Agamemnon, mais voyez donc ce dos, ces bras, cette poitrine, mais cela est une magnifique étude, cela palpite, c'est de la vie enfin, la vie ! ce principe premier de toute chose... » Enfin je me suis fait traiter de faiseur de bons hommes et d'ignobilité d'homme ne comprenant pas le beau, d'âme sans élévation. Mais comme je le dis plus haut, je n'enregistre pas ces puérilités.

Mais ce n'est pas de tout ceci qu'il s'agit. Dépose un instant ton faisceau consulaire et veuille m'écouter, car dans ta poitrine de fer un cœur d'honnête homme doit encore battre avec chaleur. Voici ce qui m'amène. L'Institut va être appelé à ajouter un candidat de son choix à côté de celui proposé par l'École polytechnique ; je me suis mis sur les rangs. Du côté de l'École un candidat prétend avoir toutes les voix, c'est M. Dulong fils, qui n'a que le titre de fils de Dulong, reconnaissant sa profonde impuissance, mais qui dit : « Je suis le fils de Dulong. » Moi j'ose dire que cette exploitation de l'hérédité, dans ce cas, est encore plus ridicule que celle de la Chambre des pairs, ajoutant à cela que M. Dulong, parce qu'il s'appelle Dulong, vient, sous l'influence de M. Arago, d'être nommé professeur de dessin aux Ponts et Chaussées (2,000 francs). Or, il ne se contente pas de cela, et veut encore, en

exploitant l'ombre de son père, se faire nommer à l'Ecole polytechnique.

L'Institut peut joindre un nom, mais, de ce côté, Langlois, digne et honorable Atride (fils d'Io et du centaure Chiron), s'empresse de se mettre sur les rangs, et je ne doute pas qu'il n'ait l'avantage sur moi, parce qu'il est de l'Institut.

Pourtant, une réflexion fort sage et fort juste peut être faite. Depuis nombre d'années le cours de dessin de l'École ne produit rien; les maîtres y viennent faire leurs factions, puis les élèves dorment dans le poste à l'ombre et sous la protection d'Agamemnon, d'Ajax et de Patrocle. M. Arago et quelques hommes supérieurs ont reconnu la profonde nullité de ce cours, et voudraient *lui* redonner de la vie ; ils ont pensé que j'étais leur homme; moi je ne recule pas, je pense aussi pouvoir y rendre service, et cela avec désintéressement, car on a 1,500 fr. de traitement.

Voici ce qui me fait penser que je puis être une spécialité en cette circonstance, c'est que ces jeunes gens ne sont pas destinés à la peinture et à la sculpture. Il ne leur faut que des choses nourrissantes pour leur avenir. Les trois quarts sont pour le génie militaire et l'artillerie, donc il faut qu'ils soient en état de rapporter des matériaux pour l'histoire militaire du pays. Il leur faut quelqu'un qui leur apprenne à poser vigoureusement un homme sur ses pieds et à ne pas chercher les Grecs quand on leur demandera un Turc. Un homme qui traite avec quelque rapidité et une figure et un bout de paysage, qui, enfin, sans leur faire mépriser le père Laocoon, leur dise : « C'est beau, c'est très beau, mais faites ce qui remue autour de vous, car nous devons nous transmettre tels que nous sommes à nos descendans, pour qu'ils ne nous représentent pas en Romains avec des perruques à 36 marteaux. »

Tu me comprendras, j'en suis certain, car je crois être un peu dans ton sentiment comme art, et quoique tu me regardes comme le plus abruti des esclaves, je suis certain que tu parleras en mon sens avec tes amis, si tu en as, car, vois-tu, dans ce monde, les amis sont comme les fiacres, on ne les trouve que quand il fait beau. Et moi je les compare à ces billets donnés à des amis, et sur lesquels l'auteur compte; mais vienne l'orage du parterre, mes gaillards sont les premiers à dire que l'auteur est un brave garçon, mais que c'est détestable, et ils sifflent des premiers pour

ne pas avoir l'air d'être des billets donnés. Si je n'avais pas entendu des hommes estimables dire : « Je suis l'ami de David, c'est un homme de talent, mais ce *Philopœmen*, ha ! dame ! hô ! hê... Voyez les antiques... il y a bien du talent... certainement... Oui ! mais c'est détestable !... comme goût... », je ne te ferais pas ces réflexions d'une harmonieuse philosophie.

Donc, il faut souvent préférer certains ennemis à certains amis. C'est ce qui me fait venir à toi, quoique tu sois mon ennemi. Je ne te demande pas ta voix sans réflexion, tu jugeras. Continue à ne pas me regarder puisque cela t'arrange et que cela m'est indifférent. Le tems est plus fort que toi, je le laisse faire. Ne me réponds pas parce que tu ne dois pas me répondre. Fais ce que te dictera ta conscience que seulement j'ai voulu éclairer pour te mettre à même de juger.

Prends la présente en bonne part et parfaite cordialité, fais encore *Philopœmen* et tu pourras compter sur ton ennemi intime.

Adieu,

CHARLET.

Collection David d'Angers. — Charlet et le maître étaient liés de longue date avant 1830. La révolution de Juillet les sépara. Toutefois, ils ne cessèrent pas de s'estimer mutuellement, et le statuaire a laissé sur son ami plus d'une page touchante. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 392-393; t. II, p. 159.) Nul doute que l'auteur du *Philopœmen* n'ait chaudement soutenu la candidature de Charlet, qui obtint la chaire de dessin qu'il convoitait... aux appointements modestes de 1,500 francs.

CXXXV

Rauch à David.

Humboldt. — Le monument de Gœthe. — Les *Victoires* de la Walhalla. — Le monument de Gobert. — La statue d'Albert Durer. — *Amazone en lutte avec un léopard,* par Kiss. — Les bustes de Tieck et de Carus.

Berlin, 13 août 1838.

Mon très cher ami et honorable collègue,

D'après ce que racontent les journaux et nos artistes, aussi bien que les voyageurs qui ont occasion de passer par votre atelier, où ils voient et admirent vos travaux, votre activité est

prodigieuse. De plus, vous êtes heureux au sein de votre famille, où notre ami M. le baron Alexandre de Humboldt aura l'obligeance de vous remettre ces lignes qui n'ont d'autre but que de me rappeler à votre souvenir et à votre toujours chère amitié.

La grande duchesse de Weimar m'a parlé souvent de vous à propos du monument de Gœthe, Schiller, etc., et de l'intérêt que vous portez aux hommes illustres, à quelque nation qu'ils appartiennent. Mais personne ne partage avec Elle ce noble enthousiasme susceptible de réaliser dans notre patrie des monuments dignes de la postérité. Cette noble dame est trop peu secondée dans ses projets.

Je suis toujours occupé par les marbres et les modèles des six *Victoires* destinées à la Walhalla, et le marbre du *Danube*, pour S. M. l'empereur Nicolas, et outre ma demi-douzaine de *Victoires*, j'en dois faire deux autres en bronze appelées à prendre place dans le jardin de Charlottembourg. On coulera bientôt la statue d'Albrecht Durer à Nurenberg et le groupe des deux premiers princes de la Pologne Miecislas et Boleslas. Les costumes de ces trois derniers sujets sont très favorables à la sculpture, et je me flatte d'en avoir profité. Les princes polonais se rattachent au onzième siècle. Durer appartient au seizième, et j'ai pu l'étudier d'après ses propres tableaux du Musée de Vienne.

Vous me parlez dans votre dernière lettre d'un monument équestre que vous pensez faire en Italie. Mais, plus récemment, j'ai appris que vous vous occupiez du modèle de ce groupe, ce qui m'a causé un vif plaisir, car vous ne trouveriez pas de chevaux aussi parfaits en Italie que ceux qui existent autour de vous, à Paris. En tout cas, je ne puis que vous féliciter d'avoir à exécuter une œuvre aussi intéressante que l'est ce travail qui achèvera de fonder votre gloire.

Un de mes premiers élèves, M. Kiss, né dans la haute Silésie, est occupé en ce moment à un groupe colossal représentant une Amazone à cheval en lutte avec un léopard qui va bondir pardessus la monture de la guerrière. La composition est très heureuse. L'exécution, qui révèle un réel talent et des connaissances profondes, bénéficie de l'étude de nos superbes chevaux. Je ne crois pas que dans ce genre on ait fait rien de meilleur.

J'ai projeté depuis six ans un monument de Frédéric le Grand, par ordre du Roi, et j'ai déjà modelé différentes esquisses, mais

sans succès, quoique ma première esquisse ait eu la fortune de plaire à tout le monde; mais on ne finit pas de décider l'exécution du monument. Je mourrai comme vous sans avoir eu la satisfaction de me voir confier le sujet que j'estime le plus favorable à l'art du sculpteur.

A Dresde, j'ai vu avec une très grande satisfaction vos deux superbes bustes de L. Tieck et de M. Carus, lesquels j'estime être vos meilleurs portraits.

Ma famille vous remercie de votre aimable souvenir, et me charge de renouveler ses hommages à Madame votre chère épouse, de même que je vous prie pour ma part de l'assurer de mon amitié et de mes souhaits de bonheur.

Recevez l'assurance de l'entier dévouement de votre sincère ami et collègue,

RAUCH.

Collection David d'Angers. — Il est parlé plus haut, sous la date du 6 décembre 1834, de la participation de Rauch à la décoration de la Walhalla. La statue d'Albert Durer a pris place dans ce temple.

CXXXVI

David à Victor Pavie.

Le peuple de Béziers. — Médaillon de Bouchotte. — La cathédrale de Metz. — Un pêcheur à la ligne. — Le soleil du Midi. — Philosophie. — Les Pyrénées. — Rêverie. — La statue de l'Humanité.

Montpellier, 5 novembre 1838.

Mon cher Victor,

J'ai quitté Béziers le 23 octobre et fait mes adieux à mon cher *Riquet* qui est là sous un beau ciel au milieu d'une population pleine d'enthousiasme pour les grands et nobles souvenirs. Ces bons habitants ont fêté le sculpteur du grand homme d'une manière presque impossible à décrire. Le peuple, qui partout a seul une âme impressionnable, s'est chargé d'exprimer ses sentimens à ton ami. Toutes les nuits il venait sous mes croisées chanter des hymnes qu'il avait composés pour moi. Et souvent quand je passais dans les rues, il tombait à mes pieds des couronnes de lauriers. Tous les hommes se découvraient devant moi.

Ordinairement, dans les fêtes publiques, le peuple est spectateur : là il s'est fait acteur. Cette fête a eu un caractère original.

Voilà bien des lieues que nous faisons depuis notre départ de Paris. J'ai joui à plein cœur de la vue du Nord, et ensuite de ce beau pays méridional qui est comme une préface de l'Italie. A Metz, j'ai éprouvé une vive impression en revoyant une cité que j'avais traversée avec toi. J'ai fait le portrait du célèbre Bouchotte, ministre de la Guerre du tems de la République. Je suis bien heureux quand il m'est possible de serrer la main de ces géants, témoins d'une si grande et si noble époque. J'ai visité dans tous ses détails la magnifique cathédrale que nous avions tant admirée ensemble. J'ai aussi revu, non sans sourire, le même homme auprès duquel nous nous étions arrêtés si longtemps sur un pont où il était occupé à pêcher à la ligne. Je l'ai retrouvé à la même place, prenant plaisir à la même chose. Rien de changé, sauf que lorsque nous l'avions vu il portait un chapeau ciré et une veste, tandis qu'actuellement il est vêtu d'un gilet de tricot et coiffé d'un bonnet de coton. L'homme, cette chrysalide humaine, tourne incessamment dans le même cercle. Il y a deux mille ans, un autre pêcheur devait se trouver là, tenant une ligne, selon toute vraisemblance ; seul le costume a changé. C'est pour cela, il me semble, que les artistes devraient ne s'occuper que de l'homme tel qu'il est sorti des mains de la nature, sans prendre souci de la défroque, qui n'est que l'expression d'un caprice et de la bizarrerie de la créature.

J'ai éprouvé un bien vif bonheur en revoyant la promenade du Pérou à Montpellier. J'ai assisté à un beau coucher du soleil. Le ciel était pur comme il l'est dans le midi de la France. Il me semblait que mon être grandissait et s'élevait vers ce ciel ; mes poumons aspiraient, en se dilatant, l'air si pur, si onctueux de ce beau climat. Cette impression d'élévation vers le ciel est toute physique. C'est par une raison contraire que sous un ciel couvert et brumeux, il semble que vous ayez sur la tête une calotte de plomb qui vous refoule vers la terre et vous oppresse. Quand on est impressionné par les merveilles de la nature éclairée par un beau ciel, on est porté à penser qu'un être microscopique tel que l'homme sonde les profondeurs aériennes et terrestres. Il grandit alors de toute sa petitesse, c'est-à-dire d'une manière incommensurable. L'essence immatérielle qui anime son cerveau est donc

une portion de l'infini, et il est donc juste de penser que quand la main invisible qui met en mouvement la matière l'a quitté, cette matière est gisante et inerte comme la feuille jaunie avec ses fibres desséchées ou comme la barque vermoulue privée de son pilote. C'est en face de la mer, des montagnes et du ciel, devant ces pages sublimes, qu'il est impossible que l'homme ne lise pas sa destinée future.

Je suis enfin entré dans le cœur des Pyrénées, j'ai vu l'Espagne à sa frontière. A Laruns, je suis allé visiter la carrière de marbre de Louvie. Elle produit l'effet, vue de loin, d'une blessure faite dans la montagne; on dirait une tache d'argent. Les nuages font une ceinture à cette montagne, tandis que son sommet émerge dans la lumière. C'est à la base de la montagne que l'homme accroche son habitation. C'est là qu'il trouve ces mines de cuivre et de fer qu'il exploite, mais la cime élevée est inaccessible pour lui. Ainsi des fières pensées du génie qui sont en relations avec le ciel et bien souvent intraduisibles pour l'humanité.

Que de générations passent et vivent à l'abri de ces hautes montagnes avec les seules aspirations végétatives, à l'exemple de ces brebis qui dévorent l'herbe et les fleurs que produit le sol! Quel mystère que celui qui pousse des hommes à s'approprier, avec le secours de la poudre à canon, des blocs de marbre dont les Deucalions vont s'emparer pour créer un monde de statues, rendre visibles, consacrer les traits des hautes intelligences qui sont la gloire ou l'opprobre du genre humain! Les unes électriseront les jeunes âmes et leur montreront la route du beau et du vrai; les autres feront détester le vice en le présentant dans toute sa laideur. Ces pages de marbre blanc attendent le sublime écrivain, au cœur pur, mais elles auront aussi leur destinée. L'une appellera l'admiration sur le sujet traité par l'artiste; l'autre sera l'objet de malédictions, quoique d'une matière aussi pure et aussi transparente que la première. C'est la forme qui particularise le marbre sculpté. N'en est-il pas de même pour l'homme? Par instants, des blocs se détachent d'eux-mêmes de la montagne et roulent, entraînant dans leur chute la chaumière qui donnait asile à une humble famille. Le sculpteur regarde ces masses avec admiration, les mesure, et sa puissante volonté leur donnera la forme des dieux ou des héros. J'ai longtems rêvé devant ces colossales masses de rocher qui, après avoir si longtems menacé le

ciel, tombent, encore noircies par les orages, et s'arrêtent à la portée de la main du statuaire, assez semblables au grand homme qui vient poser devant l'artiste.

Toutes les maisons des villages environnants sont construites avec du marbre. J'avoue que j'éprouvais un sentiment pénible en voyant cette belle matière employée ainsi en grands blocs, servir à clore des écuries, des toits à porcs. Combien de représentations possibles de grands hommes sont là souillées par des ordures! Mais que la main paternelle du statuaire vienne, la croûte immonde, fangeuse disparaîtra, et le marbre reprendra son éclat. Il sera digne de la forme qui viendra l'animer. N'en a-t-il pas été souvent ainsi à l'égard de certains hommes malheureux et méconnus dans leur jeunesse qui, ensuite aperçus et compris par un être bon, sont devenus des guides pour leur époque ?

Souvent, en contemplant une de ces montagnes de marbre, je sculptais, par la pensée, la statue de l'*Humanité*. Sa tête dans le ciel aurait les étoiles pour couronne, et cette tête se reposerait sur une harpe tenue par la main gauche du personnage. Les quatre Parties du monde, représentées par des enfants, seraient sur son vaste giron; l'Afrique et l'Amérique apparaîtraient encore suspendues à ses mamelles, tandis que l'Asie et l'Europe essaieraient d'atteindre aux cordes de la harpe avec leurs faibles mains; la dernière tiendrait un livre dans sa main droite. La grande figure de l'Humanité aurait pour attribut la plume qui lui sert à écrire le code de l'émancipation. Les pieds de l'Humanité toucheraient à la terre. L'eau serait représentée par les torrents qui arrosent les montagnes; le feu par les forges qui brûlent continuellement pour façonner le fer qu'on en extrait; les nuages voileraient sa noble tête et seraient le symbole des vicissitudes humaines.

Nous partons pour Bordeaux, et si rien ne dérange nos projets nous passerons par Angers. Toutes les nobles et grandes inspirations recueillies au milieu de cette admirable nature ont besoin d'être scellées par les précieuses effusions du cœur. Il me tarde d'être assis dans une certaine salle de la rue Saint-Laud, auprès de bons amis. Ainsi, vers une quinzaine, nous espérons être parmi vous.

En attendant le plaisir de vous serrer dans nos bras, nous vous souhaitons une bonne santé à tous et nous vous prions, Émilie et moi, de croire à notre inaltérable amitié.

Tout à toi de cœur, DAVID.

Je suis tellement pressé que je ne relis pas ma lettre. Je ne sais ce que tu penseras de ce barbouillage peut-être incohérent.

Collection Pavie. — Nous avons relevé sur les carnets du maître une page relative aux carrières de Louvie, publiée par nous, dans *David d'Angers*, etc., t. II, pp. 341-342. Cette page date de 1836. Deux ans plus tard, au même lieu, David éprouve les sensations qui l'avaient agité une première fois et il fait Victor Pavie le confident de ses pensées sur le marbre statuaire. L'inauguration de la statue de Riquet, à Béziers, avait eu lieu le 21 octobre 1838. Le médaillon de Bouchotte porte le millésime de 1838. (*Musées d'Angers*, p. 167.)

CXXXVII

Lady Morgan à David.

L'écrivain irlandais fixé à Londres. — Son buste sculpté par David. — Un portrait de lady Morgan, par sa nièce. — Demi-cécité. — Les *Voyages* d'Alexandre Dumas.

London, 10 décembre 1838.
Williems Street, Belgrave square.

Mon cher Monsieur David,

Vous croyez peut-être que je suis femme à oublier un des plus aimables hommes, et le plus illustre artiste de la France! Ne vous flattez pas! Vous ne serez jamais quitte de ma reconnaissance et comptez que, quelque beau jour, quand vous m'attendrez le moins, vous me trouverez à votre côté vous renouvelant mes remerciements pour le bel ouvrage par lequel vous avez bien voulu me recommander à la postérité. Voilà votre buste en face de la table d'où je vous adresse ce petit billet.

J'ai quitté l'Irlande à tout jamais! Le buste a été mon compagnon de voyage, comme il est la gloire de ma maison à Londres. Venez voir les hommages offerts à votre génie par tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de goût, dans cette vaste capitale du monde entier! En attendant, acceptez, je vous prie, un portrait fait d'après le même modèle que vous avez tant embelli. C'est seulement donné en étrennes pour me rappeler à votre souvenir; c'est fait par une de mes chères nièces (sœur cadette de la petite Sidney qui, depuis que vous l'avez vue, a été l'épouse la plus heureuse, comme elle est maintenant la veuve la plus désolée :

voilà, hélas! la vie). Veuillez bien présenter mes compliments très distingués à Madame votre épouse, dont je désire beaucoup faire la connaissance, et croire pour vous, mon cher Monsieur David, tout ce que l'estime et l'admiration peut dicter.

Sydney Morgan.

P. S.—Sir Charles se porte à merveille et me charge de toutes sortes d'amitiés de sa part. Je suis, moi, très bien portante aussi, mais devenue si aveugle que j'ai de la peine à tracer ce griffonnage, et je crains que ma petite gloriole d'auteur soit éclipsée pour toujours. De la sorte vos journaux n'auront plus d'occasion de m'attaquer comme ils l'ont si souvent fait, surtout à l'occasion de mon dernier ouvrage sur la France. Cependant, j'ai toujours aimé la France, et j'ai toujours dit la vérité, ou ce que j'ai cru l'être.

Je ne vois plus ce que j'écris ! Rappelez-moi à Alexandre Dumas; je viens en ce moment de lire ses jolis *Voyages*.

Collection Henry Jouin. — Sir Charles, désigné ici par son seul prénom, est le mari de l'écrivain, sir Charles Morgan, médecin et littérateur, qui avait épousé miss Sidney Owenson, en 1811.

1839

CXXXVIII

David à Victor Pavie.

Les joies du foyer. — La statue de Barra. — Le Salon de 1839. — Bustes d'Arago, de Lamennais, de Destutt de Tracy, de l'abbé Grégoire et de Mlle Mars.

Paris, 5 février 1839.

Mon cher Victor,

Je n'ai que quelques minutes pour t'écrire par cette occasion qui se présente; et j'en profite pour te dire combien nous sommes heureux, Émilie et moi, d'avoir appris que Mme Pavie était heureusement accouchée d'un garçon. Voici, mon cher ami, un bien puissant motif de bonheur et de consolation pour vous deux. Avec le monde intérieur que l'on se crée en famille, on peut aisément se passer du monde extérieur, et cela est une grâce bien généreuse du ciel. Pour moi, qui ai déjà une longue expérience

de la vie, il n'y a pas de jour que je ne rende grâce au ciel de m'avoir si heureusement favorisé sous ce rapport.

Je travaille avec la plus grande ardeur pour le Salon prochain. Le petit *Tambour* est totalement terminé, et j'espère pouvoir envoyer à l'exposition les bustes en marbre d'Arago, de Lamennais, de Tracy, de Grégoire et de Mlle Mars.

Dis bien des choses affectueuses de la part d'Émilie et de la mienne à ton père, et présente mes respectueux hommages à Mme Pavie. Émilie me charge de la rappeler à son bon et aimable souvenir.

Ton bien dévoué de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — La statue en marbre du *Jeune Barra* porte le millésime de 1838. Le buste en terre cuite de Lamennais date de 1837; le marbre est de 1839. Le buste de Destutt de Tracy fut également modelé en 1837 et traduit en marbre en 1839. Celui de l'abbé Grégoire, objet de nombreuses répliques, est daté de 1828. Celui de Mlle Mars avait été modelé en 1825. Le marbre ne fut exécuté qu'en 1839. David se tint parole : les divers ouvrages dont nous venons de parler, ainsi que le buste d'Arago, furent exposés au Salon de 1839. (*Musées d'Angers*, pp. 108, 123, 126-127, 164.)

CXXXIX

Sainte-Beuve à David.

Le buste d'André Chénier.

Ce samedi 2 mars (1839 ?).

Mon cher David,

Voici un André Chénier. J'ai noté au tome II, p. 94, quelques vers qui me semblent résumer toute sa vie : vous les trouverez encadrés au crayon. J'irai d'ailleurs en causer avec vous un jour du commencement de la semaine prochaine, et voir le nouveau demi-dieu naissant. Théodore en est enchanté.

A vous de cœur,

SAINTE-BEUVE.

Collection David d'Angers. — Le buste d'André Chénier, sculpté par le maître, porte la date de 1839. David avait sans doute conçu le projet de graver sur le socle quelques vers du poète ayant un caractère autobiographique.

(*Musées d'Angers*, p. 171. *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 164, 380, 381.) Le passage visé par Sainte-Beuve dans l'édition Renduel (1833, 2 vol. in-8°), est tiré de la XVIe Elégie. Il comporte les neuf vers qui suivent :

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime !

CXL

David à Rauch.

Une lettre d'introduction. — L'*Étude sur la vie et les ouvrages de David* par Adrien Maillard. — Humboldt. — Schinkel.

Paris, 12 avril 1839.

Mon cher et honorable ami,

Un des hommes pour lequel j'ai la plus haute estime, M. Vialard, banquier à Montpellier, va voyager dans votre pays. Il a le plus vif enthousiasme pour tout ce qui est beau et noble dans les productions du génie. C'est pour cette raison que je lui donne cette lettre d'introduction auprès de vous afin qu'il puisse admirer vos ouvrages. Admettez-le donc au milieu de vos chefs-d'œuvre, et vous verrez qu'il a une âme faite pour les comprendre et les apprécier.

Je suis heureux aussi de pouvoir profiter de cette occasion pour me rappeler à votre bon et cher souvenir et vous dire que vous êtes bien souvent le motif de notre conversation, à Émilie et à moi. Combien nous désirons vous revoir à Berlin ! Souvent je me suis cru à la veille de réaliser ce désir, mais l'impérieuse nécessité des travaux est toujours là avec son inflexibilité, et force est à moi de me soumettre.

Quand on considère l'art comme un moyen de plaider la grande cause de l'humanité (ce rêve de toute ma vie), on se sent le besoin de travailler afin de présenter aux hommes quelques

sujets que le cœur a conçus, car les artistes ont, ce me semble, une bien haute mission philosophique à accomplir.

Je prie M. Vialard de vouloir bien vous remettre une petite brochure qui vient de paraître. Cette biographie de votre ami, quoique écrite avec trop de bienveillance en ce qui touche mes ouvrages, est juste cependant sous le rapport des idées politiques qui ont toujours été le mobile de ma vie d'artiste.

Depuis longtems je m'étais procuré votre biographie. C'est une chose bien agréable d'être initié à quelques détails de la vie privée d'un homme que l'on aime.

Je suis toujours très heureux d'apprendre des nouvelles de votre santé et d'entendre parler des beaux ouvrages qui sortent de votre ciseau. Continuez toujours avec le même succès, mon ami, et croyez à tous mes sentiments de profonde estime et d'amitié de cœur,

DAVID.

Veuillez me rappeler au souvenir bienveillant de M. de Humboldt, et ne m'oubliez pas non plus ainsi qu'Émilie auprès de votre ami Schinkel et de sa famille.

Collection Eggers, à Berlin.

CXLI

David à Pavie père.

Victor Pavie. — Que l'activité intellectuelle exige le séjour de Paris.

Paris, 4 mai 1839.

Mon cher ami,

Après un trop court séjour ici, voilà déjà notre cher Victor qui nous quitte. Je ne puis me taire sur le vif regret que j'éprouve de voir sa haute et noble intelligence toujours éloignée d'un centre d'émulation où il serait si bien fait pour tenir une place extrêmement convenable, avec un génie si éminent et une âme si pure !

Que de beaux et nobles ouvrages seraient légués au monde! Assez d'âmes souillées par les errements vicieux de notre pauvre

société l'infectent de leurs productions, pour qu'on se sente pénétré d'un profond sentiment d'amertume en voyant un semblable esprit aller lutter contre les irritantes et paralysantes influences de la province. Pourquoi n'a-t-il pas été compris? Pourquoi ce jeune arbre est-il obligé de végéter sur un terrain si ingrat? Dieu le sait. Ce qui est de toute évidence pour moi, c'est qu'il y a dans ce noble cœur et dans cette belle âme si ardente tout un avenir de grandes œuvres littéraires, et que cet homme n'est pas à la place que la nature lui avait assignée.

Enfin, mon ami, il va te revoir, ce qui est pour lui un bien grand bonheur, car il comprend toute la tendre sollicitude de ton affection à son égard, et s'il ne peut se livrer entièrement aux impulsions de son talent, du moins sous le rapport des affections du cœur il n'a rien à désirer.

Adieu, cher ami, crois toujours aux sentiments d'affection et d'entier dévouement que nous te gardons Émilie et moi.

A toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

CXLII

David à Victor Pavie.

Le statuaire Leysener. — Une existence d'artiste à reconstituer.

Paris, 5 juillet 1839.

Mon cher Victor,

J'ai reçu avec le plus vif intérêt ta bonne lettre par laquelle tu m'apprends que la santé des êtres qui te sont chers est bonne. C'est déjà une chose bien importante que le calme heureux du cœur, surtout pour un homme qui, comme toi, ne vit que de cette vie-là.

Eh bien, es-tu parvenu à trouver des renseignements satisfaisants sur Leysener? Je suis vraiment émerveillé quand je pense qu'un artiste aussi distingué est venu vivre au milieu de nous, surtout à une époque où le goût des arts ne devait pas être très répandu. Quelles ont dû être les circonstances qui ont forcé cette

étoile à venir répandre la lumière dans un coin aussi obscur? Il doit y avoir derrière ceci quelques-unes de ces dévorantes crises qui compriment trop souvent la vie de l'artiste.

Tous les ouvrages de cet homme ont disparu. Il ne reste que la face sublime d'un *Christ*. Elle seule le révèle à notre admiration, et son nom est resté seulement dans le souvenir d'un antiquaire et de nous deux à peu près. Il faut, mon ami, t'emparer de ce souvenir pour que ton génie lui donne une forme. Il faut remuer cette poussière du tombeau pour en faire sortir quelque chose de grand et de noble comme tout ce qui s'échappe de ton âme.

Adieu, cher ami, courage et persévérance, et souviens-toi quelquefois de ton tout dévoué de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Le sculpteur Jean-Sébastien Leysener, né en 1728 dans la principauté de Wurtzbourg, s'est fixé vers 1760 à Angers, où il est mort en 1781. Son œuvre la plus connue est une *Tête de Christ* provenant de l'abbaye Saint-Aubin d'Angers. Victor Pavie a consacré à cette sculpture des pages d'une pénétrante élévation (1846). De son côté, David a modelé, vers la même époque, le profil du sculpteur allemand. (*Musées d'Angers*, p. 194.)

CXLIII

Alfred de Vigny à David.

A la recherche de l'adresse de Miçkiewicz.

Paris, 21 juillet 1839.

J'ai besoin de savoir l'adresse de M. Miçkiewicz, mon cher David; voulez-vous me l'écrire? Est-il encore à Saint-Germain? On m'a dit à Londres qu'il avait éprouvé des peines nouvelles. Ne serait-il pas content de revoir un de ses anciens amis et d'entendre parler de ceux qu'il a en Angleterre?

Tout à vous mille fois,

Alfred DE VIGNY.

6, rue des Écuries-d'Artois.

Collection David d'Angers.

CXLIV

David à Victor Pavie.

M. Lenepveu. — La statue d'Ambroise Paré. — Les monuments de Gobert et de Gutenberg.

Paris, 4 août 1839.

Mon cher Victor,

Je ne veux pas laisser partir le jeune Lenepveu sans lui donner ce petit mot de souvenir pour toi.

Il y a une sentence antique, je crois, qui conseille de ne pas laisser croître l'herbe devant la porte de ses amis.

Je travaille beaucoup pour terminer tous les ouvrages dont les modèles sont en train dans mon atelier. Sous peu je vais livrer au fondeur le modèle de la statue d'Ambroise Paré. Bientôt aussi les bas-reliefs du monument de Gobert seront terminés.

Gutenberg est fondu en bronze, et je m'occupe des bas-reliefs qui doivent décorer le piédestal. Les journées, quoique longues actuellement, me paraissent trop courtes. Le travail est un grand bienfait, car il nous fait oublier ou ne pas voir bien des vilénies.

Adieu, cher ami, pense à celui qui est de tout cœur à toi,

DAVID.

Collection Pavie. — La statue d'Ambroise Paré a été érigée à Laval, le 29 juillet 1840. Le modèle porte le millésime de 1839. Quatre bas-reliefs décorent les faces du piédestal du monument de Gobert au cimetière du Père-Lachaise. Pareil nombre de bas-reliefs entourent le monument de Gutenberg à Strasbourg. (*Musées d'Angers,* pp. 109, 110, 116.)

CXLV

David à un publiciste.

De la nécessité d'un palais consacré aux expositions.

Paris, 10 novembre 1839.

Monsieur,

L'exposition de tableaux qui va avoir lieu au Louvre aura

pour inconvénient de couvrir de charpente et de toile pendant six mois les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Pendant ce temps ils seront enlevés aux études des artistes, à la curiosité des étrangers, et non seulement ces précieuses créations seront privées d'air, mais exposées à être crevées et détériorées par la maladresse des ouvriers... Pourquoi le Gouvernement ne fait-il pas construire un monument spécial plutôt que de dépenser annuellement des sommes considérables en baraques provisoires?

Cette lettre a passé en vente le 20 avril 1855. — A l'époque où l'autographe de David était mis aux enchères, le palais qu'il avait souhaité de voir construit s'élevait aux Champs-Elysées et les Salons annuels avaient pour jamais déserté le Musée du Louvre.

CXLVI

David à Lamennais.

Offre du buste de l'écrivain.

Paris, 14 novembre 1839.

A vous le plus grand écrivain de notre époque, à vous sublime et constant apôtre de la sainte liberté, à vous ange consolateur des pauvres nations qui languissent depuis tant de siècles sous le sceptre de fer des rois, j'offre cette faible image, ce marbre que j'ai tâché d'assouplir avec mon cœur. Recevez-le avec indulgence. S'il n'est pas aussi digne de vous que je l'aurais désiré, cette lacune ne peut être attribuée qu'à l'insuffisance de mon talent, car je vous admire de toutes les forces de mon âme, et je vous aime du plus profond de mon cœur.

Vous le recevrez, n'est-ce pas, comme un faible, mais sincère hommage! C'est le fragment de la statue que la postérité reconnaissante vous élèvera un jour.

Votre tout dévoué et respectueux serviteur,

DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers. — Nous avons trouvé dans les papiers du maître ce premier jet de la lettre du statuaire à Lamennais. L'autographe adressé à l'écrivain a passé en vente en 1887, avec la collection Dentu. Il se trouve reproduit au tome II du catalogue de ce cabinet.

CXLVII

Lamennais à David.

Réception du buste. — La cause de la liberté.

Paris, 16 novembre 1839.

Vous n'êtes pas seulement un grand artiste, mon cher David, vous êtes encore un grand citoyen ; jugez donc combien m'est précieuse l'estime que vous accordez à mes foibles travaux ! Je ne partage point l'illusion de votre amitié sur leur importance, mais je crois mériter l'opinion que vous avez de moi, quand vous comptez sur mon dévouement profond, inaltérable à la cause du peuple et de la liberté. Jusqu'au dernier moment, je combattrai pour elle, plein de foi dans l'avenir que Dieu prépare au monde. Vous avez voulu que les traits du vieux soldat ne restassent point inconnus à ceux qui continueront la guerre sainte, et en les reproduisant sur le marbre, votre génie leur a donné une magnifique immortalité. D'autres vous ont exprimé déjà leur admiration pour votre œuvre ; il m'est doux d'y joindre les remerciements du cœur. Veuillez, mon cher David, les agréer, avec l'assurance de ma fraternelle affection.

F. Lamennais.

Collection David d'Angers.

1840

CXLVIII

David à Victor Pavie.

L'hiver à Paris. — David acquiert une maison dans le Midi. — Projet de reconstitution du tombeau de René d'Anjou dans la cathédrale d'Angers.

Paris, 2 janvier 1840.

Mon cher Victor,

J'ai passé bien des jours, accablé sous le poids de grandes souffrances et de bien tristes pensées, depuis qu'une malheureuse imprudence m'a occasionné une fluxion de poitrine, mais actuel-

lement je suis en pleine convalescence, et tout me porte à croire que je pourrai encore tenir ma petite place parmi les vivants.

Les hivers me sont funestes à Paris. Le froid est contraire à mon tempérament. Il me faut du soleil. Je ne puis m'arranger de la vie aquatique de la capitale. La boue physique et morale de cette ville me fait horreur. J'étouffe ici ; un ciel pur, l'immensité, des montagnes et la mer ; voir les hommes de loin, en passant, comme les aperçoit un voyageur, voilà ce que je désire ardemment.

Mon médecin m'engage fortement à aller passer les hivers dans le midi de la France. C'est ce que je ferai l'hiver prochain, et c'est pour cela que je viens d'acquérir une petite maison, singulièrement située, à la vérité. Elle est sur une montagne qui, à une époque reculée, renfermait un volcan dans son sein. D'un côté, on a la vue de la mer, et de l'autre, celle des montagnes des Cévennes.

Nous avons l'intention de vendre notre maison de Chavagnes.

Quelques jours avant ma maladie, j'avais reçu une lettre de M. de Beauregard, président de la Société d'Agriculture. Il me disait que les fonds souscrits pour le monument du roi René s'élevaient à la somme de 2,500 francs. Il me demandait en outre s'il ne me serait pas possible de sculpter les deux figures pour ce prix, ajoutant que le Gouvernement, par l'intermédiaire du Préfet, fournirait le marbre, et qu'à la rigueur on pourrait ne faire que la seule statue du roi René. A cela, je répondrai : qu'il ne faut pas croire que le marbre donné par le Gouvernement soit d'un grand secours, car pour deux figures couchées, il n'est pas besoin d'un bloc considérable, et qu'ensuite le Gouvernement n'a plus de marbre dans ses magasins. Les sculpteurs qu'il emploie sont actuellement obligés d'en faire venir à leurs frais. Ceci est un fait. De plus, pour ce qui me regarde, c'est-à-dire la sculpture des statues, quand j'avais demandé huit mille francs, ce n'était certainement pas suffisant pour couvrir mes frais de moulage, de praticien, de charpentiers, le mouvement des blocs, etc., etc., toutes choses qu'il est difficile d'expliquer et que tu connais bien, toi qui as suivi mes travaux. Enfin, quoique je sois très heureux de donner mon temps à mes compatriotes, cependant je voudrais

au moins retirer l'argent que je suis obligé de débourser pour les ouvriers qui travaillent à mes ouvrages.

A l'égard de la suppression de la figure de femme, il ne faut pas y penser; cela serait trop mesquin. Il y a lieu de restituer le monument tel qu'il était avant sa destruction.

Tu m'obligeras en voulant bien causer de cela avec M. de Beauregard, et lui dire le motif qui m'a empêché de répondre à sa lettre comme je l'aurais désiré.

Adieu, cher ami, tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — David ne conserva que quelques années l'habitation qu'il avait acquise dans le Midi. Chavagnes est une localité du département de Maine-et-Loire, canton de Thouarcé. Le projet de reconstituer le tombeau de René d'Anjou dans la cathédrale d'Angers ne se réalisa pas.

CXLIX

David à Lamartine.

Offre d'une esquisse de la statue de Gutenberg.

Paris, 6 février 1840.

Mon cher collègue,

Veuillez accepter une esquisse de la statue de Gutenberg que j'ai le plaisir de vous offrir.

Ce monument auquel vous prêtez votre puissant appui s'élèvera bientôt sur une des places de Strasbourg. La mémoire du grand imprimeur recevra un nouvel éclat par les nobles accents que crée votre sublime génie. Soyez bien persuadé que tous ceux qui révèrent Gutenberg, pour avoir, par sa sublime découverte, hâté l'émancipation du genre humain, vous conserveront dans leur cœur une large part de reconnaissance.

Je serais allé vous porter moi-même, mon cher collègue, cette petite esquisse, si je n'étais encore forcé aux plus grands ménagements pour achever la parfaite convalescence d'une maladie extrêmement grave dont j'ai été atteint il y a près de trois mois.

Agréez, je vous prie, mon cher collègue, l'assurance de ma parfaite considération et de mon entier dévouement de cœur.

DAVID.

Collection Lamartine.

CL

Pariset à David.

Le médaillon de Pariset.

Paris, 7 février 1840.

Tout aux ordres du sublime ciseau. Je suppose que je dois me rendre dans son atelier. Mais où?

Les jeudis, et les samedis, surtout, de midi à cinq heures.

Qu'il dispose, et parle. J'obéis.

Mes respects à ses pieds,

E. Pariset.

Collection David d'Angers. — Etienne Pariset, membre de l'Académie des sciences morales et Secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, écrivain fertile et délié, vécut dans une grande intimité avec David, qui modela son médaillon en 1840. Ce billet est la réponse du médecin à l'appel du statuaire.

CLI

Pariset à David.

Une séance ajournée.

Paris, 13 février 1840.

Aurez-vous pitié de moi? Me pardonnerez-vous ce qui m'arrive? Je rentre de la Salpêtrière, et je rencontre besogne sur besogne! Pelion sur Ossa. Souffrez que ce soit jeudi prochain de 2 à 3 heures, et pardon, et pardon. J'ai honte de moi et je vous supplie de me conserver toujours la même bienveillance.

A vous, avec respect et gratitude,

E. Pariset.

Collection David d'Angers.

CLII

David à Victor Pavie.

Une lecture chez Lamennais.

Paris, 9 mars 1840.

Mon cher Victor,

Aujourd'hui, j'ai passé plusieurs heures auprès de M. de Lamennais ; il m'a lu des fragments de son grand ouvrage de philosophie qui, j'espère, sera bientôt livré à l'impression. Le chapitre sur la philosophie de l'art chez tous les peuples et les phases qu'il a traversées à différentes époques est vraiment sublime. Quelle poésie ! Quelle profondeur de pensées unies à un style si pur et si animé ! J'ai senti un bien vif bonheur d'être initié à cette source si précieuse qui doit bientôt se répandre dans le monde intellectuel comme un océan de lumière. Il m'était impossible de ne pas être profondément ému en recueillant de si hautes pensées émanant de l'homme sublime que j'avais devant moi. Cet homme si bon, si noble, si plein de tendre affection pour la pauvre et trop souvent ingrate espèce humaine, cet apôtre de la vérité, ce philosophe compatissant de l'avenir, vit au milieu des privations de tout genre, car le peu qu'il a, il le partage avec les affligés ; cet homme auquel l'avenir élèvera des statues occupe pour le présent un petit appartement sous le toit. La maison qu'il habite donne sur le boulevard, au coin de la rue de la Michodière. L'innombrable quantité de voitures qui roulent sur le boulevard font continuellement trembler la maison, et lorsque la tête du grand écrivain s'illuminait en lisant, je pensais à Moïse sur le mont Sinaï, ébranlé par le tonnerre qui grondait à ses pieds. Ah ! certainement, cet homme qui porte l'univers en volcan dans son cerveau devait aussi habiter près du ciel ; il convenait qu'il vît sans cesse à ses pieds des myriades d'êtres qui paraissent autant de fourmis agitées, ignorantes de tout ce qui n'est pas dans la boue, leur cher et constant élément. Leur vue troublée ne saurait fixer l'astre qui brille au dessus d'eux. M. de Lamennais est un de ces astres trop rares à notre époque qui doit, en jetant une vive lumière sur elle, l'empêcher d'être

un jour complètement ensevelie dans la nuit obscure de l'oubli. Dieu envoie à la terre, même dans les instants les plus désespérés, de ces hommes types, phares resplendissants, qui attestent la présence de l'âme divine au-dessus de la matière.

Dans la petite chambre de mon illustre ami, j'ai vu, non sans un sentiment profond de reconnaissance, deux de mes ouvrages : son buste en marbre, que je lui ai donné, et le dessin représentant le Christ assis sur le Monde et écrivant avec son sang ce code éternel de l'humanité : Liberté, Égalité, Fraternité.

En sortant de chez M. de Lamennais, je ne pus m'empêcher de gémir sur l'ingratitude et la cupide méchanceté des hommes. Tous ceux qui ont voué leur génie et leur existence à l'amélioration de l'espèce humaine ont été malheureux et calomniés, et la haine de l'immense quantité d'hommes qui profitent des abus les a souvent poursuivis bien au delà du cercueil. Peu de voix se sont élevées pour les défendre. Quelques lignes seulement arrachées à une évidence trop puissante sont réservées à ces bienfaiteurs de l'humanité. Mais qu'une tête couronnée bouleverse des nations, mette l'Europe à feu et à sang, plonge des milliers de familles dans le deuil, des peuples dans l'esclavage, alors des volumes ne suffisent pas même pour raconter tous ces hauts faits !

La justice n'est donc pas possible sur cette terre ? Sans doute que Dieu a voulu la réserver pour une autre vie, car si l'homme trouvait le bonheur, la vérité, dans celle-ci, il prendrait la préface pour le livre, livre sublime qu'il lira quand il aura laissé sa chaîne matérielle dans le cercueil.

Émilie et moi, nous vous souhaitons à tous bonheur et santé.

A toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Les chapitres lus par Lamennais au statuaire ont pris la forme d'un volume sous le titre *De l'Art et du Beau* (in-12), après avoir été publiés dans le tome III de l'*Esquisse d'une philosophie.* (Paris, 1841-1846, 4 vol. in-8°.)

CLIII

Le baron Petit à David.

La médaille du général.

Paris, 17 mars 1840.

Monsieur,

Plusieurs fois je me suis présenté chez vous pour vous prier d'agréer mes sentiments et mes bien sincères remerciements de l'envoi obligeant que vous avez bien voulu me faire. Je suis confus, et pénétré de la plus vive reconnaissance. Je voudrais bien trouver des expressions qui pussent vous exprimer toute ma gratitude. Mais cela est au-dessus de mon pouvoir. Vous avez voulu, Monsieur, consacrer quelques-uns de vos moments à retracer les traits d'un vieux soldat dont tout le mérite consiste aujourd'hui dans son amour de la Patrie, comme à une autre époque, douloureusement célèbre, il ne fut connu que par son dévouement au héros des siècles modernes. Si mon nom, Monsieur, peut échapper à l'oubli, je le devrai à votre beau talent comme à celui de M. Horace Vernet.

Veuillez, Monsieur, agréer les sentiments de haute considération et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

Lieutenant-général, pair de France,

Baron Petit.

Collection David d'Angers. — On se souvient de l'honneur fait au baron Petit par Napoléon lors des adieux de Fontainebleau. La médaille du général fut modelée en 1840. (*Musées d'Angers*, p. 178.)

CLIV

Pariset à David.

Le médecin en possession de sa médaille.

Paris, ce 29 mars 1840.

Million de grâces pour vous, grand Phidias! Me voilà immor-

talisé par votre beau talent, de qui vous pouvez dire *ære perennius*. Mon respect pour Madame ; mes tendresses pour vous. Vous m'apprendriez à être fier de moi ; mais je ne le suis et ne le serai jamais que de vos bontés,

E. Pariset.

Collection David d'Angers.

CLV

Victor Cousin à David.

Une invitation. — Hugo et Lamartine.

Paris, ... avril 1840 (?).

Cher David,

Ce n'est pas le Ministre qui vous invite, c'est le confrère, c'est l'ami. Que l'ami fasse donc un effort et vienne prendre place entre Hugo et Lamartine.

A jeudi.

Tout à vous de cœur,

V. Cousin.

Collection David d'Angers. — Victor Cousin reçut le portefeuille de l'Instruction publique le 1er mars 1840 et resta ministre jusqu'au 29 octobre de la même année. Ce billet donne la mesure de la courtoisie et de la bienveillance du ministre.

CLVI

David à Victor Pavie.

L'inauguration du monument de Gutenberg. — L'abbé Mongazon. — Projet de nommer David officier de la Légion d'honneur.

Paris, 17 mai 1840.

Mon cher Victor,

Je ne puis penser aux belles fêtes qui vont avoir lieu à

Strasbourg sans désirer de tout mon cœur que tu viennes y participer. Pense au bonheur que j'éprouverais de passer encore quelques jours avec toi dans cette vieille et poétique ville. Je t'avoue qu'il m'est impossible de renoncer à cet espoir.

Je t'envoie une biographie de Gutenberg. Ne te serait-il pas possible d'écrire quelque chose sur cet homme immense qui a rendu un si éminent service au genre humain? Ton hommage serait bien reçu, j'en suis sûr, par la Commission du monument, et si tu venais assister à cette fête, la ville d'Angers serait représentée par deux de ses enfants qui ne lui sont pas les moins dévoués.

Je m'occupe avec M Moll de la composition du monument à la mémoire de M. Mongazon; j'attends que mon idée soit arrêtée sur le papier pour répondre à Mgr l'évêque.

J'ai été très heureux de constater que nous avions la même pensée quant à la composition du bas-relief. Mon intention est de représenter M. Mongazon entouré de jeunes enfants et même de ses élèves qui sont devenus prêtres. Ne pourrais-tu m'envoyer une biographie de cet homme?

Le ministre actuel voulait m'affubler de la rosette de la légion que l'on appelle encore la Légion d'honneur; j'ai refusé.

J'avais déjà refusé les invitations à dîner de mes amis Cousin et Thiers.

Adieu, cher ami, tout à toi de cœur,

DAVID.

Tâche de venir à Strasbourg; nous avons si rarement l'occasion de nous voir!

Collection Pavie. — Les fêtes de l'inauguration du *Gutenberg* à Strasbourg eurent lieu les 24, 25 et 26 juin 1840. (*Musées d'Angers*, pp. 109-110. *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 373-376.) David dut modifier le bas-relief de « l'Europe » qui décore l'une des faces du piédestal. Plusieurs lettres relatives à ce changement passent en vente assez fréquemment. Il ne nous a pas été donné de les ressaisir aux enchères du 29 novembre 1876, des 14 et 30 mars 1882; mais nous savons en substance ce qu'elles renferment par les notes autographes du maître résumées dans *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 590-591. Le bas-relief du monument de l'abbé Mongazon représente une *Distribution de prix*. (*Musées d'Angers*, p. 111.)

CLVII

David à Victor Pavie.

Gutenberg. — Bichat. — Bernardin de Saint-Pierre.

Paris, 31 mai 1840.

Mon cher Victor,

M. Moll va passer quelques jours à Angers. Je l'ai bien engagé à s'entendre avec toi pour la place à choisir touchant le monument de M. Mongazon. Ensuite, à son retour à Paris, nous nous occuperons du dessin et nous l'enverrons sans retard à Angers.

Je ne puis te dire tout le regret que j'éprouve que tu ne puisses venir à Strasbourg. Ta réponse m'a d'autant plus affligé qu'elle était contraire à mes prévisions.

Je travaille beaucoup pour terminer les modèles des bas-reliefs du monument de Gutenberg. Enfin, voilà encore un ouvrage achevé, et j'en suis heureux, car je désirais bien ardemment de pouvoir m'acquitter de cet hommage.

Thorvaldsen a fait l'homme qui imprime, moi j'ai cherché à rendre les conséquences de la découverte de l'imprimerie. Je t'assure que, dans ma dernière maladie, l'un de mes chagrins les plus amers, c'était la crainte de ne pas terminer ce monument.

Actuellement, je travaille à influencer les compatriotes de Bichat, afin de faire sa statue. Ils n'ont pas, disent-ils, assez d'argent pour payer les frais du bronze. Et bien, je leur propose du fer.

Ambroise Paré et Bichat! Voilà deux grandes gloires dont je serais heureux de laisser le souvenir imprimé sur une matière durable.

A l'égard de Bernardin de Saint-Pierre, je n'ai pas encore l'ordre de commencer. Quel malheur pour moi d'être toujours entravé dans mes plus chers désirs !

Adieu, cher ami, pense quelquefois à ton bien dévoué de tout cœur,

David.

N'oublie pas, mon ami, de recommander tout particulièrement la vente de notre maison de Chavagnes à M. Vallée.

Présente mes respectueux hommages à Mme Pavie. Dis bien

des choses amicales de notre part à ton père, et dis à Mme Pavie qu'Émilie se rappelle à son bon souvenir.

Collection Pavie. — Le monument de Bichat, érigé à Bourg, ne fut inauguré que le 24 août 1843. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 365-366.) La statue de Bernardin de Saint-Pierre ne prit place sur son piédestal, au Havre, que le 9 août 1852. (*Musées d'Angers*, p. 118. *David d'Angers*, etc., t. I, p. 449.)

CLVIII

David à Rauch.

Lazare-Hippolyte Carnot.

Strasbourg, 28 juin 1840.

Mon bon et honorable ami,

C'est M. Carnot, membre de la Chambre des députés, fils du célèbre Carnot, ministre de la Guerre du tems de la République française, qui aura le plaisir de vous remettre cette lettre. Je vous le recommande tout particulièrement comme l'un de mes meilleurs amis. C'est d'ailleurs un de nos hommes les plus distingués par son honorable caractère et son mérite littéraire. Soyez donc assez bon pour faire à son égard ce que vous feriez pour moi. J'envie bien son sort, car il va avoir l'avantage de pouvoir admirer vos célèbres productions.

Il m'en coûte beaucoup, mon ami, étant si près de votre pays, de ne pouvoir aller encore une fois passer quelques instants auprès de vous, et renouveler ces sensations si heureuses pour moi dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire. Mais l'impérieux devoir me force de retourner à Paris pour terminer des travaux commencés depuis longtems et retardés par une cruelle maladie qui m'a fait perdre près de cinq mois de l'année passée.

Quand les bas-reliefs qui décorent le piédestal de la statue de Gutenberg seront dessinés, je m'empresserai de vous les envoyer. C'est un monument dont l'exécution m'a bien vivement intéressé.

Adieu, cher ami, recevez l'assurance des vœux bien sincères

que nous formons, Émilie et moi, pour votre bonheur et celui de votre intéressante famille.

Tout à vous de cœur,

DAVID.

Madame Carnot accompagne son mari.

Collection Eggers, à Berlin. — Carnot, mort en 1888, sénateur et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, a vécu dans la plus étroite intimité avec David. Carnot et David ont donné leurs soins à la publication des *Mémoires* de Bertrand Barrère de Vieuzac, d'après les manuscrits autographes du Conventionnel (1842-1843, 4 vol. in-8°).

CLIX

Lakanal à David.

Le buste du Conventionnel.

Paris, 8 août 1840.

Illustre citoyen,

Votre génie dispose de l'immortalité ; il vous a plu d'en faire, en ma faveur, un prodigue usage. Je prends acte de l'extrême répugnance que je vous ai toujours montrée pour recevoir cet immense et immérité bienfait. En voyant, hier, votre bel ouvrage, j'ai été émerveillé de votre sublime talent, et humilié de mon faible mérite. J'ai rappelé involontairement l'histoire de cet artiste célèbre qui ayant balancé à faire, d'un bloc de marbre, une cuvette ou un dieu, se décida pour ce dernier parti. Cette devise : « A l'immortel », est une concession d'un de vos droits, mais on peut être impunément généreux quand on nage dans l'abondance. J'aurais préféré l'inscription bien plus glorieuse à mes yeux, et bien plus chère à mon cœur : « A Lakanal, David, son ami. » J'aurais montré celle-là avec orgueil ; j'aurai soin de céler l'autre. Cette Convention, vraiment nationale, composée en majorité d'hommes de bronze, de lions du désert et qui ordonna la victoire et se fit obéir, arrivera à l'immortalité ; faible soldat à sa suite, mon seul titre à cet honneur aura été de n'avoir jamais fait un pas, ni en arrière, ni à côté, sur le chemin qui conduit à la liberté, à la véritable gloire, à la réelle indépendance de la

Patrie. Ce sentiment serait le plus puissant que j'éprouve, s'il ne cédait à mon respectueux dévouement pour votre personne.

LAKANAL.

Collection David d'Angers. — On connaît l'attitude de Joseph Lakanal durant la période révolutionnaire à l'endroit des institutions scientifiques, dont il assura la conservation. Les Écoles centrales, l'École des langues orientales vivantes sont dues en partie à son initiative. Le buste de Lakanal, exécuté en marbre et offert au modèle, date de 1839. La terre cuite originale est au Musée David. Le statuaire modela, en 1843, le profil de l'homme politique. (*Musées d'Angers*, pp. 171-172, 186.)

CLX

David à l'évêque d'Angers.

Esquisse du monument de l'abbé Mongazon.

Paris, 17 septembre 1840.

Monseigneur,

M. Moll, qui a bien voulu prêter son talent au monument que vous avez l'intention d'élever à la mémoire de M. Mongazon, aura l'honneur de vous présenter mon esquisse afin que vous puissiez ou donner votre approbation à ce projet, ou proposer des changemens.

Les fonds dont vous pouvez disposer pour l'érection de ce monument sont bien restreints, et il ne faudrait cependant pas faire quelque chose de trop mesquin. C'est pourquoi je ne demanderai que les frais de marbre et de praticien, c'est-à-dire mille francs pour le buste et deux mille cinq cents pour le bas-relief; trop heureux de saisir cette circonstance d'offrir gratuitement à mes compatriotes mon travail et mon tems.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble serviteur,

DAVID.

Archives du Petit Séminaire Mongazon, à Angers.

CLXI

David à Victor Pavie.

L'édition des Poésies de Du Bellay. — Il ne faut prendre du passé que ce qui est grand.

Paris, 27 octobre 1840.

Mon bon et cher Victor,

Émilie et moi sommes bien heureux de la bonne nouvelle que tu nous as annoncée. Que Dieu veille et conserve parmi nous le cher petit Maurice !

Nous faisons aussi des vœux pour que la santé de sa mère soit parfaite.

J'applaudis de tout cœur à l'heureuse idée que tu as d'exhumer l'un de nos anciens poètes angevins, et je te prie de ne pas oublier de me mettre sur la liste des souscripteurs. C'est bien d'élever un monument à un homme avec ses œuvres.

Espérons que la génération qui nous suivra donnera une forme avec le marbre ou le bronze à son admiration pour les grands littérateurs qui ont tant honoré le nom angevin. Nous autres, nous sommes les manœuvres; nous apportons des matériaux pour la construction de l'édifice social qui doit un jour protéger le genre humain. Mais ne prenons du passé que ce qui est bon et généreux, car malheureusement le crime et le despotisme ont aussi leur poésie qui souvent a plus de puissance sur les imaginations que les annales de la vertu et du désintéressement.

Soyons donc constamment à l'œuvre, ayons toujours les regards fixés vers l'avenir, vers l'astre régénérateur, et ne nous laissons pas troubler par des nuages sombres qui le voilent quelquefois.

Adieu, cher ami, tout à toi de cœur,

David.

Collection Pavie. — Le projet auquel il est fait allusion dans cette lettre est celui d'éditer les œuvres du poète angevin Du Bellay, projet que mit à exécution Victor Pavie, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

CLXII

David au maire de Besançon.

La statue d'Ulysse par Petit.

Paris, 4 décembre 1840.

Monsieur le Maire,

Vous allez recevoir sous peu une statue de M. Petit, qui a fait partie du dernier concours pour le prix de Rome : c'est moi qui lui ai conseillé de la faire mouler, car j'en étais très content. Il n'y a pas eu de grand-prix cette année, à l'étonnement de beaucoup d'artistes ; mais certes, si l'Institut ne se fût pas montré si sévère, il n'eût pu donner le prix qu'à M. Petit. J'ai appris avec plaisir que ses camarades voulaient faire mouler son ouvrage à leurs frais ; c'est, sans doute, le meilleur éloge de son travail, car vous le savez, Monsieur, les jeunes gens se jugent entre eux ordinairement avec beaucoup d'impartialité et de justesse.

Agréez, etc.

DAVID D'ANGERS.

Archives municipales de Besançon. — Jean-Claude Petit, deuxième grand-prix en 1839, a pris part au concours de 1840, dont le sujet était *Ulysse tendant la corde de son arc.* Cette statue est aujourd'hui au Musée de Besançon.

CLXIII

David à Victor Pavie.

Le monument de l'abbé Mongazon. — Le costume moderne et la sculpture. — Lamennais en cour d'assises. — Chateaubriand.

Paris, 27 décembre 1840.

Cher Victor,

Je viens de recevoir une lettre de MM. les membres de la Commission du monument de M. Mongazon. Ils me disent de m'occuper sans retard de l'exécution de la sculpture, ce que je ferai le plus tôt possible.

Ne pourrais-tu pas me donner une idée du costume des jeunes élèves du collège de Beaupreau? Il faut être le plus vrai possible quand on reste dans l'actualité.

Hier, j'ai passé une des journées les plus affreuses dont je puisse conserver le souvenir. C'était le procès de M. de Lamennais. M. de Chateaubriand, que les larmes suffoquaient, n'a pu rester jusqu'à la fin de l'audience; moi, j'ai eu ce triste courage. Mon ami, aucune parole ne peut rendre l'émotion du peuple quand, à plusieurs reprises, il a entendu l'homme au génie sublime, flagellé par un humble séide du pouvoir, couvert de la robe d'avocat général, qu'il déshonore. Le peuple, dans son généreux instinct, a étouffé de sa puissante voix les insolences du magistrat, et il a consolé son noble ami. Mais un ordre du président a fait évacuer la salle, et le grand homme est resté devant ses juges, entouré seulement d'un petit nombre d'amis. Demain, cet apôtre entrera dans une prison pour expier pendant un an le crime d'avoir plaidé la cause sacrée du peuple. Honte! mille fois honte!

Adieu, cher ami, pense quelquefois à ton bien dévoué de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — L'abbé Mongazon ayant dirigé le collège de Beaupréau avant de fonder le Petit Séminaire d'Angers, le bas-relief du monument sculpté par David, et représentant une *Distribution de prix*, rappelle, dans ses lignes essentielles, une cérémonie qui aurait eu Beaupréau pour théâtre. Le procès intenté à Lamennais avait été motivé par la publication du livre *Le Pays et le Gouvernement*. Condamné à un an de prison et à 2,000 fr. d'amende, Lamennais expia sa peine à Sainte-Pélagie, dans une pièce située sous les toits, et dont le prisonnier ne franchit pas le seuil une seule fois durant ses douze mois de détention.

CLXIV

Pariset à David.

L'inauguration du monument d'Ambroise Paré.

Paris.... 1840 (?).

Ami,

On m'envoye à Laval, à l'inauguration de votre nouveau

chef-d'œuvre. Y serez-vous ? et comment allez-vous? Si nous allions ensemble !

J'attends un mot de vous.

E. Pariset.

Collection David d'Angers. — Pariset avait été désigné par l'Académie de médecine pour la représenter à l'inauguration de la statue d'Ambroise Paré. Cette cérémonie eut lieu à Laval le 29 juillet 1840. La lettre de Pariset n'est pas datée.

1841

CLXV

David à Victor Pavie.

Entrée de Lamennais à Sainte-Pélagie. — Le portrait de Du Bellay. — Toussaint Grille. — François Grille. — Théodore Pavie. — Burnouf.

Paris, 28 janvier 1841.

Mon cher Victor,

Quoique le *National* nous eût fait connaître que M. de Lamennais ne voulait pas que ses nombreux amis vinssent assister à son entrée en prison, cependant bon nombre de patriotes ont voulu recevoir son dernier salut. Nous étions là, silencieusement, la tête découverte. Une femme du peuple s'est chargée d'exprimer dans sa naïveté ce que nous éprouvions : « Voilà donc comme l'on traite les hommes généreux qui plaident la cause du peuple ! » Et enfin les verroux ont grincé derrière notre sublime ami.

Je suis entièrement à ta disposition pour notre digne compatriote Du Bellay. Je dessinerai sa tête ; ne pourrait-on pas l'entourer d'un cadre qui symbolisât le génie de notre poète? Je crois qu'il faudrait faire graver le portrait, car une lithographie ne serait pas digne du monument typographique que tu veux élever. Mets-moi à même de commencer sans retard ; tu dois penser que je serai heureux de participer à ton œuvre avec mon crayon. Avise à l'entourage du portrait.

J'ai parlé à M. Turpin de Crissé de ton projet; il m'a chargé de te prier de le compter au nombre de tes souscripteurs. Tu sais que, dans l'une de mes précédentes lettres, je t'avais dit de ne pas oublier mon nom sur ta liste. Je suis bien étonné que

M. Grille ait enfin consenti à te prêter le portrait de Du Bellay; il ne faut pas alors lui laisser le tems de la réflexion; prends garde!

Tu m'obligeras beaucoup de dire à M. Grille, le bibliothécaire, que je n'ai pas encore reçu les brochures qu'il m'annonçait, et que je suis très-tourmenté par les personnes de Verdun qui me demandent de leur renvoyer ces brochures.

Je viens de recevoir une lettre de Théodore. Elle est datée du 20 mars 1840 et écrite de Pondichéry. La santé de ton frère était parfaitement bonne, mais il se plaignait de l'excessive chaleur qui énerve les hommes les plus énergiques. Notre ami pense avec regret à notre chère France; il voudrait jouir du froid de notre climat. Cependant il se préparait à continuer son voyage.

Comme j'ignore où lui adresser les quelques mots qu'il me demande, je te les envoie; tu verras s'il est possible de les glisser dans un paquet que tu lui destineras.

M. Burnouf m'a dit qu'il avait reçu du voyageur une longue lettre et des dessins. Il se proposait de faire imprimer la lettre ou au moins quelques extraits.

Adieu, cher ami; mille affectueux souhaits à tous. Tout à toi,

DAVID.

Je reçois à l'instant une lettre de M. Grille. Il m'annonce qu'une brochure extrêmement rare sur le siège de Verdun, qui m'avait été prêtée, a été perdue par lui, Grille. Je viens de lui écrire pour lui dire que je ne pouvais recevoir une semblable défaite.

Collection Pavie. — David dessina le portrait de Du Bellay, pour l'édition projetée par Victor Pavie, en s'aidant d'un portrait ancien possédé par un amateur angevin, Toussaint Grille, peu prêteur de sa nature. De là le « prends garde ! » du maître à son ami. François Grille, neveu du précédent, publiciste infatigable, avait obtenu de David le prêt obligeant de divers opuscules relatifs au siège de Verdun. L'artiste avait lui-même sollicité de leurs propriétaires la communication de ces écrits. Le comte Turpin de Crissé, né à Paris, mais d'origine angevine, peintre, collectionneur, membre de l'Institut, a légué son cabinet d'œuvres d'art et de curiosités à la ville d'Angers en 1859. L'orientaliste Eugène Burnouf suivait avec un vif intérêt les voyages d'études de Théodore Pavie. David avait modelé le profil de Burnouf en 1840. (*Musées d'Angers*, p. 176.)

CLXVI

David à Victor Pavie.

Eugène Chevreul. — Le monument de Bonchamps. — La première pensée de la statue de sainte Cécile. — Visite à Lamennais dans sa prison.

Paris, 26 février 1841.

Cher Victor,

Je t'annonce un nouveau souscripteur pour ton édition du poète Du Bellay, c'est Chevreul qui m'a chargé de cette commission.

J'avais prié M. Moll de me tracer l'architecture du monument de Bonchamps, afin que je puisse dessiner la figure et les bas-reliefs pour les faire lithographier comme nous en étions convenus. Mais M. Moll m'a fort judicieusement observé que le daguerréotype nous donnerait un dessin plus exact et qu'ensuite je pourrais le faire exécuter en lithographie, et que cette opération m'éviterait une perte de tems. M. Moll doit causer de cela avec toi. Tu sais que cette reproduction est un de nos anciens projets. Je voudrais faire connaître davantage le monument de Saint-Florent.

Je vais envoyer quelques ouvrages au Musée d'Angers. Je mettrai dans la caisse un petit croquis en terre cuite de la première pensée de *Sainte Cécile*, c'est un embryon encore bien informe, mais il n'y a qu'à ses meilleurs amis que l'on donne ainsi ses croquis « intimes ». Cette terre cuite est pour toi.

Je suis allé voir M. de Lamennais, la semaine dernière. J'ai rencontré Béranger et j'ai passé des heures bien intéressantes avec ces deux grands hommes. Je n'ai pu obtenir la permission de voir le prisonnier qu'une fois par mois ; l'affluence des visiteurs est très-grande.

Tout à toi de cœur,

David.

Collection Pavie.

CLXVII

Sainte-Beuve à David.

Une lettre du statuaire sur la mort d'Aloysius Bertrand.

Ce lundi..... avril 1841 (?).

Je reçois, mon cher David, votre très bonne et très touchante lettre : je la joins à mes autres notes, comme la plus précieuse de celle qui doit tout couronner.

Vous avez dû recevoir un mot de Pavie au sujet de cette publication.

Mille amitiés reconnaissantes,

SAINTE-BEUVE.

J'offre mes humbles hommages à Madame David.

Collection David d'Angers. — La très belle lettre de David à Sainte-Beuve sur les derniers moments de Bertrand a été publiée par nous dans les Écrits du maître. (*David d'Angers*, t. II, pp. 409-412.) C'est une page remarquable et qui fait le plus grand honneur au statuaire.

CLXVIII

Victor Hugo à David.

Mort d'Aloysius Bertrand.

Paris, 3 mai 1841.

Merci, cher David. Je vous ferai la fameuse réponse : « J'y pensais. » La mort de ce pauvre poète m'afflige profondément. Je tâcherai d'écrire quelques lignes durables sur son linceul. Mais n'oubliez pas que vous pouvez bien plus que moi. Je n'ai qu'une feuille de papier, chose qu'on déchire et qui s'envole. Vous, mon grand sculpteur, vous avez l'éternité du marbre et du bronze.

A bientôt. Mettez-moi aux pieds de Madame David. Je vous embrasse.

Victor HUGO.

Collection David d'Angers. — Il est parlé plus haut de Bertrand, mort à

l'hospice Necker, entre les bras de David. Victor Hugo, croyons-nous, n'a pas donné suite à son projet d'écrire sur le romantique auteur du *Maçon*.

CLXIX

David à Victor Pavie.

Les écrits du maître. — Le peintre et sculpteur Donas. — Qu'il convient d'interroger les vieillards. — Pas de vraie grandeur sans croyance.— Le manuscrit d'Aloysius Bertrand. — Renduel. — Sainte-Beuve. — François Grille. — Techener.

Paris, 1er août 1841.

Mon cher Victor,

Je t'ai adressé la biographie de Lebreton. J'ai encore deux autres écrits à t'envoyer, mais il faut que je les copie, et je n'ai que de bien rares moments à donner à ce genre de travail. Cependant les biographies de sculpteurs dont je m'occupe offrent un certain intérêt pour moi, car je puis y exposer quelques-unes des idées que l'étude et l'expérience m'ont suggérées. Toutes ces idées sont consignées dans des notes éparses. Il faudrait en faire un faisceau, mais la création plastique parle plus haut actuellement que l'analyse. Cependant toutes les minutes qui sont à ma disposition je les consacre à écrire.

Ne te rebute pas auprès de M. Donas. Il me produit l'effet d'un vieux manuscrit sur lequel le tems a effacé bien des lignes. Il y a beaucoup de taches d'encre et d'huile, mais quelques lignes encore lisibles pourront te faire deviner le sens des autres. Je t'engage bien à feuilleter tous ces vieux documents qui peuvent encore exister et qui ont glissé, inaperçus, sous la faulx du tems. Si l'on avait pu parcourir la Vendée, il y a une vingtaine d'années, que de renseignemens curieux n'aurait-on pas ravis à la terre qui les a engloutis ! Cependant ce travail peut encore se faire par les enfants de ces géants ! Penses-y donc sérieusement.

Pense à ton vieux soldat d'Égypte ! Ces hommes de fer ont été trempés par le souffle brûlant de la liberté. Il est bien vrai qu'il ne peut y avoir d'héroïsme sans une profonde et noble croyance, et c'est ce qui explique pourquoi notre époque est si abaissée.

C'est qu'il n'y a plus de croyance que dans l'intérêt qui aplatit l'âme à l'égal d'une pièce de cent sous. Bientôt on n'osera plus vanter à des enfants dégénérés les grandes actions de leurs pères, car ils sont tout près d'en rire.

Pour nous, qui cherchons à élever notre âme vers les idées qui peuvent l'épurer, fouillons imperturbablement dans la vie de ces hommes sublimes qui nous ont précédés; élevons-leur des monuments, quelque modeste que soit le rang où le sort les a placés.

J'ai enfin le manuscrit de Bertrand. Renduel s'est mieux conduit que je ne le craignais. Il me l'a rendu pour le prix qu'il en avait donné. Émilie est actuellement occupée à en faire une copie pour l'imprimeur, et Sainte-Beuve va écrire une notice. Voilà toujours un monument assuré à la mémoire de ce malheureux Bertrand!

J'ai été obligé d'écrire à M. Grille pour lui demander l'adresse de ce M. Techener qu'il a chargé de me remettre le *Siège d'Angers*. Je conçois bien que l'on ait pu écrire à Bœrhave « en Europe », mais M. Techener est moins connu.

Je vais aussi m'occuper de notre poète angevin Du Bellay.

Je serais bien content si le daguerréotype pouvait nous donner une bonne reproduction du monument de Bonchamps.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Roch-Jean-Baptiste Donas, peintre et sculpteur, né à Angers en 1762, après un séjour prolongé à Paris, est revenu à Angers, où il est mort en 1849. Renduel, l'éditeur, avait acheté de Bertrand le manuscrit du *Gaspard de la nuit*. Après la mort du poète, David racheta cette œuvre de ses deniers et concurremment avec Sainte-Beuve et Victor Pavie en assura la publication. La lettre de David à Renduel relative au rachat dont nous parlons est signalée dans la *Revue des autographes* de juillet 1876 (p. 6, n° 59). Le *Siège d'Angers* est un ouvrage de François Grille publié en 1841 chez Victor Pavie, sous la signature « Un amateur ».

CLXX

Schlegel à David.

La médaille du critique.

Berlin, 27 août 1841.

Monsieur,

Vous avez dû me croire bien coupable, puisqu'en m'adressant à Bonn votre lettre trop flatteuse pour moi, vous ne saviez pas que j'étais à l'autre extrémité de l'Allemagne. J'ai été appelé ici par ordre du Roi pour prendre part aux travaux d'une commission littéraire et académique. J'étais incertain combien de temps je m'arrêterais en chemin ; j'ai donc chargé les personnes qui veillent à ma maison de garder les lettres arrivées pour moi, jusqu'à ce que je pusse leur indiquer une adresse sûre. Voilà la cause d'un retard considérable. Plus tard, j'appris l'arrivée du médaillon à Bonn. Je n'ai pas voulu l'exposer à un nouveau transport, comptant retourner au plus tôt vers mes dieux Pénates. Je n'ai donc pas encore eu le plaisir de le voir. Mais mes amis là-bas le trouvent fort ressemblant. Hélas ! Monsieur, vous avez prodigué votre admirable talent à un sujet peu digne de vous. Cela eût mieux valu la peine, il y a un demi-siècle : au moins on m'a dit quelquefois que je n'étais pas trop mal alors. Par un excès de bienveillance vous avez voulu transmettre à la postérité, si toutefois elle s'informe de moi, les débris que les ravages du temps m'ont laissés. Je ne suis pas encore retombé en enfance, c'est l'essentiel.

Mes amis Frédéric Tieck et Rauch me chargent de leurs salutations les plus empressées. Je suis à la veille de mon départ : aussitôt arrivé à Bonn, je ne tarderai pas à vous écrire.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de Madame David.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

SCHLEGEL.

Collection David d'Angers.— Le critique allemand avait soixante-quatorze ans lorsqu'il écrivait cette lettre. Le médaillon de Schlegel porte le millé-

sime de 1840, mais le profil de l'écrivain qui a servi de base à la médaille avait été recueilli par David, en présence de son modèle, au cours du voyage de 1834. (*Musées d'Angers*, p. 179. *David d'Angers*, etc., t. I, p. 286.)

CLXXI

David à Victor Pavie.

Le *Gaspard de la nuit* édité par Pavie. — Aloysius Bertrand. — Portrait de Du Bellay. — Le Tombeau de Garnier-Pagès. — Collaboration de David au *Dictionnaire politique*. — Maladie. — Le *Bonchamps*. — Candolle. — Bastard. — Burnouf. — Broussais. — Une lettre à Sainte-Beuve.

Paris, 3 novembre 1841.

Mon bon et cher Victor,

Je te remercie bien de ta généreuse décision à l'égard de l'impression de *Gaspard de la nuit*. Le libraire La Bitte consent à recevoir un dépôt de cet ouvrage chez lui. Je le crois en bonne situation pour en favoriser la vente.

Quand tu auras retiré tes frais, le reste de la vente sera pour la vieille mère. Pauvre Bertrand! Ses parents n'étaient nullement dignes de lui; il y a là un drame de famille bien honteux et sur lequel il faut jeter un voile épais. Sans doute qu'il devait en être ainsi afin que sa vie si douloureuse en reçût plus de relief; il fallait qu'il ne pût éprouver aucun adoucissement au sein d'une famille qu'il chérissait cependant de toute son âme. Pour lui comme pour tant d'autres, le malheur s'est assis en maître à l'intérieur de sa maison. Ce qui est curieux, c'est que le soin de la mémoire du poète soit dévolu à trois hommes qui, certes, n'ont jamais eu de relations intimes avec lui. Remercions-en le sort qui a bien voulu nous favoriser de cette mission.

J'ai bien tardé à terminer le dessin de Du Bellay. Enfin les graveurs Leloir et Andrew l'ont entre les mains. Ils s'en sont emparés sans retard, négligeant de me dire quel prix exigera la gravure, parce que je leur ai dit que ce travail m'était personnel; ils m'ont témoigné le désir de me traiter en ami! Pour que la gravure puisse être jointe au livre, il faut que le dessin soit réduit un peu; ils vont donc s'en occuper et ils m'ont promis que vers le mois de décembre nous aurions la gravure sur bois.

L'impression de ton livre m'a paru très belle. Voici donc une de nos gloires angevines dignement exhumées désormais de la poussière des bibliothèques.

Je puis enfin te faire parvenir l'*Almanach populaire* de l'année 1842 qui vient d'être rendu à la libre circulation que lui avait refusée, pendant quelques jours, M. le Préfet de police. Tu verras dans ce petit volume un article de moi, extrêmement court, attendu qu'on ne peut accorder que très peu de pages à chaque auteur. Tu verras aussi une gravure représentant le Tombeau de Garnier-Pagès. C'est une tribune en marbre blanc exhaussée sur des gradins de même matière. Sur cette tribune se voient une couronne civique et des papiers sur lesquels seront inscrits les titres des discours les plus remarquables de Garnier-Pagès; au pied de la tribune sera le cercueil en granit noir sur lequel on verra gravé le nom du tribun. Ce monument sera élevé sur des gradins de granit de Cherbourg. Cette idée m'est venue le jour de l'enterrement en voyant les orateurs montés sur un tombeau qui leur servait de tribune, et ayant à leurs pieds le cercueil. Je fis aussitôt une esquisse qui a reçu l'approbation des membres de la Commission.

Tu sais que j'ai fait plusieurs articles pour le *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. Il y a peu de jours que celui sur les *Récompenses nationales* vient de paraître; je pense que tu pourras te procurer à Angers les livraisons de cet ouvrage qui est presque terminé.

Eh! bien, cher ami, n'existe-il pas une fatalité sur moi? Au milieu d'un ardent travail qui devait bien promptement me mettre à même d'exécuter mes projets de voyage, j'ai été pris d'une maladie bien douloureuse, en vérité, et je suis encore incertain du terme de mes souffrances, car les douleurs rhumatismales suivent exactement les variations de la température. Combien j'ai souffert physiquement et moralement! Que de sombres et pénibles réflexions viennent m'assiéger ! Quelles nuits! A mesure que j'avance dans la vie, je sens que je n'ai plus assez de forces pour résister à toutes les émotions causées par les froissements d'une société qui m'enlève presque journellement des lambeaux d'existence, me livrant, ainsi affaibli, en proie aux maladies. Pour être heureux, il faudrait avoir des nerfs de fil de fer et un cœur sans pulsations devant le spectacle des misères de ses

semblables. Enfin, il faudrait être comme cette innombrable quantité d'industriels et d'hommes d'affaires qui promènent avec insolence un visage fleuri, se vantant à tout propos de l'énergie de leur caractère qui ne consiste, à vrai dire, que dans un égoïsme développé.

Enfin, depuis hier je vais un peu mieux, et, Dieu aidant, peut-être que je pourrai dans quelque temps reprendre mes travaux. Ce n'est que dans mon atelier que j'éprouve un certain soulagement à mes ennuis ; là, je vis au moins avec de grands et nobles souvenirs, avec les types vénérables de l'humanité, et si mes affaires me forcent de m'arracher parfois à ce milieu salutaire, j'y rentre le plus tôt possible pour me débarrasser de la boue physique et morale qui s'était attachée à moi.

Je regrette beaucoup que tu ne puisses m'envoyer dès maintenant une épreuve daguerréotypée du monument de Bonchamps; j'aurais mis sans retard le graveur à l'œuvre. Eh ! mon Dieu, Saint-Florent n'est cependant pas très loin d'Angers. Comment se fait-il que la personne qui possède un instrument pour daguerréotyper ne consente pas à perdre quelques jours?

J'ai envoyé de nouveaux médaillons au Musée d'Angers; mais j'ai vu dans le livret que tu m'as fait remettre que l'on avait changé beaucoup de noms. Fais-moi le plaisir de voir M. Mercier pour lui donner les noms qu'il ne pourrait pas lire. Je comprends fort bien que les noms allemands ne sont pas toujours faciles à déchiffrer. Dans les derniers cadres que je viens d'envoyer, le médaillon de Schlegel peut embarrasser, car l'S est formée à l'allemande et peu lisible pour les Français.

J'ai annoncé à M. Mercier que tu voudrais bien me rendre le service d'éclaircir quelques noms, toi qui as assisté à l'exécution de la majeure partie de ces médaillons.

Parmi les médaillons que tu as reçus, il y en a deux de M. de Candolle. Fais-moi le plaisir d'en faire remettre un à M. Bastard, médecin à Chalonnes, pour lequel le célèbre naturaliste genevois avait une bien haute estime.

Théodore te remettra un médaillon de M. Burnouf que tu n'as pas encore, je crois; je le charge aussi du médaillon de Broussais; s'il s'en trouve un dans ta collection tu donneras celui-ci à M. Mirault.

Il faut, mon ami, que tu fasses faire une liste bien exacte des

médaillons qui sont chez toi, afin que je complète ceux qui te manquent.

Adieu, cher ami. Tout à toi de cœur,

DAVID.

P. S. — Je joins à ces feuilles le brouillon de la lettre que j'écrivis le soir même de la mort de Bertrand à Sainte-Beuve. Cette mort est un des nombreux événements qui ont tant contribué à déchirer mon cœur. Garde cette triste page; un jour, peut-être, j'en exhumerai de mes souvenirs d'autres pour toi.

Collection Pavie. — Les œuvres d'Aloysius Bertrand, dont la publication avait été projetée par David et Sainte-Beuve, furent éditées par Victor Pavie, en 1842. Le Tombeau de Garnier-Pagès, dessiné à l'aquarelle par David, ne fut pas exécuté par le maître. (*David d'Angers,* etc., t. II, p. 495.) Quatre études furent composées par David et publiées dans le *Dictionnaire politique* de E. Duclerc et Pagnerre. Nous avons reproduit l'étude sur les Expositions nationales et celle sur les Arcs de triomphe dans *David d'Angers,* etc., t. II, pp. 327-338. Le médaillon de Candolle, le botaniste genevois, porte la date de 1833. (*Musées d'Angers,* pp. 149-150.) Toussaint Bastard, né en 1784, mort en 1846, médecin, puis directeur du Jardin des plantes d'Angers, fit, en 1811, un séjour de deux mois en Auvergne, dans la compagnie de Candolle, et rapporta de cette excursion un herbier considérable. La médaille du docteur Broussais, non datée, doit avoir été exécutée en 1841. (*Musées d'Angers,* p. 181.) Il est parlé plus haut, dans le commentaire de la lettre de Sainte-Beuve, datée d'avril 1841, des pages éloquentes inspirées au statuaire par la mort d'Aloysius Bertrand.

CLXXII

David à Victor Pavie.

Un deuil. — Le berceau de gazon. — L'enfant et l'homme.

Paris, 15 novembre 1841.

Cher ami,

Sans prévoir qu'un malheur aussi affreux dût vous visiter, cependant nous éprouvions quelques inquiétudes parce que Théodore nous avait dit qu'une lettre écrite par une personne de ta maison annonçait de sérieuses craintes sur la santé de votre pauvre petit enfant. Enfin ta lettre vient de nous frapper de stupeur, car plusieurs raisons très graves semblent augmenter les douloureuses émotions qui te rongent. Chers amis, croyez que dans

un coin de la rue d'Assas, deux âmes qui vous aiment éprouvent un violent contre-coup de l'événement qui vient de couvrir d'un voile de deuil votre existence. Nous en avons gémi, car nous aussi nous conservons une plaie de ce genre dans le cœur. Il faut que cette plaie soit aussi durable que notre vie, puisque chaque fois que je retourne voir le berceau de gazon du petit Paul, d'amers regrets viennent s'appesantir sur mon âme. Et cependant que perdent-ils en ne restant pas sur cette terre, ces enfants disparus? Eh! mon Dieu, si l'on était raisonnable, on devrait bien plutôt remercier le ciel qui, dans sa bonté, retire quelques êtres de ce monde, véritable gouffre d'illusions empoisonnées. Cependant cette vie n'est peut-être que l'épreuve par laquelle il faut passer pour arriver à une autre vie meilleure?

Un enfant.... C'est une de ces visions que l'âme semble quelquefois aller puiser au ciel et qui s'évapore si les sens essaient de lui donner une forme. La forme, c'est l'homme. L'enfant, c'est le choc rapide et lumineux de l'inspiration. Vois comme la forme homme devient misérable à mesure qu'elle se complète! Si la nature ne s'empressait de jeter son linceul sur cette forme promptement caduque, les hommes finiraient par maudire leur existence. C'est peut-être pour cela qu'il ne faut pas trop regretter la disparition de ces douces et angéliques visions qui retournent dès l'aube vers leur patrie.

Bon et cher Victor, nous te prions en grâce de ne pas nous laisser sans nouvelles de la santé de Mme Pavie. Quelques mots calmeront notre anxiété à cet égard. Nous ne cesserons de faire des vœux du plus profond et du plus pur de notre cœur pour que le calme renaisse sous votre toit et que votre santé soit parfaite à tous.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Victor Pavie venait de perdre son premier enfant âgé de deux ans et demi.

CLXXIII

David à Victor Pavie

Ange emportant un enfant. — Le poète angevin Le Loyer. — Le buste de Du Bellay.

Paris, 10 décembre 1841.

Cher ami,

Ta lettre m'a trouvé occupé de la composition d'un petit dessin représentant un *Ange emportant au ciel un petit enfant.* Tu vois que j'avais devancé ton désir. Envoie-moi la mesure bien exacte de l'espace que tu réserves, sur la croix, à la gravure du sujet. Je ferai un dessin au trait qui pourra être reproduit par un calque.

Nous sommes bien heureux, Émilie et moi, des bonnes nouvelles que tu nous donnes de la santé de Mme Pavie. Nous faisons des vœux pour que cela dure.

Adieu, ami, sois plus heureux que par le passé, et crois à mon dévouement de tout cœur,

David.

Envoie-moi la mesure en question.

J'ai lu avec un bien vif et réel intérêt ta biographie de Pierre Le Loyer. Voilà encore une des gloires poétiques de notre Anjou que tu as exhumée.

J'aimerais aussi un jour faire le buste de Du Bellay et celui de Le Loyer, et les donner aux villages qui les ont vus naître. Si Dieu me prête vie cela se fera.

Collection Pavie. — Le dessin représentant un *Ange emportant un enfant* a été traduit en bas-relief dans le cimetière de Saint-Melaine sur la tombe du petit Joseph Pavie. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 426; t. II, p. 495.) Pierre Le Loyer (1550-1634), poète, né à Huillé, près Durtal, mort à Angers, avait remporté, en 1572, le prix de l'Eglantine aux Jeux Floraux. Du Bellay était né à Liré. Si le projet de David se fût réalisé, les bourgs de Huillé et de Liré possèderaient les monuments de deux poètes angevins du seizième siècle.

1842

—

CLXXIV

David à Victor Pavie.

Du Bellay. — Berthe. — Leysener. — Donas. — Charles Lenormant. — Le monument de Bichat. — Projet du maître d'aller ouvrir à Athènes une école de sculpture. — Dantan et ses « charges ». — Les manuscrits d'Aloysius Bertrand. — Corbière. — La statue de Bernardin de Saint-Pierre.

Paris, 2 janvier 1842.

Cher ami,

Je m'occupe le plus activement possible du monument du pauvre petit. Je l'enverrai aussitôt qu'il sera terminé.

Je suis bien contrarié du retard que met M. Le Loir à la gravure du portrait de Du Bellay. Je sens que cela doit être extrêmement ennuyeux pour toi. Je lui ai fait visites sur visites, sans pouvoir le rencontrer. Je lui ai aussi écrit plusieurs lettres qui sont restées sans réponse. Aujourd'hui seulement, il est venu me dire que le dessinateur sur bois ne lui avait remis la planche que depuis deux jours. Il m'a juré sa parole d'honneur qu'il allait s'y mettre sans retard et que nous en serions bientôt possesseurs. A tout péché miséricorde.

J'ai reçu de M. Berthe (d'Angers) une petite note sur Leysener. Il me dit que c'était toi qui l'avais engagé à me l'envoyer. Il t'aura mal compris. Je vois avec peine la stérilité des documents sur cet artiste. Si tous ses ouvrages étaient encore visibles, il y aurait sans doute de quoi t'inspirer de belles pages, car l'auteur de la *Tête de Christ* que l'on voit chez M. Grille était un homme de grand mérite. Sa vie a dû être très simple, et je me souviens que mon père m'a souvent dit qu'il buvait copieusement de notre vin d'Anjou. Quelle triste note, n'est-ce pas? Je me le figure comme Ohmacht, homme d'instinct, attaché profondément aux nobles et aux prêtres parce qu'ils le faisaient travailler. Du reste, aucune idée philosophique. Il éprouvait sans doute peu d'émotions en face des poétiques expressions de la nature ; il vivait étranger à ces grands et religieux sentiments de patriotisme qui font que l'artiste descend dans l'arène quand les intérêts de la patrie sont discutés ; il dut ignorer que chacune des productions

de l'homme de pensée lui enlève une parcelle de sa vie, et le fait ruine avant l'âge. Pour celui-ci l'art est un sacerdoce, un moyen de plaider une sainte cause : celle de l'humanité, de la vertu, de la grandeur et de la noblesse. Ne sont-ce pas là les seuls mobiles qui agissent sur le cœur de l'artiste ? S'il advenait qu'un peuple égaré voulût profaner le génie, le devoir du statuaire est de briser ses ciseaux et de laisser à d'autres le triste métier qui, en les assimilant aux histrions, les fait ramper avec eux sous les bravos d'une foule hébétée.

Si tu veux encore trouver quelques linéaments plastiques du ciseau de Leysener, va donc visiter la maison de M. de Pignerolles ; il y a là des bas-reliefs qui m'ont paru assez bien. A la vérité j'étais bien jeune quand je les ai vus.

Tu devrais souvent voir M. Donas et faire résonner cette vieille cloche oxydée. Elle peut rendre encore quelques sons.

M. Lenormant est de retour de Grèce depuis quelques jours seulement. Ce qu'il m'a raconté de son voyage me fait éprouver un profond regret de ne pas avoir pu exécuter le projet que j'avais formé. Il m'avait annoncé à plusieurs Grecs de mes amis qui occupent les premiers emplois dans ce pays. Enfin, rien n'est encore abandonné à l'égard de ce projet, et l'hiver prochain je puis aller m'établir à Athènes où il reste encore de vieux défenseurs de la cause libérale qui attendent la consécration de mon ciseau.

Je termine actuellement le monument de Bichat, et j'espère qu'il sera achevé vers le milieu du mois prochain. Je partirai aussitôt pour aller à Saint-Béat, faire exécuter en marbre le groupe du général Gobert. Ensuite je reviendrai en mai pour mon mois de professorat, puis je retournerai à Baréges pour prendre les eaux, et au mois de septembre je porterai mes regards et mon cœur vers cette chère Grèce que j'ai si longtemps désiré voir. L'ambassadeur grec et tous mes amis qui habitent ce pays m'engagent depuis longtemps à aller m'y fixer pour y ouvrir une école de sculpture.

Qui peut me retenir dans cette France, au milieu d'un peuple énervé qui ne comprend plus le sentiment de patriotisme ? La vogue est aux Dantan qui le font rire en accentuant le côté infirme des hommes distingués. Essayez donc après cela d'intéresser le peuple à l'image des héros, des bienfaiteurs de l'humanité ! Vous ne serez pas compris.

Si le manuscrit de Bertrand était à moi, certes, je serais très heureux de le donner à la ville d'Angers, mais il n'en est rien. Ces feuilles recueillies par moi sur un grabat d'hôpital qui, quelques jours plus tard, auraient sans doute servi à allumer la pipe des garçons de salle, appartiennent à la famille, à laquelle je vais les restituer aussitôt que tu me les auras remises. Il y a peu de jours que Mme Bertrand est venue me les demander. Ainsi ne les laisse pas entrer dans le greffe de M. Grille, car c'est l'antre de Trophonius.

Je viens de recevoir une lettre de mon ami Corbière. Il m'annonce que le Conseil municipal a décidé l'érection de la statue de Bernardin de Saint-Pierre et accepte avec reconnaissance l'offre que j'ai faite de mon modèle. Encore une émotion à joindre à toutes celles que j'ai déjà éprouvées! Il faut que le peuple du Havre soit industriel jusqu'à la racine des cheveux pour se faire tant prier d'élever un monument à un homme aussi justement célèbre que Bernardin de Saint-Pierre. Si ces marchands n'avaient étouffé sous la préoccupation du lucre tout sentiment élevé, ils auraient voté par acclamation, et depuis de longues années, non pas une statue, mais un temple à l'auteur de *Paul et Virginie!*

Enfin mes émotions ne sont pas encore terminées. Corbière m'a annoncé la lettre affirmative du maire, et elle ne vient pas... Carthage n'a pas eu de poètes ni d'artistes.

Adieu, ami, soyez tous heureux. Pensez quelquefois à nous qui vous aimons bien. Émilie souhaite toute sorte de bonheur à Mme Pavie, à laquelle tu présenteras mes respectueux hommages.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Jacques-André Berthe, né en 1765, mort en 1846, avait pris part, dans les rangs des Républicains, à l'insurrection de l'Ouest, durant l'époque révolutionnaire. Gardien du Musée David en 1839, Berthe, relieur de sa profession, a laissé d'intéressants manuscrits sur les événements qu'il avait traversés et les hommes marquants de son époque. Il est parlé plus haut du sculpteur Leysener, à l'occasion de la lettre de David à Victor Pavie, en date du 5 juillet 1839. Charles Lenormant, mort à Athènes en 1859, a fait de fréquents voyages en Grèce. Le maître fut intimement lié avec lui et modela son médaillon dès 1830. (*Musées d'Angers*, p. 134.) Nous avons parlé des monuments de Bichat et de Bernardin de Saint-Pierre, au sujet de la lettre de l'artiste à Pavie, en date du 31 mai 1840. On connait les « charges » de Dantan le jeune, trop pompeusement décorées du titre de « Musée ». Les manuscrits de Bertrand, dont il

est question ici, sont des ébauches tracées par le poète, durant son séjour à l'hospice Necker. Le « greffe » de M. Grille est la Bibliothèque d'Angers, dont François Grille était le conservateur. Le romancier Corbière habitait le Havre en 1842. L'artiste, estimant en lui l'écrivain et le patriote, avait modelé son médaillon en 1835. (*Musées d'Angers*, p. 159 ; *David d'Angers*, etc., t. II, p. 374.)

CLXXV

David à Victor Pavie.

Du Bellay. — L'*Ange emportant un enfant*. — Une sœur du Conventionnel Oudot. — Leysener. — Le *Gaspard de la nuit*. — Théodore Lebreton.

Paris, 31 janvier 1842.

Cher Victor,

Je reçois à l'instant la planche de la gravure de Du Bellay. Je désespérais de la posséder jamais, malgré mes incessantes demandes. Enfin la voilà et je m'empresse de te la faire parvenir. Je pense que tu ne seras pas trop mécontent de cette gravure. J'ai donné la somme de vingt francs, déboursé du graveur pour le dessinateur ordinairement chargé du soin de reporter sur le bois le dessin sur papier. Tu vois que MM. Le Loir et Andrew m'ont traité en ami.

Sous peu, j'espère t'envoyer le dessin sur papier et celui du monument du pauvre petit, ainsi que la petite croix. Excuse-moi, cher ami, si je suis si long, mais je suis si horriblement pressé par le monument de Bichat et le groupe équestre, et si effrayé de me trouver encore à Paris vers l'équinoxe du printemps que je ne me donne pas un moment de repos. Je voudrais bien tâcher de fuir les tourments de l'enfer qui m'attendent indubitablement si je reste ici.

Je t'envoie l'extrait mortuaire de Leysener que M. Berthe m'a transmis, croyant qu'il me serait probablement utile. Va donc voir la sœur d'un de mes amis révolutionnaires, Oudot. Cette brave femme m'a fait passer des instants bien intéressants en me parlant des antiques familles angevines. C'est une bibliothèque vivante. Elle avait beaucoup connu ma mère. Tu juges comme je l'ai fait parler longuement sur ce cher sujet ! Je ne serais pas

étonné que tu ne parvinsses à avoir quelques détails, de ce côté, sur le statuaire.

Hier, j'ai rencontré Sainte-Beuve, qui m'a demandé si je savais où en est l'impression du *Gaspard de la nuit*. Il m'a dit que quand tu lui enverrais les épreuves, il aurait besoin du manuscrit que tu as entre les mains, et même de ceux que nous avons à la maison, pour y intercaler quelques nouveaux morceaux.

Nous sommes très inquiets, rue d'Assas, de vos chères santés. Un mot de ta part à cet égard nous fera plaisir.

Le roulage a commis une lourde bêtise. Je lui avais dit de t'adresser tes caisses franches de port, au lieu de cela on t'a fait payer, et ce sont les caisses pour le Musée qui sont arrivées franches de port. J'en ai été bien contrarié.

Adieu, cher ami. Émilie et moi désirons que vous soyez tous en parfaite santé et bien heureux.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

L'année dernière j'étais à Rouen. Je me suis trouvé avec l'éditeur d'un volume de Poésies de Lebreton. J'ai été engagé à souscrire et à faire souscrire mes amis. J'ai pris sur moi de faire mettre ton nom, et je t'envoie le volume qui vient de m'être remis.

Collection Pavie. — David a modelé le médaillon du Conventionnel Oudot en 1835. (*Musées d'Angers*, p. 158.) La publication de Lebreton, le poète artisan de Rouen, dont il est parlé ici, a pour titre : *Nouvelles Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, 1842, in-8°).

CLXXVI

Victor Pavie à David.

Le portrait de Du Bellay. — Mariage de Théodore Pavie. — *Le Gaspard de la nuit.* — Chasse aux souvenirs sur Leysener. — *Le Rhin*, par Victor Hugo. — Cachot ou cabanon.

Angers, 7 février 1842.

Mon cher Monsiéur David,

J'ai décacheté votre lettre avec cette inquiétude qu'une con-

science alarmée comporte naturellement avec elle : j'étais en retard vis-à-vis de vous.

Vous, loin de me gronder, vous m'envoyez une gravure admirable où Du Bellay revit mieux qu'il n'a jamais vécu. Vous me demandez pardon de m'avoir fait payer la bienvenue de ce que d'autres auraient payé son pesant d'or. Vous traitez de « liberté » cette attention amie d'avoir inscrit mon nom sur le registre d'un poète. Toutes choses qui sont bien de vous et auxquelles on vous reconnaît!

Une lettre de mon père a traversé notre silence. Elle vous a conté comme quoi Théodore, après « avoir servi de ceinture à la terre », — ainsi que le grand Shakespeare, fait parler Ariel, — était venu redemander aux cendres de son foyer le dernier mot de la famille. Simple, aimante, enthousiaste des devoirs du mariage, aspirant à servir comme d'autres à commander, la femme qu'il a choisie promet à son été repos, fraîcheur, ombre et rosée. Viendrez-vous? Iront-ils? L'entrevue souhaitée se fera-t-elle à Angers ou à Paris? Tout en vous renouvelant à cette chère occasion les vœux qui furent exaucés à la mienne, nous souscrivons d'avance avec une résignation d'amis à vos projets de santé, de travaux et de voyage, si malmenés jusqu'à ce jour. Il est certain que cette terre d'où s'efface à mesure l'ancienne trace de vos pas se décolore à mes yeux de tout son prestige de patrie. La salle où gisent vos œuvres, silencieuse de vous, m'attristait l'autre jour et me semblait votre mausolée!

La gravure de Du Bellay, disais-je donc, est une traduction magnifique, et qui me fera patienter jusqu'à la venue de l'original. L'épreuve qui s'y trouve jointe me servira de modèle. J'attends sous quelques jours encre et papier de Paris, qui me mettront à même de réaliser quelque chose de mes religieux désirs à cet égard.

Gaspard avance vraiment. Je ne le quitte plus de vue : les défunts avant les vivants. J'avouerai qu'à ma honte et à mon crève-cœur cette devise, hélas! n'a été jusqu'ici que trop enfreinte. Mais je l'affiche à mon chevet, où elle me réveillera chaque matin.

La journée de samedi s'est écoulée tout entière à glaner des souvenirs dans le champ du vieux Leysener... Non seulement sa moisson, mais celle de sa génération est faite; ceux qui ne

dorment pas sous terre dorment dessus. M. Berthe s'ennuie de mes importunités et me relance de la belle manière. — M. Grille (l'oncle) est malade. Quelle bonne fortune pour lui! Pouvoir tirer le verrou sur soi, sur ses papiers, sur son musée et sur ses livres! N'avoir plus rien à dire, et, chose plus douce encore, n'avoir plus rien à montrer! — « M. Bonnet n'y est pas, repassez demain, s'il vous plaît. » — Pour Mlle Hudou, elle vit, celle-là. Quel volcan, quelle lave de souvenirs débordés! Comme je sortais de chez elle, des bluettes plein les yeux et des tintements plein les oreilles, tous ceux que je rencontrai en me rendant à la maison me semblèrent si nuls et si ternes que je crus coudoyer autant de cadavres sur le chemin. Elle prétend que les parents en savent plus qu'ils n'en disent; que l'opinion les gêne, par souvenir du fils, républicain ardent, sculpteur aussi lui-même, auteur du buste de notre fantastique ami Kadelberg. Je n'ai plus qu'une porte où frapper désormais. C'est celle d'un ancien littérateur d'ici, le sieur Papin, maintenant domicilié à Saumur, et dont la femme est nièce de Leysener. Je viens de cacheter ma lettre à son adresse. Après quoi je saurai, ou bien j'ignorerai.

Avez-vous remonté le Rhin, non en bateau, cette fois, ni en voiture, mais en Victor Hugo? C'est lui, deux fois pour une, réverbéré dans le fleuve, poète sans fin, tirant de ceci une voix, et de cela une étincelle. A-t-on pétri le monde avec ce despotisme étrange qui fait que tout le paysage ne jure que par lui! Un si rude gantelet, à la longue, vous froisse. On revient de cette lecture suffoqué et meurtri, comme une proie tombée des serres d'un aigle.

M. *** est fou. Homme de talent et de cœur, poète aussi dans son art, ce vil métier des autres, et le dernier typographe qu'eût avoué Gutenberg. J'ai appris cela hier, comme une chose quelconque, de la bouche vulgaire d'un commis voyageur. L'amour des traditions, l'enthousiasme du beau, l'horreur des spéculations mercantiles ont travaillé sa tête et bouleversé son cerveau. C'était mon maître, et je le pleure. Cachot ou cabanon, c'est, par le temps qui court, la destination du génie. — Et Bertrand qui allonge sous le pli de vos draps sa blême tête pour me dire : « Vous avez oublié l'hôpital! »

Croyez, notre bien cher, à nos inviolables amitiés,

Victor Pavie.

Collection David d'Angers. — L'ouvrage de Victor Hugo, *Le Rhin, lettres à un ami*, parut en janvier 1842 (2 vol. in-8°).

CLXXVII

David à Victor Pavie.

Tombeau de Joseph Pavie. — Les « Pourquoi de l'enfant ». — Symbolisme du monument de Bichat. — Angoisses d'artiste. — Sérénades. — Paysage. — Souvenir d'enfance. — Leysener. — Eugène Delacroix. — Critique des expositions. — Visite à la tombe d'Aloysius Bertrand. — Le roi René. — Présent de la ville de Strasbourg.

Paris, 27 mai 1842.

Je suis bien en retard pour te répondre, mon cher Victor ; la vie agitée des voyages en est la cause. Ce n'est pas oubli, car toutes les impressions heureuses que j'ai éprouvées m'ont rappelé ton cher souvenir. Je suis heureux que tu aies reçu avec quelque intérêt le croquis que je t'avais adressé avant mon départ, tristes linéaments confiés à cette fragile feuille de papier, monument éphémère quand on le compare à celui que le malheur sculpte dans notre cœur. Le malheur est un colosse qui tôt ou tard pèse de tout son poids sur notre vie et l'écrase impitoyablement. J'ai travaillé à ce croquis avec tout le cœur possible, avec de bien vives émotions à ton sujet et d'affreuses transes pour mes deux enfants, car le jour où le marbrier avait déposé la croix chez moi, ces pauvres petits furent frappés de la maladie dont mon Hélène n'est pas encore tout à fait guérie. Parfois, lorsque je travaillais au dessin du pauvre Joseph, mes enfants venaient auprès de moi, puis, avec une voix rendue sonore comme du cristal par la maladie, ils m'adressaient des questions qui souvent appelaient des larmes à ma paupière. « N'est-ce pas, disait Hélène, que l'on meurt quelquefois ? — Oui, ma pauvre enfant ; que Dieu nous prenne en pitié ! »

Avant de quitter Paris, j'avais terminé deux groupes : celui du général Gobert avec le guerilla. Dans le groupe de Bichat, j'ai cherché à élever un monument à la science de la physiologie. Trois existences se présentent sur ce piédestal : l'une rêveuse, végétative, pure comme l'aurore d'un jour sans nuages ; l'autre occupe le milieu, la partie la plus élevée de cette

pyramide humaine. Celle-là est passionnée, dévorée par les émotions; elle pense et se consume; elle essaye de lever un coin du voile qui cache les mystérieux secrets de la Création. Enfin, à la base de cette pyramide est la mort, autre existence obscure, hiéroglyphique. C'est cette transformation que la lampe de la science, celle qui éclaira Hippocrate, illuminera de ses rayons. Le scalpel et les instruments d'anatomie rappellent la dissection. Voilà une trilogie. Les anciens aimaient à procéder d'après cette méthode. J'en ai fait usage pour exposer mon drame physiologique. Si j'ai posé la main de Bichat sur le cœur de l'enfant, c'est que là réside le foyer le plus ardent de la vie. Dès le principe, ma composition s'est présentée claire à ma pensée. Mon programme est très simple. N'est-il pas vrai que le médecin prend l'homme au berceau, le soutient jusqu'à la tombe, et restant fidèle à sa dépouille y cherche des lumières, pour éclairer les sublimes et miraculeuses manifestations de la vie? Une grande jouissance m'était réservée dans la réalisation de ce travail; je consacrais pour l'avenir les traits de mon Robert. Puis je me disais : Peut-être cette union avec un grand homme portera-t-elle bonheur à ce cher enfant! Travaille, pauvre artiste, sois le jouet continuel des émotions qui détruisent ta vie par lambeaux, tâche de fouiller dans les replis les plus profonds du cœur, cherche à faire passer les manifestations de l'âme sur la pierre, tu rencontreras soudain des êtres prétentieux et nuls qui te crieront : « Prends garde! tu exagères les têtes de tes personnages! Il faut que je puisse te comprendre!... » Ah! mille fois malheureux celui qui peut comprendre toutes les transes, les agonies de l'artiste! Souvent, la nuit, lorsque le sommeil le fuit, son œuvre hante sa pensée, elle lui apparaît toute défectueuse; son cœur serré par l'anévrisme bat convulsivement; la sueur couvre son front; il se prend à désespérer de la réussite de cette statue qu'il aimait tant! Mais la lumière calme ses angoisses. Il reprend son travail avec ardeur, et l'illusion, ange consolateur de l'homme, vient de nouveau le soutenir dans son pénible labeur, pour l'abandonner encore au retour de la nuit prochaine. Voilà, mon ami, l'histoire de ma vie d'artiste. Aucun de mes ouvrages qui ne m'ait fait traverser cette épreuve; mais l'art, avec sa puissante et irrésistible voix, est là qui vous dit : « Marche! » Puis, il y a aussi de bien douces et nobles compensations.

Si, dans une ville où vous croyez être arrivé sans être vu des personnes qui peuvent vous faire connaître, la *Marseillaise*, sublime chant de liberté, retentit tout à coup dans la nuit et vous arrache au sommeil, l'entraînante harmonie vous rappelle que votre nom n'est pas effacé du souvenir de vos amis; c'est une sorte de baume qui cicatrise les anciennes blessures; le cœur se reprend à la vie; l'avenir s'embellit de nouveau. Au cours des manifestations si chaleureuses dont j'ai été l'objet dans plusieurs villes, lors de mon dernier voyage, ce qui m'a le plus touché, c'est que l'on n'a jamais séparé le patriote du statuaire.

J'aime le midi de la France, la nature y est passionnée. J'aime la désolation de ses paysages, qui semblent porter les traces d'une des brûlantes révolutions du globe. J'aime ces oasis délicieuses qui forment un si heureux contraste avec les lignes sauvages et grandioses d'un sol que la main de l'homme ne peut féconder par la culture.

Je pense qu'actuellement tu dois avoir des documents exacts sur le sculpteur Leysener. Combien je regrette de ne pas avoir noté de précieux renseignements que mon père avait recueillis sur cet homme et aussi sur des faits très curieux de la guerre de la Vendée! Mon père, avec son imagination ardente, avait été naturellement frappé du talent de ce statuaire dont tu veux conserver le souvenir; il en parlait bien souvent, et moi je ne prêtais qu'une trop légère attention à ses récits. Cependant je me souviens bien que, tout petit garçon, je grimpais sur un autel dévasté de l'église en ruine de Saint-Aubin, et que là je me cramponnais à un fragment de statue de Vierge que mon père m'avait dit être de notre statuaire. Je passais mes petites mains avec curiosité sur les pieds encore bien conservés, et j'habituais ma jeune pensée à désirer suivre cette noble carrière des arts. Cherche, mon ami, feuillette les vieilles archives vivantes que le temps a oubliées sur la terre; tu en trouveras beaucoup comme Mlle Oudot qui expriment leurs idées à peu près comme ces mots à rebours que l'on trouve sur le papier buvard qui a servi longtemps. Qu'importe? Un mot déformé est parfois précieux sur le sujet dont on s'occupe. Il y a aussi d'autres vieux souvenirs qui font songer à ces manuscrits calcinés par la lave du Vésuve. Ceux-là se révèlent à vous par de grandes lignes qui vous font pénétrer de sublimes pensées : ce sont les Chateaubriand, les Lamennais.

Je viens de rencontrer Lacroix, qui m'a dit avoir perdu le prospectus de l'exposition d'Angers que tu lui avais envoyé; malheureusement, il m'a été impossible de lui en donner un exemplaire; j'en avais disposé. Je n'ai rien à envoyer, hors les bas-reliefs du *Gutenberg* qui viennent d'être fondus. Vous faites bien, mes amis, de tâcher de former le goût des Angevins; puis c'est la mode actuellement de faire des expositions. Il faut que cette mode s'use comme toutes celles qui sortent de la tête humaine. Dans le temps où l'art était en plus grande vénération, on ne faisait pas d'exposition, de bazard. L'art était partout sur les monuments; il était à sa place; il avait un but. On ne voyait pas un sujet profane auprès d'un sujet religieux; la vertu auprès du vice, la charge auprès de ce qui est noble. Aussi l'art était pur et respecté. Actuellement, c'est un objet de commerce et de curiosité; on ne tient pas à acheter des tableaux, puisque l'on peut en avoir souvent la vue par des expositions. C'est à notre égard ce que sont les cabinets littéraires pour les littérateurs.

Et mon pauvre Bertrand! Lorsque je suis allé visiter sa tombe, une pensée est venue me frapper au cœur. Il me semblait que le poète me demandait avec douleur : « Et mon monument littéraire! »

Pense-t-on à faire le tombeau du roi René? Bien certainement je penserai à m'occuper de la figure vers le printemps prochain; il faut enfin élever un monument à cet homme. Que nous sommes Gaulois, en vérité! Nous ne nous exaltons pas assez pour les nobles souvenirs; notre argent est collé à notre coffre-fort quand il s'agit d'une manifestation de l'âme. Ah! si c'était pour des fêtes, des banquets, cela serait bien différent!

Le 15 du mois de juin, je quitterai Paris pour les Pyrénées, et il est probable que je retrouverai la santé.

Soyez tous heureux, chers amis, et croyez à notre sincère et éternelle amitié.

DAVID.

P. S. — Je viens de recevoir de la ville de Strasbourg une magnifique coupe ciselée par Kirstein. Ce qui m'a rendu bien heureux, c'est le nom d'Angers qu'ils ont joint au mien. Le nom du fils auprès de celui de sa mère! Voilà les véritables récompenses. Cela vaut mille fois mieux que les croix obtenues par faveur.

Collection Pavie. — L'enfant placé près de Bichat, dans le monument de Bourg, rappelle les traits du fils du statuaire en 1841. C'est M. Robert David qui a posé pour cette figure. L'abbaye de Saint-Aubin, dont parle le maître, existait à Angers, au centre de la ville. C'est sur son emplacement que s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la Préfecture. Lacroix, on l'a vu déjà, est le peintre Eugène Delacroix. La coupe ciselée par Kirstein fut offerte par la ville de Strasbourg à l'auteur du monument de Gutenberg.

CLXXVIII

David à Victor Pavie.

Robert David. — Le *Gutenberg* à l'Imprimerie royale. — Le pays natal. — L'atelier d'élèves de David passe sous la direction de Rude. — Second buste de Victor Hugo. — Les carnets du maître. — Les monuments du cardinal de Cheverus et de l'abbé Mongazon. — Paul Delaroche. — Rendez-vous en Grèce.

Paris, 19 juin 1842.

Mon cher Victor,

Sans une grave maladie qui vient encore de s'emparer du pauvre Robert, je ne serais plus à Paris. Cependant, je pense que bientôt il me sera possible de quitter cette ville, car mon jeune malade entre en convalescence.

Je viens de charger au roulage plusieurs caisses pour le Musée d'Angers, et une qui t'est destinée. Celle-ci contient des fragments, en bien mauvais état, de deux bas-reliefs du monument de Gutenberg. Tu les feras porter à la campagne. Un jour le statuaire vieilli contemplera, sur le seuil de ta porte, tes jeunes enfants jouant avec les têtes des figures de ces bas-reliefs. Il sera heureux qu'au moins ses ouvrages puissent amuser cette jeune génération. Cette fois je me suis bien expliqué : la caisse doit t'être remise franche de port.

Micheli est actuellement occupé au moulage des quatre bas-reliefs qui, avec la figure de Gutenberg, doivent être placés dans l'une des grandes salles de l'Imprimerie dont M. Lebrun est directeur. Aussitôt que le moulage sera terminé, des ordres seront donnés pour que les plâtres soient envoyés à Angers. S'ils n'arrivent pas trop tard, tu pourras les faire placer à l'exposition qui va avoir lieu.

J'ai reçu avec reconnaissance le journal dans lequel tu as inséré un article sur mes travaux. Merci mille fois. Ta voix s'est encore élevée en faveur de ton vieil ami.

Ne crois pas, cher ami, que la terre de la patrie puisse être jamais brûlante à mes pieds. Non, mille fois non. Je l'aime de toute mon âme. Elle a pour moi le charme d'un premier amour heureux. Mes pensées les plus chères lui sont acquises, et je voudrais lui confier toutes mes douleurs, comme on fait à une mère. Mais je suis un pauvre infirme de corps qui a besoin de chercher à calmer ses souffrances sous un ciel plus chaud, afin de pouvoir consacrer encore quelques-unes des années qui peuvent me rester à mériter, par de nouveaux ouvrages, la bienveillante attention de mes compatriotes. Mon cœur et mon âme renferment encore quelques nobles visions auxquelles je serais heureux de donner une forme durable. Cette idée me poursuit sans relâche; elle domine toutes autres affections.

Après vingt-deux années de tendre et constante sollicitude, mes élèves viennent de me quitter. Afin que mes absences ne nuisissent pas trop à la direction de leurs études, j'avais prié M. Husson d'aller constamment leur donner ses conseils. Ils sont venus me demander un autre maître. Je les ai recommandés d'abord à M. Petitot, qui a refusé, puis à M. Rude, qui a accepté. Ils ont aussitôt écrit une lettre de remerciement, signée de tous, à ce dernier, et je suis rentré dans ma solitude... Pourquoi auraient-ils eu quelques égards envers un homme qui leur avait donné ses leçons gratuites, qui en avait sauvé plusieurs de la conscription, aidé certains autres de sa bourse lors des concours du prix de Rome, qui leur avait prodigué ses consolations quand ils étaient malades? En étant polis, je ne dis pas reconnaissants, ils n'eussent pas été les enfants de ce temps d'égoïsme et d'ingratitude. Je sais bien qu'ils me reprochent de ne leur avoir donné ma voix dans les concours qu'à mérite égal avec leurs concurrents, de l'avoir toujours réservée aux élèves des autres maîtres lorsque ceux-ci la méritaient mieux que les miens. Je sais bien qu'ils peuvent me dire que les autres maîtres n'ont pas montré toujours tant de scrupule, mais ma conscience m'est trop chère pour la sacrifier en aucune occasion, et ma vie prouvera que je ne suis pas républicain de nom seulement.

Avant d'entreprendre un voyage, j'ai toujours l'habitude de

mettre ordre à mes affaires. Je viens de faire un testament qui prouvera, je l'espère, mon admiration et ma tendre amitié pour Hugo : c'est son buste ; car le premier essai n'était qu'un portrait. Je l'ai débarrassé de ses vêtements, je lui ai mis une couronne de laurier sur la tête. Ce buste sera coulé en bronze et donné par moi à la ville de Besançon. Je tenais beaucoup à faire comprendre à ses insouciants compatriotes qu'au moins il existe hors de chez eux des hommes susceptibles d'être constants admirateurs du génie, et qu'enfin on n'est pas « prophète dans son pays natal ».

Sous peu de jours, je crois pouvoir partir. Je vais encore éprouver de grandes et saisissantes impressions à la vue des beautés de ce pays méridional que j'aime tant. Je vais, comme j'en ai toujours eu l'habitude, noter dans des petits livrets une partie de mes émotions. Un jour, après moi, tu en seras le dépositaire. Tu y trouveras, sans doute, des pensées d'artiste. Tout ce qui frappe mon imagination devient de l'art, et cela doit être nécessairement, puisque nous sommes voués durant toute notre vie au « compte rendu » de la nature visible et intellectuelle.

Quand je reviendrai, je terminerai la statue du vénérable M. de Cheverus.

Le monument de M. Mongazon est en train, mais c'est un ouvrage qui a pris une grande extension par le bas-relief qui représente une Distribution de prix. La bonne et patriarcale tête de cet homme m'a fait plaisir à reproduire.

Tu vois, ami, que lorsque je reviens à Paris, mes instants sont exclusivement employés à faire de nouveaux travaux qui ne pourraient être exécutés si j'allais me reposer dans notre pays.

Mais toi, tu ne viens plus à nos expositions, tu n'as pas même vu le dernier travail de Delaroche, travail dont je te parlerai dans ma prochaine lettre. Viendras-tu me retrouver en Grèce ? Serai-je plus heureux cette fois qu'à l'inauguration du *Gutenberg ?*

Adieu, cher ami, soyez heureux tous et croyez-nous, Émilie et moi, tout à vous de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Un exemplaire en plâtre du monument de Gutenberg, offert à M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, décore un atelier de cet établissement. Un exemplaire en fonte, exécuté à une date postérieure, a été placé dans la cour d'honneur de l'ancien Hôtel de Rohan. (*Musées d'Angers*, pp. 109-110.) Le buste de Victor Hugo, la tête laurée, porte la date

de 1842. Le marbre fut offert au modèle. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 382; t. II, p. 418.) Les carnets du maître, au nombre de plus de cinquante, ont été offerts par M. Robert David à celui qui écrit ces lignes. Un grand nombre de notes extraites de ces carnets ont trouvé place dans les écrits du statuaire. (*David d'Angers*, etc., t. II, pp. 3-447.) Le monument de Cheverus, érigé à Mayenne, fut inauguré le 8 août 1844. Le travail de Paul Delaroche, auquel fait allusion David, est la peinture murale de l'Hémicycle à l'École des beaux-arts.

CLXXIX

David à Victor Pavie.

Aloysius Bertrand et ses proches. — Le cardinal de Cheverus et Fénelon.

Paris, 27 juin 1842.

Cher Victor,

Robert n'étant pas encore tout à fait rétabli, je n'ai pas pu quitter Paris, mais j'espère pouvoir le faire samedi prochain ou dimanche. Ainsi, tu pourrais encore m'écrire si tu avais quelques choses à me dire. D'ailleurs, les lettres qui me seront adressées ici me seront envoyées au lieu où je voyagerai.

Il m'a été impossible d'empêcher Mme Bertrand de t'écrire. Je sens combien tu dois être ennuyé d'être ainsi tracassé. Que veux-tu? cette femme est comme une âme en peine. Quand je la vois venir, elle me semble une apparition du malheureux jeune homme. Ce n'est certes pas celle de sa belle et poétique imagination, mais bien la matérielle expression des misérables entraves qui ont eu raison de sa frêle existence. Ah! combien il aura dû souffrir ainsi entouré d'êtres qui ne pouvaient le comprendre! Quel long drame passé dans les sinistres mansardes où tant de misère était abritée! Je ne suis plus étonné des traces de blessures occasionnées par ce dur voisinage que j'apercevais sur son âme si délicate. Il y a vraiment une malédiction attachée à tous ceux que la nature a inscrits sur son livre d'immortalité. Il semble qu'elle veuille se venger de ces devins qui cherchent à pénétrer ses énigmes.

Je suis tourmenté, parce que Micheli n'a pas encore terminé le moulage des bas-reliefs, et comme il est très pressé d'ailleurs, je crains que ces bas-reliefs n'arrivent pas à temps pour votre

exposition. Enfin, il m'a promis qu'il les expédierait aussitôt que sa besogne sera terminée.

J'ai mis en train le monument de M. de Cheverus ; je le terminerai à mon retour à Paris. Ce travail m'intéresse beaucoup. C'était un homme tout à fait digne d'être mis en parallèle avec Fénelon. Il y avait entre eux une grande similitude, quant aux sentiments d'humanité, mais l'évêque de Cambrai avait le double don du génie et des généreuses passions du cœur. La réunion de ces deux qualités dans un grand homme en fait une exception.

Présente mes respectueux hommages à Madame Pavie.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

CLXXX

David à Victor Pavie.

Baréges. — Gavarnie. — Paysage. — Le lac de Gaube. — Un drame sur le lac. — Légende. — L'étude de Victor Pavie sur Leysener. — Hawke. — Paul Delaroche et l'Hémicycle de l'École des beaux-arts. — Critique. — L'*Apothéose d'Homère*, par Ingres. — Caractéristiques des deux œuvres. — La garnison de Baréges. — Retour à Paris.

Baréges, 4 août 1842.

Depuis dix-huit jours nous sommes à Baréges, cher Victor. C'est un bien triste séjour. Une seule rue entre deux montagnes. Le Gave, qui bondit avec un bruit sinistre sur des fragments de granit, descend parallèlement à la rue. La chambre de laquelle je t'écris donne d'un côté sur le Gave, et de l'autre sur cette rue, autre torrent qui roule continuellement bien des misères, destinées, comme les eaux qui hurlent avec tant d'énergie, à se reproduire perpétuellement et à s'engouffrer dans les entrailles du globe. L'âme est attristée de voir ces processions de gens crispés, disloqués ; ces figures mangées jusqu'aux os, guidées par deux yeux ternes qui vous regardent avec envie comme les yeux d'un homme qui sortirait du cercueil après quelques mois de séjour. En voyant tous ces gens marcher, l'un avec une seule jambe et des béquilles, l'autre avec une jambe attachée au-

dessous du menton, on serait porté à croire que tous les télégraphes de France se sont donné rendez-vous ici. Les premiers jours de mon arrivée, je boitais, j'étais tenté de me courber, tant l'imitation de ceux qui nous entourent a de puissance sur nous, et je regrette que Dieu n'ait pas été plus généreux en types nobles; ceux-ci paraissent à de trop rares époques sur la terre.

Si Baréges est d'une austérité inflexible, il y a dans les environs de merveilleux effets de la nature à contempler, et il est impossible de rester dans ce pays le cœur vide de saisissantes émotions. J'ai vu à Gavarnie la magnifique cascade qui mérite bien sa réputation. J'ai vu aussi une foire espagnole. Voilà des hommes qui ont un costume pittoresque et énergique! Je ne pouvais, en regardant ces hommes si beaux, à la tournure si noble, m'empêcher de sourire de pitié en pensant à nos paysans gaulois habillés de loques couleur d'ardoise, à l'air rusé, à la face enluminée par l'ivrognerie, accompagnés de leurs femmes si niaisement ajustées. Décidément, les Gaulois n'ont jamais eu de goût, et ce qui est désespérant, ils n'en auront jamais. Ils sont trop orgueilleux pour emprunter aux autres peuples ce qui leur manque.

Les excursions dans les montagnes sont électrisantes d'intérêt, mais les émotions sont aussi bien violentes. Quand, pendant cinq heures, on a continuellement un horrible précipice à côté de soi, les idées les plus mélancoliques vous assaillent. Que de fois n'ai-je pas tremblé en voyant Émilie et mon fou, mon insouciant Robert courant devant moi sur un sentier étroit! Puis, je posais le regard sur les fleurs des montagnes dont notre guide avait orné la tête de nos chevaux, et je me souvenais que les anciens avaient coutume de couronner les victimes avant de les conduire à la mort. Rien de sublime comme le spectacle de ces montagnes de granit qui semblent en lutte avec le ciel et dont se détachent, de temps à autre, des blocs énormes. Quelle lutte mystérieuse et gigantesque dans la nature! Quelle énigme pour nous!

Il y a peu de jours que nous avons été visiter Cauterets et ce fameux lac de Gaube, qui est sur une montagne. Là, en 1832, il s'est passé un drame dont le récit m'a vivement ému. Un jeune Anglais, après avoir bu une bouteille de rhum, a contraint, par la force, sa femme à le suivre dans une barque, et lorsqu'ils

eurent disparu derrière un rocher, on entendit des cris perçants, et peu après on aperçut la barque vide voguant au hasard. On a élevé à ces disparus un tombeau sur le rocher qui avance dans le lac comme une chaloupe attachée au rivage. Un paysan qui, durant la belle saison, garde la masure destinée à servir d'abri aux voyageurs, me disait qu'un pâtre prétend avoir vu, la nuit, sur le lac, une barque fantastique dans laquelle deux personnes luttaient avec efforts; puis la vision disparaissait, et l'on entendait des cris plaintifs mêlés de rires infernaux. Deux lumières semblaient se poursuivre sur l'eau et venaient se poser sur le monument. C'est quelque chose de grand que ce tombeau sur la montagne! Un drame près du ciel! La victime auprès de son meurtrier, dans le même cercueil! Et quand on pense que cet emblème de mort roulera tôt ou tard dans la plaine avec le bloc géant qui lui sert d'appui!

J'ai été bien heureux de lire ici ce que tu as écrit sur Leysener. Ce sont des pages profondément et admirablement bien senties. Si le destin du statuaire a été assez cruel pour le faire s'égarer dans notre Anjou, au moins, comme compensation, il s'est trouvé là une âme qui lui a élevé un monument, car, cher ami, tes pages conserveront son souvenir parmi les hommes. Cette œuvre était digne de toi. Je suis heureux de savoir qu'il existe encore un portrait de ce statuaire. Tu devrais engager M. Hawke à en faire une gravure, ou M. Ménard un dessin. Pour moi, je désirerais bien qu'on me l'envoyât pendant quelques jours pour en faire un médaillon en bronze; tu tâcheras d'arranger cela, je t'en prie.

Voici quelques-unes de mes idées sur le travail de Paul Delaroche, à l'École des beaux-arts, dans la salle destinée aux différents cours spéciaux et aux distributions de prix. Le peintre avait à représenter la réunion de tous les artistes qui ont brillé aux diverses époques de l'histoire. Tout à fait au milieu de l'Hémicycle, on voit les trois grandes gloires artistiques de la Grèce : Apelle, Phidias et Ictinus; à leurs pieds, une femme à demi nue jette avec violence des couronnes qu'elle vient de ramasser à terre. De chaque côté sont des femmes : allégories de l'art romain, gothique et de la Renaissance. Ensuite se voient les grandes célébrités de tous les pays, depuis la Renaissance jusqu'à Louis XIV.

La première impression que j'ai éprouvée en apercevant tous

ces hommes bavardant avec des gestes outrés, des poses maniérées, a été que je me trouvais en face d'une assemblée de fous. Les artistes devraient bien se persuader que l'on ne peint pas des paroles; que ce sont les actions qui sont leur véritable langage. A cet égard, je me rappelle qu'un jour, sur la route de Montpellier à Béziers, je vis une femme qui gesticulait d'une manière très étrange. Je la crus folle. Cela me fit réfléchir à un grand principe d'art, c'est que les gestes doivent être extrêmement simples, et c'est surtout dans le sujet que Delaroche avait à traiter que ce principe devait avoir son application. Quand je vois une réunion d'hommes distingués, j'éprouve le désir d'entendre ce qu'ils disent, afin de profiter de leurs lumières. A quoi me servirait de les voir se démener comme des énergumènes, si je ne pouvais les comprendre? Au contraire, si, calmes, réfléchis, plongés dans de profondes méditations, ils se présentaient à ma vue, alors je penserais à ce que chacun a fait de grand pour se rendre digne de la vénération des hommes. Ma tête s'exalterait et j'assisterais à leur apothéose. D'ailleurs, les artistes ne doivent parler que sur la toile ou le marbre. Les bavards, ceux qui dépensent leur temps en conversations, n'ont jamais été que des artistes médiocres. Tout ce qui est dépensé par la parole est autant de perdu pour l'immortalité de l'artiste. Toute la vie des maîtres doit s'écouler dans le silence de l'atelier ou dans une religieuse contemplation des créations de la nature.

Le statuaire, dès l'instant qu'il prend le ciseau pour représenter un grand homme, sent que c'est une apothéose qu'il va faire, un poème avec une seule figure qu'il va tracer. Ce n'est pas l'homme physique seulement, c'est l'être immatériel qui doit envelopper la matière et lui servir d'auréole, afin de faire comprendre aux spectateurs que cette apparition est celle de l'homme destiné par la nature à laisser un monument durable et utile à l'humanité. Ce n'est pas seulement le grand homme que l'on doit chercher à faire resplendir dans tout l'éclat de sa gloire, c'est, ou la réalisation d'un grand fait historique, ou le point le plus élevé où la science a été portée par celui dont on veut consacrer les traits. L'homme de génie aspire à lui toutes les intelligences qui se trouvent disséminées sur la terre. Elles sont ses bras; lui est la tête, le centre, l'unité, le résumé, et il devient le mythe d'une époque. Voilà la statue.

Les êtres grands par le cœur ont aussi leur majesté surhumaine. Tels Niobé la mère, le Laocoon, et, dans le christianisme, Jésus, sublime législateur, qui a donné au monde la plus grande idée de charité qu'on ait jamais entendu formuler sur ce globe! C'est par la profondeur de la pensée que le statuaire peut se rendre digne de sa haute mission. Il ne peut ni ne doit prétendre à la vérité matérielle de la nature physique. La matière qu'il emploie pour fixer ses inspirations est un invincible empêchement à l'illusion. Dans le sujet qui nous occupe, le peintre devait se faire statuaire. Chaque figure prise à part devait être la synthèse d'un poème.

Dans les scènes de la vie active, la peinture peut rendre le mouvement, elle peut aspirer à la magie de l'illusion, et c'est par là que se distingue l'art moderne. Les Grecs, moins matériels, ne cherchaient pas le mensonge des effets d'optique. Leur but constant était l'homme physique et moral dans sa plus saisissante pureté. Tout cela, chez eux, était éclairé de la lumière du ciel, tandis que les peintres modernes ont éclairé leurs figures au jour amoindri d'un soupirail de cave. Or, on peut juger du degré de matérialisme auquel un peuple est tombé, par l'étude de ses productions d'art. Les Espagnols et les Flamands nous offrent un exemple frappant de la vérité de ce que je dis, tandis que les Italiens ont généralement, surtout à l'époque la plus brillante de leur histoire, baigné leurs scènes religieuses de lumière céleste. Le peintre a l'avantage de pouvoir compléter et rendre précise la scène qui l'occupe, à l'aide de groupes et d'accessoires qui expliquent le sujet. Il peut user de toutes les ressources de la palette. Toutefois, lorsqu'il médite une apothéose, il doit, je le répète, se faire statuaire par la simplicité du mouvement. La couleur même dont il se servira ne devrait pas avoir la puissance dont elle revêt les scènes de la vie active. Une apparition n'a pas la consistance d'une réalité.

J'aurais voulu trouver cela dans le tableau de l'École des beaux-arts. Cette Distribution de récompenses à laquelle assistent tous ces lumineux génies des temps anciens devait être imprégnée de plus de recueillement. Les grands hommes qui se sont davantage inspirés de l'art grec devaient se rapprocher de leurs types et regarder avec admiration les trois chefs de cette sublime école athénienne. Ceux-ci n'auraient pas dû être dessinés avec une

uniformité qui pourrait faire croire qu'ils sont sortis du même moule. Apelle et Ictinus devaient avoir des formes plus délicates que Phidias, les statuaires ayant besoin de lutter contre les montagnes dont ils font jaillir l'immortalité.

Pour particulariser l'art grec et cette pensée incessante de beauté qui l'a toujours guidé, les Grâces, qui ont été son flambeau, qui l'ont doté d'une couronne permanente, toujours plus brillante à mesure que les siècles apportent leurs éléments de comparaison, auraient utilement aidé à bien saisir le caractère de ces trois gloires de l'école ancienne. Leur pose différente, et en rapport avec le génie de chaque artiste, aurait fait comprendre l'admirable variété qui existe dans les ouvrages du peuple grec.

L'Art gothique, avec son église dans les mains, aurait pu avoir une physionomie plus mélancolique. Il eût été bon d'indiquer que ce sont les inspirations du cœur qui ont dirigé les religieux artistes de l'époque gothique.

L'Art romain est le grec abâtardi. Il a travaillé pour des maîtres qui n'ont jamais compris les douces émotions ou les philosophiques aperçus du génie poétique.

Dans la figure de la Renaissance, il eût été opportun de rappeler, par le costume, la pose et les formes du personnage, que l'art avait établi son atelier dans l'antichambre des rois et des grands d'alors; qu'il s'était affublé des fragments presque déteints du manteau grec, unis avec la friperie bizarre, pleine d'afféterie, du goût de son époque.

Il n'aurait pas fallu représenter la Gloire à genoux, ramassant des couronnes dans la poussière pour les jeter à la tête du spectateur. Il n'aurait pas fallu faire exécuter tant de gestes inexplicables à des hommes qui, au contraire, devaient s'entretenir à voix basse et avec décence, comme cela se pratique quand on est admis dans un lieu que l'on respecte.

Je n'aurais pas voulu voir Michel-Ange, l'homme du mouvement, assis, ayant l'air d'un vieux buveur qui cuve son vin et médite sur l'ivresse du lendemain.

Le suave et angélique Raphaël pose avec manière comme un François Ier! Et mon cher Puget, lui dont l'âme brûlante a su donner au marbre une vie plus puissante que la vie réelle, je n'aurais pas voulu le voir ramassé sur lui-même comme un

paralytique ou un tailleur. L'être qui possède en lui la vie accentuée a au contraire besoin d'extension : l'immensité est son domaine.

Chaque époque léguant aux suivantes quelque chose qui lui donne son cachet, cela aurait pu être indiqué par des accessoires autres que le costume, qui n'est, en somme, qu'une ressource banale aux mains de l'artiste.

Tout ce bavardage qui fait songer à une place publique ne peut inspirer aucune vénération au spectateur. On voit aussi que le peintre, par l'arrangement des figures, a eu la préoccupation de simuler le velours, la soie et tous les haillons somptueux que recherche la mode. Quelle misère! Mais n'est-ce pas l'homme qui laisse le souvenir de son génie! Ses vêtements, c'est l'affaire du tailleur et le tribut payé aux absurdes exigences de la société. La médiocrité, avec un peu d'adresse, obtiendra toujours des effets agréables avec le secours des différentes étoffes, mais il n'appartient qu'au peintre de génie de copier l'ouvrage de Dieu. La couleur, c'est l'expression de la matière; la forme, c'est celle de ce qu'il y a d'immatériel en nous.

Combien l'*Apothéose d'Homère* est supérieure! Quelle noble et sublime réunion de grands hommes! Ils ne sont plus sur la terre. Il semble que c'est notre âme qui les perçoit. Ils ne conservent plus qu'une indication de la teinte terrestre qui colorait le corps dont s'enveloppait leur âme et dont elle s'est débarrassée. Ainsi le papillon conserve sur ses ailes la poussière colorée des fleurs qui l'ont abrité. Ainsi une lumière mystérieuse baigne le beau visage d'une jeune fille. Cette page est celle d'un homme de génie, c'est une hymne sublime à la Création. La peinture de Delaroche est un savant tableau de genre, de grandes dimensions. L'artiste a fait le portrait en pied des représentants de chaque âge de l'art, il ne nous a pas rendu leur apparition historique et poétique.

Sous peu, nous allons quitter Baréges pour retourner à Paris. Je dirai adieu avec plaisir à cet endroit. Je ne verrai plus cette rue que l'on croirait peuplée des damnés de l'*Enfer* du Dante. Toutes ces infirmités ont beau se cacher sous les friperies du luxe, elles ne m'en paraissent que plus pénibles à voir. Je ne regretterai même pas les trois gendarmes si débonnaires qui vont donner la main aux voyageurs pour descendre de voiture, qui

ferment les portières, qui jouent avec les enfants et font enfin tout ce qui est dans les attributions du paisible citadin. Je ne regretterai pas l'unique sergent de ville qui cire les bottes des voyageurs, fait les commissions, vend des boîtes de sardines, annonce avec le son d'une cloche les ventes ou les effets perdus et enfin, vers midi, prend son costume, son sabre inoffensif et reçoit pour quelques sous des taloches des jeunes désœuvrés de l'estaminet. Que penses-tu de la garnison d'une des frontières d'Espagne?

Adieu, cher ami, sois heureux et tous ceux qui te sont chers; dis-leur de la part d'Émilie et de moi mille choses aimables, et crois à mon entier dévouement de cœur.

DAVID.

Collection Pavie. — Pierre Hawke, nommé dans cette lettre, est un peintre dessinateur qui a séjourné longtemps à Angers. Hawke a pris part aux Salons de 1839 et de 1841, avec des dessins à la plume représentant des vues d'Angers et de Nantes.

CLXXXI

Reboul à David.

La médaille du poète. — L'esthétique du maître.

Nimes, le 6 septembre 1842.

Monsieur,

Je n'ai que le temps de vous remercier de votre magnifique envoy. Cela a réjoui toute ma famille, et c'est autant en son nom qu'au mien que je viens vous témoigner toute notre reconnaissance : le poète, plus tard, si la muse daigne le gratifier de quelque inspiration, se réserve de le faire d'une autre manière.

Oui, Monsieur, en jetant les yeux sur le médaillon qui offre l'empreinte de mes traits, je me rappellerai de vous, et surtout de l'entretien que nous eûmes ensemble et dans lequel vous développâtes les théories de l'art, que vous faisiez descendre de la source de toute intelligence, et de cette réponse faite à un jeune artiste qui vous demandait le secret du sublime : « Soyez homme d'honneur. » Toute cette éloquence de conversation, mille fois plus persuasive que le langage d'apparat et les pages

les plus brillantes, est là, fixée dans mon souvenir, et certes, l'insigne honneur que je viens de recevoir de vous ne servira pas peu à l'y maintenir, s'il est possible, encore davantage.

Mes respectueux souvenirs à Madame David.

Je suis, Monsieur, avec une vive reconnaissance, votre tout dévoué serviteur et admirateur,

J. Reboul.

Collection David d'Angers. — Le médaillon de Jean Reboul, le poète boulanger de Nîmes, porte la date de 1842. (*Musées d'Angers,* p. 183.)

CLXXXII

Magu à David.

Le médaillon du poète.

Lizy-sur-Ourcq, le 29 novembre 1842.

Monsieur,

J'ai reçu, hier soir, la caisse que vous avez eu la bonté de m'adresser, et je m'empresse de vous en accuser réception.

Je ne sais vraiment en quels termes vous exprimer toute la joie que m'a causé votre beau présent. La reproduction de mes traits par le premier statuaire de l'Europe est une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre il y a quatre ans. Moi, pauvre ouvrier que j'étais, vivant obscur et caché, ne rêvant aucune célébrité, faisant des vers par passe-tems, et pour remplir les quelques heures de repos indispensables à l'artisan pour réparer ses forces et supporter le travail, combien je me félicite d'avoir si bien employé ces moments de loisir, et de ne pas les avoir dépensés au cabaret, puisqu'ils m'ont procuré l'inestimable bonheur d'être distingué d'hommes si chers aux beaux-arts et à la Patrie, tels que vous, Monsieur, et notre illustre ami Béranger! Quel motif d'encouragement pour moi! J'ai déjà un pied hors du bourbier. Si le destin veut que j'en puisse retirer l'autre, ce que je n'ose trop espérer, je pourrai me livrer à mon penchant dominant, celui d'écrire, et je n'oublierai pas ceux qui n'ont pas dédaigné de remarquer, d'encourager, et d'employer leur talent à illustrer le pauvre tisserand.

En attendant la fin de la réalisation de mon « rêve d'or », je

vous prie, Monsieur, d'agréer, avec mes remerciements, l'assurance de la vive et éternelle reconnaissance de celui qui a pour vous la plus profonde estime et le plus entier dévouement,

MAGU,
tisserand.

P. S. — Les trois médaillons étaient dans le meilleur état quand je les ai reçus.

Ma femme et ma fille me prient de vous faire agréer leurs très humbles salutations; ma fille surtout vous remercie des vœux que vous avez faits pour son avenir.

Collection David d'Angers. — Le médaillon de Magu, le poète tisserand de Lizy-sur-Ourcq, porte le millésime de 1842. (*Musées d'Angers*, p. 183; *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 246-247.)

CLXXXIII

Émile Deschamps à David.

Le buste d'André Chénier.

Paris, novembre 1842.

Cher et illustre ami,

Je ne saurais vous dire avec quel enthousiasme j'ai revu tous vos chefs-d'œuvre et avec quelle reconnaissance j'ai retrouvé votre si cordiale amitié ! Que Dieu me rende la santé et les forces pour vous l'exprimer!

Ma femme est bien sensible aux souvenirs si doux de Madame David, et elle joint ici tous ses plus empressés compliments à mes respectueux hommages.

Et je finis en vous serrant cette main qui fait tant de magnifiques œuvres.

Votre ami,

Émile DESCHAMPS.

P. S. — Je trouve une occasion de prévenir mon frère, qui préviendra Alfred de Vigny. Quant à moi, je ne parlerai plus que de votre admirable *André Chénier*. Il n'y a que vous pour

exécuter aussi merveilleusement les plus généreuses idées, et toute la génération philosophique et poétique vous doit sa reconnaissance et aussi son admiration.

A MONSIEUR DAVID D'ANGERS

Sur son magnifique buste d'André Chénier.

Cette tête où la Muse eut son trône, un moment,
Que fit tomber la hache au début de son rêve,
Sous ton ciseau divin, à nos yeux, se relève...
Et pour vivre éternellement !

Émile DESCHAMPS.

Collection David d'Angers.

CLXXXIV

David à Balzac.

Hommages du romancier à l'artiste.

Jeudi matin... (1842 ?)

Mon cher Monsieur de Balzac,

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance les belles œuvres que vous avez bien voulu m'envoyer.

Bientôt je tâcherai de rendre par le bronze et le marbre mon admiration pour votre puissant génie.

A vous de tout cœur,

DAVID.

Collection J. Gigoux.

CLXXXV

Lamartine à David.

Le buste d'André Chénier offert au poète des *Méditations*. — La vie de Gutenberg, par Lamartine.

Paris, 17 février 1843.

Voici le porteur du beau buste de Chénier. Je le conserverai à double titre d'un double génie. *Ut sculptura poesis*. Et surtout comme un gage de plus d'une amitié à laquelle je devrai un peu de postérité.

Vos bas-reliefs pour Strasbourg auront leur épigraphe de moi au printemps.

Tout à vous de cœur,

LAMARTINE.

Collection David d'Angers. — On a vu plus haut que le buste d'André Chénier date de 1839. Est-ce un bronze ou une terre cuite que reçut Lamartine en 1843? La destination du bronze original nous échappe. (*Musées d'Angers*, p. 171.) Lamartine se promet d'écrire la vie de Gutenberg et de parler, à cette occasion, du monument sculpté par David à Strasbourg. Mais il ne faut pas s'y méprendre, l'attachement du poète pour le statuaire n'eut rien de profond, et l'auteur des *Méditations* saisit à peine ce qu'il y avait d'originalité, de puissance et de désintéressement chez l'artiste. (*Cours familier de littérature*, t. VI, p. 415; t. XVIII, pp. 287-288. *David d'Angers*, etc., t. I, p. 213.)

CLXXXVI

David à M. de Saint-Amour.

Le buste de Parent-Réal. — Le médaillon de Lazare Carnot. — Mignet. — L'éloge de Daunou. — Projet d'exécuter le buste du compositeur Monsigny.

Paris, 3 juin 1843.

Monsieur,

J'ai surveillé l'encaissement du buste de M. Parent-Réal. Il y a tout lieu de croire qu'il arrivera à sa destination sans aucun accident. Si vous étiez dans l'intention d'utiliser le

modèle en plâtre qui a servi à l'exécution, il sera à votre disposition quand vous le désirerez.

Il y a déjà longtemps que j'ai fait le médaillon de Carnot, de grandeur naturelle. Son fils vient d'en faire tirer une épreuve en bronze, et le modèle est resté chez le fondeur, pour l'épreuve que vous devez lui commander.

M. Mignet vient de lire à l'Institut un éloge de Daunou. On doit regretter que cet habile écrivain ait été gêné par sa position, qui l'a empêché d'aborder franchement la grande époque à laquelle a participé l'austère Républicain dont il voulait nous retracer la vie. Comment dire au public que M. Daunou avait refusé la croix, quand on porte au cou le cordon de commandeur et que l'on est chamarré de croix! Comment dire que M. Daunou avait donné sa démission d'une place le jour où il accepta la direction des Archives, lorsque l'on a pour amis intimes des hommes qui cumulent! Comment critiquer la faiblesse du vieillard qui, dans ses dernières années, a accepté la pairie, quand on est entouré d'hommes qui croient que c'est la position la plus honorable! Mais, fort heureusement, l'histoire est au-dessus des petites passions contemporaines. Elle donne aux événements et aux hommes la véritable place qui leur convient. Et Daunou en aura une assez grande et assez belle pour que sa mémoire prenne un rang parmi les hommes éminents de la sublime Convention; et il faut espérer que l'avenir lui élèvera une statue pour venger la lésinerie de ses contemporains.

Si nous faisions le buste de Monsigny? Vous devriez bien obtenir un autre marbre que celui que vous m'avez fait donner. En vérité, c'est comme si l'on travaillait du caillou. Les praticiens demandent le double du prix convenu. Il y a actuellement au magasin des blocs de Saint-Béat qui sont fort beaux; tâchez donc de vous en faire donner un.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus haute considération, votre très humble serviteur,

DAVID.

Collection Dannyaux. — Le buste de Nicolas-Joseph-Marie Parent-Réal, exécuté pour la famille du modèle, date de 1834. Sept ans plus tard, une souscription nationale fut ouverte dans le but de placer le buste de l'homme politique au Musée de Saint-Omer. C'est alors que David fit une réplique en marbre de son premier travail. La lettre qu'on vient de lire a trait au

second buste. Le médaillon de Lazare Carnot, de proportions colossales, date de 1836. (*Musées d'Angers*, p. 161.) David avait modelé, dès 1830, le profil de Daunou. (*Ibid.*, p. 133.) Le maître n'exécuta pas le buste de Monsigny.

CLXXXVII

David à Victor Pavie.

La statue du roi René. — Le monument de l'abbé Mongazon. – Jean Bart. — Des vers de Louise Colet. — Entre Académiciens. — Le jury du Salon.

Paris, 27 juillet 1843.

Cher ami,

La statue du roi René est très avancée; cependant, il me faut encore un vigoureux travail pour terminer le modèle, le faire couler en plâtre et transporter à Angers. Toutes ces tracasseries me tourmentent et ne font pas de bien à mon état maladif.

Sous peu de jours, je ferai encaisser le buste et le bas-relief qui doivent décorer le monument de M. Mongazon; tu peux en prévenir ces messieurs.

Voilà encore le *Jean Bart* à la merci des idées étroites de malheureux industriels! Le Gouvernement leur a refusé du bronze, et les voilà aux champs! Ils sont découragés! Cependant, s'ils voulaient faire le sacrifice de quelques écus, ils pourraient compléter bien promptement la somme nécessaire à la fonte de la statue. Le sacrifice de mon temps n'est pas encore suffisant : il faudrait que je fisse celui de la fonte à mes frais.

Je ne puis t'exprimer le dégoût insurmontable que me font éprouver toutes ces mystifications, occasionnées par mes rapports avec les hommes d'argent. Ceux-là n'ont pour idée fixe que la spéculation, et leur cœur est transformé en bourse; ils ont rompu avec tous les sentiments généreux.

Il faut que les travaux intellectuels portent avec eux un attrait bien puissant, bien au-dessus de la misérable réalité de ce monde boueux, pour que tant d'êtres généreux passent leur existence à illustrer un pays peuplé et gouverné par tant d'ineptie et d'égoïsme.

As-tu lu les misérables vers de Mme Colet sur Molière? Quelle honte pour l'Académie!

J'ai eu l'occasion d'assister un jour à la lecture d'une vingtaine de pièces soumises à l'Académie. Voilà comment cela se faisait : Ancelot lisait à peu près une page au milieu des conversations et des éclats de rire de MM. Étienne, Cousin, Mignet, Dupaty, etc., etc. Alors, on demandait à passer outre, malgré les protestations de Hugo et même de Soumet. Telle est la justice des hommes, celle que l'on est en droit d'attendre de ses confrères! C'est la profonde connaissance que j'ai du cœur humain qui me fait demander, de toute l'énergie de mon âme, la suppression du jury, quel qu'il soit, pour l'admission des ouvrages d'art au Salon.

Plus j'avance dans la vie, plus je suis convaincu que la raison et la justice seront toujours en minorité dans ce monde où règnent les passions les plus viles.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — La statue du roi René dont parle David est celle qui fut inaugurée en 1853, à Angers, auprès du Château, dans lequel est né René d'Anjou. L'initiative de ce monument est due au comte Théodore de Quatrebarbes, qui avait fait les frais d'une superbe édition des Œuvres du prince écrivain (Angers 1844-1846, 4 vol. in-4°). D'après la lettre que nous publions ici, nous sommes en droit de penser qu'on avait demandé à l'artiste de soumettre aux Angevins le modèle en plâtre de sa statue avant qu'il fût procédé à la fonte. La statue de Jean Bart, en bronze, a été inaugurée à Dunkerque le 7 septembre 1845. Les vers de Louise Colet auxquels il est fait allusion dans cette lettre furent composés à l'occasion de l'érection de la fontaine Molière. Ils ont pour titre *le Monument de Molière* (1843, in-8°). Cette pièce fut couronnée par l'Académie française.

CLXXXVIII

David à Schelling.

Le buste de Gœthe. — Opinion de Gœthe sur le placement des œuvres d'art de grandes proportions.

Paris, le 6 août 1843.

. . . . . .

J'ai travaillé à cet ouvrage (le buste de Gœthe) avec toute l'ar-

deur que m'inspiraient mon admiration et ma vénération pour le grand homme qui m'avait reçu avec tant de bienveillance dans son intimité. C'est une belle et noble mission que celle de l'artiste, de la statuaire qui, par sa durée, parle à l'avenir le plus reculé. C'est aussi pour cela que l'art ne doit consacrer que les types qui honorent l'humanité. Gœthe aimait beaucoup la proportion colossale pour de certaines personnifications. Il me disait : « Rien ne me paraît absurde comme l'idée d'élever à une très grande hauteur les ouvrages d'une grande dimension. Il faut, au contraire, les rapprocher du spectateur, afin qu'il voye bien que l'on a eu l'intention de réaliser ce que l'imagination inspire quand un homme est grand par son génie. » J'ai donc été heureux de voir ainsi confirmer ce que j'avais toujours pensé.

Vous trouverez ci-joint la proportion d'un piédestal comme je pense qu'il devrait être sous le rapport des proportions. Bien entendu que vous n'en tiendrez compte qu'autant que cela ne dérangera en rien vos projets de symétrie architecturale.

Les autographes des hommes de la Révolution sont rares, actuellement surtout que l'on comprend toutes les gigantesques et miraculeuses choses faites par la sublime Convention; l'admiration pour ces nobles républicains a grandi à mesure que les brouillards amoncelés par l'Empire et les Bourbons se sont dissipés devant la lumière de l'histoire. On ne peut penser sans un vif sentiment de vénération à cette formidable Convention luttant avec succès contre toute l'Europe, créant les écoles primaires, les écoles centrales, l'École polytechnique, des bibliothèques et des musées dans toute la France, des écoles d'arts et métiers, enfin créant un museum d'antiquités nationales pour sauver tous les monuments historiques de la France (ce monument des Petits-Augustins a été détruit par les Bourbons en 1815!!). Il serait trop long d'énumérer ici toutes les merveilleuses pensées sorties du cerveau de la nation affranchie, pour un moment, du despotisme de ses maîtres couronnés.

. . . . . .

DAVID.

Collection Bovet. — Cette lettre a passé en vente en 1885. Elle fait suite à celle de Schelling publiée plus haut sous la date du 24 décembre 1835. L'exemplaire du buste de Gœthe dont il est parlé ici fut placé dans l'une des salles de l'Académie des sciences de Munich.

CLXXXIX

David à Victor Pavie.

L'esquisse du monument de Gobert. — Le roi René. — Beaurepaire.

Paris, 16 août 1843.

C'est ta faute, cher ami, si tu vas te trouver encombré par mes ouvrages, au point, je crois, que tu seras probablement obligé de louer une maison si tu veux t'assurer un lieu de refuge.

Je viens encore de confier au roulage le petit modèle du groupe du général Gobert. Tu verras à le nicher dans quelque coin.

Je te remercie beaucoup des bonnes nouvelles que tu nous as données sur la santé de notre bien cher Théodore, car nous commencions à être très inquiets. Pour moi qui craignais bien que mes souffrances à l'estomac ne prissent un caractère chronique, m'en voilà presque débarrassé, et j'ai pu me livrer avec toute l'ardeur possible à l'exécution du modèle de la statue du roi René, qui, je pense, pourra être achevée pour l'époque fixée.

Voilà donc enfin la première statue que mes compatriotes veulent bien me permettre d'exécuter à leur intention. Celle-là, du moins, ne froissera en rien leur susceptibilité. Mais je n'en regrette pas moins amèrement de ne pas avoir pu payer mon tribut à l'héroïsme, en représentant l'énergique figure de Beaurepaire.

J'aime que l'on écrive l'histoire avec le bronze et le marbre. Ce sont des pages qu'il est bon de tracer, mais il ne faut pas être exclusif. Chaque homme est grand dans le cercle que sa conviction lui a fait choisir. C'est une auréole qu'on ne peut lui refuser. D'ailleurs, ce qui est écrit et dans les mains de tous peut bien aussi être rendu visible par la forme.

J'attends toujours avec patience que tu trouves enfin un homme qui, au lieu d'aller passer trois jours à la chasse, veuille bien en passer deux à Saint-Florent. Attendons...

Émilie et moi nous vous souhaitons à tous bonheur, santé, et nous vous prions de ne pas nous séparer de votre cher souvenir.

A toi de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Les dernières lignes ont trait au daguerréotype du

monument de Bonchamps érigé à Saint-Florent, daguerréotype plusieurs fois demandé par l'artiste.

CXC

Élie de Beaumont à David.

La médaille du géologue.

Paris, 24 août 1843.

Monsieur et très honoré confrère,

Je viens de recevoir les deux exemplaires du médaillon que vous avez bien voulu me faire l'honneur, et permettez-moi de dire plutôt l'amitié, de me consacrer. J'étais bien peu digne, assurément, de figurer parmi tant d'hommes célèbres dont vous avez conservé les traits à la postérité, et à côté des hautes illustrations dont votre admirable talent a su exprimer même le génie, mais je n'en sens que mieux tout le prix de l'honneur que vous avez bien voulu me faire et du sentiment bienveillant qui vous a porté à dérober en ma faveur quelques-uns des instans que vous savez si bien employer pour votre gloire et pour celle de la France.

Agréez, je vous prie, Monsieur et très honoré collègue, l'expression de ma profonde reconnaissance et celle des sentiments d'admiration et de haute estime

De votre dévoué confrère,

L. Élie de Beaumont.

Collection David d'Angers. — Le médaillon modelé par David, d'après Élie de Beaumont, porte le millésime de 1843. (*Musées dAngers*, p. 185.)

CXCI

Humboldt à David.

Un anniversaire. — Réception du buste de Humboldt à Berlin. — Intimité d'Arago et de David. — Les récents ouvrages de Rauch, de Kiss, de Cornelius et de Klot. — Fêtes à Berlin. — Lectures publiques par Ludwig Tieck.

Berlin, ce 15 septembre 1843.

Né sous l'influence pas tout à fait maligne de la grande comète de 1769, j'ai vu hier (14 septembre) mon 74e automne. Ma fête a été embellie par votre amitié, par votre munificence, mon cher et excellent confrère. Les artistes, les littérateurs, les savans, ceux-mêmes qui me félicitent, comme Jules Janin étoit félicité par les envieux confrères lors de la *Villa* gagnée en loterie, remplissent ma maison. Le *trésor*, votre magnifique cadeau, est arrivé sain et sauf peu de jours avant ma fête. L'anniversaire de ma naissance antédiluvienne, c'est un gros lot que je ne dois pas au hazard : ma bonne fortune c'est votre bienveillance pour moi. Cette belle inscription toute lapidaire: « à A... de H..., David d'Angers », a pourtant une réticence que je déplore. Il y manque ce que j'avois sollicité comme une faveur, ces trois mots qui disent tant: « à son ami H..., David d'Angers. » Je porte envie à M. Arago pour tant de grandes et nobles qualités, dons du génie et du cœur; faut-il donc que dans mes rapports avec vous, rapports de dévouement et de reconnoissance, je lui sois encore inférieur? Partisan le plus ancien de l'égalité, je veux en profiter le premier pour m'agrandir. Je dénonce l'ennemi dans vos foyers domestiques, c'est l'admirable et spirituelle Madame David (admirable, quand elle est bonne pour moi) qui m'a nui auprès de vous. Elle a craint que le beau marbre fût placé par moi dans ma demeure à Sans-Souci : elle n'a pas voulu que je pusse me glorifier du titre d'ami au haut d'une colline qu'on disoit destinée à une tombe royale. Hélas! la colline ne renferme que la tombe de quelques chiens que le « philosophe » (malin) du lieu aimoit peut-être un peu plus que les hommes.

Rauch, un de vos plus dévoués et plus ardents admirateurs en Allemagne, Rauch, qui a le tort d'être bien fidèlement attaché à Madame David, a voulu déballer le chef-d'œuvre. Le buste étoit

encore prisonnier dans la caisse, qu'il admiroit déjà la ressemblance, la suavité et le fini du travail, le style grandiose qui caractérise vos conceptions et leur donne une élévation intellectuelle digne des plus nobles époques de la sculpture. Nos journaux vont suppléer à la modestie de votre réticence, mon illustre confrère; ils doivent dire que David d'Angers a daigné élever un monument « à son ami Alexandre de H... », qu'il a partagé cette gloire avec Arago, avec Gœthe et Rauch, et que cette munificence insigne que je ne risquerai pas de nommer toute « royale », accordée aux hommes de la « rive droite », doit inspirer une vive et éternelle reconnoissance à ceux qui ont des sentiments généreux, qui peuvent comprendre ce qu'il y a de grand dans un enthousiasme vrai et désintéressé. Je voudrois pouvoir vous remercier après avoir parlé du « trésor », échantillon du plus beau marbre de vos Pyrénées, de l'aimable lettre par laquelle vous avez daigné m'annoncer l'envoi. Je voudrois vous demander, si c'est en votre pouvoir, un trait gravé de votre magnifique *Philopœmen;* vous dire que les deux statues équestres de Frédéric II, par Rauch et Kiss, pour Berlin et Breslau, sont prêtes à être fondues; que le groupe colossal de l'*Amazone combattant à cheval contre un tigre*, par Kiss, est placé sur les escaliers du Musée dont Cornelius peint les fresques; que Rauch travaille au pendant (*Combat d'un lion*); que nous venons de recevoir de Pétersbourg deux colosses, les *Chevaux* en bronze de M. Klot, célèbre, comme vous le savez, par l'étude anatomique des plus belles races de chevaux modernes, comme par la vivacité de mouvement qu'il sait donner à ses créations. Mais je dois me priver du bonheur de m'entretenir avec vous, mon cher ami. Nous vivons, depuis l'arrivée de l'Empereur, de toute sa famille et d'une voye lactée de princes allemands, dans des devoirs pas tout à fait littéraires, entre Berlin et Sans-Souci; entre des manœuvres de cavalerie et des tragédies de Sophocle et d'Euripide (*Antigone* et *Médée*), entre la choucroute qui a eu l'honneur de jouer un rôle dans les mystères..... que vous ne lisez pas par suite de votre insigne ignorance! et des lectures de Calderon et de Shakespeare par l'infatigable Tieck.

Je crains de troubler votre repos philosophique, et, après avoir embrassé les chers enfans, je termine en vous offrant à vous, mon excellent confrère, et à Madame David (si toutefois elle est revenue

de Tréport) l'hommage de ma vieille et respectueuse admiration.

Alexandre HUMBOLDT.

P. S. — Mes tendres amitiés à notre Arago, mes respects à M. et à Madame Mathieu et à l'infante Mlle Lucie Mathieu. Des amitiés aussi à notre confrère M. Laugier.

Collection David d'Angers. — Le *post-scriptum* a trait à Claude-Louis Mathieu, beau-frère d'Arago, et à Ernest Laugier l'astronome, mort en 1872.

CXCII

David à Victor Pavie.

La mort tragique de Léopoldine Hugo. — Chateaubriand. — La barque renversée. — Le tombeau de Nelson. — Bernardin de Saint-Pierre. — Le monument de Gobert.

Paris, 18 septembre 1843.

Mon cher Victor,

La maison de la place Royale est triste, silencieuse. La nuit, cependant, on doit entendre les éclats de voix que la douleur fait pousser à la pauvre mère, qui a continuellement devant les yeux la chevelure de la noyée. Durant le jour, Hugo tient embrassés ses enfants assis sur ses genoux. La jeune sœur ne connaît pas encore toute l'étendue du malheur; on ne lui a parlé que de la mort de M. Vacquerie.

Quand nous voyons une étoile glissant dans le ciel et semblant s'abîmer dans le mystère de l'éternité, notre œil la suit avec indifférence; mais qu'une pauvre créature nous soit ravie, alors c'est un drame affreux qui brise notre cœur, et cependant qu'est ce faible atome en comparaison d'un monde?

La vie est une lumière qui nous aide à nous conduire vers le cercueil. Pour cette pauvre Didine, cette lumière s'est éteinte dans l'Océan, au lieu de s'anéantir au souffle des passions. Tôt ou tard les forêts tiennent à notre disposition les planches de notre cercueil, et la nature se rit de la mort de l'homme, comme l'enfant, de la bulle de savon, qu'une autre a bientôt remplacée. Qu'importe que cette lumière soit renfermée dans une lampe d'or ou d'argile ! C'est toujours la même fragilité.

Chateaubriand s'éteint. Des lueurs paraissent encore quelquefois, reflétées par cette précieuse lampe d'or, et illuminent les objets qui l'entourent et qui probablement sans lui seraient toujours restés dans l'obscurité.

Si j'avais un conseil à donner à Hugo, je l'engagerais à faire fondre en bronze la barque, et je la renverserais sur les quatre cercueils.

En 1812, étant à Rome, dans l'atelier de Canova, avec lord Worth, à visiter le tombeau de Nelson, je dis à ce lord : « Il serait convenable de faire fondre la quille du vaisseau sur lequel est mort votre grand marin, de la renverser sur son cercueil, et ensuite vous pourriez y asseoir la *Victoire*. Cette idée serait comprise par le peuple. »

Je viens de recevoir une lettre du maire du Havre qui me dit qu'il faudra attendre des temps plus heureux pour l'exécution de la statue de Bernardin de Saint-Pierre, la ville ne pouvant à présent faire les frais, même par souscription, de la somme de huit mille francs que coûterait la fonte en bronze! Voilà, cher ami, un coup qui m'est plus pénible que je ne puis l'exprimer ici. Je le vois, je ne pourrai faire ce que j'ai tant souhaité pour la mémoire du grand écrivain!

L'un des députés de Maine-et-Loire avait obtenu deux petits morceaux de marbre pour l'exécution du buste de M. Mongazon et du bas-relief ; aussi, en raison de ce fait, est-il possible de diminuer cinq cents francs sur la somme que j'avais demandée pour mes frais de praticiens et de marbre; je te prie de prévenir le plus promptement possible ces messieurs de cette diminution.

Je suis dans de grands tourments à l'égard du bloc qui doit servir à l'exécution du monument de Gobert. Ce sont des embarras, des demandes exagérées d'argent vraiment étranges. Comme l'on sait très bien qu'il faut que je finisse par faire venir ce bloc à Paris, marchand, praticien, rouliers, marins, tout cela veut avoir sa part à la curée. Il est probable que je me verrai obligé d'ajouter de l'argent de ma poche en sus du marché que j'ai fait pour ce monument.

M. Leclère, l'architecte, m'a horriblement trompé en me donnant des prix du tiers moindre de ceux que je suis forcé de donner. Cela m'a engagé à faire un marché trop modéré et qui me

devient onéreux. Tu vois que les ennuis m'accablent en tout et partout.

Mille tendres amitiés à toi et aux tiens.

DAVID.

Collection Pavie. — On connaît le drame de Villequier, où Charles Vacquerie et sa jeune femme Léopoldine Hugo trouvèrent la mort. Les *Pauca meæ* des *Contemplations* témoignent de l'immense douleur que ressentit le poète en ces tragiques circonstances. Dans une vente d'autographes faite à Paris le 22 novembre 1881 a passé une lettre de David relative à la statue de Bernardin de Saint-Pierre. Le maître s'exprime ainsi : « Le désir que j'ai de faire ce monument est inspiré par mon admiration pour le grand littérateur. L'honneur que je souhaite retirer du don que je fais de mon travail est de pouvoir inscrire mon nom aux pieds du grand homme, et ma reconnaissance sera éternelle envers la ville qui aura bien voulu recevoir mon offrande. » Ces lignes sont datées du 29 août 1843. Achille Leclère, architecte, membre de l'Institut et ami de David, a plus d'une fois collaboré aux monuments dont le maître exécutait la sculpture.

CXCIII

Duret à David.

Une candidature à l'Académie.

Septembre 1843 (?).

Monsieur,

Une place vacante s'offre en ce moment à l'Académie. Venir réclamer votre appui en ma faveur, serait peut-être une indiscrétion; mais si la statue de *Mercure inventant la lyre*, une *Tête de femme* en marbre, un *Danseur* en bronze et la statue de *Molière* méritent votre intérêt, Monsieur, je me trouverai trop honoré d'obtenir votre suffrage.

J'ai l'honneur d'être respectueusement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

F. DURET.

Collection David d'Angers. — Le sculpteur Duret a été reçu membre de l'Académie des beaux-arts le 30 septembre 1843. David lui donna-t-il sa voix? Il est permis de le supposer, car les deux artistes s'estimaient profondément, et Duret, après la mort de son confrère à l'Institut, écrivit sur lui une page qui lui fait le plus grand honneur. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 545-547.)

CXCIV

Charlet à David

Visite du maître au dessinateur.

Paris, ce samedi 21 octobre 1843.

La peste a quelquefois son bon côté; ici c'est la fièvre, je la remercie donc de m'avoir procuré l'occasion de te serrer la main. Il y a, vois-tu, des hommes qui ne doivent pas être mal ensemble et qui ne le peuvent pas, parce qu'ils donneraient trop beau jeu aux misérables saltimbanques qui exploitent notre pauvre pays. Il faut que tout ce qui a quelque valeur, quelque influence, se serre et prenne part au combat moral qui se livre aujourd'hui pour arrêter le flot corrompu. Nous marchons à une grande crise. Je ne sais si elle est éloignée, mais les nuages se forment et se massent. Je sens et je vois.

Je suis très sensible et très touché de ton bon souvenir de vieille camaraderie. Tu as agi en homme d'esprit et de cœur. Tu peux compter sur un retour bien loyal et bien sincère. Quoique éloigné, la haute estime que je professe pour ton talent m'a toujours tenu dans les rangs de tes amis et admirateurs, qui sont nombreux; mais, tu le sais, on a ses ennemis et ta haute position excite l'envie, mais les ennemis et les envieux sont nécessaires comme la bile.

Je vais bien, l'appétit *elle est bonne,* mais la jambe *y va mal ;* le couturier est affaibli.

N'étant pas trop en état d'aller te voir, tu m'excuseras et ne me taxeras pas d'indifférence.

Bonjour et bonne amitié,

CHARLET.

Collection David d'Angers.

CXCV

David à Victor Pavie.

La gravure du monument de Bonchamps. — Projet de statue à Denis Papin pour la ville de Blois.

Paris, 12 novembre 1843.

Cher ami,

J'ai reçu avec une bien vive satisfaction les deux épreuves faites au daguerréotype, d'après le monument de Bonchamps. Il y en a une qui est vraiment admirable, et c'est celle que j'ai confiée à Leroux pour exécuter une gravure. Il va charger de ce travail l'un de ses plus habiles élèves.

Nous verrons plus tard s'il ne serait pas possible de joindre à ta notice les portraits des soldats de Bonchamps, ce qui serait un monument curieux pour l'avenir.

Tu as sans doute appris qu'Arago et moi avons été à Blois pour désigner l'emplacement du monument de Papin. Nous n'en avons pas trouvé de plus digne que le milieu du pont. Là, la statue aurait pour fond le ciel. Les bateaux qui remontent la Loire, pour passer sous le pont, sont obligés d'incliner la cheminée conductrice de la vapeur. Ce sera le salut répété de la machine devant son inventeur. Puis, le grand homme aura le visage tourné vers la mer, et vers notre cher Angers. Je mettrai une rame brisée à ses pieds. Ce sera, certes, un grand bonheur pour moi d'avoir présenté à l'avenir l'image de Gutenberg et de Papin. Qu'en penses-tu ?

A toi de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Jean-Marie Leroux, élève de Louis David, a gravé une grande partie des statues de David d'Angers. Le maître n'obtint pas de sculpter le *Denis Papin.* Des ajournements successifs lui enlevèrent le plaisir qu'il se promettait dans l'exécution de ce monument. (*David d'Angers,* etc., t. I, pp. 412-413.) Ce fut l'un de ses élèves, M. Aimé Millet, qui, récemment, reçut la commande promise autrefois à David par la ville de Blois. Le bronze de M. Millet fut inauguré le 29 août 1880. Il se dresse sur un terre-plein de l'Escalier monumental bien connu de tous ceux qui ont visité Blois. M. Millet a donné à son personnage deux attributs : la marmite autoclave et la Bible. La rame brisée que projetait David n'a pas tenté le statuaire de nos jours. Elle aurait eu son éloquence.

CXCVI

David à Balzac.

La médaille du romancier.

Mardi soir... 1843 (?).

Je suis heureux, cher Monsieur, que vous n'ayez pas trouvé mon croquis trop indigne de vous, et je serai aussi heureux si la vue de cet ouvrage me vaut quelquefois une place dans votre souvenir.

Vous me feriez beaucoup de peine si vous me parliez encore des petits frais qu'a nécessités votre médaillon; c'est une misère à laquelle je vous supplie de ne plus penser.

Je joins ici les quelques lignes pour M. Micheli, mouleur, rue Guénégaud; elles vous serviront à vous procurer tous les médaillons que vous désirez.

Mille amitiés de tout cœur,

DAVID.

Collection J. Gigoux. — Le croquis auquel fait allusion l'artiste représente Balzac vu de profil à droite. Dans l'angle inférieur est écrit : *A Madame de Surville, ce croquis fait d'après son illustre frère, par David*, 1843. Le statuaire usa de ce dessin pour la composition du buste du romancier, dont il sera parlé plus loin.

CXCVII

David à Balzac.

Une dédicace. — Projet d'exécuter le buste du romancier.

Jeudi matin... 1843 (?).

Mon cher de Balzac,

J'ai bien vivement regretté de ne pas m'être trouvé chez moi pour vous dire combien je suis reconnaissant et honoré que mon nom ait été consacré par vous sur l'un de vos ouvrages; c'est un passeport pour l'immortalité que vous venez de me donner.

Je voudrais que mon talent fût en rapport avec mon admiration

pour votre génie; l'on verrait alors reproduite par le marbre une image digne de vous. Cependant, comme je suis sûr de mon zèle et de mon désir de réussir, attendez-vous à recevoir sous peu une lettre pour vous prier de venir poser à mon atelier.

Croyez à mon bien sincère et entier dévouement de cœur,

DAVID.

Collection J. Gigoux. — David fait allusion dans ce billet à la dédicace du roman de Balzac *le Curé de Tours.* En voici le texte :

« A David, statuaire. La durée de l'œuvre sur laquelle j'inscris votre nom, deux fois illustre dans ce siècle, est très problématique, tandis que vous gravez le mien sur le bronze qui survit aux nations, ne fût-il frappé que par le vulgaire marteau du monnayeur. Les numismates ne seront-ils pas embarrassés de tant de têtes couronnées dans votre atelier, quand ils retrouveront parmi les cendres de Paris ces existences par vous perpétuées au delà de la vie des peuples, et dans lesquelles ils voudront voir des dynasties? A vous donc ce divin privilège, à moi la reconnaissance.

« DE BALZAC. »

CXCVIII

David à Victor Pavie.

Heures de mélancolie. — Projet de voyage en Bretagne. — Le *Bernardin de Saint-Pierre.* — Le tombeau de Napoléon aux Invalides. — Intervention de Cavé. — Eloge de Duret, par David. — La statue de Jean Bart. — Le buste de Marie-Joseph Chénier. — Le tombeau du roi René. — M. de Nerbonne. — Adrien Maillard.

Paris, 14 février 1844.

Cher ami,

Je viens de recevoir avec une bien vive reconnaissance ta bonne et chère lettre, et je te prie de m'excuser si je n'ai pas encore répondu à celle que j'avais reçue dans le mois de janvier.

Depuis longtemps, je suis sous l'influence funeste d'une atonie morale qui m'ôte le courage d'écrire. Il faut que mon mal soit bien puissant, puisque ma paresse se fait sentir envers toi; toi, le seul ami que je possède et auquel j'aime tant à ouvrir mon âme; toi, dont le sympathique attachement ne s'est jamais démenti. A la vérité, que peuvent être quelques lignes lorsque j'aurais besoin d'un volume pour exprimer mes sentiments à ton égard ?

Toutes mes perplexités politiques, les angles aigus auxquels je me suis heurté dans ma carrière d'artiste, s'ajoutent aux cruelles angoisses que me fait éprouver la crainte de ne pouvoir donner une forme durable, par l'art, à quelques nobles visions qui demeureront probablement ensevelies dans le cercueil avec moi. Je ne suis plus qu'un feu qui se consume sans échauffer. Quelle douloureuse pensée de ne laisser à l'avenir que des à peu près de ce que l'on aurait pu faire!

Je regrette bien que ce soient tous les tourments qui s'accumulent sur toi qui t'aient empêché de venir passer quelques jours auprès de nous. Cependant, si tu peux réaliser le xoyage que tu projettes, ce sera pour toi une bien grande compensation. Vers l'équinoxe de printemps, je tâcherai de m'échapper du grand hôpital de fous qui me retient captif, hélas! bien malgré moi. J'irai, je ne sais guère où, peut-être au Havre voir mon ami Corbière, et peut-être que si son bâtiment était en partance pour Morlaix, je pourrais bien faire cette excursion. Je suis bien persuadé que, vu la situation d'esprit dans laquelle je me trouve, ce sauvage pays pourrait encore remuer mon imagination, car je ne suis pas exclusif. J'aime à observer les différentes manifestations des croyances qui se sont succédé dans l'esprit humain. Je verrais, avec un puissant et mélancolique intérêt, ces roches aux proportions colossales que des hommes fanatiques et barbares, dénués de goût, ont élevées sous l'empire d'un culte fait pour surprendre ceux qui n'ont pas médité profondément sur les infirmités inhérentes à la pauvre espèce humaine. Je m'inclinerais devant ces vieilles églises gothiques qui s'élèvent vers le ciel comme des prières et des larmes pétrifiées. Certes, les monuments druidiques et ceux élevés par les chrétiens sont une source inépuisable d'émotions vives, surtout pour l'homme qui a beaucoup vécu et par conséquent beaucoup souffert. Et si je pouvais, sur cette terre des vieux souvenirs, serrer une main amie, quel bonheur! Pourrai-je réaliser ce projet? Je ne le crois pas, car rien ne me réussit de tout ce que rêve ma pensée. Au moins je te verrai passer par Paris, pour peu que cette maudite maladie, qui vient me visiter aux équinoxes, ne m'ait pas forcé de m'éloigner.

Je crois t'avoir dit, dans l'une de mes lettres, que le maire du Havre m'avait écrit que la ville ne pouvait actuellement s'occuper de l'exécution de la statue de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui

me paraissait une défaite honnête afin de m'engager à ne plus y penser. Tu comprends quelle peine j'ai dû éprouver! Mais, à la mort de Casimir Delavigne, les bourgeois libéraux ont voulu manifester leur admiration à leur poète. Corbière m'a dit qu'il pensait que je ferais bien d'offrir le modèle de la statue de l'auteur des *Messéniennes*, qu'alors cela forcerait peut-être les Havrais à faire les frais de la fonte des deux statues. J'ai donc écrit au maire, qui ne m'a pas encore honoré d'une réponse. Tu sais toutes mes supplications, toutes mes anxiétés afin de pouvoir élever un monument à l'auteur de *Paul et Virginie!* Si ma correspondance à cet égard a été conservée, ce sera assez curieux de voir les tentatives du statuaire pour faire agréer le don de son admiration au grand génie dont la réputation est européenne.

A l'égard des statues de la *Guerre* et de la *Législation*, qui doivent être placées à l'entrée du monument de Napoléon, et que les journaux ont dit m'être confiées, cette nouvelle m'a bien étonné, et j'ai cru que c'était une mystification. Quelques jours après avoir lu l'article en question, M. Cavé, qui fait partie d'une commission pour les écoles gratuites de dessin dont je suis membre, m'écrivit, durant la séance, qu'il serait bien heureux que la sculpture du monument du grand homme fût confiée à un homme digne d'un pareil travail; que, pour lui, il lutterait tant que cela lui serait possible, afin que j'eusse cette commande; qu'il avait effectivement à lutter contre le ministre, continuellement obsédé par les députés les plus influents, afin de donner ces deux statues à M. Duret. Je lui répondis que j'éprouvais une bien vive reconnaissance pour sa bonne intention à mon égard, mais que M. Duret était un homme d'un immense talent, et que je pensais qu'il était impossible de confier un ouvrage important à de meilleurs mains; que je ne pouvais accepter ce travail; que si une autre occasion se présentait, je me recommandais à son bon souvenir. Il me répondit aussitôt, sur la même feuille, que M. Duret n'était pas un homme d'un immense talent; que quand il aurait des statuettes et des danseurs à faire, il l'en chargerait; qu'il fallait un talent sévère et éprouvé pour un semblable monument. Je répliquai que je renouvelais mon refus, et que je le priais de me conserver encore ma vieille réputation d'honnêteté envers mes confrères. L'affaire en est restée là. M. Duret a fait agir énergiquement tous ses députés. Il y a peu de jours, j'ai ren-

contré M. le comte de Noé, qui, après m'avoir fait de grands éloges sur ma conduite, m'a chargé de dire à mon confrère que lui, MM. Vitet et de Siméon, avaient été chez le ministre et avaient obtenu de lui qu'il signât la lettre de commande. Je me suis donc chargé sans retard de porter à M. Duret cette bonne nouvelle. Tu comprends qu'il était de mon devoir de me retirer devant un statuaire qui désirait avoir un travail intéressant. Il paraît que c'est dans toutes circonstances le rôle qui m'est réservé. Je l'accepte en m'inclinant devant mon sort. Il y a déjà plusieurs mois que ce jeune statuaire était venu me consulter sur la composition de ces figures.

Le modèle de la statue de Jean Bart est bien avancé. Je crois que tu seras assez content de l'énergie que j'ai cherché à mettre dans la pose de cet homme d'action. C'est un boulet de canon qui arrive à l'abordage.

Je viens de terminer le modèle du buste de Marie-Joseph Chénier. Je l'ai fait d'après un portrait peint par David. Je suis heureux d'avoir élevé un monument au pur et honorable représentant républicain, au grand poète patriote qui a toutes mes sympathies sans aucune restriction. J'avais fait celui de son frère avec mes sympathies d'artiste.

Il faut enfin que nous restituions le tombeau du roi René. Je vais m'occuper du modèle. Tu me diras de quelle somme la commission peut disposer, parce qu'alors je verrai si je peux acheter le marbre nécessaire et payer les praticiens avec cette somme. Il ne faut pas penser à avoir du marbre du Gouvernement, il n'y en a plus dans les magasins. Je te prie de me faire donner par l'architecte les mesures extrêmement justes et de m'envoyer la lithographie représentant les deux statues telles qu'elles étaient dans l'ancien monument. Il sera convenable de les reproduire avec toute l'exactitude possible.

Dis bien des choses amicales de ma part à M. de Nerbonne; dis-lui que je ne lui ai pas répondu parce que je n'aime pas la polémique politique. Il a eu très tort de croire que ses opinions m'avaient choqué. Dieu merci, je n'ai pas les idées assez étroites pour cela; je respecte les convictions de mes amis; je désire qu'ils agissent ainsi à mon égard. C'est la véritable liberté.

Adieu, cher ami, sois heureux et tous ceux qui t'intéressent; rappelle-nous, Émilie et moi, à leur bon souvenir.

Ton tout dévoué de cœur, DAVID.

P. S. — C'est notre compatriote, M. de la Chauvinière, qui m'a proposé pour exécuter la statue de Mathieu de Dombasle. Ce projet n'est encore qu'un embryon. Fais-moi le plaisir de dire à Adrien Maillard que j'ai besoin d'avoir de suite la *Vie de M. de Cheverus*, que je lui avais prêtée. Il n'est donc pas possible de retrouver les deux premiers volumes des *Mémoires de Barrère*, que j'avais envoyés à notre bibliothèque et qui ont été mis par moi dans une caisse adressée au Musée?

Collection Pavie. — François Cavé, qui remplit les fonctions de directeur des beaux-arts sous le gouvernement de Juillet, témoigna en plus d'une occasion la haute estime que lui inspiraient le caractère et le talent de David. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 389-390.) Une lettre de Balzac, datée du 10 janvier 1844, à son ami Fontémoing, habitant Dunkerque, a trait à la statue de Jean Bart. Cette lettre ayant été publiée, nous ne croyons pas devoir en rappeler les termes chaleureux. Le buste en marbre de Marie-Joseph de Chénier porte le millésime de 1845. L'artiste l'offrit au Théâtre-Français. La terre cuite, exécutée en 1844, est au Musée David. (*Musées d'Angers*, p. 187.) Henri-Aubin de Nerbonne, poète et littérateur angevin, né en 1807, est mort en 1849.

CXCIX

David à Rauch.

David élu membre de l'Académie de Berlin. — De statuaire à statuaire. — Voyage de Rietschell à Paris.

Paris, 9 mars 1844.

Mon cher ami,

J'ai reçu avec un bien vif plaisir et avec une profonde reconnaissance la nouvelle que vous me donnez de ma nomination de membre de l'Académie de Berlin. J'ai été d'autant plus surpris que je ne m'attendais nullement à un semblable honneur; mais je ne puis me dissimuler aussi que je le dois presque entièrement à votre généreuse et aimable intervention. Merci donc, cher ami.

Depuis bien longtems vous m'avez annoncé l'envoi que vous me faisiez du modèle de l'une de vos statues; à moins qu'il ne soit arrivé quelqu'accident, je ne puis m'expliquer pourquoi je ne l'ai pas encore reçu. Vous devriez bien faire prendre des

informations par votre commissionnaire à cet égard. Il est bien rare que les objets arrivent à bon port s'ils ne sont expédiés sous la protection d'un ambassadeur.

J'entends par la voix de la Renommée parler souvent de vos beaux et majestueux travaux. Combien je serais heureux de pouvoir aller vous serrer la main dans votre atelier, de vous voir entouré de ces monuments qui consacreront si glorieusement votre nom dans les fastes immortels de la gloire! Quelques lieues nous séparent, il faudrait peu de temps pour les franchir, et cependant nous restons cloués dans nos ateliers. C'est une rude et tenace profession que celle du statuaire ; il faut une grande énergie pour lutter contre toutes ses exigences physiques et morales.

J'ai vu avec un bien grand plaisir votre élève M. Rietschell; il est venu passer quelques jours à Paris. Nous nous sommes souvent entretenus de vous; c'est un homme de cœur, il sait vous apprécier dignement.

Adieu, cher ami, croyez à tous mes sentiments d'entier dévouement et d'amitié sincère,

DAVID.

Collection Eggers, à Berlin.

CC

David à Victor Pavie.

La statue de Casimir Delavigne. — Première esquisse. — Le monument de Larrey. — Les bas-reliefs du monument de Cheverus. — Buste de Couthon. — Un bal masqué à l'Odéon. — L'inconnu. — Accident de voiture. — Robert David. — Le buste de Victor Hugo.

Paris, 5 avril 1844.

Cher Victor,

Comme je sais tout l'intérêt que tu prends à ce qui me touche, je ne veux pas tarder plus longtemps à te dire que je viens de recevoir une lettre du maire de la ville du Havre, m'informant que le Conseil municipal accepte la proposition que j'avais faite de donner le modèle de la statue de Casimir Delavigne pour ma

part de souscription. Quoique j'eusse renouvelé mon offre pour celle de Bernardin de Saint-Pierre, le maire ne me parle que de l'auteur des *Messéniennes*. Cependant, comme il y a tout lieu d'espérer que la souscription ouverte à Paris et au Havre fournira une somme assez forte, l'auteur de *Paul et Virginie* passera par dessus le marché! S'il en était autrement, tu comprends combien je serais affligé, car cet écrivain a toutes mes sympathies littéraires. Mais, envisagée sous un certain aspect, la physionomie du talent de l'auteur des *Messéniennes* peut inspirer un artiste patriote.

Ma première pensée serait de représenter Casimir Delavigne debout et déposant aux pieds de la statue de la France les Poésies par lesquelles il a protesté contre l'avilissement de la patrie. La France, semblable à la statue de la *Résignation*, tiendra un glaive brisé, et à ses pieds je mettrai l'aigle mort. Tu te souviens de la composition que j'ai projetée pour Bernardin de Saint-Pierre ?

Je viens d'être chargé du monument à élever au chirurgien Larrey, cet homme célèbre qui a laissé une mémoire si vénérable ; ce héros qui pansait les blessés à travers la mitraille ; qui allait retourner les cadavres, les soirs de bataille, pour chercher quelques étincelles de vie, afin de rendre à la patrie quelques-uns de ses défenseurs. Son monument sera placé dans la cour d'entrée du Val-de-Grâce.

Actuellement, je m'occupe avec activité de la statue de Jean Bart, le rude marin dont on a dit qu'il arrivait à l'abordage comme un boulet de canon. En même temps je termine les bas-reliefs du monument du cardinal de Cheverus. Deux sont déjà terminés : ils représentent l'évêque pansant un vieux nègre, et un marin rencontrant, au retour d'un voyage, le noble prélat chargé d'un fagot de bois destiné au foyer de la femme du marin gravement malade. Dans un troisième bas-relief, au lieu de représenter l'évêque bénissant, à Bordeaux, les enfants des écoles mutuelles, je rappellerai l'instant où, arrivant sur les côtes de France, le bâtiment qui le portait fut assailli par une tempête. On verra l'équipage et les passagers rassurés par le prêtre et recevant sa bénédiction. Ce drame me paraît plus saisissant.

Enfin, je fais le buste de Couthon, d'après un admirable portrait peint d'après nature. C'est encore un de ces hommes dont

le noble dévouement à la patrie a été dénigré par ses ennemis implacables, et cependant sa ville natale rend hommage à la bonté de son cœur et à la douceur de ses mœurs, mais c'est à l'avenir qu'est réservé le soin de rétablir les faits à leur juste valeur et de faire la part des terribles circonstances dans lesquelles ces hommes gigantesques se sont trouvés. Voici ce qu'il a écrit au bas de son portrait : « *Dieu et la loi, la vertu et la probité à l'ordre du jour. Point de république sans mœurs, de patriotisme sans vertus.* »

Maintenant que je t'ai entretenu du statuaire et que tu l'as vu sur son champ de bataille, il faut que je te parle d'un double péril auquel, grâce à son ange gardien, il lui a été donné d'échapper. J'avais assisté à un bal chez M. Benoît, notre compatriote. Il était minuit passé lorsque j'en sortis. En traversant la place de l'Odéon, je m'arrêtai à regarder des masques. J'étudiais cette préface animée de ce qui se passait dans l'intérieur du théâtre. Quoique très attentif au spectacle d'une foule en délire, qui croit s'amuser lorsqu'elle est sous l'influence d'une sorte de fièvre, je fus frappé de l'attitude d'une homme drapé dans un manteau et ayant un masque sur le visage. Je le vis s'attachant à mes pas. Ses mouvements me parurent singuliers. Il m'épiait. Soudain il disparut. Mais lorsque je rentrais chez moi, je le retrouvai debout au milieu de la chaussée, rue de Vaugirard, à l'entrée de la rue d'Assas. Il fit un écart brusque évidemment motivé par l'intention de venir sur moi. Des chanteurs qui revenaient sans doute de la Barrière se firent entendre. Cela parut modifier le plan de mon inconnu. Je me hâtai, mais je m'aperçus qu'il allongeait le pas, et déjà sa grande ombre se dessinait sur le trottoir. Je frappai à ma porte, qui me fut ouverte sans retard, et presque aussitôt après qu'elle fut refermée j'entendis frapper un violent coup. Le concierge, sans ouvrir, essaya de savoir ce que l'on voulait. Personne ne répondit à sa demande. Plus d'une demi-heure après, les aboiements du chien me firent penser que l'inconnu rôdait toujours près du portail. Quel est cet homme qui, certes, n'est pas un voleur? Serait-ce encore l'auteur de la tentative d'assassinat de la rue de l'Abbaye? Celui qui m'a si souvent poursuivi de ses lettres anonymes, écrites parfois avec du sang? Se disposait-il à passer la nuit au bal et, m'ayant aperçu, aura-t-il conçu le projet d'assouvir sa vengeance dans des

conditions qui lui parurent, cette fois, pleines de sécurité? Ce ne sont là que des conjectures. Mais ce soupçon m'oppresse.

Environ un mois après, le 12 mars, jour anniversaire de ma naissance, je revenais à la maison, avec Robert, vers huit heures du soir. Lorsque nous descendîmes de l'omnibus de la Bourse, sur la place Saint-Sulpice, beaucoup de voitures se croisaient. Nous fûmes renversés par un cheval attelé à un cabriolet que nous n'avions pas entendu. Mon premier mouvement fut de repousser de toutes mes forces le pauvre enfant pour qu'au moins il échappât à la mort. Quoique foulé aux pieds du cheval, j'eus encore la présence d'esprit de me rouler, afin que la voiture ne passât pas sur mon corps, et lorsque je sentis que la roue allait m'écraser le pied, j'eus encore le temps de le retirer ; elle ne passa que sur le bout de ma botte.

Aussitôt que je fus relevé, Robert me serra avec effusion dans ses bras sans dire un mot : éloquence que je n'oublierai jamais et qui me touche encore jusqu'aux larmes, surtout quand je pense que le pauvre enfant a été si proche d'une fin tragique.

C'est quelque chose d'inouï que la rapidité avec laquelle les idées se succèdent dans les grandes crises qui touchent à notre conservation.

En moins d'un mois, à peu près, j'ai été deux fois menacé dans ma vie. Après une existence si pleine de vicissitudes et de drames, je veux espérer que le destin me réserve encore pour écrire quelques pages en marbre ou en bronze et pour penser à toi, cher et bon ami.

Tout à toi de cœur,

DAVID.

P. S. — Je viens de recevoir de Berlin la nouvelle de ma nomination de membre de l'Académie. Humboldt m'avait demandé si je voulais avoir la croix avec cette nomination. Je lui ai répondu que je ne faisais cas que de mon élection comme membre de l'Académie. Il existe assez de gens qui aspirent aux cordons ; je leur laisse avec plaisir cette absurdité.

Le buste de Hugo est terminé en marbre. J'ai la conviction que l'avenir ratifiera l'idée que j'ai eue de le couronner ; dans tous les cas ce n'est point une flatterie de ma part, car ce sentiment n'a jamais existé chez moi. Je n'ai cédé qu'à mon admiration pour le génie.

Collection Pavie. — La statue de Casimir Delavigne, exécutée pour la ville du Havre, fut inaugurée en même temps que celle de Bernardin de Saint-Pierre, le 9 août 1852. Le maître modifia son premier projet, quant à la pose du poète des *Messéniennes.* Celui-ci est assis, et la main froisse les plis d'un drapeau. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 448-449.) Le monument de Larrey a été inauguré à Paris en août 1850. (*Musées d'Angers,* pp. 115-116.) Le buste de Georges Couthon, le conventionnel, ne porte aucune date. Le maître n'exécuta point cet ouvrage en marbre. La terre cuite est au Musée David. (*Musées d'Angers*, p. 189.)

CCI

Le Ministre d'État de Saxe à David.

Le culte du maître pour les poètes allemands. — Il reçoit la croix du Mérite civil. — Le buste de Gœthe à la Bibliothèque de Dresde.

Dresde, ce 15 avril 1844.

Monsieur,

Sa Majesté le Roi de Saxe, mon auguste Maître, ayant été instruite du vif intérêt que vous portez aux célèbres poètes de l'Allemagne, comme du précieux présent du buste de Gœthe, en marbre, que vous avez bien voulu faire à la Bibliothèque royale, a daigné, en témoignage de sa haute bienveillance, vous conférer la croix de son ordre pour le Mérite civil.

Chargé de vous informer de cette distinction, Monsieur, et de vous remettre en même temps, ci-joint, le décret, les statuts et la décoration de cet ordre, je m'en acquitte avec d'autant plus de plaisir et d'empressement que j'apprécie dans toute sa grande valeur le chef-d'œuvre dont vous avez enrichi avec tant de libéralité une des collections royales confiées à ma surveillance.

Je saisis d'ailleurs cette occasion, bien agréable pour moi, pour vous prier, Monsieur, d'agréer les assurances de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

Le Ministre d'État,

De Wietersheim.

Collection David d'Angers.

CCII

David à Victor Pavie.

La ville de Brest. — Les Bretons. — Carnac. — Retour sur les sculpteurs d'Égine. — Le port, l'arsenal, l'hôpital. — Deux guides incommodes.

Brest, le 1er mai 1844.

Cher ami,

Me voilà sur la route de notre cher Angers, et cependant je ne puis encore aller t'y serrer la main. Il faut que je retourne à Paris. Mais du moins ces quelques lignes te porteront de mes nouvelles. Je suis ici avec ma petite Hélène seulement.

Quelle ville que celle où je vis actuellement! Elle me fait l'effet d'une fournaise. Quel mélange! Le crime en bonnet de galérien, l'héroïsme sous le petit chapeau ciré du marin. Peu de belles femmes. Ce que je connais de la Bretagne me porterait à croire que le peuple n'y est pas beau. Il me semble de granit. Il en a tout le caractère. Enfin apparaissent les pâles figures étiolées de quelques bourgeois, qui se croient obligés de prendre une pose énergique, pour se mettre en harmonie avec le milieu qui les enveloppe. On dirait des araignées qui se mirent dans la cuirasse d'un brave.

J'aurais bien voulu voir Carnac. C'était là l'un de mes grands désirs. Si j'avais été seul, je l'aurais pu réaliser; mais il faut que je rentre et que je m'attache au piquet pour décrire de nouveau mon cercle habituel.

Quel art sauvage que celui de la Bretagne! Toutes les sculptures semblent faites par des hommes en butte à l'adversité, et au bruit des tempêtes. J'aime cela. Du moins, de pareilles œuvres portent-elles le cachet de la durée. Ces sculptures gauloises m'ont rappelé, par leur procédé, les sculptures d'Égine, à la différence que le peuple d'Égine était beau. Il s'est révélé dans ses monuments, tandis que les laids Gaulois ont reproduit partout leurs têtes sauvages et effrayantes.

Adieu. De tout cœur à toi,

David.

P. S. — Je viens de visiter le port, l'arsenal et l'hôpital. J'étais conduit par un négociant qui fait chaque année pour plus de sept

millions d'affaires dans les toiles! et par un professeur du Jardin des plantes!! Il m'a fallu passer rapidement au milieu des galériens, et cependant j'aurais tant souhaité d'observer ces hommes, rebut de la société, parmi lesquels plus d'un, peut-être, avait l'étoffe d'un héros; il ne lui aura manqué qu'un champ d'action. Mais avec mes guides, si étrangement choisis, il m'a fallu m'extasier devant des toiles et trouver admirable un jardin grand comme une serviette. J'ai dû m'arrêter devant des peaux d'animaux rembourées de foin; il m'a fallu contempler des fauves empaillés, la prunelle tournée vers le ciel. Il n'y a rien de bête comme les ganaches quand elles veulent faire du sentiment. Quel malheur d'être obligé d'avoir recours aux hommes en « position » pour pénétrer dans les endroits où se trouvent les pages les plus curieuses à étudier par l'artiste!

Collection Pavie.

CCIII

Victor Hugo à David.

Le buste lauré du poète des *Feuilles d'automne.*

Paris, ce samedi soir, 12 octobre 1844.

Quelle magnifique chose, cher et grand David, et quel royal présent! quel sublime et éternel témoignage de votre amitié pour moi! Le respect et l'enthousiasme pour votre génie entoureront ce marbre dans la postérité, et il en viendra quelque chose jusqu'à moi. O grand statuaire, que vous êtes puissant! Vous créez des chefs-d'œuvre comme Dieu, et comme lui vous donnez l'immortalité.

Je vous envoie un cri d'admiration et de reconnaissance en attendant que j'aille vous serrer la main. Mettez mes plus tendres respects aux pieds de Madame David.

Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — On a vu plus haut, sous la date du 19 juin 1842, que le maître modelait ce second buste du poète. La terre cuite, conservée au Musée David, est de 1842; le marbre, achevé en 1844, fut offert au modèle. (*Musées d'Angers*, p. 181.)

CCIV

David à Victor Pavie.

Un deuil. — Rome. — Les Pyrénées. — Rêverie.

Paris, 31 octobre 1844.

Cher ami,

A l'instant où j'allais t'écrire pour te remercier de tes bonnes et intéressantes lettres sur ton voyage d'Italie, on me remet le pli par lequel j'apprends le nouveau malheur qui vient de te frapper. Il faut donc que notre existence se passe continuellement à gémir sur nous ou sur nos amis! Il y a peu de temps, j'entendais dire à Chateaubriand qu'il ne voudrait pas recommencer la vie. Effectivement, les âmes de sa trempe doivent être toujours malheureuses. Mais, en vérité, le sort est injuste. Tandis qu'il laisse peser une main de fer sur le cœur de tant d'êtres distingués, il choie avec la plus grande tendresse, en apparence du moins, une masse d'êtres nuls et égoïstes. Mon propre cœur, si souvent et si horriblement froissé, m'incline à me plaindre avec amertume, et je sens qu'au lieu de te consoler, je t'afflige peut-être. Crois cependant, mon ami, que, malgré les peines que j'éprouve, je prends une bien large part à ton chagrin. La terrible nouvelle m'afflige profondément.

Tes lettres sur l'Italie, et ce que m'a dit Théodore, prouvent que tu as bien apprécié cet admirable pays. C'est effectivement le seul coin du globe qui offre, réunis, les grands et immortels souvenirs. C'est en même temps le plus beau pays que l'âme puisse rêver. Que de nuits délicieuses j'ai passées dans les ruines des monuments de Rome! Car, alors, tous les mannequins, les pygmées en culottes de velours avaient disparu, et mon imagination se donnait libre cours sur cette race gigantesque des anciens Romains. Tu as dû éprouver de profondes et mélancoliques sensations en visitant les catacombes.

J'ai fait, de mon côté, un bien beau voyage dans mes chères Pyrénées. Si je n'ai pas rapporté une santé parfaite, j'ai le cœur rempli de délicieuses visions. C'est une nature grandiose que celle des Pyrénées, et Dieu l'anime de couleurs admirables.

Je n'oublierai jamais la journée que j'ai passée sur la montagne

de Louvie, près Laruns, où l'on tire du marbre statuaire. Aux approches de la nuit, j'ai joui d'un spectacle ravissant. Le soleil se couchait, et la lune se levait au même instant. Le ciel était si pur qu'il me semblait que je le touchais du front, et dans mon extase, j'avais une sorte de vague instinct qu'il me suffirait d'étendre les bras pour atteindre aux deux astres qui m'environnaient. A de semblables instants, la matière qui est en nous, honteuse et résignée, se tait, et l'âme plane librement dans l'espace.

Mille tendres amitiés à ton père; mes respectueux hommages à Mme Pavie, et crois-moi toujours à toi de tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — Les premières lignes de cette lettre ont trait à la mort d'un enfant de Victor Pavie.

CCV

David à Balzac.

Le buste du romancier.

Paris, 12 janvier 1845.

Cher ami,

Votre buste est tout à fait terminé; si mercredi prochain vous pouvez venir le voir, je vous attendrai.

Puissent vos amis ne pas trouver cet ouvrage indigne du grand historien du cœur humain!

DAVID D'ANGERS.

Collection J. Gigoux. — Cette lettre porte pour suscription : A Monsieur de Balzac, chez Madame Surville, 47, rue des Martyrs. — Le modèle en terre cuite du buste de Balzac porte le millésime de 1844. Le marbre, exécuté en 1845, fut offert au modèle. Un bronze décore la tombe du romancier au cimetière du Père-Lachaise. (*Musées d'Angers*, pp. 187 et 355.)

CCVI

David à Victor Pavie.

La médaille de Leysener. — La gravure du *Bonchamps*. — Le monument de Cheverus. — Restitution du tombeau du roi René. — Bernardin de Saint-Pierre. — Casimir Delavigne. — Cavé et la statue de Poussin.

Paris, 13 février 1845.

Mon bon et cher ami,

Je n'ai pas besoin de te dire que ta lettre m'a fait bien plaisir. J'ai tant besoin d'être sûr que tu penses quelquefois à moi! Je comptais, cependant, que nous t'aurions vu cet hiver à Paris. Pouvons-nous croire que ton voyage n'est que différé et que tu viendras au Salon prochain?

J'espère sous peu de jours t'envoyer le portrait de Leysener; je suis honteux d'en avoir privé si longtemps ses parents.

Leroux n'ayant pas le temps de s'occuper de la gravure du Bonchamps, c'est l'un de ses élèves qui en est chargé; on me fait espérer que nous l'aurons bientôt.

Bientôt aussi, je pense que je t'enverrai les bas-reliefs en terre cuite du monument du cardinal de Cheverus. Dieu veuille qu'ils ne se brisent pas à la cuisson, ce qui n'arrive que trop souvent. Quand tu iras à Mayenne, je serai bien content de connaître ton opinion sur la statue et les bas-reliefs.

Je suis tourmenté depuis longtemps du désir de voir le tombeau de René d'Anjou rétabli dans l'église de Saint-Maurice. Si j'avais quelques travaux commandés, si je n'étais pas obligé de donner mes modèles aux villes qui veulent bien les accepter, j'aurais fait don de la statue de notre compatriote et de celle de sa femme à notre ville, mais je commence à m'épuiser, et cependant je voudrais encore planter ce monument. Ne serait-il donc pas possible de me donner trois mille francs? Je fournirais au reste pour payer les praticiens et couvrir les frais du marbre. Vois donc, cher ami, à causer de cela avec M. de Beauregard. Demande-lui quelle serait la somme dont il pourrait disposer pour ce travail. Il faut aussi réserver quelque chose pour la sculpture en pierre du tombeau, mais je pense que cela ne coûtera pas cher, puisque ce sera la tâche des sculpteurs du pays.

Si nous pouvions mettre cette affaire en train, il faudrait m'envoyer la proportion bien exacte des figures, et alors je pourrais commencer, et bientôt le tombeau de notre compatriote serait restitué.

Je suis toujours dans l'alternative la plus pénible pour la statue de Bernardin de Saint-Pierre et celle de Casimir Delavigne. Les marchands du Havre, voyant que la ville de Paris avait souscrit, ont trouvé plus commode de ne rien donner. Alors la commission de Paris, dont M. Jules Janin est membre très influent, me chicane. Le Gouvernement me conteste le droit de donner mes ouvrages! C'est ainsi que M. Cavé vient de m'enlever la statue du Poussin, qui m'avait été promise par la commission de Rouen et des Andelys depuis plus de dix années : misères bien décourageantes que tout cela...

Adieu, cher ami, sois heureux et crois à mon inviolable amitié.

De tout cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — La statue de Nicolas Poussin, érigée aux Andelys, lieu natal du peintre, est l'œuvre du sculpteur Louis Brian. Elle fut inaugurée avec éclat, le 15 juin 1851. David a modelé le profil de Poussin, la tête laurée, en 1830. (*Musées d'Angers,* pp. 134 et 135.)

CCVII

David à Rauch.

Profession de foi. — Mission de l'art. — Réduction du buste de Humboldt.

Paris, le 1er juin 1845.

Cher et honorable ami,

J'attendais pour répondre à votre aimable lettre le départ de M. de Humboldt, mais je ne l'ai connu que le jour même, et alors je n'avais plus le temps de profiter de son obligeance.

Vous me demandez si j'ai reçu la caisse contenant le modèle d'un de vos ouvrages? Nón, il ne m'est pas parvenu.

J'apprends toujours avec bien du bonheur vos grands succès dans votre art, et le nom des grands personnages dont vous léguez la noble image à l'avenir. Tous ceux qui aiment l'art doivent

se réjouir de voir un aussi grand talent que le vôtre à même de produire des œuvres si dignes de l'admiration.

Dans l'une de vos lettres, vous me dites que vous aimeriez à écrire à l'Institut, pour lui donner des renseignements sur les ouvrages d'art qui sont produits en Allemagne, s'il vous était possible de le faire dans votre langue. J'ai fait connaître ce désir à notre secrétaire perpétuel, M. Raoul-Rochette, qui m'a chargé de vous dire que vos communications en allemand seraient traduites par lui et lues à l'Institut.

Vous m'exprimez votre étonnement de ne pas voir mon nom plus souvent dans les journaux. Je suis, mon ami, dans une position tout à fait exceptionnelle. Mon opinion républicaine, généreusement exprimée dans toutes les circonstances, est le motif de mon exclusion des commandes du Gouvernement. Je suis donc mon Souverain et mon Ministre de l'Intérieur. C'est moi qui me commande des statues de grands hommes qui décorent des places publiques des villes de France. Quand un homme est grand par son génie, je lui élève un monument selon mes moyens ; je ne vais jamais chercher les hommes au pouvoir. D'ailleurs, c'est bien rarement chez les hommes en situation que se trouve le génie grand et noble auquel j'aime à rendre hommage. Il se rencontre bien parfois une exception, mais cela ne fait rien à la règle qui est malheureusement trop générale. Pour obtenir un piédestal, il faut que je fasse cadeau de mon ouvrage. Cela ne m'enrichit pas, mais je satisfais un puissant besoin de mon cœur, et je sers ma cause, qui est celle de l'avenir. Je regarde l'art, non comme un moyen d'acquérir la fortune ou la gloire, mais bien plutôt comme devant servir à moraliser les hommes en ne leur présentant que ce qui porte avec soi de grands et généreux enseignemens.

Adieu, cher ami, conservez-moi toujours une petite place dans votre souvenir et croyez à tout mon affectueux dévouement.

DAVID D'ANGERS.

Sous peu j'enverrai à M. de Humboldt une petite caisse contenant une réduction de son buste, et j'y joindrai pour vous une nouvelle biographie dans laquelle sont consignés mes travaux. Vous y verrez que votre ami travaille toujours activement.

Collection Eggers, à Berlin.

CCVIII

David à Victor Pavie.

Conseils à l'écrivain. — Le poète et l'artiste. — De l'humeur voyageuse chez les modernes. — Lions en cage.

Paris, 2 juillet 1845.

Cher ami,

Émilie et moi avons lu tes vers avec un bien vif intérêt. Ce n'est pas seulement du talent que tu as mis dans cette page; c'est du génie, de l'âme, et il en est ainsi de tout ce qui sort de ta plume. Mon cher Victor, crois ton vieil ami, travaille toujours, et ta persévérance fera qu'un jour on te rendra justice. Assez d'hommes abusent du don précieux du talent pour corrompre leurs semblables. C'est un devoir religieux qui s'impose au trop petit nombre d'intelligences susceptibles d'aimer l'humanité, de la diriger vers des pensées généreuses.

Les littérateurs communiquent directement avec l'âme de leurs lecteurs. Nous, hélas ! nous sommes obligés de matérialiser nos pensées, d'avoir recours à des ouvriers stupides et vaniteux, de voir poser devant nous la corruption, la débauche pour rendre la vertu; la bassesse la plus abjecte pour représenter l'héroïsme !

Tu as raison de faire le voyage que tu projettes pour l'amélioration de la santé de tes chers petits enfants. D'ailleurs, ce voyage te fera du bien. A changer de lieu, les idées et la santé gagnent toujours. Pour moi, je suis obligé de rester à Paris. Je ressemble aux lions de nos ménageries, qui usent leur front contre les barreaux de leurs cages. C'est une chose digne de remarque que cet impérieux besoin qu'ont les hommes de notre époque de changer de place ! La terre nous brûle les pieds. Nous ressemblons au malade qui croit qu'en se tournant sur son lit de douleur il va trouver quelque soulagement.

Tu dois avoir reçu des caisses contenant divers ouvrages que je te destine. Tu ne trouveras que trois bas-reliefs de Cheverus. Celui du pauvre nègre a été si maltraité à la cuisson que j'ai été obligé de le briser.

Je viens encore d'écrire à Soyer pour lui demander l'adresse du fondeur qui édite la statuette de Gutenberg.

Adieu, cher et bien bon ami, crois-moi pour toujours ton dévoué de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCIX

David à Victor Pavie.

Rude, candidat à l'Institut. — Les élections académiques. — Pose de la statue de Jean Bart aux flambeaux. — Enthousiasme des marins. — L'inauguration.

Paris, 12 septembre 1845.

Cher Victor,

Émilie et nos enfants sont dans les environs du Havre pour prendre les bains de mer. Je n'ai pas pu aller avec eux parce que nous avons une nomination à faire à l'Institut à la place de M. Bosio. Je porte Rude pour cette place, mais je crains bien qu'il ne soit pas nommé, parce que c'est l'homme qui y a le plus de droits. C'est une grande absurdité de permettre aux corps savants de se recruter eux-mêmes. Toutes les médiocrités s'entendent pour éloigner les hommes de talent. Je me suis prononcé avec énergie pour Rude, et me voilà avec de nouveaux ennemis irréconciliables, car MM. les candidats ne me pardonneront jamais mon vote pour cet artiste, mais je préfère l'animosité d'autrui à un acte de faiblesse. La nomination devant se faire samedi prochain, le lundi suivant j'irai rejoindre ma famille pour passer quelques jours avec elle.

L'inauguration de la statue de Jean Bart vient d'avoir lieu. Il paraît qu'elle a été magnifique. Voilà ce que dit le journal : « Lorsqu'on a levé le voile qui couvrait la statue (ce voile était le pavillon dunkerquois) aux acclamations de la foule qui inondait la place et ses abords, qui se pressait aux croisées et jusque sur les toits des maisons... en voyant Jean Bart debout marchant à l'abordage, le peuple disait : « On croirait qu'il vit ! » et ce jugement de la foule nous semble le plus beau triomphe de l'artiste. »

Lorsque la statue est entrée à Dunkerque, couchée sur un char

et enveloppée dans un drapeau, tout le peuple l'entourait. On l'a élevée sur son piédestal la nuit, afin de ne pas être gêné par la foule. Un commandant de vaisseau a réclamé la faveur de pouvoir la placer sur le piédestal, aidé par les hommes de son équipage. Cet homme, le chapeau à la main, a découvert la tête et l'a embrassée. Tous les marins qui assistaient au travail ont demandé à en faire autant. La personne qui m'a fait connaître ce trait m'a dit qu'elle avait été profondément émue en voyant tous ces marins, tête nue, allant processionnellement embrasser Jean Bart. Cette scène aux flambeaux devait être d'un grand effet.

En embrassant pour moi ton père, dis-lui que j'ai lu avec bien de l'intérêt sa notice sur M. de Nerbonne, et que je le remercie beaucoup de me l'avoir fait remettre.

Crois toujours à mes sentiments de sincère et constante amitié.

A jamais à toi,

DAVID.

Tu me rends bien heureux en m'envoyant tes vers; merci, mille fois merci.

Collection Pavie. — Ainsi que le prévoyait avec trop de raisons David, le fauteuil de Bosio n'échut point à Rude. Ce fut Lemaire qui obtint le plus grand nombre de suffrages. On a vu plus haut, par la lettre de David à Victor Pavie, sous la date du 18 février 1834, ce que l'auteur de l'œil-de-bœuf de la cour du Louvre pensait du fronton de l'église de la Madeleine sculpté par Lemaire. La statue de Jean Bart fut inaugurée le 7 septembre 1845. Balzac, dans une lettre à Fontémoing, du mois de septembre 1845, parle de cette inauguration et s'exprime ainsi :

« On a été bien chiche du nom de David dans les récits de votre fête nationale, ça m'a frappé ; c'est un républicain ; mais c'est le plus loyal, le plus estimable des hommes. J'en connais peu à lui comparer dans la vie privée, sans compter ses grandeurs d'artiste. »

CCX

Théophile Gautier à David.

Avances du critique au sculpteur dans le but d'obtenir son médaillon.

Paris, 17 septembre 1845.

Monsieur,

Notre ami Préault m'a laissé pressentir que vous ne seriez pas

éloigné de vouloir bien faire mon médaillon. C'est un honneur que je n'aurais pas osé espérer; mais puisque vous me jugez digne de figurer dans cette glorieuse collection, je suis tout à votre disposition et je vous remercie du fond du cœur.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER,
rue Navarin, 14.

Collection David d'Angers. — Le sculpteur Préault avait reçu les leçons de David. Le profil de Théophile Gautier porte le millésime de 1845. Il est probable que le maître accueillit sans retard la requête de l'écrivain. (*Musées d'Angers*, p. 190.)

CCXI

David à Victor Pavie.

Ovations faites au maître par la ville de Dunkerque. — Saint-Omer. — Calais. — Le vaisseau le *David d'Angers*. — Réduction du *Gutenberg*.

Paris, 15 octobre 1845.

Cher ami,

Me voilà de retour ici depuis peu de jours; je reviens, le cœur plein de douces émotions. Je n'avais pas voulu me trouver à l'inauguration de la statue de Jean Bart, parce que je tenais à éviter des manifestations qui me font toujours du mal et qui ne conviennent nullement à mon caractère. Je pensais cependant qu'il était important que je visse l'effet de mon travail en place, cela étant d'une grande utilité pour un statuaire, et en allant à Dunkerque quinze jours après les fêtes, je supposais qu'il me serait possible de passer quelques jours dans l'intimité de la famille de mon ami M. Morel, président de la commission. Mais, le soir de mon arrivée, toute la ville était en mouvement, les rues remplies de monde, et, dans la cour des Messageries, un détachement de la garde nationale m'attendait pour me conduire à ma demeure. Le peuple n'a cessé de crier : « Vive David d'Angers ! » jusque chez mon ami. Le lendemain, M. Morel, sous le prétexte de me faire voir la ville, me conduisit sur la place

d'armes où est la statue. Toutes les autorités, le clergé, la garde nationale, les marins, les pêcheurs, leurs femmes avec leurs costumes si pittoresques, la musique, étaient là à m'attendre. Juge de mon émotion! On m'a fait passer devant tout ce monde. Ensuite on m'a conduit près de la statue, au pied de laquelle étaient les autorités et le clergé. Le maire a prononcé un discours, et ensuite deux cents voix ont chanté l'hymne qui avait été composé pour la cérémonie. Puis le canon a grondé, et l'on m'a reconduit au milieu du cortège, musique en tête, chez M. Morel. Là encore, on est venu prononcer des discours qui ont été très nombreux; ensuite le cortège a défilé, toujours avec le clergé, ce qui m'a vivement ému, car il se faisait citoyen dans cette circonstance. Toutes les maisons ont été pavoisées de drapeaux. Pendant les quarante-huit heures de séjour que j'ai fait à Dunkerque, et tandis que l'on recevait ainsi l'artiste, enfant du peuple, la mère de la reine d'Angleterre traversait la ville, reçue seulement par un sous-préfet, sans que le peuple y fît attention.

L'accueil que les Dunkerquois m'ont fait passe tout ce que l'imagination peut rêver. J'étais accablé d'émotions, et pourtant c'était moi qui étais leur obligé, car ils m'ont procuré le moyen d'attacher mon nom à l'image d'un héros.

Un jour, les marins ont voulu me conduire en rade. Avant d'entrer dans le canot, j'ai dû traverser un marché où se tiennent les femmes des marins et des pêcheurs. Là, j'ai été entouré par ces femmes, qui ne savaient comment m'exprimer leur contentement. Elles m'offrirent des bouquets, et ce qui me toucha jusqu'aux larmes, ce fut leur cordialité si franche et si spontanée. Dans ce marché, il y a une *Vierge* bien ancienne et en grande vénération. Ces braves femmes lui avaient mis les ornements dont on la revêt seulement aux grandes solennités. Une femme, belle et jeune, mère de sept enfants, me présenta l'un d'eux en me demandant de l'embrasser. « Cela, me dit-elle, lui portera bonheur ! »

Voilà, cher ami, quelques traits relatifs à mon passage au milieu de cette généreuse population. Saint-Omer et Calais m'ont aussi honoré de brillantes manifestations.

Hier, j'ai reçu une lettre d'un armateur qui fait construire un navire; il me prie de lui permettre de le nommer le *David d'Angers*. Voilà donc que mon nom va sillonner les mers, associé

à celui de ma bien-aimée ville d'Angers. Tu comprendras, toi, mon ami, toute la satisfaction que mon cœur ressent de pareils hommages.

Adieu, cher ami, mille tendres amitiés à vous tous. A toi de cœur aussi,

DAVID.

P. S. — J'ai oublié dans ma précédente lettre de te dire que j'avais vu le fondeur, qui m'a dit que, pour mes amis, la statuette en bronze de Gutenberg ne coûterait que quatre-vingts francs.

Collection Pavie.— Le vaisseau le *David d'Angers* périt dans une tempête, alors que l'artiste supportait avec peine ses jours d'exil. Cet événement le troubla. Il est longuement parlé du *Jean Bart* et des rapports du maître avec les habitants de Dunkerque dans *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 398-403.

CCXII

Hippolyte, baron Larrey, à David.

Sur la statue de Dominique-Jean, baron Larrey.

Paris, 18 décembre 1845.

Mon ami,

Je voudrais vous écrire, selon mon cœur, ce que je n'ai bien su vous dire, en voyant renaître, par la toute puissance de votre talent, la grande figure de mon père. Mais ce sentiment-là, je ne saurais l'exprimer par des mots ; il est si lié à ma tendresse et à mon respect pour lui, à mon amitié et à mon admiration pour vous, qu'il m'impose le silence des joies ineffables de l'âme. Merci, mon généreux et illustre ami David, merci ; l'avenir, peut-être, me permettra mieux que le présent de vous vouer aussi un culte de reconnaissance et de vénération filiales.

H. LARREY.

Collection David d'Angers.—Les événements qui marquèrent les dernières années de l'artiste permirent au baron Larrey de se montrer fidèle à son ami. Nul n'a su prendre en main la cause du statuaire ou de ses œuvres avec plus d'à-propos et de courage que ne le fit le baron Larrey au début de l'Empire. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 409, 456, 458, 484, 589.)

CCXIII

David à Charles Poncy.

La médaille du poète.

Paris, 24 décembre 1845.

Mon cher Monsieur Poncy,

Vous allez recevoir votre médaillon en bronze. Je désire que vous éprouviez quelque satisfaction de voir cette œuvre d'un homme qui n'a jamais consacré son temps qu'à la représentation des traits des hommes qui honorent l'humanité par leur patriotisme et leur génie.

J'ai refusé de faire la statue des princes et des rois, et j'ai été heureux de reproduire l'image de l'homme du peuple qui consacra les inspirations de son génie poétique à la noble cause de la liberté. Je remercie le sort qui vous a fait passer par Paris, afin que je puisse réaliser le projet que j'avais formé depuis longtems de vous donner un témoignage de ma profonde estime pour votre génie poétique.

Croyez, je vous prie, mon cher Monsieur, à tous mes sentiments les plus dévoués.

David d'Angers.

Collection Poncy. — Charles Poncy, poète maçon, né en 1821, à Toulon, publia, dès 1842, son recueil *les Marines*. David modela le profil du poète ouvrier en 1845.

CCXIV

David à Gigoux.

Charlet sur son lit de mort.

Mercredi soir... décembre 1845.

Si vous voulez, cher ami, dessiner la tête d'un homme de génie, venez me prendre demain matin à onze heures. Nous irons chez Charlet, qui sera très content de vous recevoir.

Apportez vos affaires pour commencer de suite.

Tout à vous de cœur,

DAVID.

Collection Henry Jouin.

CCXV

David à Gigoux.

Les dernières heures de Charlet. — Situation précaire de sa veuve.

Paris, 29 décembre 1845.

Cher ami,

Charlet vient de mourir ; il laisse une femme digne du plus grand intérêt, et par les nobles qualités qui la distinguent, et par sa triste position, car elle reste seule, chargée de deux enfants dont l'éducation est loin d'être terminée.

La dernière fois que nous nous sommes vus, je vous ai dit combien j'étais heureux des bonnes intentions qu'avait témoignées M. Cavé à l'égard de Mme Charlet, si elle venait à perdre son mari. L'instant de réaliser cette généreuse promesse est arrivé ; la France entière applaudira à un acte de justice, qui honorera la mémoire d'un homme dont elle s'enorgueillit à si juste titre. Charlet est mort aujourd'hui à cinq heures de l'après-midi ; il avait travaillé une partie de la nuit à un *Napoléon à cheval* d'un dessin extrêmement remarquable. Les arts ont fait en lui une perte irréparable, car nul comme Charlet n'a su imprimer ce cachet vivant et héroïque d'une armée qui a étonné le monde entier et dont les gigantesques travaux paraîtront peut-être fabuleux à l'avenir.

Je m'adresse d'abord à vous, cher ami, parce que je sais combien vous prenez avec cœur toutes les occasions d'une bonne et utile action, et que si vous pouvez appuyer ma recommandation auprès de M. Cavé, vous vous empresserez de le faire.

Votre bien dévoué de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Cottenet. — Cette lettre a passé en vente en 1882. Le peintre Gigoux étant très lié avec Cavé, David jugea prudent de lui confier les intérêts de la veuve de Charlet.

CCXVI

David à Adrien Maillard.

La mission de l'art. — Ce qu'il faut penser d'un Napoléon à cheval pour l'église des Invalides.

1845 (?)

Mon cher Adrien,

En lisant dans le *Journal d'Angers* l'article qui me concerne, j'ai reconnu une main amie, et par conséquent j'ai pensé que cela ne pouvait venir que de vous. Je vous remercie de tout cœur.

Je vous assure que je vois donner tous les travaux aux autres statuaires sans que cela m'arrache un seul regret. Tant mieux si le choix tombe sur des hommes de talent, car, avant tout, c'est la gloire de notre chère patrie que j'envisage. Je désire bien ardemment que la France conserve dans les arts le premier rang qu'à tant de titres elle tient en Europe.

Il faut, mon ami, avoir une conviction profonde et ne jamais en dévier; ne jamais faire de concessions à un pouvoir que l'on désapprouve. L'art est une belle chose, sans doute, mais il doit servir à améliorer le sort de l'homme en épurant ses mœurs, en échauffant son âme par d'héroïques exemples. C'est à ce titre seulement que l'art est vraiment noble. Mais s'il se plie aux caprices d'un pouvoir aveugle ou tyrannique, il devient nuisible et méprisable; or, voilà où en sont réduits trop souvent les artistes; si par hasard on leur commande un sujet tiré de l'histoire de la Révolution pour orner les « catacombes » de Versailles, c'est une pensée gouvernementale qui dicte la composition.

En ce qui me concerne, je ne puis qu'attendre des temps meilleurs, si Dieu en réserve encore à notre patrie. D'ici là, je tâcherai d'exécuter quelques sujets élevés que je porte dans mon cœur depuis bien longtemps.

Je ne regrette pas non plus de ne pas être chargé du

monument de Napoléon ; cet homme a fait tant de mal à la liberté ! Il a montré si peu de noblesse envers la nation qui lui avait confié ses plus chers intérêts avec tant de générosité ! En vérité, il y a dans ce souvenir de quoi paralyser le cœur d'un républicain. En prenant, cependant, Napoléon sous le point de vue poétique, certes, c'est un grand homme qui aura une large place dans l'histoire. Observé sous ce point de vue, il rentre dans le domaine des arts qui peuvent perpétuer ses traits. Mais ne vous semble-t-il pas que l'idée de le représenter à cheval sur son tombeau est une de ces absurdités les plus grandes? Je voudrais que l'on mît sur son cercueil son chapeau, son épée, son nom et une couronne de laurier; c'est ainsi qu'Horace Vernet a compris sa composition sur Sainte-Hélène.

Quel plus grand et plus sublime monument peut-on élever à un homme que de graver son nom, s'il est populaire? Combien de grands hommes de l'antiquité dont nous vénérons la mémoire et dont les ouvrages ont disparu ! En lisant le nom d'un héros, chacun compose son poème dont la trame n'est pas imposée par l'artiste.

Que l'art s'empare des hauts faits, des grandes actions ; qu'il les immortalise sur les places publiques, dans les temples, etc., etc., ce sont là de beaux livres ; mais sur une tombe, sur des débris que ronge la mort, suprême mystère de l'existence humaine, quelques syllabes auxquelles les hommes attachent une signification héroïque auront plus d'éloquence, n'est-il pas vrai? que n'en saurait avoir un ridicule cavalier sur un cercueil.

Adieu, cher ami, croyez à tous mes sentiments d'estime et d'amitié bien sincère,

DAVID.

Mille amitiés à vos chers parents.

Collection David d'Angers. — On a vu dans le commentaire de la lettre de David à Victor Pavie, datée du 6 février 1838, quel rôle de biographe attentif Adrien Maillard a voulu remplir auprès du statuaire, son compatriote. Outre l'*Étude* publiée en brochure, Adrien Maillard a fait paraître, durant une période de dix années, de nombreux articles sur le maître dans les revues ou journaux de l'Anjou. Le projet bizarre de représenter Napoléon à cheval sur son tombeau fit quelque bruit vers la fin du gouvernement de Juillet, mais on l'abandonna promptement, et l'on eut raison.

CCXVII

Poncy à David.

Le médaillon du poète. — La statue de Jean Bart. — Profils modelés de George Sand et de Byron.

Toulon, 4 janvier 1846.

Quel magnifique bouquet de bonne année vous m'avez envoyé, mon illustre *maëstro!* Et combien je vous dois de bonheur et de gratitude pour ce cadeau doublement précieux! Permettez-moi d'étreindre avec une respectueuse effusion vos deux nobles mains, et de chercher à communiquer à votre cœur, par cette étreinte magnétique, tout ce que le mien ressent de vénération et d'admiration pour votre personne et pour votre génie.

Habitant un port de mer, je compte beaucoup d'amis dans la marine. Tous ces chers marins sont venus admirer votre beau médaillon. Ils vous aiment beaucoup, je vous assure, surtout depuis que vous avez immortalisé une seconde fois, par le ciseau, une de leurs plus grandes gloires : Jean Bart.

Mon portrait, gravé par vous, a pris place parmi les monuments de famille dont je m'honore : monuments que m'a valu mon modeste talent de poète. Il sera pour mes enfans une relique aussi sacrée qu'il l'est pour moi, et il perpétuera à lui seul le souvenir de mon voyage à Paris, des glorieuses circonstances qui l'ont accompagné et de l'accueil, dont je serai éternellement fier et heureux, que vous avez daigné me faire dans votre sanctuaire d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre.

Merci, merci mille fois de votre lettre flatteuse, des médaillons de George Sand et de Byron. Vous m'avez créé un musée où je trouve les traits des visages aimés de mon cœur. Merci, merci mille fois encore. Mettez mes plus respectueux hommages aux pieds de Madame David; embrassez bien pour moi vos deux beaux enfants que je bénis avec mon cœur de poète et de père. Rappelez-moi au souvenir de votre auguste ami, qui m'a fait ce que je suis, et croyez-moi tout à vous d'inaltérable dévouement, d'admiration et de vive reconnaissance,

Charles Poncy.

Collection David d'Angers. — La médaille de Byron fut modelée par l'artiste vers 1838. (*Musées d'Angers*, p. 170.)

CCXVIII

David à Jules de Saint-Amour.

Une composition musicale sur Jean Bart.

Paris, 21 février 1846.

Mon cher Monsieur,

J'approuve complètement l'idée que vous avez de faire représenter autour de la base de la statue de Jean Bart des groupes de valseurs. Quand le morceau de musique que vous avez composé sera imprimé, soyez donc assez bon pour m'en envoyer une épreuve.

Vous me demandez quelle est la lithographie du *Jean Bart* qui me semble la meilleure; c'est celle que l'on vend à Dunkerque.

Madame David me charge de vous remercier de l'aimable attention que vous avez eue de lui envoyer deux exemplaires de ma biographie. Pour moi, je n'oublierai jamais toutes les preuves de bienveillance et d'amitié que vous ne cessez de me donner.

Excusez-moi, je vous prie, du retard que j'ai mis à répondre à votre aimable lettre. Mes nombreuses occupations absorbent tellement mes instants que ma main est forcée de tenir plus souvent le ciseau que la plume.

Recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mon entier dévouement de cœur.

DAVID D'ANGERS.

P. S. —En visitant, avec mes amis, le magasin qui sert à renfermer des objets de décoration pour les fêtes que donne la ville de Saint-Omer, j'ai été affligé de voir le groupe très remarquable que M. Husson a donné à la ville, relégué dans un coin. Faites donc tout ce qui sera en votre pouvoir pour que cet ouvrage soit placé dignement. Est-ce que vous n'auriez pas encore de Musée dans votre ville?

Je vous recommande tout particulièrement cette note.

Collection Dannyaux. — Le groupe d'Aristide Husson, élève de David d'Angers, auquel il est fait allusion dans ce *post-scriptum*, représente *Adam et Ève.* Cet ouvrage est un envoi de Rome. Il a pris place dans le Musée de Saint-Omer depuis un certain nombre d'années.

CCXIX

David à Victor Pavie.

L'étude *Bonchamps et sa statue.* — Fonte de l'esquisse du *Gutenberg.* — Adrien Maillard.

Paris, 11 avril 1846.

Cher ami,

Je viens de voir Maillard, qui m'a remis ta lettre et le manuscrit sur Bonchamps. Je l'ai lu avec un nouvel intérêt. C'est un bel éloge, rapide et cependant substantiel. C'est un digne hommage à la mémoire de ce brave militaire. Je n'aurai qu'une bien légère observation à faire concernant Stofflet, duquel tu dis qu'il manquait de noblesse. Cette expression pourrait être prise dans un autre sens que celui que tu as eu l'intention d'y attacher. Je crois que si tu disais que ses idées manquaient de noblesse ou de générosité, ta pensée serait la même. Tu vois que c'est un détail bien puéril ; aussi n'en tiens aucun compte.

Actuellement je suis à la disposition de l'imprimeur. Qu'il me fasse dire combien il veut d'épreuves de la gravure et qu'il me dise aussi quelle est la marge qu'il faudra réserver; je crois que celle indiquée par la planche en cuivre suffira.

Je t'assure que je suis très heureux que tu aies fait fondre le petit *Gutenberg ;* ce sera au moins un monument durable. Il n'y a que toi pour avoir de ces idées, et, il faut bien le dire, c'est la première fois que mes compatriotes ont voulu avoir autre chose que du plâtre, lorsqu'il s'agit d'œuvres sorties de mes mains. Nous sommes encore bien Gaulois au point de vue des arts dans notre cher pays. Cependant il ne faut pas désespérer. Tu connais le proverbe : « Rien n'est plus trompeur que l'eau qui dort. »

Je n'ai vu que quelques instants Maillard. Il va repartir immédiatement. C'est m'accorder bien peu après tant d'années d'éloignement de Paris ; mais ce que je regrette, c'est que tu n'aies pu venir ! Qui sait combien de temps passera sans que nous puissions nous voir ?

Soyez heureux, chers amis, et crois-moi toujours de tout cœur à toi,

David.

Collection Pavie. — L'étude *Bonchamps et sa statue*, ornée de la planche gravée par Leroux, fut publiée à Angers (novembre 1846, gr. in-8° de 16 pages). C'est le même texte que publia l'*Artiste*, mais avec quelques coupures. L'esquisse du *Gutenberg* fut fondue aux frais de Victor Pavie.

CCXX

David à Victor Pavie.

La mort tragique d'un enfant. — Mourir jeune est peut-être un bienfait.

Paris, 4 mai 1846.

L'épouvantable malheur qui vient de vous accabler, mon bien cher ami, a eu ici un douloureux et durable retentissement. Nous en sommes atterrés. Aucune expression ne peut rendre le vif chagrin que nous éprouvons. Il n'y a qu'à s'incliner sous les coups d'un sort qu'on pourrait accuser de cruauté si l'on ne croyait à la Providence et à de mystérieux desseins hors de la portée de l'intelligence humaine.

Ces drames sinistres ne paraissent destinés qu'à l'innocence et à la vertu la plus pure. Qui sait si la pitié de Dieu ne s'étend pas quelquefois sur des êtres qu'il prévoit devoir être par la suite trop accessibles aux dures épreuves de la vie et qu'il veut ainsi leur épargner? Combien d'entre nous qui regrettent de n'avoir pas été soustraits, dès l'enfance, aux tortures de chaque jour...

Je sais combien il y a dans ton cœur de noble résignation. Crois-moi, mon ami, ne pleure pas sur celui qui se trouve de si bonne heure débarrassé de son long et pénible voyage. Ressaisis toute ta force morale pour relever la digne compagne de ta vie, si cruellement éprouvée, ton bon père doublement accablé sous le poids de sa douleur et de la vôtre.

A vous de cœur pour nous tous,

David d'Angers.

Collection Pavie. — Cette lettre a trait à la mort d'un enfant de Victor Pavie, noyé dans une pièce d'eau sous les yeux de ses proches.

CCXXI

David à son fils Robert.

Délit d'écolier.

Paris, 21 mai 1846.

C'est la première fois depuis treize ans, Robert, que ton jour de naissance se passera sans que je t'aie embrassé. Il m'est extrêmement pénible de penser que c'est ta mauvaise conduite qui te fera manquer à la réunion de famille. Tu dois pourtant savoir que notre plus grand bonheur, à ta mère et à moi, est de vous rassembler heureux autour de nous.

Songe, mon enfant, que tu entres aujourd'hui dans ta quatorzième année; que nous vivons dans un temps où chacun, pour réussir, doit valoir par lui-même, et que si tu laisses se perdre ainsi l'occasion si heureuse pour toi, et pour nous, de profiter des excellentes leçons et des conseils bienveillants de M. Kühn, un jour viendra où tu regretteras amèrement ta paresse et ton indocilité, mais il ne sera plus temps de se repentir.

Nous espérons que tu réfléchiras sérieusement aujourd'hui et que, prenant au début de cette nouvelle année de fortes résolutions, tu ne nous donneras plus que de la satisfaction, si nécessaire à notre bonheur à tous.

David d'Angers.

Collection David d'Angers. — La suscription de ce billet porte : « Monsieur Robert David d'Angers, chez Monsieur Kühn, 35, rue Madame. »

CCXXII

Jomard à David.

La médaille du géographe.

Paris, 3 juin 1846.

A David d'Angers.

Aux artistes et aux poètes, il appartient de créer : c'est le poète que Dieu a fait à son image et non pas l'homme; il anime

le néant et fait quelque chose de rien; c'est pour cela qu'on dit le divin Michel-Ange et le divin Homère. Ainsi venez-vous de faire en donnant de l'âme et de la physionomie à des traits vulgaires. L'enveloppe cache peut-être quelque chose, vous l'avez fait sortir; mais il fallait l'œil, le génie de l'artiste-poète pour créer une expression là où d'autres n'ont rien vu ou rien su découvrir; puisse l'amitié n'avoir pas trompé sa main!

JOMARD.

Collection David d'Angers. — Le médaillon d'Edme-François Jomard, géographe, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut modelé en 1846. Jomard avait alors soixante-neuf ans.

CCXXIII

David à Victor Pavie.

La statue de Dombasle. — Le piédestal du *Gutenberg*. — Qu'il ne faut pas se laisser abattre par le malheur.

Paris, 24 juin 1846.

Mon bon et cher Victor,

Je pars sous peu d'heures pour aller à Nancy désigner la place qui conviendrait à la statue de M. de Dombasle, et fixer les proportions de cette statue. Quand j'aurai terminé, j'irai à Strasbourg pour vérifier si le piédestal de la statue de Gutenberg n'est pas trop peu élevé. On le pense dans le pays, et plusieurs voyageurs m'ont parlé dans ce sens. S'il en était ainsi, l'architecte pourrait l'élever de quelques pieds, sans grandes difficultés; mais il est bon que je m'assure si cela est d'une sérieuse nécessité.

Je vais revoir ce que nous avons admiré ensemble, non plus avec ces belles et poétiques illusions qui ont rendu notre voyage un des points les plus saillants de ma vie. Depuis lors, les déceptions ont fait leur œuvre en moi.

Le malheur t'a éprouvé bien cruellement, cher ami. Mais, en grâce, ne courbe pas la tête devant lui. C'est un implacable ennemi qu'il faut s'habituer à regarder toujours en face; il sert à retremper notre âme, il nous force à lutter pour assurer le calme, le bonheur des êtres qui ont droit à nos affections.

Nous apprenons que tu te laisses accabler par un chagrin qui, à la longue, peut te devenir funeste, à toi, à tes parents et à tes chers enfants; une semblable douleur serait excusable chez un homme qui n'aurait pas, comme toi, le bonheur de croire à une autre vie.

Je ne passe pas une seule journée sans penser à toi.

Adieu, cher ami, présente mes hommages à Madame Pavie et crois-moi pour la vie tout à toi de cœur,

DAVID.

P. S. — Rends-moi le service de prendre, à la mairie, mon extrait de naissance, que tu m'enverrais; j'en ai besoin pour cesser mon service dans la garde nationale.

Collection Pavie. — La statue de Mathieu de Dombasle, érigée à Nancy, fut inaugurée en 1850. (*David d'Angers*, etc., t. II, p. 505.)

CCXXIV

Henri de Latouche à David.

Les médailles commémoratives des Quatre Sergents de la Rochelle et des frères Bandiera.—Les profils modelés de Chateaubriand et de Béranger. — Godefroid Cavaignac. — La médaille du maître.

Aulnay, 30 août 1846.

Il faut, mon grand artiste, que je sois bien malade, bien faible, bien mécontent de tout mon être chétif, pour n'avoir pas encore accompli mon dessein d'aller vous chercher à Paris et de vous posséder un jour dans nos bois. Quelle fête je me fais d'entendre, en présence d'un beau paysage, parler cette âme qui fait sortir du feu de la cendre des morts et rallume à cette source le flambeau de la liberté!

Je n'ai pas David ici; mais j'ai du moins les glorieux Sergents, les quatre couronnes sur un billot, et l'urne des Bandiera. Merci cent fois, mon illustre ami. Chateaubriand et Béranger augmentent depuis longtemps ma collection poétique, il ne me manque que le profil de Cavaignac et le vôtre. Voyez si je suis indiscret! et si, comme les enfants, je ne demande pas la bouche pleine!

Au premier jour de santé je prends la voie de fer, j'arrive à l'atelier vous voler le temps de faire un chef-d'œuvre et je vous emmène dans notre pays des loups; lesquels valent mieux encore que les conservateurs et les Français indifférents.

A vous de cœur,

H. DE LATOUCHE.

Collection David d'Angers. — La médaille des Quatre Sergents de la Rochelle fut modelée par l'artiste en 1846. La face comporte quatre profils accolés deux par deux; au revers est représentée la Liberté, debout près d'un billot, sur lequel elle dépose quatre couronnes. (*Musées d'Angers*, pp. 191.) La médaille commémorative de l'exécution des frères Bandiera, fusillés à Cosenza le 25 juillet 1844, pour avoir conspiré contre l'Autriche, fut modelée l'année même de la mort de ces patriotes italiens. La face représente l'Italie approchant une torche de la flamme qui s'échappe d'une urne funéraire sur laquelle est gravé : *Nostris ex ossibus ultor.* (*Musées d'Angers*, pp. 200-201.) Le profil modelé de Chateaubriand date de 1830 ; celui de Béranger, de 1830 également; celui de Godefroid Cavaignac, publiciste, de 1834. (*Musées d'Angers*, pp. 134, 153, 344-345.)

CCXXV

David à son fils Robert.

Conseils du père et de l'artiste.

Août 1846.

Mon cher Robert,

Je pense que Thérèse va te trouver en parfaite santé; amuse-toi bien, mais quand tu as quelques instants, occupe-toi de choses sérieuses. Dessine tout ce qui se présente à toi : des barques sur le rivage, avec des marins auprès; un cheval au repos près d'une voiture; des maisons; les petites baraques des baigneurs. Tout cela t'habituera à rendre les formes de la nature sur le papier. Écris aussi tout ce qui te paraît remarquable sous le rapport du sentiment, et lis le plus que tu pourras. La lecture est un auxiliaire immense pour l'imagination; c'est ainsi qu'on amasse une précieuse bibliothèque dans son cerveau, et celle-là, on la porte toujours avec soi.

Sois docile aux conseils de ta mère et des personnes qui doi-

vent à leur vie déjà longue l'expérience si utile pour soi et pour les autres.

Sois heureux et aime tes parents comme ils t'aiment.

Tout à toi,

DAVID.

Collection David d'Angers. — Thérèse Olivier, tel est le nom de la domestique dévouée qui vécut durant de longues années au service du statuaire. Son profil, modelé en 1836, a pris place dans la collection des médaillons du maître. (*Musées d'Angers,* p. 162.)

CCXXVI

David à Victor Pavie.

Médaille commémorative de la mort du maréchal Ney. — David écrivain : l'*Éloge* du sculpteur Roland; l'*Étude* sur Canova. — Médailles des Quatre Sergents de la Rochelle, des frères Bandiera, des Massacres de Galicie, du Neuf Thermidor, de Labédoyère, des frères Faucher. — Mission de l'art. — Bustes des docteurs Garnier et Ollivier. — Le monument de René d'Anjou. — Les bas-reliefs du théâtre de Béziers. — L'architecte Binet. — Le buste de Mlle Mars. — Le Musée David inapprécié. — Le *Voyage en Italie* de Victor Pavie.

Paris, 27 octobre 1846.

Cher ami,

Je joins un paquet de gravures, un *Almanach populaire* dans lequel tu verras un trait de la médaille que je viens de faire paraître sur la mort du maréchal Ney, et un épisode de ce déplorable assassinat politique.

Je viens de gagner une médaille d'or pour l'*Éloge* de mon maître Roland. Ce prix était proposé par la ville de Lille, patrie du statuaire. On m'a demandé cet *Éloge* pour l'insérer dans l'*Artiste.*

Le *Siècle de Napoléon* édité par Curmer est-il parvenu jusqu'à Angers? Il y a de moi l'article sur Canova. Tous ces écrits ne me prennent rien du temps que je dois consacrer à ma sculpture; je les compose en prélevant quelques heures sur mon sommeil.

J'ai commencé une collection de médailles, face et revers, consacrées à des drames politiques. Les Sergents de la Rochelle, le maréchal Ney, les frères Bandiera. J'ai fait deux médailles sur

les massacres de Galicie; d'un côté, on voit la Liberté, appuyée sur un fusil, écrivant avec une baïonnette sur une potence : *Massacres de Galicie. Metternich. Brendt.* Au revers, j'ai mis le flambeau qui éclaire, le sabre qui venge, et au milieu, cette inscription : « *La Démocratie française a fait frapper cette médaille pour livrer les auteurs des massacres de Galicie à l'exécration du monde et de la postérité.* » J'ai fait une autre médaille grande comme une pièce de cent sous. On y voit la tête de la Liberté ayant pour exergue : « *Démocratie française;* » puis une baïonnette et une plume. Derrière, la potence est figurée, autour : « *Massacres de Galicie* », et sous la potence : « *Metternich et Brendt voués à l'exécration de l'avenir.* »

Je suis occupé de faire le Neuf Thermidor, la mort de Labédoyère, et celle des deux frères Faucher. Je crois que la véritable mission de l'artiste est de plaider de grandes et nobles causes, utiles à l'humanité, et non de l'amuser en faisant de l'art pour l'art. Ainsi conçu, notre rôle nous permet tout au plus de rivaliser avec les histrions et les sauteurs de corde.

J'espère bien que les bustes de Garnier et d'Ollivier pourront vous arriver vers les premiers jours de la Saint-Martin.

Je m'occupe activement des douze statues qui doivent décorer le piédestal du monument du roi René. C'est un immense travail.

J'ai fait pour le théâtre de Béziers des bas-reliefs renfermant une tragédie de Sophocle (*Œdipe*), une de Corneille (*le Cid*), une comédie d'Aristophane (*les Nuées*), une de Molière (le *Tartuffe*). Il y a aussi les portraits d'une proportion colossale de ces quatre grands hommes.

J'ai conservé un plâtre des bas-reliefs et je crois qu'ils pourraient être placés convenablement sous le péristyle du théâtre d'Angers. J'avais chargé M. Moll de s'occuper de cela, mais je n'avais pas réfléchi que ma demande était de nature à soulever les objections de l'architecte... Vois donc M. Binet; fais-lui part de mon projet; dis-lui que les bas-reliefs mesurent six mètres de longueur sur un mètre neuf centimètres de hauteur. Informe-moi s'il y a un buste de Mlle Mars dans le foyer du théâtre. Je pourrais envoyer le modèle en plâtre que j'ai encore à ma disposition.

Fais une visite au Musée, et dis-moi si les modèles que j'envoie ne gênent pas trop. M. Moll m'a fait entendre qu'il y avait

assez de plâtre comme cela, que c'était M. le Maire qui pensait ainsi. Si je disposais seulement de figures d'études, certes, je ne voudrais pas les envoyer à Angers, mais j'offre des statues, des portraits de grands hommes. De pareilles œuvres ont un intérêt national qui doit me servir d'excuse auprès de mes compatriotes.

J'ai lu avec un bien vif et sincère intérêt ton *Voyage en Italie*. Il faut qu'on te lise enfin. Ne reste donc pas plus longtemps sur une réserve qui n'est pas admissible pour ceux qui savent combien de nobles trésors sont renfermés dans ton cœur et dans ton âme.

Adieu, cher ami, soyez tous heureux et pensez souvent à nous. Ce sont nos vœux les plus fervents à Émilie et à ton tout dévoué de cœur,

DAVID.

Collection Pavie. — La médaille consacrée au maréchal Ney fut plus d'une fois modifiée dans ses accessoires et dans son module. Ce travail date de 1845-1846. Nous parlons plus haut des études du maître sur Roland et Canova. La médaille des Massacres de Galicie date de 1846; celle de Labédoyère est sans date, de même que celle des frères Faucher. Le maître ne donna pas suite à son projet de médaille sur le Neuf Thermidor. Le buste, de proportions colossales, du docteur François-Claude Garnier fut exécuté en 1846 par souscription publique. Le buste de Charles-Prosper Ollivier date également de 1846. C'est un bronze colossal exécuté à l'aide d'une souscription. Ces deux bustes d'Angevins sont à Angers. Les modèles des bas-reliefs du théâtre de Béziers ont pris place au Musée David. Est-ce Binet, l'architecte, qui s'est opposé à ce que les quatre ouvrages du maître offerts par lui décorassent le péristyle du théâtre d'Angers construit en 1821 ? Ne le regrettons pas, car le monument élevé par Binet est devenu la proie des flammes en 1865. Le modèle du buste de Mlle Mars date de 1825. Il est au Musée David. Le *Voyage en Italie* de Victor Pavie, publié dans l'*Artiste*, a été repris sous le titre « Rome » par l'éditeur des *Œuvres choisies* de l'ami de David (t. I). (*Musées d'Angers*, pp. 113, 123, 189, 199, 201, 356; *David d'Angers*, etc., t. I, p. 424, t. II, p. 503.)

CCXXVII

David à Victor Pavie.

Projet de groupe pour la cathédrale d'Angers. — *Sinite parvulos.* — Le tombeau de René d'Anjou. — Son monument. — *Bonchamps et sa*

statue, par Victor Pavie. — Le *Voyage en Italie*. — Le plâtre après la fonte.

Paris, 3 janvier 1847.

Cher ami,

Une indisposition assez grave, causée par mon rhumatisme, m'a empêché de t'écrire aussi promptement que je l'aurais désiré. J'avais besoin de te remercier de la bonne nouvelle que tu m'avais fait connaître concernant les statues que j'ai depuis si longtemps le projet de faire pour notre église de Saint-Maurice. Ce sont deux beaux et admirables sujets à traiter, mais aussi d'une difficulté très grande, car ce sont les deux personnifications les plus sublimes du christianisme. Enfin je serai heureux d'essayer aussi comme tant d'autres artistes. J'ai reçu une lettre extrêmement bienveillante de Monseigneur l'Évêque. Il m'annonce celle de MM. les membres du Chapitre.

Je crois me rappeler que je t'ai fait voir un croquis que j'avais fait de la Vierge et un autre du Christ, que je représentais à l'instant où il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Pour indiquer l'universalité du culte, j'ai mis un petit enfant nègre et un sauvage. Cet instant de la vie du Christ m'a toujours paru extrêmement touchant. Je ne l'ai pas encore vu traité en ronde-bosse. Si nous arrivons à la réalisation de notre projet, ce sera une belle occasion pour moi d'aborder des sujets de l'ordre le plus élevé.

Je ne perds pas de vue non plus le tombeau de notre René. Il faut que ce monument soit restitué à sa place.

J'ai communiqué ton article sur Bonchamps à plusieurs personnes, qui l'ont trouvé parfaitement bien écrit et plein de nobles inspirations. L'*Artiste* va le publier avec la gravure.

Ce que tu nous as donné sur l'Italie m'a vivement touché. J'y ai retrouvé de mes anciennes sensations bien agrandies en passant par ton cerveau poétique. Tu vois, cher ami, qu'il ne tient qu'à toi de te faire un nom extrêmement honorable dans la littérature. Quand on a un cœur aussi impressionnable que le tien, une âme aussi pure et aussi poétique, on doit écrire. Assez d'hommes déshonorent, profanent leur plume ; il est juste que des hommes d'élite viennent opposer une digue au torrent fangeux.

On publie un ouvrage lithographique sur notre Musée d'Angers. Je désirerais bien connaître ton opinion sur cette publication, et savoir si les lithographies sont bien faites.

Je désire que tu voies M. Mercier. J'ai oublié dans ma dernière lettre de lui dire qu'il faudrait, lorsqu'un modèle lui arrive tout noirci par le travail du fondeur, le faire nettoyer avec des pinceaux trempés dans de l'eau de lessive; quand on a bien nettoyé avec un gros pinceau, on assèche le plâtre avec une éponge. Cette opération donne au plâtre une certaine teinte un peu jaunâtre qui est agréable à la vue.

Les statues qui doivent décorer le piédestal de notre René sont déjà très avancées; j'y ai travaillé avec une grande ardeur. Toutes les fois qu'il s'agit de notre cher Anjou, je ne puis résister au désir d'y penser avant de m'occuper d'autre chose. C'est te dire que j'ai laissé en souffrance Casimir Delavigne, Bernardin de Saint-Pierre, etc., etc., pour les deux bustes de Garnier et d'Ollivier, et enfin pour les statues du piédestal de René, travail en vérité considérable.

Crois-moi toujours de tout cœur à toi,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Le projet du maître de doter la cathédrale d'Angers d'une statue du Christ et d'une statue de la Vierge, mentionné au *Journal de Maine-et-Loire* du 23 novembre 1846, ne se réalisa pas. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 425.) On voit ici que l'artiste eût volontiers transformé les deux statues projetées en un groupe, naturellement plus important, dans lequel il eût traduit la parole évangélique : *Sinite parvulos venire ad me.*

CCXXVIII

David à Victor Pavie.

L'approche du Salon. — Achèvement du monument de René d'Anjou. — Etude sur Roland.

Paris, 29 mars 1847.

Cher ami,

Si j'ai bonne mémoire, il me semble que tu avais l'intention de venir à Paris pour l'époque du Salon. Si tu persistes toujours dans ce projet, il me serait bien agréable de savoir à quelle date précise tu espères entreprendre ton voyage, car moi-même j'en projette un, à la vérité très court, mais qui serait pour moi la source d'une grande contrariété s'il me privait quelques jours

seulement de te voir. Les occasions de nous rencontrer deviennent si rares, et la vie s'écoule avec une si effrayante rapidité!

Je suis sûr actuellement que l'évêque d'Angers a reçu ma lettre. Le moyen dont j'ai usé était le seul pratique, car il paraîtrait que le service de la poste se fait très mal dans notre cher Anjou.

Me voilà arrivé aux dernières figures du piédestal de la statue du roi René. J'ai retardé tous mes travaux afin de terminer promptement ce monument.

Pagnerre vient de faire tirer des épreuves de ma notice sur Roland, le statuaire. Je vais t'en faire parvenir quelques exemplaires que tu voudras bien faire remettre aux personnes dont je vais écrire le nom sur la couverture.

Adieu, cher ami, assure toute ta famille de nos sentiments les plus affectueux.

A toi de cœur,

DAVID.

Collection Pavie.

CCXXIX

Lamartine à David.

Paris, 1er mai 1847.

Conte arabe.

Dieu dit un jour à son soleil :
Toi par qui mon nom luit! toi que ma droite envoie
Porter à l'univers ma splendeur et ma joie
Pour que tout firmament me loue à son réveil!
De ces dons que répand ta lumière,
De ces pas de géant que tu fais dans les cieux,
De ces rayons vivants que boit chaque paupière,
Qui te rend, réponds-moi, dans toute ta carrière,
Plus semblable à moi-même et plus grand à tes yeux?

— Le soleil répondit en se voilant la face :
Ce n'est pas d'éclairer l'immensurable espace,
De faire étinceler les sables des déserts,
De fondre du Liban la couronne de glace,
Ni de me contempler dans le miroir des mers,
Ni d'écumer de feu sur les vagues des airs!

Mais c'est de me glisser aux fentes de la pierre
Du cachot où languit le captif dans sa tour,
Et d'y sécher au bord d'une paupière
Que réjouit dans l'ombre un seul rayon de jour !...
— Bien ! reprit Jehova, c'est comme mon amour !...

Ce que dit le rayon au bienfaiteur suprême,
Moi, l'insecte chantant, je le dis à moi-même :
Ce qui donne à ma lyre un frisson de bonheur,
Ce n'est pas de frémir d'un vain souffle de gloire,
Ni de jeter au tems un nom pour la mémoire,
Mais c'est de résonner dans la nuit du mystère
Pour l'âme d'un ami, d'un pauvre solitaire
Qui n'a qu'un son lointain pour tout bien sur la terre,
Et d'y glisser ma voix par les fentes du cœur!

Al. DE LAMARTINE.

Collection David d'Angers. — Lamartine a corrigé les quatre derniers vers. Avant la correction, ils étaient ainsi conçus :

Mais c'est de pénétrer par les fentes du cœur.
Dans l'âme d'un..... solitaire
Que le monde abandonne et qui n'a, sur la terre,
Qu'un écho dans ma voix pour..... sa douleur.

Cette première version eût été, prosodiquement parlant, plus correcte, puisque la rime féminine du cinquième vers n'aurait pas été suivie d'une rime féminine que sa désinence conseillait de reporter plus loin. Les vers que nous donnons ici sont la réalisation d'un projet déjà ancien chez Lamartine. Il en est question dans le commentaire de la lettre de David au poète des *Méditations*, publiée plus haut sous la date du 12 février 1831.

CCXXX

David à Rauch.

Les études du maître sur Roland, Canova, Thorvaldsen. — Projet d'une étude sur Rauch. — La médaille de Karl Ritter. — A la poursuite d'un croquis d'Hoffmann.

Paris, 18 mai 1847.

Cher ami,

Votre dernière lettre m'a rendu bien heureux et je suis toujours fier de votre amitié, qui ne peut, je vous assure, rencontrer une âme mieux faite que la mienne pour vous apprécier.

J'entends avec bonheur parler de vos grands et nobles travaux. Je sais que votre santé est bonne, et j'en éprouve un vif bonheur, parce que vous pouvez léguer à l'avenir des ouvrages qui, en consacrant dignement votre nom, seront un puissant stimulant pour les artistes et une gloire immortelle pour votre patrie.

Je ne désespère pas de pouvoir encore aller vous serrer la main dans votre atelier; du moins c'est le vœu le plus cher de mon cœur.

Je joins à cette lettre une notice sur Roland, le statuaire mon maître.

Depuis longtems je m'occupe, à mes moments de loisir, d'écrire mes réflexions sur les ouvrages des statuaires. C'est une bonne et agréable étude pour moi, et aussi un moyen d'émettre quelques idées sur un art que j'ai longtems étudié et que j'aime tant.

J'ai fait un travail sur Canova, dont il a paru un extrait dans le *Siècle de Napoléon*, et un sur Thorvaldsen. Celui-ci a été inséré dans un petit journal appelé *Journal du Mois*. J'en ai d'autres dans différentes publications.

Je serai heureux, cher ami, de parler de vous bientôt et de dire, dans un examen de vos travaux, tout ce que votre grand talent m'inspire.

Adieu, pensez quelquefois à celui qui vous est dévoué de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Vous trouverez un exemplaire pour Ritter, que je vous prie de lui remettre de ma part. Je vous avoue que j'étais très-inquiet du médaillon que je lui avais envoyé, et j'ai attendu vainement une petite lettre de réception de lui.

Cher ami, vous m'obligeriez si vous pouviez me trouver un croquis original, non gravé, de la main d'Hoffmann; je désire beaucoup en posséder un; pensez-y donc, je vous en prie.

Collection Eggers, à Berlin. — David n'a pas donné suite à son projet d'étude sur Rauch. Le profil du géographe allemand Karl Ritter a été modelé par le maître en 1845. (*Musées d'Angers*, p. 190.)

CCXXXI

David à Lucas de Montigny.

A la recherche de la signature de Callamare.

Paris, 25 juin 1847.

Monsieur,

J'ai fait des recherches infructueuses pour me procurer une signature du statuaire Antoine Callamare. Auriez-vous un autographe de cet artiste et voudriez-vous me le prêter pour quelques instants ?

Excusez-moi de mes continuelles importunités et croyez-moi toujours

Votre bien dévoué serviteur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Dubrunfaut. — Cette lettre a passé en vente le 18 janvier 1884. On sait quel usage voulait faire le maître de la signature du statuaire Charles-Antoine Callamare. Il se proposait de la reproduire en fac-similé sur le médaillon de cet artiste. Le médaillon n'est pas daté, mais il doit avoir été modelé en 1847. La signature et le parafe s'y trouvent gravés à l'ébauchoir. Montigny avait donc pu répondre à la demande de David comme le souhaitait celui-ci? (*Musées d'Angers*, pp. 197-198.) Une longue étude sur Callamare a été recueillie par nous dans l'ouvrage *David d'Angers*, etc., t. II, pp. 133-146.

CCXXXII

David à Victor Pavie.

Le monument de Gobert. — Statues de Casimir Delavigne et de David Purry. — Qu'il faut encourager les artistes fixés en province.

Paris, 2 juillet 1847.

Sous peu de jours, cher Victor, vous allez être tous réunis. Théodore vient de traverser Paris pour vous rejoindre.

Je regrette qu'il n'ait pas pu trouver un instant pour aller au cimetière du Père-Lachaise. Le monument de Gobert est

totalement terminé. Il aurait pu te faire part de ses observations sur cet ouvrage.

Le modèle de la statue de Casimir Delavigne est achevé. Je vais m'occuper de finir la statue de David Purry, pour Neuchâtel, en Suisse. J'espère bien que le mouleur pourra s'en emparer avant la fin de ce mois, car je dois partir vers les premiers jours d'août pour aller dans les Pyrénées, où je ne resterai que fort peu de temps, afin de revenir reprendre mes travaux, et assister aux jugements des concours de l'Académie.

Les douze statues du monument de René d'Anjou vont être fondues sous peu de jours.

Je ne me souviens pas si, dans la liste des personnes auxquelles je t'avais prié de donner une notice de la vie de Roland, j'avais inscrit le nom de M. Renou. Je crois que c'est bien là le nom de la personne qui a fait paraître quelques articles sur les arts dans le *Précurseur de l'Ouest*. A propos de ce rédacteur, dans un de ses articles, il avait annoncé qu'il parlerait des jeunes statuaires angevins. C'était une très bonne idée à laquelle je serais charmé de lui voir donner suite. C'est bien de stimuler les jeunes artistes, espoir de notre cher pays ; il faut que dans les provinces on cherche à encourager et à remonter le moral des hommes qui consacrent leur existence à honorer leur pays par la littérature ou les arts. Trop longtemps leurs concitoyens les ont étouffés sous le sarcasme, comme si le génie ne pouvait pas se révéler en province tout aussi bien qu'à Paris !

Adieu, cher ami. Émilie et moi formons des vœux bien sincères pour ta bonne famille, pour son bonheur et sa prospérité.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — La statue de David Purry, bienfaiteur de la ville de Neuchâtel, fut inaugurée le 6 juillet 1855. (*David d'Angers*, t. II, p. 504.)

CCXXXIII

David à Victor Pavie.

Départ pour les Pyrénées. — Hélène David. — Le monument de René d'Anjou. — Offre du modèle des douze statuettes au Musée d'antiquités d'Angers.

Paris, 14 août 1847.

Je puis enfin, cher ami, m'échapper de Paris. J'ai éprouvé tant de fâcheux contre-temps que je doute encore que nous puissions arriver sains et saufs à Baréges. Hélène est encore malade au lit, mais il n'y a plus de danger, et, d'autre part, Émilie est très souffrante. J'espère que le changement d'air lui fera du bien. Nous partons donc demain matin tous les trois, sans notre pauvre petite convalescente, qui a le cœur bien gros de notre départ.

Tes caisses sont expédiées. Tu vas les recevoir sous peu. Assiste à leur ouverture; car il y a les croquis des figures qui décorent le monument du roi René que j'ai cloués en dedans du couvercle de la caisse.

J'ai fait ajouter une certaine quantité de nouveaux médaillons qui ne sont même pas encore à Angers.

Le monument, complet pour la sculpture, de notre René, va bientôt être expédié à Angers. M. de Quatrebarbes presse beaucoup ce départ.

Je vais enfin pendant quelques jours respirer l'air des montagnes et tâcher d'oublier, la tête près du ciel, toute la boue morale des villes. Sois sûr que toi et tes chers parents vous êtes unis dans ma pensée au petit nombre d'êtres qui m'attachent à une vie dure à supporter.

A toi de tout cœur,

David d'Angers.

P. S. — Je m'occuperai à mon retour de restaurer les modèles des petites statues du piédestal du roi René. Demande à M. Godard s'il veut les placer dans son Musée; je les lui enverrais. Ce sont des personnages historiques de notre vieil Anjou.

Nous resterons à Baréges jusqu'au 7 septembre, au plus tard.

Si tu avais à m'écrire, je serais heureux de recevoir de tes nouvelles.

Collection Pavie. — M. Godard-Faultrier, nommé dans le *post-scriptum* de cette lettre, a fondé, il y a un demi-siècle, à Angers, un Musée archéologique dont il est demeuré jusqu'à ce jour le directeur zélé. Les modèles des douze statuettes du monument de René d'Anjou, acceptés par M. Godard, prirent place dans le Musée confié à ses soins.

CCXXXIV

David à Victor Pavie.

Jules-Eugène Lenepveu, grand prix de Rome. — Projet d'une statue de la *Vierge* pour la cathédrale d'Angers.

Paris, 30 septembre 1847.

Cher ami,

Cette lettre te sera remise par M. Lenepveu, bon et intéressant jeune homme auquel j'ai été heureux de donner mon vote pour le prix de Rome qu'il vient d'obtenir. Il y a un bel avenir dans cet artiste, dont j'estime beaucoup le caractère.

A notre retour à Paris, nous avons reçu les lignes, si pleines d'intérêt pour nous, que tu nous adressais. Merci mille fois, cher ami. Elles m'ont fait beaucoup de bien. Des amis tels que toi font sentir davantage le prix du miracle qui fait que nous sommes encore de ce monde, qui, bien que fertile en douloureuses émotions, offre cependant quelques compensations sous le rapport du cœur.

Dans la lettre que tu m'as adressée à Baréges, tu me parles du placement projeté de la statue de la *Vierge* dans un endroit qui me paraît parfaitement convenable. Cependant, il y a bien longtemps que je n'ai vu notre cathédrale, et je crains que mes souvenirs ne soient pas très précis. C'est à vous, qui êtes sur les lieux, à décider cette question, et tes observations à cet égard vaudront mille fois mieux qu'aucune autre.

Je vais m'occuper de terminer plusieurs ouvrages qui sont commencés depuis longtemps, et ensuite je me donnerai entièrement à l'exécution de nos statues de Saint-Maurice.

Adieu, cher ami, tout à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — A la suite de pourparlers entre Victor Pavie, mandataire de David, et l'évêque d'Angers, le maître devait sculpter, non plus deux statues, mais une seule, pour la cathédrale. C'est une *Vierge* que l'on demandait à l'artiste d'exécuter afin de décorer l'autel du transept de gauche.

CXXXV

Thoré à David.

Une fausse nouvelle.

Paris, 8 mars 1848.

Mon cher ami,

J'apprends avec joie, — mais est-ce bien sûr? — votre nomination aux beaux-arts. Vous représentez, mieux que personne, l'art que nous avons toujours désiré, l'art républicain, l'art populaire, l'art de l'avenir.

Votre nom est européen et fera rayonner en Europe l'art français. Vos œuvres sont en Grèce, en Amérique, en Allemagne, partout où une pensée généreuse a provoqué votre beau talent.

Les artistes seront heureux de vous avoir pour drapeau, en avant de la République.

Fraternité,

T. Thoré.

Collection David d'Angers. — Théophile Thoré, plus connu sous le pseudonyme de W. Burger, ami du maître, avait reçu de lui son médaillon en 1847. (*Musées d'Angers*, p. 195.) On verra par la lettre de David à Victor Pavie, en date du 15 mars 1848, que notre artiste déclina l'honneur d'administrer les Musées nationaux, de même qu'il refusa de prendre la Direction des beaux-arts au Ministère de l'Intérieur.

CCXXXVI

David à Victor Pavie.

La révolution de Février. — Le maître est nommé maire du XIe arrondissement. — Il refuse la charge de Directeur des Musées nationaux.

Paris, 15 mars 1848.

Cher ami,

Ces quelques lignes sont écrites pour te prouver qu'au milieu

des innombrables difficultés qui viennent m'assaillir de toutes parts, ton cher souvenir m'est toujours présent.

J'ai assisté au plus grand, au plus noble spectacle qu'il soit donné à l'homme de voir, pendant les trois journées révolutionnaires. Nuit et jour je n'ai pas quitté les barricades, et je suis plein d'admiration pour ce grand et sublime peuple se présentant la poitrine nue devant des masses innombrables de baïonnettes, poussé seulement par cet instinct de la sainte liberté. Qu'ils sont grands, ces généreux républicains ! Et comme il fallait que ce sentiment fût profondément imprimé dans les âmes pour qu'il mît en mouvement toute cette masse d'hommes !

A trois heures du matin, lorsque les barricades étaient encore toutes fumantes de poudre et teintes d'un sang généreux, je m'étais couché tout habillé afin de prendre quelques instants de repos. Plusieurs citoyens vinrent m'annoncer qu'on m'avait nommé maire, et au même instant un exprès m'apporta ma nomination de Directeur des Musées nationaux. Je répondis aussitôt que je refusais cette place, et je me rendis à mon poste de maire. Depuis, j'ai refusé deux fois d'être chargé de la direction des arts au Ministère de l'Intérieur. Je crois qu'en acceptant le poste périlleux de maire j'ai été utile, car le peuple me connaît, et j'ai empêché des malheurs inévitables dans les circonstances que nous traversons et où toutes les passions sont en lutte.

Il y a deux jours que j'ai reçu une lettre du maire de Dunkerque qui m'annonçait qu'une rue, à laquelle on avait autrefois donné le nom de rue de Chartres, portait actuellement celui de *David d'Angers*. J'en ai été d'autant plus heureux que le nom de notre chère cité, qui déjà parcourt les mers gravé sur la proue d'un vaisseau, se trouve aujourd'hui inscrit sur les murs d'une ville française.

Tout marche bien à Paris. On commence à comprendre que le gouvernement républicain est désormais possible. Les partis se rendent compte que la République peut soulever la tempête et aussi la calmer..... Toutefois, le calme ne peut pas se manifester immédiatement après une commotion aussi grandiose. Quand un vaisseau va sombrer, s'il s'en trouve un qui recueille les passagers et leurs bagages, il doit nécessairement exister, sur le navire sauveur, un très grand désordre, mais avec un peu de tems chacun retrouvera sa case et l'ordre renaîtra.

Adieu, mon cher Victor, embrasse pour moi tous ceux qui te sont chers et crois-moi toujours à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

P. S. — Depuis la Révolution, je n'ai pas remis le pied dans mon atelier. Avant d'être artiste, il faut être citoyen. Voilà ma devise.

Viendras-tu voir notre exposition? J'ai gagné le procès de la liberté des Salons avec l'aide de coups de fusil.

Vive la République !

Collection Pavie. — Le XIe arrondissement est aujourd'hui le VIe, avec diverses modifications dans son périmètre. La mairie où David siégea est située rue Garancière, n° 8.

CCXXXVII

David à Victor Pavie.

Que l'artiste doit céder le pas au citoyen. — Les élections à Paris.

Paris, 1er mai 1848.

Cher ami,

J'ai reçu avec bien du plaisir ta bonne lettre.

J'ai été heureux de connaître par toi l'expression vivante du cœur angevin.

Me voilà donc appelé à assister à la fondation de ce grand et généreux gouvernement, qui ne pouvait être imposé au monde que par la France : elle, le cerveau du monde !

Je ne me suis jamais dissimulé quel sacrifice je m'imposais en acceptant ce mandat. Me voilà éloigné momentanément de mon cher atelier, de mes grands, si grands et si beaux modèles, quand on ne les voit qu'à travers l'auréole de leur gloire. Mais j'ai toujours pensé qu'avant d'être artiste, il fallait être citoyen. Et tout homme qui penserait différemment serait un lâche.

J'ai eu à Paris près de quatre-vingt mille voix. Certes, c'est une minorité extrêmement honorable. Tout le monde est persuadé que si j'eusse voulu faire comme les autres candidats : répandre à profusion des professions de foi, j'aurais pu être nommé

à Paris. Je suis très heureux de ne pas avoir employé des moyens qui ne conviennent nullement à mon caractère.

Adieu, cher ami ; embrasse pour moi ton bon et cher père, mon vieil et constant ami.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCXXXVIII

David à Victor Pavie.

Le maître fait l'abandon de son indemnité de représentant du peuple à des œuvres de bienfaisance.

Paris, 28 juillet 1848.

Cher ami,

J'ai déjà offert, en dons patriotiques, mes deux premiers mois d'indemnité de représentant. Je viens d'annoncer à Bordillon que j'allais lui envoyer le montant de ce mois en le chargeant de l'offrir de ma part au bureau de bienfaisance d'Angers.

La confiance reprend d'une manière vraiment remarquable ici ; tout porte à croire que nos mauvais jours sont passés, et que notre belle patrie pourra jouir avec calme des bienfaits que la République peut seule donner à l'humanité.

Soyez heureux, mes amis, et crois-moi toujours à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — David avait été élu représentant de Maine-et-Loire, par 72,597 voix, aux élections du 23 avril 1848. (*David d'Angers*, etc., t. I, p. 433.)

CCXXXIX

David à Victor Pavie.

L'Anjou. — L'amitié. — Le devoir. — Robert David. — Divergence d'opinions entre Victor Hugo et David.

Paris,... août 1848.

Mon cher Victor,

Ma famille va enfin passer quelque temps dans notre cher

Anjou. Elle va jouir de notre beau ciel et continuer ces bons entretiens si rares malheureusement depuis bien des années. Pour moi, me voilà soudé à mon poste comme un soldat en faction dans une ville de guerre. Si l'amitié me dit tout ce que je perds de douces émotions, le patriotisme me dit aussi avec son langage sévère : « Tu dois faire ton devoir avant tout », et je me résigne avec courage. Les courts instants que nous passons dans cette triste vie ne doivent jamais être dépensés à satisfaire notre égoïsme.

Je désire beaucoup qu'Émilie passe le plus de tems possible auprès de toi ; quand elle sera de retour, je t'entendrai par sa bouche. Fais voir à mon Robert le plus que tu pourras de notre ville. Je désire qu'il l'aime autant que je l'aime. Parle à ce cher enfant comme à un homme : il est fait pour t'entendre.

J'ai dit à Hugo qu'Émilie partait pour l'Anjou avec ses enfants. Il m'a chargé de te faire dire toutes choses aimables de sa part. Sa conduite politique m'afflige beaucoup. Comment le génie peut-il s'amoindrir ainsi, et le cœur ne pas battre pour la patrie, réveillée par quelque chose d'aussi grand que ce qui se passe sous nos yeux?

Adieu, soyez tous heureux, et crois-moi toujours à toi de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCXL

David à Madame Geoffroy Saint-Hilaire.

Le maître abandonne son indemnité de représentant à l'OEuvre des Crèches.

Paris, 5 octobre 1848.

Madame,

Permettez-moi de vous offrir un mois de mon traitement de représentant pour la Crèche dont vous êtes présidente. Permettez-moi aussi de vous exprimer toute ma reconnaissance pour la noble tâche que vous poursuivez avec tant de zèle en venant ainsi en aide à de pauvres mères et à de petits êtres si

intéressants par leur faiblesse même. Vous leur léguez, Madame, un titre à vous bénir. Puissent-ils plus tard, inspirés par un tel exemple, comprendre que notre mission sur la terre doit être toute fraternelle !

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon respectueux dévouement.

DAVID D'ANGERS.

A cette lettre est jointe la quittance à souche ci-après :

N° 215. — Le 10 octobre 1848, il a été payé par M. David d'Angers et enregistré en recette sous le numéro ci-contre du livre à souche, en même temps qu'au compte-journal, la somme de sept cent quarante-cinq francs, que Mme Geoffroy de Saint-Hilaire a remis au trésorier pr la Crèche du 12e.

Le Receveur,

OUDOT.

Collection Geoffroy Saint-Hilaire.

CCXLI

Mme Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Remerciements au nom de l'Œuvre des Crèches.

Paris, jeudi à midi, 5 octobre 1848.

Je n'ai pu, Monsieur, répondre que par mon émotion à Madame David, quand elle m'a remis votre don magnifique pour nos crèches. Cependant, dussé-je, sous l'impression de la vive sensibilité que j'éprouve, vous offrir trop incomplètement ma reconnaissance, je cède au besoin de vous l'exprimer dès ce moment.

En recevant de vous, Monsieur, ce secours pour nos pauvres petits enfants, j'ai versé de douces larmes. Mais je sens, sans m'en accuser, qu'elles ne coulaient pas seulement à la pensée du bienfait qui venait ainsi trouver ces innocentes créatures dans leurs berceaux si dénués. Elles coulaient encore à la pensée, dont mon cœur jouissait, dans ses sentiments pour vous : à celle qui montre, par une noble exception, le génie se préoccupant des souffrances du pauvre, et descendant, de sa sphère élevée, aux détails les plus touchants de la bienfaisance !

Je suis déjà unie bien profondément, Monsieur, à la gratitude que vous portera l'œuvre des Crèches du XIIe arrondissement; mais je vous en dois une toute particulière pour le bonheur d'être la distributrice de vos si larges charités : sentant bien, dans toute l'humilité de mon peu de valeur, que les leçons données à nos jeunes générations leur arriveront par les exemples de nos grands citoyens, comme aussi par le souvenir des belles actions transmises à la postérité par le ciseau de l'homme de cœur et de génie dont je bénis le nom, sans le tracer ici.

Agréez, Monsieur, tous mes sentiments, et veuillez qu'en les adressant je ne sépare pas de vous Mme David, que j'ai embrassée ce matin dans une effusion bien sincère.

P. Geoffroy Saint-Hilaire.

Collection David d'Angers.

CCXLII

David à Victor Pavie.

Désintéressement du maître. — Abandon de son indemnité de représentant aux bureaux de bienfaisance. — Variétés littéraires.

Paris, 26 octobre 1848.

Cher Victor,

Il y a quelque temps déjà que j'ai envoyé un mois de mon traitement de représentant à la salle d'asile d'Angers. L'indemnité de ce mois-ci va parvenir aux bureaux de bienfaisance de notre ville. Durant tout le tems que je serai à la représentation, je veux, comme par le passé, que mon indemnité soit versée aux bureaux de bienfaisance. En agissant ainsi, je rentrerai dans mon atelier sans devoir un seul denier à la République, que j'ai toujours aimée et servie avec un désintéressement que je considère comme mon devoir, mais dont peu de personnes connaîtront toute l'étendue.

Si tu peux te procurer le *Courrier* ou la *Réforme* du 18 août 1848, tu liras un article que j'ai fait paraître sur l'Arc de triomphe de l'Étoile.

J'espère bientôt t'envoyer deux Almanachs dans lesquels j'ai

fait paraître deux articles, l'un sur David, le peintre révolutionnaire, l'autre sur un *Factionnaire oublié par ses camarades.*

Il y a un certain tems, on m'avait écrit d'Angers pour me demander quelques articles pour une Revue mensuelle; je n'en ai plus entendu parler. Est-ce qu'une publication littéraire ne pourrait pas être entreprise de nouveau ? Y aurait-il trop d'apathie dans notre cher Anjou?

Adieu, ami, soyez toujours heureux.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Le statuaire a laissé sur Louis David, le peintre, diverses études. Une notice assez étendue, dont le manuscrit autographe avait été offert à Victor Pavie, a été reproduite dans l'ouvrage *David d'Angers,* etc., t. II, pp. 162-166.

CCXLIII

David à Victor Pavie.

Le maître abandonne la vie politique. — Lamartine, Victor Hugo, Lamennais à la Constituante. — Souvenir de Platon. — Les Œuvres d'Aloysius Bertrand.

Paris, 7 juin 1849.

Je suis bien en retard, mon cher Victor, pour répondre aux lettres que j'ai reçues de toi, et qui me rendent bien heureux, sois en certain, car personne n'apprécie mieux que moi toute la puissance et la sincérité de ton amitié pour moi; et si ma réponse est si tardive, ce n'est pas faute de penser à toi, mais le torrent d'affaires que tu comprends fort bien est mon excuse.

Enfin, je viens de rentrer dans mon atelier; j'ai besoin de vivre avec de vrais grands hommes.

Deux poètes de génie siègent sur les bancs de l'Assemblée nationale, mais sans comprendre ni l'un ni l'autre la haute mission qui leur était assignée. L'un, élevé dans des idées de vaine grandeur, n'a pas assez d'émotion dans le cœur pour la sainte cause du peuple, et alors il ne peut entrer profondément dans les entrailles de notre société haletante. C'est un sublime naturaliste qui décrit ce qu'il voit avec son génie poétique, mais encore une

fois, le cœur chez lui n'est pas impressionné. Selon moi, une phrase de l'un de ses ouvrages (*les Confidences*) le fait parfaitement bien comprendre et peint tout l'homme ; c'est lorsqu'à propos de cette Napolitaine qui l'aimait jusqu'à mourir pour lui, il dit : « J'étais le miroir dans lequel venaient se refléter les rayons brûlants de l'âme ardente de cette jeune fille, mais je ne faisais que les refléter... »

Au moins cette haute intelligence a toujours eu de nobles accents. Jamais la bassesse et le sensualisme ne l'ont effleurée ; mais encore cette distinction de sentimens ne s'accentue que trop par le luxe des voitures, des valets, et c'est, selon moi, mal comprendre la véritable noblesse.

L'autre, d'une nature plus sensuelle, ne sait pas s'élever au-dessus de la vanité bourgeoise. Il tient plus à ce titre de comte, que Napoléon jetait volontiers, avec dédain, à ses soldats, qu'au don si rare, si précieux, que la nature a déposé en lui avec tant de générosité. Son ambition va jusqu'à l'habit de pair, et il déserte cette grande cause populaire qui devrait être la sienne, puisqu'il est, somme toute, un enfant du peuple. Quand on voit son appartement, on est saisi par cette pensée que celui qui s'entoure des vieilles défroques des siècles passés est incapable de saisir ce qu'il y a de grand, de sublime, dans l'époque à laquelle nous appartenons ; notre temps est la réalité : le passé est une ombre.

Depuis une année, j'ai profondément gémi sur ces deux hommes. J'ai souffert pour leur gloire seulement, car la Révolution qui va changer la face du vieux monde est un de ces faits trop puissants, trop en harmonie avec les aspirations des sociétés modernes pour que son sort dépende de la résistance ou de l'appui de quelques hommes. On a pu, je le reconnais, opposer pendant quelques années une digue au torrent, mais le torrent franchira la digue ; il entraînera toutes les barrières.

Platon avait bien raison d'exclure de sa république les poètes et les artistes ; ils ne sont bons, le plus souvent, qu'à être les valets des rois.

M. de Lamennais n'a pas manqué à sa noble mission évangélique. Il est toujours le véritable apôtre de la cause du peuple ; c'est là, selon moi, la religion pratique et en rapport avec la dignité humaine. Mille fois honneur à cette âme d'élite !

Pourrais-tu, cher ami, me trouver à acheter les Œuvres de Bertrand ? J'avais prêté mon exemplaire à Lamartine; tu conçois qu'il est perdu, et cependant je voudrais en avoir un.

Adieu, soyez heureux et pensez quelquefois à nous, qui ne vous oublierons jamais.

Tout à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCXLIV

David à Victor Pavie.

Rêverie. — Le pic du Midi. — Le prêtre géologue. — Henri de Nerbonne.

Paris, 23 novembre 1849.

Cher Victor,

Me voilà tout à fait immergé dans les brouillards parisiens, pensant aux choses admirables que j'ai vues, si émouvantes, que mon âme les perçoit encore, malgré l'effrayant contraste que j'ai continuellement sous les yeux. Ainsi, lorsque la nuit je fume mon cigare sur ma terrasse, les nuages blancs qui s'accumulent à l'horizon me font songer aux Pyrénées; les tuyaux de cheminée me produisent l'effet de mâts de vaisseaux, et de la sorte, durant quelques minutes, de douces illusions viennent me consoler. Bientôt la neige va blanchir les toits, mais je ne retrouverai pas la saisissante impression que j'ai gardée d'un lever du soleil, que j'ai attendu pendant toute une nuit sur le pic du Midi, au milieu d'une neige éternelle.

J'ai fait une rencontre dans les Pyrénées, en allant à Gavarnie, dont je ne perdrai jamais le souvenir. C'est celle d'un prêtre que j'avais aperçu à une grande profondeur, près d'un torrent. Il était accompagné de deux jeunes ecclésiastiques. Cet homme est un savant géologue, qui ne craint pas d'affaiblir sa foi religieuse s'il constate, en lisant dans le grand livre de la nature, que le globe est plus ancien qu'on ne l'a cru généralement, et qu'il y a eu plusieurs déluges... Il ne craint pas de contempler l'univers et de réchauffer son cœur à ce grand spectacle.

Je regrette bien que les trop courts instants passés avec lui doivent être probablement les seuls qu'il me soit permis d'espérer.

L'Espagne, cher ami, est un pays qu'il faut visiter. C'est le grandiose dans sa plus saisissante expression. Là, comme par toute l'Europe, il se fait un mouvement intellectuel qui participera énergiquement au grand mouvement que l'humanité se prépare à effectuer.

Les regrets que tu exprimes sur la perte de Nerbonne doivent être légitimes, car s'il a conquis l'affection d'un homme tel que toi, il faut bien qu'il l'ait méritée. Quant à moi, je ne le connaissais pas assez pour me faire une idée bien juste de sa valeur.

Adieu, cher ami, rappelle Émilie au bon souvenir de Mme Pavie; ne nous oublie pas auprès de tes bons parents, et aime-moi comme je t'aime.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCXLV

David à Victor Pavie.

Les bas-reliefs du monument de Larrey. — La statue de Gerbert. — Bernardin de Saint-Pierre. — François Grille.

Paris, 11 avril 1850.

Mon cher Victor,

Je ne sais comment m'excuser du long retard que j'ai mis à t'écrire. Chaque jour, je me fais d'amers reproches de cette apparente négligence, puis les heures, les mois s'écoulent, et mon tort devient plus grand. Ce n'est certainement pas faute de penser à toi, car il n'est pas de jour que je ne te fasse dans mon cœur, dans mon esprit, de longues lettres qui, comme de juste, ma paresse aidant, restent dans le néant ou vont se perdre au milieu du chaos des occupations qui viennent m'assaillir.

Émilie et Robert sont allés durant les vacances de Pâques à Londres. Le pauvre garçon a été horriblement malade sur mer.

A l'entendre, il ne veut plus mettre le pied sur un bâtiment, mais à la première occasion... Selon toutes probabilités, il aura la joie de passer quelques jours auprès de toi dans notre cher Anjou.

Je suis actuellement occupé à terminer le dernier bas-relief du piédestal de la statue de Larrey. Malheureusement, je me vois forcé de suspendre pendant quelque temps ce travail, par suite de douleurs rhumatismales qui me font beaucoup souffrir. Lorsque le fondeur aura terminé, j'enverrai les modèles à Angers. Les sujets de ces bas-reliefs sont : la *Bataille des Pyramides*, le *Passage de la Bérésina*, la *Bataille d'Austerlitz* et celle de *Sommo-Sierra*. Partout le courageux chirurgien est représenté pansant les blessés sous le feu des combattants. Ce travail m'a intéressé : c'est la vie, le mouvement, et cela aurait pu prêter au pittoresque plastique.

Après ce monument terminé, je reprendrai *Gerbert*, qui gémit depuis plusieurs années, engourdi sous les linges mouillés comme un enfant dans de vieux langes. Puis viendra enfin le tour de mon cher Bernardin de Saint-Pierre, celui qui me tenait le plus au cœur, et celui qu'une fatalité ajourne toujours!

Adieu, cher ami. A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

P. S. — Je viens de lire avec un bien vif intérêt l'ouvrage que Grille a publié sur le *Premier bataillon de Mayenne-et-Loire*.

Collection Pavie. — Le monument de Gerbert, pape sous le nom de Sylvestre II, érigé à Aurillac, a été inauguré le 16 octobre 1851. (*Musées d'Angers*, pp. 117-118. *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 450-453, 505, 521; t. II, pp. 505-506.) Il est parlé précédemment du livre de François Grille auquel fait allusion David.

CCXLVI

David à Victor Pavie.

Robert David. — Le monument de Gerbert. — Bernardin de Saint-Pierre. — Souvenirs de 1811. — Histoire anecdotique d'une statue. — La veuve

de Bernardin de Saint-Pierre dans l'atelier du maître. — Le Musée David à la lumière nocturne. — Cheverus. — Mathieu de Dombasle.

Paris, 12 août 1850.

Cher ami,

Je ne puis laisser partir Émilie sans lui donner cette lettre pour toi; c'est un souvenir que je suis toujours heureux de te faire parvenir, et c'est aussi un remerciement pour la lettre que j'ai reçue de toi il y a peu de jours. Ma famille va donc avoir le bonheur de voir notre bien-aimé pays, notre chère « Capoue moderne ». Robert va jouir du *benedetto far niente*. Dis-lui, je t'en prie, et souvent, qu'il ne faut pas qu'il s'endorme trop longtemps dans les douceurs amollissantes de la vie; qu'il pense à choisir une profession, à acquérir de la gloire, si cela est possible, ou tout au moins à se rendre indépendant (par son talent) des circonstances qui peuvent lui ravir sa fortune. On entrevoit à l'horizon des nuages précurseurs des tempêtes.

On moule actuellement deux statues dont je viens de terminer le modèle : celle de Gerbert (Silvestre II) et celle de mon cher Bernardin de Saint-Pierre. J'éprouvais des transes mortelles, tant je craignais de ne pouvoir faire cet ouvrage. Lorsque je reçus à l'Institut ma couronne pour le prix de Rome, l'illustre vieillard était présent. Je ne puis rendre l'émotion que je ressentis en voyant l'homme dont les ouvrages m'avaient si souvent exalté. Au cours de mes nuits studieuses, lorsque j'habitais la rue des Cordiers, près du Panthéon, s'il advenait que la fatigue et le sommeil fussent sur le point de triompher de mon courage, je lisais quelques pages de *Paul et Virginie* ou bien d'*Atala*. Des larmes abondantes inondaient mon visage, et la réaction était produite. Je me remettais à l'ouvrage. En voyant Bernardin de Saint-Pierre témoin de mon triomphe, auquel il avait si puissamment coopéré par son chef-d'œuvre, je me suis promis d'élever un monument à cet homme. J'ai fait de même pour Chateaubriand. A la vérité, je ne lui ai offert qu'un buste; en revanche, mes ressources pécuniaires m'ont permis de faire cette offre sans le secours d'autrui. Quant à la statue de Bernardin de Saint-Pierre, les frais du bronze étant considérables, j'ai dû avoir recours aux Havrais, auxquels je proposai ma composition à titre gratuit. Mais comment dirai-je toutes les lettres, les démarches qu'il m'a fallu faire depuis 1822, pour obtenir cette faveur qu'on m'accorde

enfin! C'est quelque chose d'inouï. On avait ouvert une souscription qui n'a presque rien produit. C'est alors que des amis à moi, fixés au Havre, m'appelèrent, et je fus conduit par eux chez leurs compatriotes millionnaires. Là, nous étions obligés de faire antichambre; puis on nous accordait un moment d'audience; à grand'peine recevais-je l'accueil que l'on fait à un importun. On me répétait : « La ville est engagée dans des opérations importantes. Bernardin de Saint-Pierre était, sans doute, un bon écrivain, mais il n'a laissé qu'un petit volume qu'on lit avec quelque plaisir, à la vérité, *Paul et Virginie*, mais encore une fois, il paraît difficile de réaliser une somme convenable pour lui élever un monument. Ne serait-il pas plus opportun d'élever une statue à François Ier?.. » Et je m'en revenais à Paris l'âme brisée.

Enfin, Casimir Delavigne mort, mon ami Corbière (l'auteur des *Romans maritimes*) me dit : « Offre-leur le modèle de Casimir, et Bernardin passera *par-dessus le marché*. »

J'ai suivi son conseil, et l'affaire est actuellement conclue. Il ne faut pas cependant croire que la souscription relative à la statue de Delavigne ait produit une somme énorme. En dépit de l'enthousiasme que le poète avait inspiré par son libéralisme « bâtard » aux armateurs, ses compatriotes, c'est à peine si les fonds recueillis ont suffi à payer maigrement le fondeur. Mais qu'importe? Je pouvais me mettre à l'œuvre pour la seconde statue; c'était l'essentiel. Un jour que la veuve de l'auteur des *Études de la Nature* vint me voir, elle me dit : « Je sais tout ce que vous faites pour la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, permettez que je vous remette ces six billets de mille francs; ce n'est pas un paiement, je le sais, mais cela vous aidera toujours à couvrir vos premiers frais. » Je n'acceptai pas ses billets, la priant de les faire parvenir au maire du Havre pour qu'ils fussent employés aux dépenses de la fonte. Elle se rendit à mon observation. Je lui fis voir alors mon modèle, qui l'émut vivement. Un mois après, elle était morte. La pauvre femme était tellement malade lorsqu'elle vint me voir, qu'elle s'était fait porter de sa voiture à mon atelier.

As-tu jamais eu la pensée d'aller voir notre Musée la nuit, lorsque la lune y répand sa clarté? Ce doit être d'un effet curieux. Tous ces portraits de grands hommes, cette immobilité plastique

de tant de gloires, sur un seul point de notre Anjou, sont de nature à frapper l'imagination.

Une nuit, je me suis avisé de recueillir dans mon atelier les impressions que faisait naître en moi la statue de mon petit Barra, éclairée par les rayons lunaires. Si je l'ose, un jour, je t'enverrai ce manuscrit et quelques autres qui te sont destinés et que j'ai rédigés sous forme de lettres. Je pense souvent à toi, cher ami; il n'y a pas un de mes ouvrages qui n'ait été créé à travers ton souvenir. Tant que mon cœur battra dans ma poitrine, ses plus chères préoccupations seront toujours pour toi.

Dis donc, pourquoi n'as-tu pas assisté à l'inauguration de la statue de Cheverus? Le caractère de ce prêtre devait être compris par toi, car il était tolérant et plein de charité pour la pauvre et infirme humanité. Il a bien fallu, d'ailleurs, qu'il m'apparût sous cet aspect, car je choisis mes héros!

Vers les premiers jours de septembre, on va inaugurer à Nancy la statue de Mathieu de Dombasle. La charrue y apparaîtra sur un piédestal auprès de l'agronome. Je ne ferai jamais la statue d'un industriel; ce sont les gens de négoce qui corrompent et démoralisent les nations. Quand les Romains ont abandonné la charrue pour se livrer au commerce, ils ont eu des empereurs, des maîtres.

Présente mes respectueux hommages à Madame Pavie et crois toujours à tous mes sentiments de cœur et d'âme pour toi.

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Il est longuement parlé des veilles du maître, durant ses années d'études, dans l'ouvrage *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 42-45. La visite de la veuve de Bernardin de Saint-Pierre à l'atelier de David eut lieu en novembre 1847. On sait que Mme Bernardin de Saint-Pierre, veuve en 1814, avait épousé en secondes noces Aimé Martin, le fidèle disciple de l'auteur de *Paul et Virginie*. Aimé Martin mourut le 22 juin 1847. Mme Aimé Martin ne survécut à son mari que quelques mois. Elle succomba au mois de novembre de la même année. Au moment où nous reporte David, Mme Aimé Martin, veuve pour la seconde fois, redevient, aux yeux du statuaire, la femme de Bernardin de Saint-Pierre, dont elle ne cessa d'ailleurs d'honorer la mémoire, secondée dans cette tâche par le zèle de son second mari. La séance à laquelle David reçut le grand prix de Rome en présence de l'Institut et sous les yeux de Bernardin de Saint-Pierre eut lieu le 5 octobre 1811. Le secrétaire perpétuel donna lecture, au cours de cette réunion, de l'éloge de Chaudet.

CCXLVII

David à Victor Pavie.

La *Sainte Cécile*. — Appel d'ami.

Paris, 12 décembre 1850.

Je te remercie beaucoup, mon cher Victor, de m'avoir fait connaître sans retard le résultat heureux de ta négociation en faveur de ma pauvre *Sainte Cécile*. Enfin, elle rentrera donc dans son sanctuaire, celui qui lui avait été destiné avec tant d'accord, et même avec un certain enthousiasme, si j'ai bonne mémoire. De mon vivant, du moins, je n'essuierai pas un affront si cruel.

Émilie m'a dit que tu avais l'intention de venir à Paris avec Mme Pavie pour y passer quelques jours. Nous retirerons le sinet du livre, ce livre de causeries intimes que j'aime tant à lire avec toi; nous reprendrons les premiers chapitres, où il y a tant de pages douces à mon cœur, par leurs souvenirs.

Adieu. Mille bonheurs à vous tous.

A toi de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — La négociation heureusement conduite par l'ami du maître eut pour objet de faire réintégrer dans le chœur de la cathédrale d'Angers la statue de sainte Cécile, momentanément privée de la place qu'elle occupait, par suite d'aménagements intérieurs.

CCXLVIII

David à Victor Pavie.

L'air natal. — Pressentiments. — L'inauguration du *Gerbert*. — La statue de Drouot. — Deuxième statue de Bichat. — Beaurepaire.

Paris, 12 août 1851.

Cher ami,

Ces quelques mots de souvenir vont t'être remis par Émilie et nos enfants. Ils vont respirer ce bon air de notre cher pays que j'aimerais tant respirer moi-même et qui me ferait tant de bien au cœur. Ils vont enfin pouvoir passer quelques instants auprès

de toi et de Mme Victor; ils verront tes enfants, que je voudrais serrer contre mon cœur avant de quitter la vie. A son retour, tout mon monde me rapportera vos souvenirs. Ce n'est pas évidemment tout ce que je souhaiterais, mais il me faut prendre patience. Un jour peut-être je vous irai voir chez vous; mais, hélas! alors mes pas traînants, comme ceux d'un homme qui approche de la tombe, en raison de l'amitié que tu me portes, éveilleront chez toi de tristes pensées. Il en sera ce que la Providence décidera.

Je viens de terminer le dernier des trois grands bas-reliefs qui doivent décorer le piédestal du *Gerbert*. L'inauguration du monument aura lieu dans le mois d'octobre.

La statue de Drouot est presque achevée, et j'ai composé celle de Bichat, qui doit décorer la cour de l'École de médecine; je ne te parle pas de la composition, car je crois que tu la connais. Je ferai cette statue cet hiver, ainsi que celle de Beaurepaire. Nous verrons si nos compatriotes auront assez d'énergie pour élever un monument à un homme qui a laissé un si noble exemple de patriotisme.

Adieu, cher ami. A toi de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — La statue de Bichat, destinée à l'Ecole de médecine de Paris, fut esquissée en 1851. David, entravé par l'exil et la maladie, ne put donner ses soins comme il l'eût souhaité à l'exécution du modèle définitif. Fondue à l'aide du produit d'une souscription nationale, la statue de Bichat fut inaugurée plus d'une année après la mort du statuaire, le 16 juillet 1857. (*Musées d'Angers*, pp. 118-119.)

CCXLIX

David à sa femme.

Le coup d'État.

Du dépôt de la Préfecture. Pistole n° 7.

Mardi, 9 décembre 1851.

Chère amie,

Je suis à la Préfecture de police.

Je vous embrasse tous.

A toi de cœur,

Pierre-Jean DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers.

CCL

David à son fils Robert.

La carrière médicale. — Les joies de la famille. — Antoine de Potter.

Bruxelles, 24 février 1852.

Je désire beaucoup, mon cher Robert, que cette lettre te trouve en bonne santé, car tu as besoin de santé pour tes études.

Je crois, d'après ce que je lis dans les journaux, que les jours gras doivent être très bruyants à Paris. Ici, ils sont presque nuls; nos bons Belges s'agitent beaucoup comme des pots de bière qui se heurtent. Ils n'ont pas comme nous autres Gaulois cette *furia* qui nous ferait danser sur le bord d'un précipice.

Ma santé est assez bonne, malgré quelques malaises qui me font craindre ou la grippe ou un rhume, mais ce n'est pas de longue durée, et j'en suis très heureux, car notre providentielle Thérèse n'est pas là pour me donner ses bons soins. Je pense que tous ces malaises sont la conséquence de mon rhumatisme qui me tourmente continuellement, et qui est ravivé par l'humidité incessante de ce maudit pays, bien nommé Pays bas.

Quand je vois mon ancien collègue, M. Laussedat, s'être fait une position ici, par sa profession de médecin, je m'applaudis de ta résolution de suivre cette carrière. Elle offre une puissante ressource au milieu des tourmentes politiques, et l'on y peut conquérir un brillant avenir.

Sois bien docile envers ta bonne mère; prodigue-lui tous tes soins, toute ton affection. L'avenir te convaincra que nous n'avons pas d'amie plus tendre, plus désintéressée que notre mère. C'est le don le plus précieux du ciel, et je pleure quelquefois bien amèrement, lorsque je me souviens que, sans y prendre garde, j'ai pu causer à la mienne quelques chagrins par mon irritabilité. Sois également bon avec ta sœur : c'est encore une amie qui ne te fera pas défaut, tandis que les autres t'abandonneront, si le sort te devient contraire, car le bonheur est aveugle et changeant sur cette terre de continuelle misère.

J'attends avec une grande impatience l'instant de me réunir à vous, mes bons amis. Il n'y a de vrai au monde que les joies de la famille.

La famille de Potter pense à toi et s'est vivement intéressée à ta santé. Elle a été heureuse d'apprendre que ton indisposition n'avait pas eu de suite. Eleuther est un charmant garçon que j'aime beaucoup; il est très studieux, et, la nature aidant, il pourra devenir un homme de talent.

Adieu, mon cher Robert, je t'embrasse de tout mon cœur.

Tout à toi,

DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers. — Cette lettre, datée de Bruxelles, est la première que le maître ait adressée à son fils, après la sentence d'exil portée contre lui, au lendemain du coup d'État. Aimé Laussedat, nommé ici, avait été frappé comme David de la peine du bannissement. Établi à Bruxelles, Laussedat fonda dans cette ville le journal l'*Art médical*, et fut élu associé de l'Académie de médecine de Belgique. Il est parlé plus haut d'Antoine de Potter, dans le commentaire d'une lettre de septembre 1837. On peut consulter, sur l'exil du statuaire, l'ouvrage *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 453-486.

CCLI

David à Victor Pavie.

Hemling. — Van Eyck. — Rubens. — Le peuple belge. — Voix d'enfants. — Les monuments gothiques. — Ostende. — Du peu de durée de la gloire. — Le buste de La Fayette. — Naufrage du *David d'Angers*. — Projet de déplacement du fronton du Panthéon.

Bruges, 20 mars 1852.

Bon et cher ami,

Ta première lettre m'a été remise en prison; c'était un rayon de soleil traversant les barres de fer de mon cachot; ta dernière me parvient dans ma nouvelle prison de l'exil; car, comme disait Danton, on n'emporte pas la terre de la Patrie à la semelle de ses souliers.

Pour changer ma prison de Bruxelles, j'ai parcouru la Belgique, j'ai passé huit jours à Bruges. Tous les jours j'allais à l'hôpital Saint-Jean admirer les sublimes peintures de Hemling. C'était, dit-on, un soldat qui, durant une maladie, fut recueilli dans cet hospice et soigné par les religieuses. Avant de prendre congé de ses bienfaitrices, il a exécuté les chefs-d'œuvre que nous admirons. C'était payer en noble artiste la dette de la reconnaissance.

Hemling et Van Eyck sont les seuls maîtres dignes de ce nom.

Comme les Rubens et ceux de son siècle sont boursouflés, grossiers avec leurs prétentions à ce qu'ils appellent la couleur, et tous ces tons verts, jaunes et rouges, qui sont plutôt l'indice des infirmités humaines! Quelle différence avec mes maîtres adorés! Là, tout est dans la lumière, et cependant les figures ont une saillie inconcevable; l'imagination fait le reste. La chair des personnages est pure comme leur âme; les gestes sont sobres de mouvements et d'un dramatique qui nous ravit par la vérité naïve. Ce trompe-l'œil, dont nos prétendus coloristes font tant de cas, est faux comme le mensonge et ne convient qu'à de petits tableaux de genre. L'histoire est trop grave pour recourir à cette séduction des sens.

J'ai vu avec intérêt les églises et les hôtels de ville, pure expression du gothique, dont chaque ville conserve précieusement les restes. Les monuments religieux, revêtus de la teinte des siècles, frappent l'imagination par leurs formes singulières, par l'abondance de leurs sculptures, par leurs nervures, les flèches qui peignent si bien la sombre et orageuse destinée de l'homme; c'est de la douleur pétrifiée. Malgré moi, mon imagination se porte vers les trois temples grecs qui sont depuis des siècles dans la plaine de Pœstum. Ils ont perdu leurs sculptures; il n'y a plus que le squelette, mais sublime par ses lignes majestueuses et nobles; ils ne menacent pas le ciel comme les monuments gothiques qui semblent lutter avec les orages et vouloir percer la nue; mais ils sont en rapport avec un ciel qui les aime et les protège.

J'ai passé plusieurs jours à Ostende; dès le matin jusqu'au soir, je restais sur la jetée en bois qui s'avance hardiment dans la mer. Là, tout seul, je vivais avec ma pensée, hélas! aussi tourmentée que les flots qui venaient hurler contre la charpente. Un jour, j'ai eu la chance d'assister à une tempête ; j'étais obligé de me cramponner à une pièce de bois pour ne pas être emporté à la mer. Un navire arrive trop près de la jetée; il est lancé sur une des pièces de bois qu'il déchire et fait tomber dans la mer. Sur ce morceau de bois, j'avais remarqué une très grande quantité de noms de voyageurs, les uns gravés profondément avec l'acier, les autres plus modestement tracés au crayon. Ceux qui les écrivaient pensaient léguer leur nom à l'avenir. Eh bien, cette pièce de bois sera rejetée un jour sur le rivage : la femme d'un pauvre pêcheur l'aura recueillie pour préparer le repas et

réchauffer les membres engourdis de la famille; voilà la gloire!

Me voilà de retour ici, traînant péniblement ma vie, au milieu de ces figures ternes qui rappellent les eaux décolorées des canaux boueux dont les villes de la Belgique sont sillonnées. Même dans les joies du carnaval, les Belges ne parviennent pas à s'amuser; s'ils s'agitent, on dirait des pots de bière qui se heurtent; mais ma grande consolation est de voir surgir partout de belles petites têtes blondes d'enfants. L'homme, à son aurore, est beau, mais lorsque la vie s'est emparée de lui, les passions impriment sur ses traits de hideux stigmates qui affligent le regard.

On entend peu de musique dans ce pays. Toutefois, un soir, traversant une rue de Louvain, je me suis senti profondément remué par les enfants d'une pension qui chantaient en chœur :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!

Ce chant naïf, en réveillant chez moi de cruels souvenirs, m'a fait pleurer amèrement et passer une nuit bien douloureuse.

Mon cher ami, mon étoile commence à pâlir. Je touche à la fin de ma carrière. Il y a plus d'un an déjà, un navire auquel les habitants de Dunkerque avaient donné mon nom s'est perdu corps et biens sur des rochers; je viens de lire, dans un journal, que le buste colossal du général La Fayette, que j'avais donné à l'Amérique, a été totalement détruit dans l'incendie de la bibliothèque de Washington; on va démolir le fronton du Panthéon, et enfin je suis exilé!

Mais, mon ami, je m'aperçois que je parle seulement de moi, tandis que toi tu te trouves accablé par de vives douleurs. Excuse, chez moi, ce retour sur le triste sort de l'homme, durant son pèlerinage terrestre. La mélancolie ronge ma vie au moment où je touche au terme; le malheur m'empêche de réaliser quelques ouvrages que j'espérais exécuter. La solitude dans laquelle je vis n'est pas faite pour me rendre le courage qui me permettrait peut-être de sortir vainqueur de cette lutte suprême.

Adieu, adieu, mon cher Victor; pense quelquefois à ton vieil et constant ami,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Plusieurs fragments de cette lettre ont été publiés dans l'ouvrage *Victor Pavie, sa jeunesse*, etc. Le fronton du Panthéon fut menacé, sinon d'être détruit, tout au moins d'être transporté dans le parc de Versailles. (*David d'Angers*, etc., t. I, pp. 592-593.)

CCLII

David à Victor Pavie.

Le mont Hymette. — L'Ilissus. — Le Pnyx. — Le temple de Thésée. — Salamine. — Hélène David. — Le buste de Canaris. — Le roi de Grèce désireux d'avoir son buste de la main du maître. — Pradier. — Souvenirs profanés. — Edmond About et le buste de Canaris. — Léon Cosnier. — Un Angevin jardinier du roi de Grèce. — Mélancolie. — La Grèce et l'Italie. — Le monument de Botzaris.

Athènes, 3 juillet 1852.

Cher Victor,

J'écris ces lignes sur l'appui de ma fenêtre, en face de l'Acropole, éternel piédestal qui porte les ruines vénérables d'une religion effacée et d'une glorieuse civilisation éteinte. Ces colonnes isolées semblent de loin des bras décharnés, qui se lèvent suppliants vers les dieux qui les ont abandonnés; à ma gauche, dans la plaine, les vestiges du temple de Jupiter; près de ce temple, au pied du mont Hymette, est l'Ilissus, primitivement une rivière et actuellement un lit desséché, seulement sillonné de rares filets d'eau bourbeuse qui clapotent entre des cailloux. Autrefois, ses rives étaient embellies par des platanes et des lauriers-roses; c'était sous ces ombrages que Socrate et Platon aimaient à se promener. Au coucher du soleil, le mont Hymette reçoit ses derniers embrasements qui le colorent d'une teinte violâtre et souvent rose, transparente, insaisissable par le pinceau en raison de sa mobile et suave dégradation. A ma droite, le Pnyx et sa tribune parfaitement respectée par le temps, à laquelle il ne manque qu'un Démosthène et un peuple digne de l'entendre. Tout près et presque en face, on voit une montagne où se tenait le célèbre Aréopage, où Minerve venait déposer dans l'urne un vote pour absoudre un citoyen, ce qu'elle a malheureusement oublié de faire pour Socrate! Là encore on gémit sur l'ingratitude des enfants de Sophocle, qui traînèrent leur père devant ce tribunal. Un peu plus bas, le temple de Thésée; plus loin encore, le Pirée, et enfin à l'horizon, et toujours à droite, les belles montagnes du Péloponèse et la baie de Salamine, où les Athéniens vainquirent les Perses qui venaient pour les asservir; on voit aussi la montagne d'Éleusis et la voie sacrée qui y con-

duisait. Tous les soirs j'assiste au grand et toujours nouveau spectacle du coucher du soleil; jamais le sublime peintre ne répète ses variés et magnifiques effets. Quelle parole pourrait dire la solennité de cet embrasement du ciel et de la terre! Toutes ces magnificences ont bien quelquefois le pouvoir d'éclaircir le brouillard qui obscurcit trop souvent le miroir de mon âme; je porte dans mon cœur un chagrin qui pourra bien éteindre ma vie si ma situation ne change pas.

J'ai avec moi ma pauvre Hélène, à laquelle je cache tant que je le puis mes angoisses. Cette douce enfant est impuissante à me consoler, car elle n'a, Dieu merci, pas encore conscience des orages de la vie. Je suis donc seul, seul au monde.

J'ai voulu travailler; pour moi le travail est une consolation puissante; j'ai fait le buste de Canaris, de cet homme extraordinaire qui allait accrocher son brûlot aux vaisseaux turcs et qui a si énergiquement contribué à l'indépendance de sa patrie. Je n'ai pas été chez le Roi, comme il le désirait, pour faire son buste. Fidèle à ma vie entière, j'ai cherché à élever un monument au malheur héroïque et aux hommes de génie, lorsque je n'avais rien à espérer, ni grâce, ni faveur. J'aurai au moins cet honneur.

Je lisais, il y a quelques jours, dans l'*Artiste*, que Pradier faisait le buste d'un homme d'une moralité douteuse, M. R... Mais ce personnage est un fonctionnaire puissant! Je n'ai pas à me reprocher une semblable adulation.

Ici, on ne peut s'occuper des arts : pas de terre à modeler, pas de mouleur, pas de praticien : c'est comme si l'on était dans un désert. Que je comprends bien les douleurs d'Ovide dans son exil! Ici il y a une vanité et une nullité effrayantes; le culte vain — et non cette admiration sérieuse — qu'ils professent pour leurs ancêtres est à son comble. Les rues portent toutes les noms immortels de Thémistocle, d'Aristide; les hommes mêmes sont affublés de ces grands noms, comme ces enfants de nobles qui n'ont plus que les titres de leurs aïeux, sans en avoir les vertus qui les avaient recommandés à l'admiration des siècles. Ce peuple ne dépouillera plus sa nullité présente. Jamais, d'ailleurs, on n'a vu une nation reconquérir sa gloire disparue. L'histoire est là pour confirmer cette vérité. On ne peut galvaniser un vieux corps pourri.

La terre à modeler dont se servirent Phidias et Praxitèle est vieillie, usée, et ne se prête plus aux doigts du statuaire; l'enthousiasme pour l'art n'existe plus.

Dans les rues décorées de grands noms passe un ruisseau pestilentiel qui cause aux habitants la fièvre dont ils sont rongés, et cependant toute la nuit ils dorment dehors, les pauvres sur des nattes, et les riches sur les terrasses de leurs maisons. Sur les piédestaux qui supportaient des dieux, on voit le Grec d'aujourd'hui cherchant à se débarrasser de la vermine qui le dévore; sur les autels où l'on offrait des sacrifices aux dieux, on vend de la friture et des haillons! Partout misère affreuse et luxe effréné; c'est un sujet de profonde méditation. On serait tenté de penser que les peuples qui mentent à leurs croyances tombent dans l'abjection et ensuite dans l'oubli.

J'ai coiffé Canaris de son bonnet de marin, qui est très pittoresque. J'ai fait, d'après mon buste, un dessin qu'un jeune Français a envoyé à l'*Illustration*, en l'accompagnant d'une notice. Si l'éditeur n'a pas peur de se compromettre en parlant de moi, tu verras cela dans le prochain numéro. A propos, j'ai appris que ce bon Léon Cosnier avait fait imprimer quelques lignes me concernant. Remercie-le bien pour moi, et dis-lui que cela m'a été très sensible dans un instant où tout le monde m'abandonne.

Dans ces mois de grandes chaleurs on est obligé de quitter Athènes. J'ai loué chez un paysan d'un petit village, tout près de Marathon, deux petites chambres. J'ai dû me décider à cela pour Hélène, dont la santé commençait à chanceler.

Il y a à Athènes un Angevin nommé Barrault, jardinier du Roi. Il a fait une petite fortune, et il lui tarde de quitter ce pays pour jouir d'une vie tranquille dans notre cher Anjou.

Malgré mes chagrins, j'ai pourtant rêvé quelques sujets que j'aurais été heureux d'exécuter, avant de quitter ce monde où j'ai tant souffert, mais les embarras de tous genres arrêtent ici l'artiste et surtout le statuaire. Je quitte donc ce pays sans avoir pu accomplir de nobles projets, et cependant je sens qu'il y avait encore quelque chose dans mon cœur.

L'Italie offre bien plus de ressources à l'artiste. D'abord tous les plus beaux ouvrages grecs sont dans ce pays.

Ici, il n'y a que des fragments et une très grande quantité d'inscriptions, précieuses seulement pour les archéologues. En Italie,

on trouve un peuple impressionnable en face des productions de l'art, et aussi tous les moyens faciles d'exécution. En Grèce, le peuple est si brutal, si absurde, qu'il ne se fait aucun scrupule de donner des coups de pioche dans des monuments de sculpture. Il brise par plaisir, comme un enfant. Voilà les grossiers descendants de la nation la plus spirituelle et la plus sensible aux arts qui ait paru sur la terre! C'est l'or qui s'est changé en vil plomb. L'exemple de la Grèce devrait être une grande leçon pour les peuples modernes.

J'avais commencé cette lettre à Athènes, et je l'ai terminée ici pour ne pas laisser passer trop de temps sans me rappeler à ton bon et cher souvenir.

Adieu, cher ami, je vous souhaite à tous le plus grand bonheur possible.

Adieu, adieu, tout à toi,

DAVID D'ANGERS.

P. S. — J'entends dire que ce mois-ci on va inaugurer au Havre les statues de Bernardin et de Casimir Delavigne; et le pauvre statuaire languit sur la terre d'exil!

Avant le jour, je suis à ma fenêtre à attendre le lever du soleil, l'œil fixé sur le ciel, consolateur des affligés. Je vois des nuages qui courent vers la France; ah! si je pouvais me fondre avec eux, aller me répandre avec toutes les larmes de mon cœur sur ce pays, objet de tous mes regrets! Mais l'homme attaché au sol par la matière n'a de ressources que la mort pour ne plus sentir la douleur, et toutes ses espérances les plus chères sont aussi incertaines, aussi fragiles que ces lignes que je trace d'une main fiévreuse. Pleure, pleure, mon cœur, sur l'avilissement de ta patrie. Elle est donc maudite par le ciel?...

J'espère que cette lettre n'aura pas le sort de celle que je t'ai jadis adressée d'Espagne.

Je regrette bien d'avoir donné à ces sauvages stupides le monument de Botzaris. Cette pauvre petite que j'avais soignée avec tant d'amour, qui m'a coûté tant de veilles, on me dit qu'elle est déjà mutilée! Au moins si je l'avais laissée en France, peut-être, lorsque ma main sera glacée par la mort, n'aurait-on pas oublié l'auteur. « Peut-être! » car on a vu souvent la haine poursuivre l'homme au delà de son tombeau.

Adieu mille fois.

Collection Pavie. — Divers fragments de cette lettre ont trouvé place dans l'ouvrage *Victor Pavie, sa jeunesse,* etc. Le buste de Constantin Canaris, exécuté à Athènes, fut offert au modèle. (*David d'Angers,* etc., t. I, pp. 466-469, 473.) La localité voisine d'Athènes où le maître se réfugie durant les grandes chaleurs des mois d'été est Képhissia ou Céphisia, à deux heures de voiture de la capitale. David, en parlant de Pradier dans cette lettre, paraît ignorer que son confrère soit décédé. Pradier est mort le 5 juin 1852. L'article d'Edmond About, envoyé à l'*Illustration* avec le croquis du buste de Canaris, faillit avoir des conséquences très graves pour le jeune polémiste, alors pensionnaire de l'École française d'Athènes. Il est parlé des mesures prises par l'autorité supérieure contre Edmond About, dans l'ouvrage *David d'Angers*, etc., t. I, pp. 469-470. Léon Cosnier, littérateur angevin, avait publié, non sans quelque courage, dans le *Journal de Maine-et-Loire,* organe officiel de l'administration départementale, un article élogieux sur David, essayant ainsi de déterminer un courant d'opinion de nature à hâter la rentrée du maître dans sa patrie.

CCLIII

David à son fils Robert.

La Grèce contemporaine. — Douce France ! — Pradier. — Désillusions. — Les socialistes. — L'homme n'est pas mûr pour la liberté. — Le buste de Canaris. — Le maître souhaite de rentrer en France.

Képhissia, 18 juillet 1852.

Mon cher Robert,

Ce matin, en accompagnant Hélène, qui est allée dessiner d'après nature, j'ai appris que c'était aujourd'hui dimanche, et cela nous a presque étonnés, car nous vivons absolument comme dans une prison, réduits à la vie végétative, ne pouvant sortir que le matin, jusqu'à huit heures environ. Dès ce moment, on éprouve une chaleur accablante. Il faut rentrer pour ne plus sortir, car au bout de chaque promenade il y a la fièvre qui vous attend. Le soir, on peut encore faire une courte sortie ; mais comment, dans de telles conditions, visiter le pays et travailler? Oh! si ta mère pouvait comprendre tout le dégoût et les tribulations qui vous attendent hors de la patrie, elle n'estimerait pas possible de la quitter. Où trouver jamais une contrée comme la France? Certes, je ne me fais pas d'illusions sur notre France actuelle; je gémis profondément de la voir humiliée, mais notre patrie sera toujours la douce France, une nation choisie où

l'artiste n'est pas regardé comme une bête curieuse par les orgueilleux et les ignorants.

La main de Pradier glacée par la mort, et la mienne enchaînée par le malheur ! Quelle fatalité que ta mère ait jugé possible pour moi de vivre autre part qu'en France! Je serais actuellement tranquille dans mon atelier, créant des ouvrages qui, peut-être, seraient utiles à ma réputation; je ne dévorerais pas mon existence dans un exil dont la durée eût été courte si nous n'avions pas mis tant de raideur et d'imprudence dans nos discours... On a bien le droit de conserver son opinion dans son cœur, et il n'est guère possible qu'il en soit autrement lorsqu'on est demeuré fidèle pendant toute une vie aux mêmes principes politiques; mais on ne peut pas toujours combattre la poitrine nue contre des ennemis plastronnés, surtout si l'on est seul, ou entouré de gens qui ont compromis une noble cause par leurs idées antisociales. Aussi, vois si Pierre Leroux est inquiété ! Les hommes de sa trempe ont trop bien servi nos adversaires. Je les ai toujours jugés comme nos ennemis les plus redoutables; ils ont formulé des idées qui feront bien du mal aux générations à venir. Mes prévisions datent de loin sur cette pernicieuse école, et cependant j'ai été entraîné dans ce torrent... Partout où l'on porte ses pas, chaque fois que l'on jette un regard observateur sur le monde, on reconnaît que l'homme n'est pas mûr pour la liberté. Son orgueil, son égoïsme l'empêcheront longtemps encore d'user de ce divin bienfait; et le malheur quelquefois est réservé aux hommes qui ont consacré leur existence à l'émancipation de leurs semblables : témoins, le Christ, Moïse et Socrate, sans parler de quelques grandes figures françaises, dont le nom est actuellement une épouvante pour la génération actuelle, prompte à se vautrer dans le luxe, conséquence naturelle de l'amour de l'or.

Ici, au milieu d'une misère affreuse, on voit le luxe le plus effréné. Le peuple grec voudrait commencer par où les autres finissent; aussi ne se fera-t-il jamais rien de grand chez les Grecs modernes. Ils ont beau se parer, s'affubler des noms de leurs sublimes ancêtres : ce sont des fils dégénérés. Ils me rappellent les jeunes gens de notre pays dont les aïeux ont conquis glorieusement un titre en faisant quelque action d'éclat, tandis qu'héritiers indignes, ces jeunes hommes traînent dans la boue

des orgies leur grand nom. Il existe à Athènes un marchand de fromage et de menue mercerie nommé Platon. Non, ce peuple n'est qu'un cadavre auquel on s'est efforcé de rendre la vie en le galvanisant, mais en vain. D'ailleurs, l'histoire est là pour nous apprendre que jamais un peuple qui a eu ses siècles de gloire ne s'est relevé de sa chute, et toutes les nations antiques ont succombé par le luxe. Ce sont là, mon fils, de dures et tristes vérités que tout le monde sait, mais dont les peuples ne savent pas faire leur profit. Peut-être, après tout, ne le peuvent-ils pas, car il y a dans la Création un mystère inexplicable qui veut que toute chose ait son commencement, son apogée, sa fin. C'est une grande loi contre laquelle l'homme ne peut rien. Voyez ce pauvre Lycurgue, avec ses institutions ! Elles avaient un sens profond, et cependant elles n'ont produit qu'un peuple de sauvages.

Je suis toujours dans de grandes transes en pensant à tes concours. Si tu réussissais, cela viendrait me consoler et me ferait un grand bien, car ce que je désire le plus au monde, c'est que tu deviennes un homme de talent pour te rendre indépendant. Il va sans dire que je souhaite avant tout que ton caractère soit noble et généreux, car le caractère et le talent ne devraient jamais être séparés. Si tu passes bien tes examens, il faudra aller avec ta mère en Anjou; vous avez là bien des douleurs à consoler, et tu trouveras aussi dans notre pays quelques instants de distraction. Si la bourse de ta mère le permettait, vous pourriez aller visiter la Bretagne. Là, on vit à bon compte, à la condition, toutefois, de ne pas faire les grands seigneurs. Victor Pavie vous accompagnerait probablement, ou notre cousin Victor.

Aussitôt que j'aurai terminé le buste de Canaris, je m'embarquerai « avec plaisir » pour me rendre à Nice. Là, ta mère pourra venir chercher Hélène, et nous songerons enfin à préparer ma rentrée en France! Que diable! Je ne suis sur aucune liste de proscription, mon nom n'a été prononcé dans aucun procès, je n'ai jamais fait partie d'aucune société secrète, je ne désire que trouver un port tranquille dans mon atelier, et je suis certain que rien ne m'en fera sortir désormais. Je connais trop les hommes à leur valeur, ils m'ont assez exploité. Qu'au moins les quelques années qui me restent encore à vivre me soient réservées dans le calme; que je m'appartienne et puisse observer à loisir les fourmis qui s'agitent impuissantes dans la spirale des révolutions.

Adieu, cher enfant, travaille avec ardeur, aime bien ta mère, rends-lui la vie la plus heureuse possible, et pense à celui qui ne t'oublie jamais. Hélène t'embrasse de tout son cœur.

DAVID D'ANGERS.

P. S. — Ne m'oublie pas auprès de notre bonne Thérèse.

Collection David d'Angers.

CCLIV

David à son fils Robert.

Echec réparable. — Conseils paternels. — Thiers et Rémusat rentrent en France. — Augustin Serres.

Képhissia, 21 août 1852.

C'est aujourd'hui dimanche, je veux consacrer ce jour à m'entretenir avec toi, mon cher Robert, et à déplorer le fâcheux contre-temps de ta non-réussite dans ton dernier examen. Ne crois pas que je t'accuse de ne pas avoir fait tout ce qui pouvait dépendre de toi. Loin de moi cette pensée. Je suis juste et je sais que ces sortes d'examens sont extrêmement difficiles. Je sais aussi combien la timidité paralyse les moyens, et alors quelles cruelles émotions viennent vous assaillir! Mais, mon ami, rien n'est perdu, tu reparaîtras plus fort et plus aguerri la prochaine fois. Courage donc, aie bonne confiance en toi, l'avenir te récompensera amplement de cet échec passager.

Si une organisation sensible et impressionnable est quelquefois une cause d'insuccès, la réussite n'est que plus éclatante à son heure, et la sensibilité distingue souvent les hommes appelés à exécuter de grandes choses; mais encore faut-il qu'ils aient le bon esprit de ne pas se décourager.

Tous les jours je me réjouis que tu te sois voué à cette admirable science de la physiologie. Plus tu avanceras, plus tu trouveras des motifs d'enthousiasme, et tu seras entraîné par le désir d'attacher ton nom à de grandes découvertes utiles à l'humanité. Ta curiosité se sentira stimulée par l'étude de la nature; ton âme s'élèvera vers les hautes régions, et alors tu oublieras les

misérables luttes humaines. Ah ! mon pauvre enfant, comme cette impressionnabilité, qui te retarde un jour dans tes examens, te réserve de souffrances dans l'avenir par le contact de la société ! Qui le sait mieux que moi ! N'ai-je pas été la continuelle victime de ce contact ?

Mon père disait avec beaucoup de bon sens : « Dans ce monde, il faut être marteau ou enclume. » Moi, j'ai toujours été enclume...

Te voilà, cher enfant, dans notre beau et bon pays d'Anjou. Tâche d'y passer ton temps agréablement; tâche aussi que ta mère ne s'ennuie pas trop. Elle sait que le vœu le plus ardent de mon cœur est que nous puissions nous réunir à courte date. Cependant j'applaudis à la sage résolution que ta mère a prise d'aller en Anjou. Économie et pensée d'avenir pour vous en seront, je l'espère, la conséquence.

Je viens de voir dans un journal français que Thiers, Rémusat, etc., etc., sont autorisés à rentrer. J'ai parcouru également une seconde liste d'exilés auxquels les portes sont rouvertes : mon nom ne s'y trouve pas, mais comme je ne suis porté sur aucun état de proscription, je crois que je puis rentrer. Ta mère me faisait entrevoir cette espérance dans sa dernière lettre, et depuis lors je me sens le cœur plus à l'aise. Si ce ne sont pas les Français qui m'attirent, c'est la terre de la patrie...; puis, je serais au milieu de vous, mes chers amis, vous qui êtes ce que j'ai de plus cher au monde. Pour toi, mon fils, sois bien assuré de toute ma tendresse. Mon affection pour toi durera aussi longtemps que mon cœur battra dans ma poitrine. Nous vois-tu à côté l'un de l'autre, quand nous irons ensemble au spectacle ! Je n'ai pas voulu y mettre les pieds depuis notre cruelle séparation, car j'ai toujours porté le deuil avec moi depuis mon départ de Paris.

Dis à mon bon Victor Pavie que j'ai reçu avec bonheur sa lettre, et que lorsque nous serons ensemble je lui expliquerai toute ma pensée sur les Grecs des temps anciens.

Je ne sais si ta mère a transcrit pour M. Serres un passage d'une de mes lettres sur la physionomie des Grecs.

Adieu, Robert, je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur,

DAVID D'ANGERS.

Rappelle-moi au bon et cher souvenir de Victor La Revellière.

Collection David d'Angers. — Il est parlé d'Augustin Serres dans une lettre de septembre 1837.

CCLV

David à son fils Robert.

Aux portes de la France.

Nice, 28 décembre 1852.

A toi, cher enfant, mes vœux pour que cette nouvelle année te soit heureuse et favorable au double point de vue de la santé et des succès dans l'étude. En ce qui me regarde, cette année sera bonne si je puis être réuni bientôt à vous pour ne plus vous quitter, jouir du bonheur de la famille et reprendre mes travaux, qui auront le don de calmer les douloureuses émotions que me causent les malheurs et l'abaissement de notre pauvre patrie.

Tout à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Embrasse pour moi notre bonne Thérèse.

Collection David d'Angers.

CCLVI

David à son fils Robert.

Projet de publication sur l'anatomie dans ses rapports avec l'expression.

Nice, mardi... décembre 1852.

Ta dernière lettre, cher Robert, est venue fort à propos pour rompre la monotonie de notre vie. Les détails que tu nous donnes sur l'emploi de ton temps m'ont fait plaisir. Plus tard, tu t'applaudiras d'avoir eu une jeunesse studieuse, car le travail, en vous procurant le moyen d'acquérir de la gloire, console aussi de bien des peines. C'est un bienfait que j'éprouve ici même lorsque je m'occupe des arts; que serait-ce si j'étais tranquille dans mon atelier de la rue d'Assas ?

Dans une de ses lettres, ta mère t'a dit que je désirais faire, avec toi, un ouvrage sur l'anatomie dans ses rapports avec l'expression. Il nous faudra dessiner des têtes exprimant des passions diverses, et indiquer quels sont les muscles qui concourent à ces expressions différentes. Tu vois que j'aurai besoin de têtes bien disséquées. Il nous faudra pénétrer la névrologie, étudier les muscles du col, qui jouent aussi leur rôle, ainsi que la veine jugulaire, surtout dans les passions violentes. Ce serait bien d'attacher nos deux noms à un même travail qui, je crois, pourrait être utile aux artistes. Il y a longtemps que je poursuis ce projet, mais tes études anatomiques me disposent à le mettre à exécution, Dieu aidant. Il ne faut rien dire de cela; c'est pour nous deux seulement.

Courage, cher enfant, continue toujours à te conduire dignement ; cela te portera bonheur, car tu mériteras l'estime de tout le monde, et tu apporteras une grande consolation à tes parents, et à celui qui en a tant besoin pour supporter toutes les tribulations qui l'assiègent moralement et physiquement.

Adieu, mille tendres pensées. A toi de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers.

CCLVII

David à Victor Pavie.

Visite au tombeau de Marco Botzaris. — La Grèce oublieuse. — Ottfried Muller, Santa Rosa, Byron. — Léon Cosnier.

Nice, 10 janvier 1853.

Bien cher Victor,

Cette feuille de papier te parviendra sans avoir un trop long espace à traverser. Peu à peu j'approche de cette France que j'aime tant. J'ai constamment mes regard fixés vers elle. Je vois le soleil se coucher derrière Antibes ; le ciel, alors couleur de feu, réfléchit dans la mer une teinte de sang, et les vagues houleuses viennent battre le rivage de Nice. Leur bruit ressemble aux aboiements des dogues qui rappellent aux prisonniers les

obstacles à vaincre pour recouvrer la liberté. Dire ce que je souffre, ce serait rouvrir les plaies profondes de mon cœur.

Cependant, les portes de la patrie ne devraient pas m'être interdites. Mes mains sont pures. J'ai voté l'abolition de la peine de mort, et cependant je suis exilé ! Oh ! bizarrerie des destinées humaines sur cette terre, les rôles sont presque toujours intervertis...

Avant de quitter la Grèce, j'ai voulu dire adieu à ma pauvre petite fille du tombeau de Marco Botzaris ; je savais vaguement qu'elle avait éprouvé les injures des Grecs qui, soit dit en passant, n'ont aucun respect pour les glorieux défenseurs de leur patrie. Et comment ces stupides Palicares en auraient-ils ? Ce ne fut pas l'amour de l'indépendance nationale qui leur mit les armes à la main, ce fut seulement le fanatisme.

En foulant de mes pieds cette terre de Missolonghi, imbibée de tant de sang, j'aperçus un vaste tumulus auprès du monument de Marco Botzaris. Non loin de la redoute où ce guerrier reçut la mort, on voit encore la culasse de plusieurs canons, ce qui imprime au site un caractère militaire et poétique.

Du plus loin que je découvris ma pauvre petite, mon cœur palpita violemment. Une espèce d'hallucination me laissa croire que, triste et plaintive, elle me faisait reproche de l'avoir exilée au milieu de Barbares. Nous avions vécu si longtemps ensemble ! Je m'imaginais que le marbre s'était pénétré des émotions qui m'avaient agité durant tant de nuits quand je terminais cette forme de ma pensée.

En gravissant les gradins qui conduisent au tombeau du héros, je vis que la mélancolique enfant était toute mutilée. Les oreilles arrachées, la main, dont le doigt épelait l'inscription, également brisée. Les deux pieds avaient subi le même outrage. Je te le dis, en vérité, ce n'est pas sur mon ouvrage que j'ai gémi, c'est bien plutôt sur le sort réservé aux grands hommes, de leur vivant, et dans leur mémoire. Certes, si les peuples n'ont pas l'intelligence des créations de l'art, ils devraient au moins respecter le nom de ceux qui ont sacrifié leur vie à l'indépendance nationale. Celui de Marco Botzaris méritait un culte de gratitude. Si j'eusse été seul à Missolonghi, j'eusse versé des larmes amères sur un semblable oubli.

Voilà, cher ami, les prétendus descendants de Thémistocle,

d'Aristide, etc. Parmi de trop nombreux traits, je veux t'en citer deux qui t'expliqueront le mépris que j'éprouve en face du peuple grec. Un homme célèbre, l'Allemand Muller, savant archéologue et grand poète, après avoir publié un volume d'hellénique admirable de pensées patriotiques, bien faites pour conquérir des défenseurs à la Grèce, est venu y chercher une mort glorieuse, et son tombeau a été élevé par ses compatriotes, sur un monticule, à l'endroit où était l'ancienne Académie. Eh bien! ce tombeau sert de cible. Il est tout criblé de balles, et le couronnement en a été brisé par des décharges multipliées. Au cours de la guerre de l'indépendance, un Piémontais, Santa Rosa, fut tué. Les soldats français lui avaient érigé un monument sépulcral. Le dessin de ce tombeau a même été gravé. Des compatriotes de ce guerrier ont voulu dernièrement visiter cette tombe. Elle a disparu complètement. On se sera probablement servi des pierres pour construire une loge à porcs.

J'ai vainement cherché la tombe de Byron. Elle a disparu dans ce grand champ de mort où, malgré la précaution religieuse que l'on prend pour se diriger, souvent on entend crier des ossements de têtes humaines enfouies sous l'herbe et les ronces.

Si les Turcs sont de stupides fanatiques, si ce fanatisme les rend insensibles aux productions des arts, au moins ils ont la probité et le profond respect de la parole donnée, tandis que les Grecs sont les gens les plus perfides qui existent au monde, et ce que Virgile a dit d'eux est encore vrai. Tous les voyageurs qui ont longtemps vécu dans l'Orient s'accordent sur ce point.

Adieu, mon bon Victor, mille tendres souvenirs à vous tous.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

N'oublie pas de dire à mon cher Léon Cosnier combien je suis reconnaissant de son courageux souvenir à mon égard; et s'il se trouve encore quelques Angevins qui ne m'aient pas oublié, à eux aussi tous mes sentiments de reconnaissance.

Collection Pavie.

CCLVIII

David à son fils Robert.

Les brouillards de la patrie préférables au soleil de l'exil.

Nice, 13 janvier 1853.

Cher enfant, — lorsque j'écris ces lignes, le soleil se couche majestueusement derrière Antibes, mais j'aimerais mieux être auprès de toi au milieu des brouillards de notre cher pays. Adieu, porte-toi bien, embrasse pour moi Thérèse.

Tout à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers.

CCLIX

David à son fils Robert.

Le maître rentre en France.

Nice, 10 février 1853.

Mon cher Robert,

Nous partons après-demain (samedi) et nous pensons être à Lyon le vendredi 18, car, pour éviter de me fatiguer par trop, nous nous arrêterons presque partout. Adresse-nous donc une lettre pour nous donner de tes nouvelles, pas plus tard que mercredi prochain, poste restante, Lyon (Rhône).

D'après ce que nous apprenons, le temps est très mauvais en France, et cela m'effraie, car ma santé n'est pas des meilleures. A la grâce de Dieu !

Nous t'embrassons tous les trois en attendant que nous puissions te presser en personne dans nos bras, comme nous t'aimons. Embrasse notre Thérèse pour nous.

Tout à toi,

DAVID D'ANGERS.

Collection David d'Angers.

CCLX

Victor Pavie à David.

Retour du maître à Paris. — *Andegavi molles.* — Inauguration du monument de René d'Anjou.

Angers, le 22 mars 1853.

Cher exilé,

Vous trouverez pour factionnaire à votre porte cette lettre, ce courrier de nos félicitations à tous. Le printemps qui se lève sur la route de la patrie va vous servir d'escorte depuis Marseille jusqu'à Paris. Le marronnier du 20 mars vous présentera ses premières feuilles, et puis après, les fleurs, et puis après, les fruits. Les araignées de la rue d'Assas vont déchirer leurs toiles, derrière lesquelles apparaîtront, à la suite des statues ébauchées, les mille œuvres rêvées que vous ramenez de l'étranger. Le spectacle se retourne avec les impressions de l'âme, et voilà que la Grèce, la Grèce inhospitalière et sauvage, vue de votre balcon de Paris, se repeuple de héros et colore de son passé les blanches ruines de l'Acropole.

J'eusse désiré plus ; j'eusse voulu que ce passeport émanât d'une motion de vos compatriotes réclamant pour votre réintégration sur le sol de la grande patrie. Mais c'eût été trop beau, et, quand la Grèce se renie, on ne saurait demander que l'Anjou se transfigure à ce point. Et puis, franchement, ce ne serait plus nous et nous ne serions plus *molles;* en abjurant son génie, qui sait si notre cher pays ne courrait pas le risque de s'abjurer lui-même ! Je crois, vaille que vaille, à quelque réaction prochaine à votre égard. Il est question, pour la fête du *Sacre*, de l'inauguration, en cavalcade pittoresque, de ce jeune roi René qui frémit sur son piédestal derrière son buisson de cratœgus et de troënes.

Nous viendrez-vous alors? Nous viendrez-vous plus tôt, ce qui serait le plus sûr, vu l'illusion des projets de l'homme? Je donnerai *campos* à tout ce qu'il y a de notaires pédants, d'avoués paperassiers et d'avocats enroués et barbouilleurs pour ce jour-là. Je vous réserve de ma cave une bouteille de ce Bonneseaux que nous bûmes en janvier à l'espoir de votre retour, en société de

Robert malade, ce qui me fit rêver noir de la réalisation de mes vœux.

Au revoir, chers amis. Un mot sur votre installation par ce temps froid, le meilleur, suivant moi, de ceux qui pouvaient vous sourire. Un trop vif rayon de mars eût mis le feu à votre cœur.

A vous pour tous,

Victor Pavie.

Collection David d'Angers. — Le monument de René d'Anjou fut inauguré le 1er juin 1853, et depuis plusieurs années déjà la statue de René, déposée sur des madriers en guise de socle, dans le Jardin fruitier de la ville, se morfondait à portée de la main des promeneurs en attendant que les débats ouverts sur l'emplacement à choisir eussent pris fin. David n'assista pas à l'inauguration de son ouvrage.

CCLXI

David à Victor Pavie.

Le maître de retour dans son atelier. — Mélancolie. — Le monument de René d'Anjou. — Lamartine. — Intégrité des républicains de 1848. — Manzoni. — Peintures murales de l'Hôtel de la Préfecture d'Angers.

Paris, 22 avril 1853.

Me voilà enfin, cher ami, rentré dans mon atelier. Je vais tâcher de vivre avec de grands souvenirs; je vais me créer un monde imaginaire, en dehors de la triste réalité. Mais les plaies profondes qui ont déchiré mon pauvre cœur ne se cicatriseront jamais. Je ne pourrai jamais oublier qu'un homme dont la vie a été consacrée à préparer, selon ses moyens, l'amélioration du sort de ses semblables, a été traîné dans un cachot et jeté en exil comme un malfaiteur. Je ne puis me faire à la pensée que l'abnégation la plus vraie, le désintéressement le plus absolu provoquent le sourire et la pitié des hommes! Quoi! la vertu taxée de niaiserie et d'absurdité! En vérité, en face d'un tel spectacle, on douterait de soi-même, si une religieuse conviction ne vous rappelait impérieusement que la dignité de la vie, le sens de la justice sont d'essence supérieure, de par une loi puissante de la nature.

Je viens de recevoir le *Journal de Maine-et-Loire*, dans lequel on parle de l'érection prochaine du monument de René d'Anjou. J'espère qu'on rendra justice, en face de cet ouvrage, à l'indépendance du caractère de l'artiste républicain, dont la conviction a toujours été qu'il ne faut pas répudier les gloires d'une époque disparue. L'histoire est utile, quand elle ne servirait qu'à engager les générations à être de leur temps, à progresser dans le sens du plus grand bien de tous, sans se rendre solidaires d'erreurs qui n'ont été que la conséquence du défaut de lumière et de la barbarie des premiers âges du monde; bien barbares, en effet, puisque, plus voisins que nous de la venue du Christ, ils n'ont pas compris ses grandes et sublimes leçons de liberté et d'humanité.

Adieu. Mes tendres et constants souvenirs à vous tous. A toi de cœur,

DAVID.

P. S. — J'ai vu, il y a peu de jours, Lamartine, toujours très souffrant, et cependant travaillant énormément. Il quitte son hôtel pour aller habiter un logement moins spacieux. Comme tous les républicains qui ont été à la tête des affaires publiques, il s'en est retiré pauvre. L'histoire, espérons-le, sera plus équitable que les misérables et lâches contemporains.

Je ne me souviens pas si je t'ai dit qu'à mon passage à Milan, j'avais été voir Manzoni. C'est un beau vieillard. Il ressemble beaucoup à Chateaubriand. Il est difficile de lui être présenté, mais, quand il a connu mon désir, il m'a reçu avec toute l'affection possible. Je n'étais plus un étranger pour lui : entre nous deux, même sympathie littéraire et politique.

Est-ce qu'il ne te serait pas possible de me procurer une copie au trait des peintures murales qui ont été retrouvées à la Préfecture ? Tu m'obligerais.

Collection Pavie. — La visite du maître à Manzoni est l'objet d'une page intéressante dans l'ouvrage *David d'Angers*, etc., t. I, p. 484. Des travaux entrepris à l'Hôtel de la Préfecture d'Angers (ancienne abbaye de Saint-Aubin) firent découvrir, le 17 décembre 1853, trois voussures peintes. Au nombre des sujets traités sur ces parois par un artiste du onzième ou du douzième siècle se trouvent *Samson en lutte avec un lion*, *Deux lions attaquant un porc*, etc.

CCLXII

David à Victor Pavie.

Les peintures d'Hippolyte Flándrin dans l'église de Saint-Vincent de Paul.

Paris, 7 juin 1853.

Cher ami,

Je viens de voir l'œuvre de Flandrin. Voilà de la peinture religieuse, du dessin de la plus grande noblesse et vrai, mais non de cette vérité triviale dont on détourne la vue lorsqu'elle se présente dans l'individu, rebut de la Création. C'est aussi de la couleur distinguée, non celle qui indique un être malade. L'art est bien admirable et bien consolant quand il est compris ainsi.

Adieu, cher ami. A toi de tout cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Les peintures de Flandrin, dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, furent commencées en 1850 et achevées en 1854. Au moment où écrit David, cette décoration était fort avancée.

CCLXIII

Madame Belloc à David.

La médaille de mistress Beecher-Stowe.

Paris, 29 août 1853.

Monsieur,

J'aurais voulu vous accuser réception de suite de votre beau médaillon de Mme Stowe et de la lettre qui l'accompagnait pour elle; mais j'ai été tellement absorbée par votre trop court passage chez moi que je n'ai pu en trouver le moment.

Je vous adresse aujourd'hui, Monsieur, la lettre qu'elle m'a chargée de vous faire parvenir. Combien je regrette que vous ayez été absent, ainsi que Mme David, pendant ces huit derniers jours! Votre nature d'artiste aurait si bien joui des nuances si riches et si variées de l'esprit et du cœur de cette femme

remarquable ! Je n'ai, pour ma part, jamais rencontré une organisation plus admirable et plus complete. Elle a puisé en elle les plus beaux types de son livre. Elle aurait, au besoin, la religieuse constance de Tom dans le martyre enduré pour sa foi et pour la liberté ; elle a la constante et tendre pitié de son angélique Eva pour tout ce qui souffre, la fine et incisive ironie de Saint-Clair, le parfait et énergique amour maternel d'Elisa, et tout cela s'anime d'une gaieté naïve et charmante !

Je regrette presque d'avoir joui à peu près seule de cette délicieuse intimité, et de n'avoir pu la faire partager à nos amis, tous absents de Paris à cette époque de l'année.

Veuillez, Monsieur, me rappeler au souvenir de Madame David et recevoir pour vous et pour elle l'expression de nos sentiments de haute et profonde considération.

Louise SWANTON-BELLOC.

Collection David d'Angers. — C'est chez Mme Belloc, femme de lettres française, d'origine irlandaise, qu'était descendue mistress Beecher-Stowe, lorsqu'elle vint à Paris. Mme Belloc connaissait David, qui avait modelé son médaillon dès 1830. Ce fut elle qui présenta l'auteur de la *Case de l'oncle Tom* au statuaire.

CCLXIV

Mistress Beecher-Stowe à David.

La médaille du romancier.

Août 1853.

Permettez-moi de vous exprimer tous mes remerciements pour le médaillon, magnifiquement exécuté, que vous m'avez envoyé.

Comme je sais mieux ce que j'éprouve que ce à quoi je ressemble, je ne puis exprimer une opinion, quant à la ressemblance, mais votre œuvre aura toujours une haute valeur à mes yeux, comme l'expression des aimables pensées et de la considération de l'auteur.

Mon cœur répond sincèrement aux aimables sentiments que vous exprimez pour moi. Puissiez-vous vivre longtemps, Monsieur, pour goûter tous les charmes de votre art, qui est admirable.

Votre amie bien sincèrement,

E. B.-STOWE.

Collection David d'Angers. — C'est le 24 juin 1853 que l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*, de passage à Paris, se rendit dans l'atelier du maître. David dessina, ce jour-là même, le profil du romancier américain. Le mois suivant, ce dessin servit de document pour l'exécution de la médaille qui fut envoyée au modèle. (*Musées d'Angers*, p. 197.) Nous avons publié dans l'*Artiste* (1er mars 1890) une étude anecdotique sous le titre *Mistress Beecher-Stowe et David d'Angers.*

CCLXV

David à Victor Hugo.

Le buste du poète.

Paris, 30 avril 1854.

Bien cher et noble ami, j'ai reçu des mains de M. Paul Meurice votre bonne et affectueuse lettre et j'ai recueilli votre buste, qui est actuellement placé dans mon atelier. Sa vue rappelle à tous nos amis l'illustre et immortel exilé...

DAVID.

Collection David d'Angers. — Le maître avait conservé la minute de ce billet.

CCLXVI

David à Victor Pavie.

Le maître achève le monument de Drouot.

Paris, 5 mai 1854.

Cher ami,

J'aurais bien besoin d'aller respirer l'air de mon bien-aimé pays natal, mais je suis contraint de rester à Paris, au milieu des décombres de rues tout entières qui tombent comme par enchantement. Néron a fait subir par l'incendie le même sort à la ville de Rome.....

J'ai encore deux bas-reliefs du monument de Drouot à terminer, et je suis pressé de les achever. La malheureuse maladie

dont j'ai souffert l'hiver passé est la seule cause de mon retard.

Ces lignes sont seulement pour te dire que je te souhaite toute sorte de bonheur. A toi,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie.

CCLXVII

David à Benjamin Fillon.

La collection des médailles modelées par le statuaire. — L'être mora s'identifie avec l'homme extérieur. — Le sculpteur travaille pour la postérité.

Paris, 1er septembre 1854.

. . . . . .

Qui n'a pour soi que la naissance, la richesse, l'éclat du rang social, n'est point mon fait. Mon Panthéon n'est ouvert qu'à la vertu, qu'au patriotisme, qu'au génie fécond en bienfaits pour l'humanité.

Le désir de rendre hommage à la mémoire de quelques grands hommes du passé m'a seul fait produire des médaillons que je n'ai pas pris sur nature ; encore les ai-je moins exécutés d'après les portraits, parfois peu ressemblants, dont je pouvais disposer, qu'à l'aide de l'étude approfondie du caractère de chaque personnage, et de sa tournure d'esprit. Je ne me dissimule pas ce que ce procédé a d'incomplet; cependant, comme je cherche à mettre dans les traits un reflet de l'âme, je suis sûrement arrivé plus près de la vérité que si je me fusse tenu exclusivement à copier des modèles, souvent défectueux, plus souvent encore de seconde ou de troisième main. C'est à l'être moral que je m'adresse d'abord; dans mon esprit, il ne fait bientôt plus qu'un avec l'homme extérieur. C'est alors que je me mets à l'œuvre. Mes bustes ont été faits suivant la même méthode. La postérité, qu'un artiste doit toujours avoir en vue lorsqu'il travaille, comprendra mieux ainsi nos contemporains illustres.

. . . . . .

DAVID D'ANGERS.

Collection Fillon. — Cette lettre a été réservée lors de la vente de la collection Fillon.

CCLXVIII

David à Victor Pavie.

Les « Saints de Solesmes ». — Germain Pilon.— Le Frontispice de l'*Histoire de la Vendée*.

Paris, 12 octobre 1854.

J'ai un peu tardé, cher ami, à répondre à ta dernière lettre, parce que je pensais que je pouvais faire un petit voyage dans notre Anjou, mais le mauvais temps, la saison trop avancée déjà me forcent à remettre à l'année prochaine le bonheur que j'éprouverais à voir notre cher pays et surtout à te serrer la main, à Feneu, au milieu de ta chère famille.

Je me réjouissais de pouvoir aller avec toi visiter les « Saints de Solesmes » dont j'ai tant entendu parler et que, je ne sais par quelle fatalité, j'ai toujours été empêché de voir. Mon désir s'est surtout accru depuis que j'ai appris que cet ouvrage est de Germain Pilon, presque notre compatriote, car il est né à Loué, une petite ville proche du Mans. Je suis bien persuadé que les Manceaux ne savent pas qu'ils ont eu un si sublime compatriote. Ah! si c'était un de ces orgueilleux fainéants de seigneur ou de tueur d'hommes, alors sa mémoire serait consignée sur les places publiques ou transmise par le nom d'une rue.

Bientôt, quand j'enverrai de nouveaux cadres de médaillons à Angers, tu verras celui de ce grand statuaire. Ce n'est pas une tête aristocratique; non, c'est mieux que cela, c'est celle d'un homme utile, d'un homme de génie.

L'exposition prochaine, à Paris, va nous amener beaucoup de visiteurs. Je pense que tu nous viendras; alors je passerai encore avec toi quelques bons instants.

Je ne sais si tu connais M. Fillon, qui habite Fontenay (Vendée); il s'occupe d'archéologie, et il va publier un ouvrage composé de documents historiques sur la guerre de la Vendée. Il m'a demandé un dessin qu'il veut faire graver à Nantes pour le frontispice de son livre.

J'ai représenté l'Histoire couronnée de cyprès, ayant près d'elle la Justice qui l'éclaire de son flambeau. Sur les marches de l'estrade, j'ai représenté le général Hoche, appuyé sur une charrue, et présentant une branche d'olivier, ce que fait aussi le second pacificateur, Travot. De l'autre côté, les généraux vendéens : notre Bonchamps est au premier plan. Sur le premier gradin, j'ai mis une mère entourée de ses enfants. C'est, je crois, une juste image de la sécurité que procure la paix. Je ne sais si cela conviendra à M. Fillon; nous verrons. Adieu, cher ami.

A toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — David donna suite à son projet de visite aux « Saints de Solesmes », en 1855. Ces sculptures, conservées dans le couvent des Bénédictins de Solesmes, près Sablé-sur-Sarthe, faussement attribuées à Germain Pilon, sont dues à divers artistes dont on n'est pas encore parvenu à découvrir le nom. La médaille modelée par David d'après Germain Pilon est d'une rare énergie. L'œuvre n'est pas datée. (*Musées d'Angers*, p. 348.) On sait aujourd'hui que Germain Pilon n'est pas, ainsi qu'on l'a cru longtemps, originaire du Maine. Il a vu le jour à Paris. Le frontispice de l'*Histoire de la Vendée* n'a pas été gravé. Benjamin Fillon, en demandant cette page à l'artiste, n'était qu'un intermédiaire. Le livre projeté devait être écrit par M. Matifeu de Montaigu. Le dessin du maître est au Musée David. (*Musées d'Angers*, pp. 349-350; *David d'Angers*, etc., t. II, pp. 446-447.)

CCLXIX

David à Victor Pavie.

Mélancolie. — Projets de voyage en Anjou.

Paris, 5 février 1855.

Cher Victor,

J'ai été, comme tu le penses, bien heureux de ton excellente lettre et charmé de vous savoir tous en bonne santé. J'aime à espérer que les vœux de ton inaltérable amitié me porteront bonheur pour cette année 1855. J'en ai bien besoin, car je l'ai inaugurée par un rhumatisme dans le pied qui depuis plus d'un mois me force à ronger douloureusement mon frein au coin du feu. Je ressemble à un bâtiment à vapeur qui a perdu sa roue et

dont la marche est ainsi arrêtée. Quand pourrai-je reprendre la mienne ?

La mort de ce pauvre Jean va tristement affliger ton père ; autrefois ces vieux serviteurs, devenus dans notre époque de « haute » civilisation une anomalie, mouraient de vieillesse chez leurs maîtres après s'être dévoués à plusieurs générations, tels que ces vieux arbres qui donnent encore leurs fruits et leur ombrage aux petits enfants de ceux qui les ont plantés !

Dans mes longues insommies, je pense à notre cher Anjou. Combien sont puissants les souvenirs du jeune âge et du pays natal, souvenirs toujours palpitants ! Dans la jeunesse, soutenus par tous, fêtés par tous, n'inspirant aucune jalousie, nous savons trouver un beau côté à toute chose ; les tourments dont nous sommes la source pour nos parents, loin de les décourager, les attachent à nous davantage. Je me souviens d'avoir vu des vaisseaux en construction abrités par un toit, soignés avec amour par la main paternelle de l'architecte, puis enfin lancés à la mer : ils se balançaient majestueusement en attendant les orages qui les feraient sombrer sur les récifs, heureux encore si leur destinée ne leur réservait pas de pourrir dans un coin du port ! J'ai souvent pensé au sort de ces belles machines, œuvres du génie, et je l'ai comparé au sort de l'homme.

Si je pouvais effectuer mon projet, j'irais, en revenant de Baréges, respirer l'air tant désiré de notre pays. J'ai soif de passer quelques jours à Feneu. J'y pense bien souvent. J'ai toujours souhaité de connaître l'habitation de ceux que j'aime ; il me semble que cela m'aide à vivre de leur vie et me tient près d'eux quoique absent.

J'espère aussi que notre exposition monstre t'amènera à Paris.

Adieu, cher ami. Embrasse bien pour moi tes enfants.

Tout à toi de cœur,

DAVID D'ANGERS.

Collection Pavie. — Feneu est une commune de l'arrondissement d'Angers, où Victor Pavie avait une maison de campagne.

APPENDICE

I

Victor Hugo à Mme David

La mort de David.

Guernesey, 9 janvier 1856.
Hauteville-House.

Il n'y a pas, Madame, de consolation pour une telle perte, pas plus qu'il n'y a de remplaçant pour un tel mort. Le grand sculpteur est mort, l'homme excellent est mort, le vide ne sera comblé ni dans votre cœur, ni dans la gloire.

Il est parti, lui, dans son pays, et, l'humanité dans l'ombre, lui, le voilà dans la lumière. Envions-le : tendons les bras, nous, les enchaînés et les exilés, vers lui, le rapatrié et le délivré.

Ma douleur est profonde, mais je n'ose en parler à la vôtre. C'était mon frère ; mais c'était la moitié de votre âme. Permettez-moi seulement de pleurer avec vous, Madame, à vos pieds.

Victor Hugo.

Collection David d'Angers.

II

Humboldt à Mme David.

Souvenirs du passage du maître à Berlin.

Berlin, 11 janvier 1856.

Madame,

J'ose, dans les premiers jours de la plus profonde douleur,

vous adresser ces lignes comme un des hommes les plus dévoués à l'homme illustre qui m'a honoré de sa vive affection. Lorsqu'un grand talent est réuni à un beau caractère, à une grande élévation de sentimens, à une fermeté inébranlable dans les principes, à une bienveillante aménité dans tous les rapports de sa vie sociale, le reflet d'une telle perte est doublement amer pour un vieillard de quatre-vingt-six ans, qui va quitter la terre après ceux qu'il croyait précéder de longtemps, d'après les lois de la nature. Je me sens touché jusqu'aux larmes, quand je me rappelle cette fraîcheur d'idées, cette résignation noble et toute philosophique qui animaient sa spirituelle conversation quand j'eus le bonheur de l'embrasser la dernière fois, à son passage par Berlin, accompagné d'une fille charmante. Il quittait, par devoir moral, le foyer domestique. La grandeur, l'admirable énergie de votre caractère vous faisaient approuver ce beau sacrifice. M. David me paraissait alors dans toute l'ancienne vigueur physique et morale. Je le recevais, environné des marques de sa trop généreuse bienveillance ! Je crains que le climat, les fatigues du voyage et des contrariétés éprouvées en Grèce, là où les impressions auraient dû être les plus douces, n'aient ébranlé sa constitution. Ma douleur la plus vive est partagée ici par notre grand maître Rauch, dont les sentiments égalent ma reconnaissance, mon attachement à celui que nous pleurons, ma respectueuse admiration pour vous, Madame. Je vous demande en grâce, quand vous aurez quelque moment de calme intérieur, de m'accorder un petit signe de vie ; de me parler en quelques lignes (car je me sens tout fier de votre amitié) des dernières semaines de mon ancien ami et illustre confrère, de vos enfants si dignes de leurs parents ! Ma santé se soutient au milieu d'une vie agitée ; elle se soutient par le travail même.

Daignez offrir mes tendres amitiés à la famille Arago.

Hommage d'admiration, de dévouement et de reconnaissance.

A. Humboldt.

Que d'élèves de son école, que de jeunes gens répandus par l'Europe qui ont joui de son bienfaisant appui ! !

Collection David d'Angers.

III

Ary Scheffer à Mme David.

Un portrait de David d'Angers.

Paris, 24 février 1856.

Madame,

Il y a une trentaine d'années que j'ai peint le portrait de M. David, que je prends la liberté de vous envoyer. Les grands travaux et les pensées graves n'avaient pas alors laissé leurs profondes empreintes sur ses traits. Malgré cela, vous retrouverez peut-être quelque ressemblance dans cette peinture. J'ose vous prier de l'accepter comme un faible témoignage de mon admiration pour l'illustre artiste, tant regretté, et comme une preuve de ma respectueuse sympathie dans votre douleur.

Ary Scheffer.

Collection David d'Angers. — Le statuaire et Ary Scheffer avaient été très liés. David avait modelé le profil du peintre en 1828. (*Musées d'Angers*, p. 129.) On peut lire dans *David d'Angers*, etc., t. I, p. 209, d'intéressants détails sur le buste et le portrait peint de Béranger, exécutés en une seule séance, dans l'atelier du sculpteur en 1829, par David et Ary Scheffer.

IV

Victor Hugo à Mme David.

La mort de David. — Les *Contemplations*. — Le buste du poète.

Guernesey, 13 mai (1856 ?)

Je ne veux pas, Madame, que cette lettre parte sans vous porter mon remerciement, mon respect et mon souvenir. Vous êtes la veuve de notre grand David d'Angers, et vous êtes sa digne veuve comme vous avez été sa digne femme. A cette heure, toutes les fois que je me tourne vers la patrie, c'est surtout vers les ombres que je me tourne, car c'est là qu'est la gloire, la fierté, la grandeur des âmes, la lumière, et il y a maintenant plus de vie dans les morts que dans les vivants. David est une

des ombres auxquelles je parle le plus souvent, ombre moi-même. Mon exil est comme voisin de son tombeau, et je vois distinctement sa grande âme hors de ce monde comme je vois sa grande vie dans l'histoire sévère de notre temps. Soyez fière, Madame, du nom grave et illustre que vous portez. David est aujourd'hui une figure de mémoire, une renommée de marbre, un habitant du piédestal, après en avoir été l'ouvrier. Aujourd'hui la mort a sacré l'homme et le statuaire est statue. L'ombre qu'il jette sur vous, Madame, donne à votre vie la forme de la gloire.

Je suis heureux que le livre des *Contemplations* ait été lu par vous. Vous y avez retrouvé nos chers souvenirs, et nos aspirations communes. L'exil a cela de bon qu'il met le sceau sur l'homme et qu'il conserve l'âme telle qu'elle est.

Avant peu, peut-être, Madame, ma famille vous demandera de lui rendre ce buste qui est ma figure, ce qui est peu de chose, mais qui est un chef-d'œuvre de David, ce qui est tout. C'est lui encore plus que moi, et c'est pour cela que nous voulons l'avoir parmi nous.

Je mets à vos pieds ma tendre et respectueuse amitié.

V. Hugo.

Collection David d'Angers. — Ces lignes sont le *post-scriptum* tracé par le poète sur une lettre de Mme Hugo à Mme David d'Angers. Les *Contemplations* parurent en 1856 (2 vol. in-8°). Nous avons donc lieu de penser que l'autographe du poète, daté du 13 mai, se rattache à l'année 1856.

V

Victor Hugo à Robert David.

La statue de David d'Angers.

Paris, 11 octobre 1880.

Monsieur,

Votre lettre m'émeut. Il faut une impossibilité absolue pour me priver d'être mêlé à tous ceux qui vont saluer ce puissant esprit, ce vaillant cœur, cette gloire! David honorera ce siècle. J'ai dit mon regret profond aux honorables représentants que la noble

ville d'Angers a bien voulu m'envoyer ; je vous le répète, à vous que j'ai vu petit près de lui si grand, à vous le cher enfant de ce mort illustre. Je serai là pourtant, ma pensée y sera, je ne serai pas absent pour lui ; j'assisterai à cette solennité, à cette consécration, à ce couronnement. Mon cœur et mon âme y seront. Certes, David me connaît bien, et j'aurai ma part de cette fête : la France lui payant sa dette auguste, la statue au statuaire.

Je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo.

Collection David d'Angers. — Cette lettre a trait à la fête d'inauguration de la statue de David d'Angers, sculptée par Hubert Louis-Noël, et érigée en octobre 1880 dans la ville natale du maître.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

AINSI QUE DES TITRES D'OEUVRES PEINTES, DESSINÉES OU SCULPTÉES

MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE

Abbaye-au-Bois, 39.

About (Edmond), écrivain, 302.

Adam et Eve, groupe, 258.

Affiches d'Angers, journal, 19, 24, 46, 109.

Agamemnon, 143, 144.

Aix (cathédrale d'), 66, 67.

Ajax, 144.

Alderson (Amelia). Voy. Opie.

Almanach populaire, 184, 265.

Alton (Mme d'), 85, 92, 115, 125.

Alvarez (José), sculpteur, 72.

Amazone en lutte avec un léopard, groupe, 145, 146, 223.

Ampère (André-Marie), physicien, 111-113.

Ancelot (Jacques), auteur dramatique, 218.

Ancelot (Marguerite-Louise-Virginie Chardon, madame), écrivain, 121.

Andelys (les), 245.

Andrew, graveur, 183, 192.

Ange emportant un enfant, bas-relief, 188, 198.

Angers, 1-4, 7, 9, 11, 12, 24-27, 32, 33, 45, 46, 51, 69, 81, 84, 88, 89, 94, 117, 123, 132, 137, 138, 140, 150, 168, 169, 172, 181, 184, 185, 188, 191, 193, 199, 200, 211, 217, 218, 228, 240, 252, 260, 265, 267, 268, 270, 275, 276, 277, 280, 283, 284, 312, 327.

Angers. — Abbaye Saint-Aubin, 157, 198, 200, 314.

— Académie, 18.

— Archives municipales, 4.

— Bibliothèque, 192.

— Cathédrale, 60, 132, 139, 162, 244, 268, 269, 276, 277, 292.

— Cimetière, 11.

— École centrale, 19.

— École de médecine, 76.

— Hospice de Sainte-Marie, 29.

— Jardin fruitier, 313.

— Jardin des plantes, 186.

— Musée, 41, 42, 117, 118, 120, 121, 123, 172, 178, 185, 200, 234, 239, 241, 266-268, 275, 276, 319, 320.

— Petit Séminaire Mongazon, 168, 169, 172, 174, 175.

— Préfecture, 200, 314.

— Théâtre, 117, 118, 123, 266, 267.

Antigone, 223.

Antibes, 308, 311.

Aparicio (José), peintre, 7.

Apelle, peintre, 206, 209.

Arago (François), astronome, 143, 144, 222-224, 228, 324. Buste, 153.

Archives de l'art français, publication, 4.

Arenenberg (château d'), 142.
Aristide, 299, 310.
Aristophane, 266.
Arnould, auteur dramatique, 60.
Art médical (l'), journal, 295.
Artiste (l'), journal, 260, 265, 267, 268, 299, 317.
Athènes, 190, 191, 298-302, 304.
Audouard, médecin, 97.
Aulnay, 263.
Aurillac, 288.
Austerlitz (bataille d'), bas-relief, 288.
Auteuil, près Paris, 129.
Avignon, 67.
Ballanche (Pierre-Simon), philosophe, XI, 39, 40.
Bally, médecin, 97.
Balzac (Honoré de), romancier, XI, 88, 214, 234, 249. Buste, 230, 243. Médaillon, 229.
Andiera (les frères), patriotes italiens. Médaille, 263-265.
Barbier (Auguste), poète, 70.
Barcelone, 96, 97.
Baréges, 190, 204-210, 275, 276, 321.
Barra (Joseph), soldat de la République. Statue, XV, 125, 153, 291.
Barrault, jardinier, 300.
Barre (Auguste), sculpteur, 142.
Barrère de Vieuzac (Bertrand), conventionnel, 171, 234.
Bart (Jean), marin. Statue, XIX, 217, 218, 233, 234, 236, 248-252, 257, 258.
Barthélemy (Auguste-Marseille), poète. Médaillon, 63.
Bartolini (Lorenzo), sculpteur, 142.
Bastard (Toussaint), médecin, 185.
Baudin (Mme Annette), 65, 71-73.
Bazeilles, XVI, XVII.
Beaupreau (collège de), 175.
Beauregard (M. de), 161, 162, 244.
Beaurepaire (Nicolas-Joseph), commandant. Projet de statue, 220, 293.
Béclard (Pierre-Augustin), médecin, 12, 13.
Beecher-Stowe (mistress), romancier. Médaillon, 315-317.
Bellangé (Joseph-Louis-Hippolyte), peintre, 42.
Bellefontaine, 31.
Belleyme (M. de), 35.
Belloc (Anne-Louise Swanton, Mme), écrivain, 22, 315. Médaillon, 23, 316.
Benoist (Marie-Guilhelmine Laville-Leroux, madame), peintre, 7.
Benoist (Pierre-Vincent), écrivain, 7.
Benoit (M.), 237.
Bentham (Jérémie), moraliste. Buste, 36, 37.
Béranger (Pierre-Jean de), poète, 61, 114, 178, 212. Buste et portrait, 325. Médaillon, 263, 264.
Bérésina (Passage de la), bas-relief, 288.
Berger (le Jeune), statue, 6, 7.
Berlin, 51, 64, 71, 73, 83-85, 87, 91, 92, 101, 110, 112-115, 125, 145, 154, 155, 171, 182, 222, 223, 234, 235, 238, 246, 272, 323, 324.
Berthe (Jacques-André), relieur, 189, 192, 195.
Bertrand (Louis, dit Aloysius), poète, 106, 179-181, 183, 186, 191-195, 199, 203, 286.
Bertrand (Mme), 183, 191, 203.
Berry (Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de), 34, 63.
Berryer (Antoine-Pierre), avocat, 63.
Berzelius (Jean-Jacques), chimiste, XI. Buste, 101, 102, 120, 121, 126, 127. Médaillon, 121.
Besançon, 174, 202.
Beute (M. et Mlle), 91, 100, 101, 110, 114, 115.
Beyle (Henri), romancier, XI.
Béziers, 125, 139, 147, 151, 207.
— Théâtre, 266, 267.
Bichat (Marie-François-Xavier), physiologiste. Statue, XIX, 169, 170, 190-192, 196, 197, 200, 293.
Biget (Anne). Voy. Marthe (Sœur).
Bigot (Théodore-Charles), médecin, 76.
Billard (Charles-Michel), médecin. Buste, 80.
Binet (Mathurin), architecte, 266, 267.
Blois, 228.

Blondel (Merry-Joseph), peintre, 63.
Blucher (le maréchal prince). Monument et statue, 72.
Bodin (Jean-François), historien 18.
Bodinier (Guillaume), peintre, 27, 28.
Bœrhave (Hermann), médecin, 181.
Boleslas, prince polonais, 146.
Bonaparte. Voy. Napoléon.
Bonchamps (Artus de), général vendéen. Monument, XV, 9, 11, 15, 18, 42, 178, 181, 185, 221, 228, 244, 259, 260, 268, 320.
Bonington (Richard-Parkes), peintre, 59.
Bonn, 182.
Bonnesceaux (Maine-et-Loire), 312.
Bonnet (M.), 195.
Bordeaux, 150, 236.
Bordillon (Grégoire), homme politique, 280.
Borgia (Lucrèce), 69, 70.
Bosio (Jean-François-Joseph), sculpteur, 248, 249.
Bossange (M.), 18.
Botzaris (Marco), général grec. Tombeau, 81, 90, 105, 301, 309.
Bouchotte (Jean-Baptiste-Noël), ministre de la guerre. Médaillon, 148, 151.
Bouillé (M. et Mme de), 19.
Boulanger (Louis), peintre, 26, 34.
Boulay de la Meurthe (Antoine-Jacques-Claude-Joseph, comte). Buste, 73.
Bourg, 170, 200.
Bourgonnière (château de la), 17.
Bouterwek (...), 73.
Bouterwek (Frédéric), philosophe, 73.
Bouyrat, chapelier, 52.
Bovet (A.), collectionneur, 7, 219.
Boyleau (Mlles), 138, 139.
Brandt (H.-F.), graveur en médailles. Médaillon, 115.
Brendt, 266.
Breslau, 72, 223.
Brest, 240.
Brian (Louis), sculpteur, 245.
Brissac (le duc de), 10.
Broussais (Casimir), médecin. Médaillon, 185, 186.
Bruges, 295.
Brulart, (Le marquis de), 4.
Bruxelles, 19, 20, 294, 295.
— Bibliothèque, 21.
— Hôtel d'Arenberg, 21.
Buffon (Jean-Louis Leclerc, comte de), naturaliste, 131.
Buisson ardent (le), peinture, 67.
Buonarroti (Michel-Angiolo), peintre, sculpteur et architecte, 209, 262.
Burger (W.). Voy. Thoré (Théophile).
Burnouf (Eugène), orientaliste. Médaillon, 177, 185.
Burns (Robert), poète, 33.
Byron (Georges Gordon, lord), 102, 310. Médaillon, 257.
Cadeau (René), peintre, 18, 19.
Calais, 251.
Calderon (Pedro), poète, 223.
Callamare (Charles-Antoine), sculpteur. Médaillon, 273.
Cambrai, 18, 19, 204.
Camille (Sœur). Voy. Saint-Vincent.
Canaris (Constantin), marin grec. Buste. 299, 300, 302, 304.
Canclaux (le comte de), consul, 48, 102, 104.
Candolle (Auguste-Pyrame de), botaniste. Médaillon, 185, 186.
Canova (Antoine), sculpteur, 7, 225, 265, 267, 272.
Cardillac (René), orfèvre, 68.
Carnac, 240.
Carnot (Lazare-Nicolas-Marguerite), conventionnel, 170. Médaillon, 216, 217.
Carnot (Lazare-Hippolyte), homme politique, sénateur, 170, 171, 216.
Carnot (Mme Lazare-Hippolyte), 171.
Carrel (Armand), publiciste. Statue et buste, 120, 121. Médaillon, 68.
Cartellier (Pierre), sculpteur, 8.
Carthage, 191.
Carus (Charles-Gustave), médecin, naturaliste et peintre. Buste, 88, 116, 117, 147. Médaillon, 88, 117.
Cauterets, 205.
Cavaignac (Godefroid), publiciste. Médaillon, 263, 264.
Cavé (François), directeur des beaux-arts, 232, 234, 245, 254, 255.

Cécile (*Sainte*). Statue, 138-140, 178, 292.
Céphisia. Voy. Képhissia.
Chaillou, marchand d'estampes, 28.
Chalonnes, 185.
Chambry, amateur, 7.
Chamisso (Adalbert de), naturaliste, romancier et peintre, 82, 83, 112. Médaillon, 84, 113-115.
Champaigne (Philippe de), peintre, XII.
Charlemagne, 86.
Charleroi, 21.
Charles X, 45.
Charlet (Nicolas-Toussaint), dessinateur et peintre, XI, 143-145, 227, 253-255.
Charlet (Mme Vve), 254, 255.
Charlottembourg (jardin de), 146.
Chateaubriand (François-René, vicomte de), écrivain, XI, 26, 39, 40, 62, 63, 175, 198, 225, 242, 314. Buste, 47, 48, 52, 289. Médaillon, 263, 264.
Chateaubriand (Mme de), 52.
Chateaubriand (Mlle Sibylle de), 52.
Chateaugiron (Mlle de), 103.
Chaudet (Antoine-Denis), sculpteur, 291.
Chauvinière (M. de la), 234.
Chavagnes (Maine-et-Loire), 161, 162, 169.
Chénier (André de), poète, XIV. Buste, XV, 153, 154, 213-215.
Chénier (Marie-Joseph de), poète. Buste, 233, 234.
Cherbourg, 184.
Chevaux, de Marly, groupes par Coustou, 104.
Chevaux, sculptures par Klot, 223.
Cheverus (J. Lefébure de), cardinal. Statue, XIX, 202-203, 234, 236, 244, 247, 291.
Chevreul (Michel-Eugène), chimiste, XI, 11, 25, 26, 178.
Chiron (le centaure), 144.
Christ. Voy. Jésus-Christ.
Cid (*le*), bas-relief, 266, 267.
Clark (Miss), 48.
Clermont, 23.
Colet (Louise), poète, 218.
Colettis (J.), homme d'État, 105, 106. Médaillon, 106.
Colomb (Christophe), navigateur, 119.
Combat d'un lion, groupe, 223.
Combourg (château de), près Saint-Malo, 52.
Commerce (*le*), haut-relief, 125.
Condé (Louis II, prince de), dit le Grand Condé, capitaine. Statue, XV, 8, 9, 51, 59.
Cooper (Fenimore), romancier, XI, 29. Buste, 22, 23, 29.
Coq (*un*), sculpture, 51.
Coquereau (Mlle), 138, 139.
Corbière (Jean-Antoine-René-Edouard), romancier, 191, 290. Médaillon, 192.
Cordoue, 72.
Cormenin (Louis de), publiciste, XI.
Corné, 54.
Corneille (Pierre), poète, XIII, 266. Statue, 62, 70, 78, 79, 99, 133.
Cornelius (Pierre de), peintre, 223.
Cortot (Jean-Pierre), sculpteur, 65, 72.
Cosenza, 264.
Cosnier (Léon), littérateur, 300, 302, 310.
Cottenet, collectionneur, 255.
Cottereau le Chouan. 139. Portrait, 138.
Coudray, architecte, 56. Médaillon, 57.
Courrier (*le*), journal, 283.
Cousin (Victor), philosophe, XI, 167, 168, 218.
Coustou (Guillaume), sculpteur, 104.
Couthon (Georges), conventionnel. Buste et portrait peint, 236, 237, 239.
Couturier de Vienne (H.-J.-B), publiciste, 51.
Curmer, éditeur, 265.
Cuvier (Georges), naturaliste, 34. Statue, 101, 125. Buste, 116.
Dannyaux, collectionneur, 216, 258.
Danseur (*un*), statue, 226.
Dantan (Jean-Pierre) jeune, sculpteur, 190, 191.
Dante Alighieri, poète, 25, 210.
Danton (Georges-Jacques), conventionnel, 295.

Danube (*le*), statue, 146.

Daunou (Pierre-Claude-François), homme politique, 216. Médaillon, 217.

David père (Pierre-Louis), sculpteur, 189, 198.

David d'Angers (Pierre-Jean), sculpteur. Buste, XIV, XV. Portrait lithographié, 26. Portrait peint, 325. Statue, 326, 327.

David d'Angers (Emile Maillocheau, madame), XV, XVII, XVIII, XIX, 58, 68, 72, 74, 76, 77, 85, 86, 91-93, 97, 98, 101, 107, 108, 109, 115, 116, 121, 125, 127, 128, 135, 137, 139, 147, 150, 152, 153,-156, 165, 167, 170, 171, 173, 179, 181, 182, 188, 191, 193, 202, 204, 211-213, 220, 222, 223, 233, 241. 247, 248, 257, 258, 267, 274, 275, 281-283, 287, 289, 292-294, 302-306, 308, 311, 315, 316, 323-326.

David d'Angers (Paul), 187.

David d'Angers (Robert), sculpteur, I, V, XIX, 74, 76, 80, 82, 84, 90, 94, 115, 122, 129, 196, 197, 200, 203, 204, 238, 257, 261, 264, 281, 287-289, 292, 294, 295, 302-311, 313, 326, 327. Statues, XV, XIX, 101, 102, 197.

David d'Angers (Hélène). Voy. Leferme (Mme).

David (Jacques-Louis), peintre, 1, 3, 4, 7, 18, 19, 21, 23, 228, 233, 284. Médaillon, 4.

Dejoux (Claude), sculpteur, 1, 3, 6. Médaillon, 4.

Delacroix (Eugène), peintre, IV, XI, 90, 91, 199, 200. Portrait, 26, 27.

Delaroche (Paul), peintre, 63, 202, 203, 206-210.

Delavigne (Casimir), poète, 21, 22, 24, 26, 77, 232. Statue, 235, 236, 239, 245, 269, 274, 290, 301.

Delécluze (Etienne-Jean), peintre et écrivain, 139.

Delorme (Marion), 45.

Delusse (Jean-Jacques), dessinateur, 16, 26, 41.

Demidoff (Paul), 65.

Démosthène, 298.

Demoustiers (Charles-Albert), poète, 7.

Denain, 19.

Dentu, éditeur et collectionneur, 159.

Desbordes (Marceline). Voy. Valmore.

Deschamps (Emile), poète, 26, 37, 213, 214.

Destutt de Tracy (Antoine-Louis-Claude), philosophe. Buste, 153.

Dictionnaire politique (*le*), 184, 186.

Distribution de prix, bas-relief, 168, 175, 202.

Dombasle (Mathieu de), agronome. Statue, 234, 262, 263, 291.

Donas (Roch-Jean-Baptiste), peintre et sculpteur, 180, 181, 190.

Dresde, 56, 71, 82, 84, 85, 87, 88, 101, 109, 147, 239.

Drouot (Antoine, comte), général. Monument, 293, 317.

Droz (François-Xavier-Joseph), philosophe, XI. Médaillon, 74, 75.

Du Bellay (Joachim), poète, 89, 90, 173, 178, 181. Portrait, 128, 129, 176, 177, 183, 189, 192, 194. Projet de buste, 188.

Dublin, 48.

Dubois (Antoine, baron), chirurgien, 41.

Dubrunfaut, collectionneur, 47, 273.

Duclerc (E.), éditeur, 186.

Dulong (Pierre-Louis), chimiste, 126.

Dulong, fils, dessinateur, 143.

Dumas (Alexandre), romancier, 48, 61, 62, 152.

Dumont (frère de Jacques-Edme), peintre, 103.

Dumont (Jacques-Edme), sculpteur, 103, 104.

Dumont (Pierre-Etienne-Louis), dit Dumont de Genève, publiciste, XI, 36, 37,

Dumouriez (Charles-François), général. Buste, 117, 118.

Dunkerque, 218, 234, 248-252, 258, 278, 297.

Dupaty (Louis-Emmanuel), écrivain, 218.

Dupré (Augustin), graveur en médailles. Médaillon, 21.

Dupré (Louis), peintre et lithographe, 19, 26, 28-30.

Durer (Albert), peintre et graveur. Statue, 146, 147.

Duret (Francisque), sculpteur, 226, 232, 233.

Durtal (Maine-et-Loire), 188.

Dutertre (André), peintre, 102.
Ecouflant, près Angers, 26.
Eggers, collectionneur, 73, 85, 92, 101, 115, 125, 155, 171, 235, 246, 272.
Egine, 240.
Elie de Beaumont (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue. Médaillon, 221.
Enfant à la grappe (l'), XV, XIX, 101, 102.
Etienne (Charles-Guillaume), écrivain, 218.
Euripide, 223.
Europe littéraire (l'), journal. 75, 76.
Eve. Voy. *Adam et Eve*.
Eyck (Jan Van), peintre, 296.
Faucher (les frères), généraux. Médaillon, 266, 267.
Favart (la pension), 13.
Femme (une tête de), buste, 226.
Fénelon (François de Salignac de La Mothe), archevêque de Cambrai, 240. Statue, 18, 19. Buste, 22, 23.
Feneu (Maine-et-Loire), 319, 321.
Figaro (le), journal, 90.
Fillon (Benjamin), archéologue, 42, 318, 319, 320.
Finkenstein (la comtesse de), 109.
Fitz-Maurice. Voy. Lansdowne.
Flandrin (Hippolyte), peintre, 315.
Fleurus, 34.
Fontainebleau, 166.
Fontémoing (M.), 234, 249.
Fontenay-le-Comte (Vendée), 319.
Forbin (Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de), peintre et écrivain, directeur des musées royaux, 20, 21.
Forget (la baronne de), 90. Médaillon, 91.
Foucher père, 94.
Foucher (Paul), écrivain, 32, 33.
Foy (Maximilien-Sébastien), général. Monument, 71.
Francke (A.-H.), philanthrope. Monument, 65.
Franklin (John), navigateur, 40.
François Ier, 209, 290.
François, médecin, 97.
Frédéric-Auguste (le prince), 117.
Frédéric II, le Grand. Monument, 146, 147. Statues, 223.
Friedrich (Gaspard-David), peintre 87. Médaillon, 88.
Froment (Nicolas), peintre, 67.
Frontispice, dessin, 319, 320.
Galicie (les massacres de), médaille, 266, 267.
Garnier (François-Claude), médecin. Buste, 266, 267, 269.
Garnier-Pagès. Projet de tombeau, 184, 186.
Gaube (le lac de), 205, 206.
Gautier (Théophile), littérateur. Médaillon, 249, 250.
Gavarnie, près Baréges, 205, 286.
Gay (Mlle Delphine), poète, 47, 53, 96, 97. Médaillon, 34, 35.
Gay (Mme Sophie), romancier, 47, 53.
Genève, 37.
Geoffroy Saint-Hilaire (Mme Isidore), 281-283.
Georges (Mlle), actrice. Médaillon, 60.
Gérard (François-Pascal, baron), peintre, 63, 65, 72, 84. Buste, 120, 121.
Gerbe (la), journal, 89, 90.
Gerbert. Voy. Sylvestre II.
Gheel (Van), sculpteur, 6, 21.
Gigoux (Jean), peintre, 214, 229, 230, 243, 253-255.
Girodet-Trioson (Anne-Louis), peintre, 7.
Gobert (J.-N.), général. Monument, 125, 145, 146, 158, 190, 196, 220, 225, 273.
Godard-Faultrier (Victor), archéologue, 275, 276.
Goethe (Jean-Wolgang), poète, 47, 73, 124, 223. Buste, 42, 43, 45, 46, 56, 57, 98, 146, 218, 219, 239.
Goldoni (Carlo), poète, 130.
Granet (François-Marie), peintre, 21.
Grecque (la Jeune), statue, XV, 81, 90, 105.
Grégoire (l'abbé Henri). Buste, 153.
Grille (François), bibliothécaire, 177, 181, 189, 192, 288.
Grille (Toussaint), amateur, 177, 191, 195.
Gros (Antoine-Jean, baron), peintre, 20, 21, 77, 83, 84.

Guernesey, 323, 325.
Guerre (*la*), statue, 232.
Gutenberg (Jean), 195. Statue, XIX, 125, 158, 162, 167, 170, 199, 200, 202, 215, 228, 262. Statuette, 247, 252, 259, 260.
Guttinguer (Ulrich), poète, 129.
Haering (Guillaume dit Wilibald, Alexis), romancier, 114, 124, 125. Médaillon, 110-113.
Hahnemann (Samuel), médecin, XI, Buste et médaillon, 95.
Hahnemann (Mélanie d'Hervilly, Mme), 102.
Halle sur Saale, 65.
Hambourg, 91.
Havre (le), 91, 170, 191, 192, 225, 231, 232, 235, 236, 239, 245, 248, 290, 301.
Hawke (Pierre), peintre et dessinateur, 206, 211.
Haye (La), 21.
Hemling (Hans), peintre, 295, 296.
Henriquel-Dupont (Louis-Pierre), graveur, XI. Médaillon, 118.
Herder (Jean-Gottfried), écrivain, 124.
Héringtdorf, 111.
Hervilly. Voy. Hahnemann.
Herzfeld (M.), 100.
Hippocrate, 197.
Hittorf (Jacques-Ignace), architecte, XI, 125, 126.
Hoche (Lazare), général, 320.
Hoffmann (Ernest-Théodore-Wilhelm), romancier, 68, 272.
Holtei (Charles de), poète et comédien, 112, 113.
Homère, 24, 262. Apothéose d'—, peinture, 210.
Hortense (la reine). Statue, 142.
Houdon (Jean-Antoine), sculpteur, 117.
Hudou (Mlle), 195.
Huillé (Maine-et-Loire), 188.
Hugo (Marie-Victor, comte), IV, XI, XII, 4, 24-27, 32, 33, 38, 39, 45, 51, 60, 61, 63, 69, 70, 74-76, 78, 79, 88, 129, 167, 179, 180, 195, 196, 218, 224-226, 281, 284, 285, 323, 325-327. Buste, 120-123, 139, 140, 202, 238, 241, 317, 326. Médaillon, 32, 34, 35, 37.
Hugo (Adèle Foucher, Mme Victor), 94, 123, 224, 326. Médaillon, 38, 39.
Hugo (Léopoldine), 94, 224, 226.
Humanité (*l'*), projet de groupe, 150.
Humboldt (Alexandre, baron de), naturaliste, XI, 64, 72, 73, 113, 115, 125, 126, 146, 155, 238, 323, 324. Buste, 222-224, 246.
Husson (Aristide), sculpteur, 201, 258.
Hymans (Henry), écrivain, 21.
Hyères, 67.
Ictinus, architecte grec, 206, 209.
Iéna, 116.
Illustration (*l'*), journal, 300, 302.
Io, 144.
Isaac (*Rencontre d'*) *et de Rébecca*, peinture, 20, 21.
Ingres (Jean-Dominique-Augustin), peintre, 65, 72, 204, 210.
Innocence implorant la Justice (*l'*), bas-relief, 11.
Jacquin, écrivain, 142.
Janin (Jules), littérateur, 222, 245.
Jean, domestique, 321.
Jean l'évangéliste (saint), 130.
Jefferson (Thomas), président des Etats-Unis. Statue, 62, 70.
Jehova, 271.
Jemmapes, 19.
Jésus-Christ, 86, 87, 208, 303, 314, — écrivant sur le globe du Monde, dessin, 130, 131, 135, 136, 165. Tête de —, sculpture, 157, 189.
Jeuffroy (Romain-Vincent), graveur en médailles, 1. Médaillon, 4.
Jomard (Edm.-François), géographe. Médaillon, 261, 262.
Joséphine (l'impératrice), 96, 97, 142. Portrait, 90. Médaillon, 91.
Jouarry, médecin, 97.
Jouin (Henry), sa collection, 9, 31, 50, 105, 135, 152, 254.
Jourdan (Jean-Baptiste), maréchal de France. Médaillon, 34.
Journal d'Angers, 118, 255.
Journal de Maine-et-Loire, 269, 302, 314.
Journal du mois (*le*), 272.
Jullien de Paris (Marc-Antoine), publiciste, 47.
Jupiter, 298.
Kadelberg, 195.

Képhissia ou Céphisia, XX, 302,305.
Kirstein (Jacques-Frédéric), ciseleur, 199, 200.
Kiss (Auguste), sculpteur, 146, 223.
Klenze (Louis-Léon de), architecte, 88, 111. Médaillon, 91, 92, 124, 125.
Klot, sculpteur, 223.
Kuhn, chef d'institution, 261.
Labédoyère (Charles Huchet, comte de), colonel. Médaillon, 266, 267.
La Bitte, libraire, 183.
Lacépède (Etienne de Laville, comte de), naturaliste, XI.
Lachèse (M.), 51.
La Fayette (Gilbert Motier, marquis de), général, XI, 27, 62, 97. Buste, 297.
La Grange en Brie (château de), 27.
Lainé (Joseph-Henri-Joachim, vicomte), homme d'Etat, 8.
Lakanal (Joseph), conventionnel. XI. Buste, 171, 172. Médaillon, 172.
Lamarque (Maximilien, comte), général, 63.
Lamartine (Alphonse de Prat, dit), poète, XI, 46, 54, 70, 81, 88, 105, 162, 167, 215, 270, 271, 284-286, 314. Buste, 38, 49. Médaillon, 53, 54.
Lamennais (l'abbé Félicité-Robert de), écrivain, XI, 130, 131, 135, 136, 175, 176, 178, 198, 285. Buste, 120, 121, 153, 159, 160, 164, 165.
Langlois (Jérôme-Martin), peintre, 144.
Langlois (Hyacinthe), antiquaire et dessinateur, 99, 100.
Lansdowne (Henri Petty Fitz-Maurice, marquis de), 36, 37.
Laocoon (*le*), groupe, 208.
La Revellière-Lepeaux (Louis-Marie), conventionnel, 58.
La Revellière-Lepeaux (Ossian), 57, 58.
La Revellière-Lepeaux (Victorin), 304, 306.
Larrey (Dominique-Jean, baron), chirurgien. Statue, 236, 239, 252, 288.
Larrey (Hyppolite, baron), chirurgien, membre de l'Institut, 252.
Laruns, 149, 243.
Lasteyrie (Ferdinand de), archéologue, 61, 62.
Lasteyrie (M. et Mme de), 61.
Las Casas (Barthélemy de), dominicain, 22.
Latouche (Henri de), écrivain, 263, 264.
Laugier (Ernest), astronome, 224.
Laussedat (Aimé), médecin, 294, 295.
Laval, 158, 175, 176.
Laville-Leroux. Voy. Benoist (Mme).
Lebiez, photographe, XVI.
Le Breton (Gaston), conservateur du musée céramique de Rouen, 122.
Lebreton (Théodore), poète imprimeur sur étoffes, 105, 127, 128, 134, 137, 180, 193. Médaillon, 99, 100.
Le Brun (Charles), peintre, XIII.
Lebrun (Pierre-Antoine), poète, 200, 202.
Leclère (Achille), architecte, 225.
Lecomte (Félix), sculpteur, 1, 3, 4.
Leferme (Hélène David d'Angers, madame), 107, 108, 115, 116, 129, 196, 240, 257, 275, 292, 294, 299, 300, 302, 304, 305, 311, 324. Médaillon, 138, 139.
Lefeuve (Charles), historien, XX.
Législation (*la*), statue, 232.
Leloir, graveur, 183, 189, 192.
Le Loyer (Pierre), poète. Projet de buste, 188.
Lemaire (Philippe-Joseph-Henri), sculpteur, 80, 249.
Lemercier (Louis-Jean-Népomucène), poète, 1. Médaillon, 4, 63, 64.
Lemercier (Mme et Mlle), 64.
Lenepveu (Jules-Eugène), peintre, membre de l'Institut, 158, 276.
Lenormant (Charles), archéologue, 190. Médaillon, 191.
Léonidas, peinture, 19.
Leroux (Jean-Marie), graveur, 228, 244, 260.
Leroux (Pierre), philosophe, 303.
Le Sueur (Eustache), peintre, XII.
Lethière (Guillaume-Guillon), peintre, 63.
Leysener (Jean-Sébastien), sculpteur, 156, 189-192, 194, 195, 198. Médaillon, 157, 244. Portrait, 206.
Liège, 2.
Lille, 265.
Lions attaquant un porc, peinture, 314.

Liré (Maine-et-Loire), 188.
Lizy-sur-Ourcq, 212, 213.
Lockroy (Joseph-Philippe Simon, dit), auteur dramatique, 60.
Londres, 4, 22, 29, 30, 33, 36, 96, 151, 157, 287.
Loué (Sarthe), 319.
Louis XIV, 206.
Louis-Noel (Hubert), sculpteur, 327.
Louvie (carrière de), 149, 151, 243.
Luc l'évangéliste (saint), 130.
Lycurgue, 304.
Lyon, 23, 139, 311.
Macdonald (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal de France, 23.
Madrid, 72.
Magdebourg, 83.
Magu (Marie-Eléonore), poète tisserand. Médaillon, 212, 213.
Maillard (Adrien), écrivain, 90, 94, 123, 137, 141, 154, 155, 234, 255, 256, 259. Médaillon, 132, 133.
Maillocheau (M.), 138, 139.
Maindron (Hippolyte), sculpteur, 33, 34, 57, 58.
Manuel (Jacques-Antoine), député. Médaillon, 61.
Manzoni (Alexandre, comte), poète, 314.
Marathon, 300.
Marceau (François-Séverin Desgraviers), général, 102-104.
Marie-Madeleine (*sainte*), 79.
Marmier (Xavier), écrivain, 92, 93. Médaillon, 93.
Marmont (Auguste-Frédéric-Louis Viesse de), maréchal de France, 23.
Mars (Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite mademoiselle), comédienne. Buste, 153, 266, 267.
Marseille, 59, 60, 91, 94, 312.
— Arc de triomphe, 66, 67, 100.
Marthe (Anne Biget, Sœur), 96, 97.
Martin (Aimé), écrivain, 291.
Massa (Toussaint), sculpteur, 6.
Mathieu (Claude-Louis), astronome, 224.
Mathieu l'évangéliste (saint), 130.
Matifeu de Montaigu (M.), historien, 320.
Mauroy. Voy. Monnoi.
Mayenne, 203, 244.
Mazet, médecin, 97.
Mazure (Adolphe), inspecteur d'Académie, 22-24, 32.
Médée, 223.
Ménageot (François-Guillaume), peintre, 1, 3, 4.
Ménard (Alfred-Pierre), dessinateur, 206.
Mercier (J.-M.), peintre, 185, 269.
Mercure inventant la lyre, statue, 226.
Mérimée (Prosper), écrivain, 48, 52. Médaillon, 34.
Metternich (Clément-Wenceslas, prince de), homme politique, 266.
Metz, 148.
Meurice (Paul), romancier, 317.
Meynier (Charles), peintre, 63.
Michel-Ange. Voy. Buonarroti.
Micheli, mouleur, 67, 68, 200, 203, 229.
Michelet (Jules), historien, 79.
Michelot (M.), 75.
Mickiewicz (Adam), poète, XI, 47, 157.
Miecislas, prince polonais, 146.
Mignard (Pierre), peintre, XII.
Mignet (François-Auguste-Marie), historien, 216, 218.
Milan, 314.
Millet (Aimé), sculpteur, 228.
Minerve, 298.
Mirabeau (Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), homme politique, 78, 79.
Mirault, médecin, 76, 185.
Miroir (*le*), journal, 19.
Missolonghi, XX, 309.
Moïse, 164, 303.
Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit), XII-XIII, 218, 266. Statue, 226.
Moll (Edouard), architecte, 29, 138, 168, 169, 172, 178, 266.
Mongazon (l'abbé Urbain Loir), fondateur du petit Séminaire d'Angers. Monument, 168, 169, 172-174, 202, 217, 225.
Monnoi ou Mauroy, Sœur de Sainte-Camille, 96.
Monsigny (Pierre-Alexandre de),

compositeur. Projet de buste, 216, 217.
Montbéliard, 101.
Montigny (Lucas de), collectionneur, 6, 7, 273.
Montigny (Mme Lucas de), 6, 7.
Montpellier, 147, 148, 154, 207.
Morel (l'abbé), 138.
Morel (M.), maire, de Dunkerque, 250, 251.
Morgan (sir Charles), médecin et littérateur, 48, 152.
Morgan (miss Sidney-Owenson lady), publiciste, XI, 52, 59, 152. Buste, 48, 49, 50, 51, 58, 104, 151. Médaillon, 49. Portrait, 151.
Morlaix, 231.
Muller (Ottfried), archéologue, 308, 310.
Munich, 64, 71, 84, 88, 90, 98, 124, 219.
Musset (Alfred de), poète, XI, XX. Médaillon, 67, 68.
Nagler, biographe, 26, 84.
Nairac (M. Paul de), 104.
Nancy, 262, 263, 291.
Nantes, 63, 88, 138, 211, 319.
Napoléon Ier, 23, 72, 97, 166, 285. Monument, 232. Projet de monument, 256, — à cheval, dessin, 254.
Napoléon (Louis), roi de Hollande, 142.
Napoléon III (le prince Louis-Napoléon, depuis), 142.
Navez (François-Joseph), peintre, 20, 21.
Navigation (*la*), haut-relief, 125.
Négrier (Charles), médecin, 76.
Nelson (Horatio), amiral, 225.
Nerbonne (Henri-Aubin de), poète et littérateur, 234, 249, 287.
Néron, 317.
Neufchâtel, 274.
New-York, 62.
Ney (Michel), maréchal de France, 25, 26, 120. Médaillon, 265, 267.
Nice, 102, 104, 304, 307, 308, 311.
Nicolas Ier, empereur de Russie, 146.
Niemcewicz (Julien-Ursin), poète. Médaillon, 77.
Nîmes, 60, 211, 212.
Niobé, 208.
Nodier (Charles), écrivain, XI, 88. Médaillon, 55.
Noé (le comte de), 233.
Nota (le baron Alberto), écrivain, 129. Médaillon, 130.
Nuées (*les*), bas-relief, 266, 267.
Nuremberg, 84, 87, 146.
Œdipe, bas-relief, 266, 267.
Ohmacht (Landelin), sculpteur, 189.
Olivier (Thérèse), domestique de David d'Angers, 264, 294, 305, 307, 311. Médaillon, 265.
Ollioules, 67.
Ollivier (Charles-Prosper), médecin, 18, 19. Buste, 266, 267, 269.
Opie (Amélia Alderson, mistress), romancier, XI, 95, 96. Buste et médaillon, 97.
Orange (le prince d'), 19.
Orfila (Mathieu-Joseph-Bonaventure), chimiste, 19.
Orléans (famille d'), 97.
Ostende, 296.
Oudot, receveur de la Crèche du 12e arrondissement de Paris, 282.
Oudot (Charles-François), conventionnel, 192. Médaillon, 193.
Oudot (Une sœur de), 192, 198.
Overbeck (Bonaventure Van), peintre, 134, 137.
Ovide, 299.
Paganini (Nicolo), violoniste, 70.
Pagnerre, éditeur, 184, 186, 270.
Pajou (Jacques-Auguste), peintre, 1, 2, 5. Médaillon, 4.
Palmsteds (M.), 127.
Pandore (*la*), journal, 19.
Papiau de la Verrie (Mme), 11, 13.
Papiau de la Verrie (Raymond), 11, 13.
Papin (Louis-Guillaume), littérateur, 195.
Papin (Denis), physicien. Projet de statue, 226.
Paré (Ambroise), médecin, 169. Monument, 158, 175, 176.
Parent-Réal (Nicolas-Joseph-Marie), homme politique. Buste, 215, 216.
Paris. — l'Abbaye de Port-Royal, XII.
— Arc de triomphe de l'Étoile, 283.

Paris. — Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale, 103.
— Carrefour de l'Observatoire, 25, 26.
— Champs-Élysées, 104, 159.
— Cimetière du Père-Lachaise, 12, 158, 243, 274.
— Colline de Montmartre, 96, 97.
— Cour du Louvre, 11, 249.
— École des beaux-arts, 203, 206-210.
— Ecole de médecine, 293.
— École polytechnique, 143, 144, 145, 219.
— Eglise de la Madeleine, 66, 80, 249.
— Église de Saint-Vincent de Paul, 315.
— Fontaine Molière, 218.
— Hospice et prison de Bicêtre, 25, 26, 35.
— Hospice Necker, 106, 180, 192.
— Hospice de la Salpêtrière, 163.
— Hospice du Val-de-Grâce, 236.
— Hôtel de Beauvau, XX.
— Hôtel de la Bourse, 66.
— Hôtel Garance ou Garancée, XIX.
— Hôtel de Lubersac, XX.
— Hôtel de Montagu, XX.
— Hôtel de Rohan, 202.
— Hôtel de Roquelaure, XX.
— Hôtel de la Sordière, XX.
— Hôtel de Sourdéac, XX.
— Imprimerie Royale, 200, 202.
— Institut, 121.
— Jardins des Tuileries, 125, 129.
— Mairie du XIe arrondissement, XX.
— Musée Carnavalet, 61.
— Musée Colbert, 52, 81.
— Muséum d'histoire naturelle, 101, 125.
— Musée du Louvre, 70, 101, 125, 158, 159.
— Musée des Petits-Augustins, 219.
— Palais des Tuileries, 103, 104.
— Panthéon, 80, 101, 124-126, 128, 129, 131, 138, 297.
— Pont Louis XVI, 8.
— Pont des Saints-Pères ou du Carrousel, 76.
— Prison de Sainte-Pélagie, 175, 176.
— Théâtre-Français, 40, 45, 101, 234.
Paris. — Théâtre de l'Odéon, 60.
Pariset (Etienne), médecin, 97, 175, 176. Médaillon, 163, 166, 167.
Parry (sir William-Edwards), navigateur, 34, 40.
Parseval (Amédée), 53.
Passy, près Paris, 75.
Pasta (Mme Giuditta), cantatrice. Médaillon, 34.
Patrocle, 144.
Pavie (Joseph). Tombeau, 188, 189, 192, 196.
Pavie père (Louis), imprimeur et écrivain, IV, 9-12, 16-19, 24-30, 33, 34-41, 44, 57-60, 74, 76, 80-84, 93-94, 107, 108, 128, 129, 131, 132, 153, 155, 156, 194, 249, 260, 280, 321. Buste, 32-34.
Pavie (Marie-Madeleine Fabre, madame Louis-Victor), 74.
Pavie (Maurice), 173.
Pavie (Théodore), orientaliste, 29, 43, 44, 69, 74, 88, 94, 153, 177, 185, 186, 194, 220, 242, 273.
Pavie (Victor), poète et littérateur, IV, V, VI, XV, XVIII, XX, 9, 11, 12-16, 19, 22, 23-26, 28-30, 32-34, 41, 43-46, 51, 58, 60, 62, 63, 66, 67, 69, 70, 74, 76, 78-80, 82, 86-90, 93, 94, 106-108, 118, 119, 120-123, 127-129, 132-142, 151-153, 155-158, 160, 161, 162, 164, 165, 167, 168, 173-181, 183-211, 217, 218, 220, 224-226, 228, 230-235, 240, 241, 247-252, 256, 259, 260, 262, 265-270, 273, 275-280, 283-292, 295-302, 304, 306, 308-310, 312-315, 317, 319-321.
Pavie (Mme Victor), 46, 108, 121, 135, 137, 139, 152, 153, 169, 170, 187, 188, 191, 204, 243, 263, 287, 291, 292, 293.
Percier (Charles), architecte, 21. Médaillon, 125, 126.
Petit (Jean-Martin, baron), général. Médaillon et portrait, 166.
Petit (Jean-Claude), sculpteur, 174.
Petitot (Louis-Messidor Lebon), sculpteur, 76, 201.
Petty. *Voy.* Lansdowne.
Phidias, sculpteur, 33, 167, 206, 209, 300.
Philopœmen. Statue, XV, 70, 101, 125, 129, 143, 145, 223.
Pierre-Bécherelle (la), près Angers, 87, 88.
Pignerolles (M. de), 190.

Pilon (Germain), sculpteur. Médaillon, 319, 320.
Platon, 285, 298.
Platon, marchand mercier, 304.
Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs, XX.
Pœstum, 296.
Poinsot (Louis), géomètre, XI.
Pointe (la), près Angers, 87.
Polonceau (Jean-Barthélemy-Camille), ingénieur, 76.
Poncy (Charles) poète maçon. Médaillon, 253, 257.
Pondichéry, 177.
Potrelle, marchand d'estampes, 28.
Potter (Louis-Joseph-Antoine de), publiciste, 21, 295.
Potter (Eleuther de), 295.
Poupard (Charles), lieutenant, XVI, XVII.
Poussin (Nicolas), peintre. Statue et médaillon, 245.
Pradier (James), sculpteur, 36, 37, 76, 302, 303.
Praxitèle, sculpteur, 300.
Préault (Antoine-Augustin), sculpteur, 249, 250.
Précurseur de l'Ouest (*le*), journal, 274.
Priego, près Cordoue, 72.
Proust (Louis), chimiste, 26.
Prud'hon (Pierre), peintre, 90.
Puget (Pierre), sculpteur, 66, 209.
Purry (David), philanthrope. Statue, 274.
Pyramides (*bataille des*), bas-relief, 288.
Quatrebarbes (Théodore, comte de), 218, 275.
Quatremère de Quincy (Antoine-Chrysostome), archéologue, 32, 33, 72.
Querelles (La comtesse de), 90.
Quetelet (A.), astronome. Médaillon, 47.
R... Buste, 299.
Racine (Jean) poète. Statue, 11. Buste, 123.
Rangeardières (les), près Angers, 43.
Raoul-Rochette (Désiré), archéologue, 246.
Raphael. Voy. Sanzio.
Ratisbonne, 86.
Rauch (Christian), sculpteur, XI, 64, 65. 71-73, 84, 85, 88, 124, 125, 145-147, 170, 171, 182, 222, 223, 234, 235, 245, 246, 271, 272, 324. Buste, 83, 91, 92, 101, 102, 114, 115. Médaillon, 100, 101.
Rébecca. Voy. Isaac.
Reboul (Jean), poète boulanger. Médaillon, 211, 212.
Récamier (Jeanne-Françoise-Julie Bernard, madame), 39, 40, 53. Médaillon, 30, 31.
Réforme (*la*), journal, 283.
Regnault (Jean-Baptiste), peintre, 63.
Religion (*la*), bas-relief, 11, 13.
Rémusat (Charles-François-Marie, comte de), homme politique, 306.
Renduel, éditeur, 106, 154, 181.
René d'Anjou, 18, 66, 67. Statue, 15, 217, 218, 220, 266, 269, 270, 274-276, 312-314. Tombeau, 161, 162, 199, 233, 244, 245, 268.
Renou, publiciste, 274.
Retsch (Moritz), peintre et graveur, 76, 86. Médaillon, 88.
Revue germanique, journal, 93.
Richard (Louis), fondeur, 118.
Richard, poète, 54. 55.
Rietschell (Ernest), sculpteur, 84, 88, 116, 235. Médaillon, 85.
Rieux (René de), évêque de Léon, XIX.
Riquet (Pierre-Paul), ingénieur. 138. Statue, 124, 125, 139, 147, 151.
Ritter (Karl), géographe, 272.
Robert (Léopold), peintre, 138, 139.
Rocroy, 8.
Roland (Philippe-Laurent). sculpteur, XI, 1, 2, 4-8, 21, 267, 270, 272, 274. Médaillon, 4.
Roland (Madame Philippe-Laurent), 6.
Rome, 5, 72, 115, 225, 317.
Romulus, 67.
Rosa (Salvator), peintre, 58, 59.
Rossini (Joacchino), compositeur, 34, 76, 79. Buste, 123.
Rouen, 42, 78, 79, 99, 100, 121, 125, 127, 132, 133, 193, 245.
Rousseau (Jean-Jacques), philosophe, Statue, 36, 37.

Royer de Chatelais (M.), 19.
Royer-Collard (Pierre-Paul), homme politique, 25.
Rubens (Pierre-Paul), peintre, 296.
Rude (François), sculpteur, 201, 248, 249.
Rueil, près Paris, 142.
Rutxhiel (Henri-Joseph), sculpteur, 2.
Sablé-sur-Sarthe, 320.
Saint-Amour (Jules de), homme politique, 215, 216, 258.
Saint-Béat, 190, 216.
Saint-Edme. Voy. Sarrut.
Saint-Florent (Maine-et-Loire), 9, 17, 178, 185, 220, 221.
Saint-Germain, 129, 157.
Saint-Mandé (cimetière de), 121.
Saint-Melaine (cimetière de), 188.
Saint-Malo, 52.
Saint-Omer, 251, 258.
— Musée, 216, 258.
Saint-Pétersbourg, 223.
Saint-Pierre (Bernardin de), écrivain, XIX. Statue, XV, 169, 170, 191, 225, 226, 236, 239, 245, 269, 288-291, 301.
Saint-Pierre (Mme Bernardin de), 290, 291.
Saint-Point (château de), 38, 49.
Saint-Vincent (Sœur, de la congrégation de Sainte-Camille), 96, 97.
Sainte-Beuve (Charles-Augustin), critique, IV, XI, 26, 90, 94, 106, 153, 154, 179, 181, 186, 193.
Salamine, 298.
Salzbourg, 87.
Samson en lutte avec un lion, peinture, 314.
Sand (George), romancier. Médaillon, 257.
Sans-Souci (château de), 222, 223.
Santa Rosa, patriote piémontais, 310.
Sanzio (Raffaello), peintre, 209.
Sarrut et Saint-Edme, publicistes, 120, 121.
Saumur (Maine-et-Loire, 195.
Savoie, soldat de la République, 138, 139.
Scheffer (Ary), peintre. Médaillon, 328.
Schelling (Frédéric-Guillaume-Joseph de), philosophe, XI, 218, 219. Médaillon, 89, 90, 98.
Schelling (Mme), 98.
Schiller (J.-Frédéric-Christophe), poète, 76, 124, 146.
Schinkel (Charles-Frédéric), architecte, 111, 124. Médaillon, 91, 92, 115.
Schinkel (famille), 92, 101, 115, 155.
Schlegel (Auguste-Guillaume de), poète et critique, XI, 51. Médaillon, 182, 183, 185.
Schnetz (Victor), peintre, 63, 122.
Schwanthaler (Charles), sculpteur, 88.
Scott (Walter), romancier, 22, 23, 79. Buste, 30.
Scribe (Eugène), auteur dramatique, 77.
Scudéri (Mlle de), 68.
Serres (Antoine-Etienne-Renaud-Augustin), médecin, 306, 307. Médaillon, 131.
Sergent-Marceau (Antoine-François Sergent, dit), graveur. Médaillon, 102-104.
Sergent-Marceau (Marie Desgraviers Marceau, madame), 103, 104.
Sergents de la Rochelle (*les quatre*). Médaillon, 263, 264, 265.
Shakespeare (William), poète, XVII, 194, 223.
Siméon (Joseph-Balthasar, vicomte), directeur des beaux-arts, 233.
Sinaï (le mont), 164.
Sinite parvulos, projet de statue ou de bas-relief, 268, 269.
Socrate, 298, 303.
Solesmes (couvent des Bénédictins de), 319, 320.
Sommo-Sierra (*bataille de*), bas-relief, 288.
Sophie (Mlle), 52.
Sophocle, 223, 266, 298.
Soulié, relieur, 53, 54.
Soumet (Alexandre), poète, 218.
Soyer, fondeur, 247.
Stael (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), écrivain. Projet de statue, 101.
Stendhal. Voir Beyle (Henri).
Stockholm, 126.
Stofflet (Nicolas), général vendéen, 259.

Strasbourg, 125, 158, 162, 168, 169, 170, 199, 200, 215, 262.

Stuttgard, 84, 88.

SURVILLE (Mme DE), 229, 243.

SUYS (Tilman-François), architecte, 21.

SWANTON (Aimée-Louise). Voy. BELLOC (Mme).

SYLVESTRE II (Gerbert, pape sous le nom de). Monument, 288, 289, 293.

TALMA (François-Joseph), tragédien. Statue, XIX, 62, 101, 117, 118, 123.

Tambour (*le petit*). Voy. BARRA.

Tarascon, 60.

Tartuffe (*le*), bas-relief, 266, 267.

TASTU (Mme Amable), poète. Médaillon, 34.

TAYLOR (Isidore-Séverin-Justin, baron), écrivain, 17.

TECHENER, libraire, 181.

THÉMISTOCLE, 299, 309.

THENARD (Louis-Jacques, baron), chimiste, 126.

THÉSÉE, 298.

Thermidor (*le neuf*). Projet de médaille, 266, 267.

THIERS (Adolphe), historien, 75, 76, 80, 168, 306.

THORÉ (Théophile), plus connu sous le pseudonyme de W. BURGER, littérateur. Médaillon, 277.

THORVALDSEN (Bertel), sculpteur, 169, 272.

Thouarcé (Maine-et-Loire), 162.

THOUVENIN (M.), 49.

TIECK (Frédéric), sculpteur, 182.

TIECK (Ludwig), littérateur, XI, 87, 112, 223. Buste, 81, 84, 85, 101, 102, 108, 109, 147. Statuette, 81, 84, 85, 92, 93. Médaillon, 85, 115,

Toulon, 59, 60, 253.

Tours, 230.

TOUSSAINT (Armand), sculpteur, XIV.

TRAVOT (Jean-Pierre, baron), général, 320.

Tréport (le), 224.

TROPHONIUS, 191.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), peintre, 176, 177.

Ulysse (*Tête d'*), buste, 9.

Ulysse tendant la corde de son arc, statue, 174.

VACQUERIE (Charles), 224, 226.

VALMORE, acteur, 70.

VALMORE (Marceline DESBORDES, madame), poète et romancier. Médaillon, 70, 133, 134.

VALLÉE (M.), 169.

Verdun, 177.

VERNET (Horace), peintre, 166, 256.

Versailles, 255, 297.

VIALARD, banquier, 154, 155.

Victoires (*les*), statues, 146.

VIEN (Joseph-Marie), peintre, 104.

Vienne (Autriche), 64, 71, 112, 113, 146.

VIERGE (Annonciation de la), dessin, 132-137, 141. —, statue, 198, 251. —, projet de statue, 268, 269, 276, 277.

— et l'Enfant Jésus, projet de groupe, 141.

VIGÉE-LEBRUN (Elisabeth-Louise VIGÉE, madame), peintre, 7.

VIGNY (Alfred DE), poète, XI, 26, 45, 62, 63, 157, 213. Médaillon, 31, 32, 34.

VILLEMORGE (M. DE), maire d'Angers, 8, 9,

Villequier, 226.

Villiers, 35.

VINCENT (François-André), peintre, 1, 3, 4, 6.

VIRGILE, 310.

VIRIEU (le comte DE), 38.

VITET (Louis) écrivain, 88, 233.

VOGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christian), peintre, 109.

WACH (Carl-Wilhelm), peintre, 82, 83, 84.

WAGNER, peintre, 88.

Walhalla (la) près Ratisbonne, 86, 88, 146, 147.

Washington (bibliothèque de), 297.

Waterloo, 19.

WEIMAR (la grande duchesse DE), 146.

Weimar, 43-45, 47, 57, 73, 84, 87, 124.

WICHMANN (M.), 92, 101.

WICHMANN (Mme), 92.
WIETERSHEIM (DE), ministre d'Etat de Saxe, 239.
WILIBALD (Alexis), pseudonyme de HAERING (Guillaume). Voy. ce nom.
WORTH (Lord), 225.
YOUNG (Edouard), poète, 24.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace a Robert David d'Angers..... I
Introduction..... III
Avis au lecteur..... XXIII

CORRESPONDANCE.

1811

I. **Pajou, Roland, Louis David, Dejoux, Vincent, Ménageot, Lecomte, Lemercier, Jeuffroy, au maire d'Angers.**
Demande d'une pension en faveur de P.-J. David, élève de l'École des beaux-arts à Paris..... 1

1812

II. **David au sculpteur Philippe Roland.**
La nature et l'antique. — Rome. — Monte Cavallo. — La statue du *Jeune Berger*..... 5

III. **Madame Benoist à David.**
Bontés de Canova pour le sculpteur. — Louis David. — Aparicio..... 7

1816

IV. **Cartellier à David.**
Commande du *Condé*..... 8

V. **De Villemorge à David.**
La statue de Condé. — La *Tête d'Ulysse*..... 8

1822

VI. **David à Pavie père.**
La statue de Bonchamps..... 9

1824

VII. **David à Pavie père.**
Sur une « Épitre à David, statuaire »..... 10

VIII. **David à Pavie père.**
La *Religion*. — Statue de Racine. — L'*Innocence implorant la Justice*..... 11

1825

IX. **David à Pavie père.**
Sur une page de poésie..... 12

X. **David à Victor Pavie.**
Une ode sur Béclard. — La *Religion*..... 12

XI. **David à Victor Pavie.**
Conseils à un collégien..... 13

XII. **Victor Pavie à David.**
David en Anjou. — L'inauguration du *Bonchamps*. — Le roi René..... 14

XIII. **David à Pavie père.**
Retour à Paris. — Delusse..... 16

XIV. **David au baron Taylor.**
Le château de la Bourgonnière, en Anjou..... 17

1826

XV. **David à Pavie père.**
Le journal *les Affiches d'Angers*. — Le peintre Cadeau. — Le docteur Ollivier. — Les Cambresiens et le monument de Fénelon. — Voyage à Bruxelles. — La tombe de Louis David. — Waterloo. — Denain. — Athènes. — La cause des Grecs..... 17

XVI. **David à F.-J. Navez.**
La *Rencontre d'Isaac et de Rébecca*. — Monument à élever à Louis David. — Le comte de Forbin. — Gros. — De Potter, Suys et Van Gheel..... 20

XVII. **Granet à David.**
Sur la nomination du statuaire à l'Institut..... 21

XVIII. **David à Victor Pavie.**
Casimir Delavigne. — Mme Belloc. — Le buste de Fénelon. — Walter Scott. — Cooper..... 22

1827

XIX. **David à Victor Pavie.**
La plume, outil rebelle. — Victor Hugo. — Casimir Delavigne dans l'opposition. — « Poésies de Victor Pavie. » — Le poète et la nature. — Une parole d'Young. — Qu'il ne faut pas suivre le sentier d'autrui..... 23

XX. **David à Victor Pavie.**
Chez Royer-Collard. — Chevreul. — Légendes angevines. — L'ombre du maréchal Ney. — Le ferrement des galériens. — Victor Hugo. — La préface de *Cromwell*..... 25

XXI. **David à Pavie père.**
Un portrait du maître. — Hugo, — Le médaillon de Delacroix..... 26

1828

XXII. **La Fayette à David.**
Au sujet de la tentative d'assassinat commise sur David. 27

XXIII. **David à Pavie père.**
Convalescence du maître..... 27

XXIV. **David à Victor Pavie.**
Retour à la santé.— Le *Corsaire rouge*.—Édouard Moll. 28

XXV. **David à Pavie père.**
Départ pour l'Angleterre..... 29

XXVI. **David à Pavie père.**
Retour à Paris. — Victor Pavie..... 30

XXVII. **Madame Récamier à David.**
Rendez-vous pris pour une séance de pose..... 30

XXVIII. **Alfred de Vigny à David.**
Le médaillon de l'auteur de *Cinq-Mars* et le profil de Victor Hugo..... 31

XXIX. **David à Victor Pavie.**
Offre du buste de Louis Pavie. — Paul Foucher.— Mazure. — Quatremère de Quincy. — L'ode *A David, statuaire*, par Victor Hugo. — Burns, le poète laboureur. — Hippolyte Maindron..... 32

XXX. **David à Pavie père.**
Le buste de Louis Pavie. — Les « à peu près » de l'artiste comparés à la nature. — Mmes Delphine Gay, Tastu, Pasta, le maréchal Jourdan, Mérimée, Boulanger, de Vigny, Hugo, le capitaine Parry. — Chez Georges Cuvier. — Maindron..... 33

XXXI. **Delphine Gay à David.**
Le médaillon de Delphine Gay..... 35

XXXII. **Victor Hugo à David.**
Le ferrement des galériens. — Le médaillon du poète. 35

XXXIII. **Dumont de Genève à David.**
Le buste de Jérémie Bentham. — Lord Lansdowne. — Pradier. — La statue de Jean-Jacques Rousseau..... 36

XXXIV. **Victor Hugo à David.**
Le médaillon du poète. — Émile Deschamps..... 37

XXXV. **Victor Hugo à David.**
Contre-temps. — Le buste de Lamartine..... 38

XXXVI. **Victor Hugo à David.**
Madame Adèle Hugo. — Une séance ajournée..... 38

XXXVII. **Ballanche à David.**
Une lecture du *Moïse* de Châteaubriand..... 39

1829

XXXVIII. **John Franklin à David.**
Un portrait flatté. — Projet de David de retourner en Angleterre..... 40

XXIX. **David à Pavie père.**
Suites d'un accident. — Destitution de Delusse..... 41

XL. **David au maire de Rouen.**
Offre du modèle de la statue de Bonchamps au Musée de Rouen..... 42

XLI. **David à Pavie père.**
Projet de voyage à Weimar. — Gœthe. — Victor Pavie. — « L'Américain. »..... 42

XLII. **David à Pavie père.**
Retour de Weimar..... 44

XLIII. **David à Victor Pavie.**
Les démolisseurs. — Une lecture d'*Hernani* chez Victor Hugo. — *Othello*, *Hamlet* d'Alfred de Vigny. — Le buste de Gœthe..... 44

XLIV. **David à Victor Pavie.**
Le buste de Gœthe. — Représentation d'*Othello*. — Lamartine candidat à l'Académie..... 46

XLV. **David à Jullien de Paris,**
La fête de Gœthe. — Miçkiewicz..... 47

XLVI. **Mme Sophie Gay à David.**
Le buste de Chateaubriand..... 47

1830

XLVII. **Lady Morgan à David.**
Le buste de lady Morgan. — Alexandre Dumas. — Mérimée..... 48

XLVIII. **Lamartine à David.**
Le buste du poète..... 49

XLIX. **Lady Morgan à David.**
Les journées de Juillet jugées par lady Morgan. — Le buste de l'écrivain..... 50

L. **Lady Morgan à David.**
Une ombrelle oubliée..... 50

LI. **David à Victor Pavie.**
Le modèle du *Condé*. — Le coq gaulois. — Lady Morgan. — Couturier de Vienne. — « Notre-Dame de Paris. » 51

LII. **Chateaubriand à David.**
Un marbre vu aux flambeaux..... 52

LIII. **Prosper Mérimée à David.**
Inadvertance. — Le chapeau du romancier. — Lady Morgan..... 52

1831

LIV. **Madame Récamier à David.**
Une lecture par Delphine Gay..... 53

LV. **David à Lamartine.**
La médaille du poète. — Pages blanches..... 53

LVI. **Lamartine à David.**

Le médaillon du poète..... 54

LVII. **Charles Nodier à David.**

La médaille de l'auteur de *Trilby*..... 55

LVIII. **David à Coudray.**

Envoi du buste en marbre de Gœthe..... 56

LIX. **David à Pavie père.**

Louis Pavie témoin au mariage de David. — Hippolyte Maindron..... 57

LX. **Lady Morgan à David.**

Réception du buste de lady Morgan. — Les « Mémoires sur la vie et le siècle de Salvator Rosa »..... 58

LXI. **David à Pavie père.**

Marseille. — La poésie du midi de la France. — Une fleur cueillie près de Notre-Dame de la Garde. — Les flèches de la cathédrale d'Angers..... 59

LXII. **Victor Hugo à David.**

Les répétitions de *Catherine II*. — La médaille de Mademoiselle Georges..... 60

LXIII. **Béranger à David.**

Le médaillon de Manuel..... 61

LXIV. **David à Ferdinand de Lasteyrie.**

Un bal costumé chez Alexandre Dumas..... 61

LXV. **David à Victor Pavie.**

Statues de Corneille, de Talma et de Jefferson. — Visite à Chateaubriand dans sa prison. — *Stello*. — *Le Roi s'amuse*. — Le peintre Blondel. — Paul Delaroche. — Victor Schnetz. — Le poète Barthélemy..... 62

LXVI. **Népomucène Lemercier à David.**

Réception du médaillon du poète..... 63

LXVII. **Rauch à David.**

Humboldt. — Le sculpteur Rauch, associé étranger de l'Institut de France. — Un fragment de groupe. — Gérard. — Ingres. — Cortot..... 64

LXVIII. **Victor Pavie à David.**

La Provence vue par un poète. — Marseille. — L'Arc de triomphe. — Aix. — René d'Anjou. — Hyères. — Avignon..... 66

LXIX. **Alfred de Musset à David.**

Le médaillon de Musset. — Un souvenir d'Hoffmann... 67

LXX. **Armand Carrel à David.**

Sur la médaille du publiciste. — Le teint bronzé de Carrel..... 68

1833

LXXI. **David à Victor Pavie.**
Le Salon. — *Lucrèce Borgia.* — L'appartement de Victor Hugo à la place Royale. — Auguste Barbier. — Madame Valmore. — Les statues de Corneille, de Jefferson et de Philopœmen..... 69

LXXII. **Rauch à David.**
La statue du jeune Demidoff, par Rauch. — Les estampes du monument du général Foy. — Projet de David de se rendre à Berlin. — Le monument de Blücher. — Le sculpteur Alvarez..... 71

LXXIII. **David à Rauch.**
Bouterweck. — Le monument de Blücher. — Gœthe. — Mme Baudin. — Le Salon..... 72

LXXIV. **David à Pavie père.**
Une tombe. — Un berceau..... 74

LXXV. **Droz à David**
La médaille du philosophe..... 74

LXXVI. **Victor Hugo à David.**
Pluie de médailles. — Thiers, ministre du Commerce. — Les statues du pont des Saints-Pères..... 75

LXXVII. **David à Pavie père.**
Cahiers d'anatomie. — Robert David enfant. — Retsch. 76

1834

LXXVIII. **Niemcewicz à David.**
Profil de vieillard. — Gros. — Casimir Delavigne. — Eugène Scribe..... 77

LXXIX. **David à Victor Pavie.**
Marteau ou enclume. — Concours poétique à l'occasion de l'inauguration du *Corneille*. — L'*Etude sur Mirabeau*, par Victor Hugo. — Michelet. — Walter Scott. — Le Fronton de l'église de la Madeleine..... 78

LXXX. **David à Pavie père.**
Inauguration du buste de Billard. — Thiers et le Fronton du Panthéon..... 80

LXXXI. **David à Lamartine.**
Exposition de la *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris*..... 81

LXXXII. **David à Pavie père.**
Départ du statuaire pour l'Allemagne. — David fait son testament..... 81

LXXXIII. **David à Pavie père.**
L'Allemagne vue par un artiste en 1834. — Le peintre Carl-Wilhelm Wach. — Rauch. — Adalbert de Chamisso. Ludwig Tieck. — L'amour de la patrie..... 82

LXXXIV. **David à Rauch.**
Gratitude du maître. — Le sculpteur Rietschell. — Le buste de Ludwig Tieck. — Fauteuil de modèle..... 84

LXXXV. **David à Victor Pavie.**
La Walhalla, le Temple de l'honneur. — Le paysage. — Mission du sculpteur à notre époque. — Projet d'un monument aux grands hommes, — Ludwig Tieck. — Les peintres Friedrich et Retsch. — Carus. — Notoriété de Victor Hugo, Lamartine, Nodier, Balzac et Vitet en Allemagne..... 86

1835

LXXXVI. **David à Victor Pavie.**
Maladie du maître. — Edition projetée des Poésies de Du Bellay. — Le cimetière d'Angers. — *La Gerbe.* — Modestie du statuaire. — Le médaillon de Schelling. 89

LXXXVII. **Eugène Delacroix à David.**
Camaraderie. — Une œuvre de Prud'hon. — Le médaillon de l'impératrice Joséphine..... 90

LXXXVIII. **David à Rauch.**
Le buste de Rauch. — Les médaillons de Schinkel et de Klenze..... 91

LXXXIX. **Xavier Marmier à David.**
La statuette de Ludwig Tieck. — Projet de médaillon. 92

XC. **David à Pavie père.**
Mariage de Victor Pavie..... 93

XCI. **David à Pavie père.**
L'air natal. — Robert David..... 94

XCII. **Hahnemann à David.**
Le médaillon du fondateur de la médecine homœopathique..... 95

XCIII. **Mistress Opie à David.**
Médaille du romancier. — Publications françaises. — Sœur Marthe. — Sœur Saint-Vincent, de la congrégation de Sainte-Camille. — Souvenir de l'impératrice Joséphine..... 95

XCIV. **Schelling à David.**
La médaille du philosophe. — Le buste de Gœthe à Munich..... 98

1836

XCV. **Théodore Lebreton à David.**
Le médaillon du poète ouvrier. — Hyacinthe Langlois. 99

XCVI. **David à Rauch.**
Médaillon du statuaire prussien. — Le Fronton du Panthéon. — Statues de Cuvier et de Talma. — *Philopœmen.* — Statue projetée de Mme de Staël. — *L'Enfant*

à la grappe. — Bustes de Rauch, de Tieck et de Berzélius..... 100

XCVII. **Sergent-Marceau à David.**
Le médaillon du graveur. — Le général Marceau. — Ses portraits. — Sa chevelure. — Son costume préféré. — Mlle de Châteaugiron..... 102

XCVIII. **Lamartine à David.**
Hommage de *Jocelyn*..... 105

XCIX. **Colettis à David.**
Offre de la *Jeune Grecque au tombeau de Botzaris.* — Le maître reçoit la croix de l'Ordre du Sauveur de Grèce. 105

C. **David à Victor Pavie.**
Aloysius Bertrand..... 106

CI. **David à Pavie père.**
Qu'il faut respecter les opinions d'autrui. — Toute grande vie est au prix de l'audace..... 107

CII. **David à Pavie père.**
Hélène David..... 107

CIII. **Ludwig Tieck à David.**
Le buste du poète. — Le marbre confère l'immortalité. — Mme David..... 108

CIV. **Haering à David.**
La médaille du romancier. — Heures de spleen. — Un poète bâtisseur. — La jeune Allemagne. — Tieck. — Chamisso. — Holtei. — Ampère. — Humboldt..... 110

CV. **A. de Chamisso à David.**
La médaille du romancier. — Béranger..... 113

CVI. **David à Rauch.**
Offre du buste de Rauch. — Souvenirs de jeunesse. — Brandt..... 114

CVII. **Carus à David.**
Le buste du naturaliste. — L'oreille droite. — Rietschell. — Le dernier livre de Carus. — Le buste de Cuvier. — Le congrès médical d'Iéna. — Hélène David..... 116

CVIII. **David au maire d'Angers.**
Offre du modèle de la statue de Talma. — Le buste de Dumouriez par Houdon..... 117

CIX. **Henriquel Dupont à David.**
Le médaillon du graveur. — Ressemblance révélatrice. 118

1837

CX. **David à Victor Pavie.**
La plume et le ciseau. — Lenteurs du marbre. — Croquis écrits. — Profession de foi. — La prière. — L'épi donné. — Sarrut et la *Biographie des hommes du jour.* — Le *facies* de Victor Hugo. — Bustes de Lamennais

et de Carrel. — Statue de Carrel. — Bustes de Berzélius et de Gérard..... 118

CXI. **David à Victor Pavie.**
Le buste de Victor Hugo. — Robert David..... 121

CXII. **David à Schnetz.**
L'élection de Schnetz à l'Institut..... 122

CXIII. **David à Victor Pavie.**
La statue de Talma. — Bustes de Racine et de Rossini. — Adrien Maillard..... 123

CXIV. **Victor Hugo à David.**
Le buste du poète. — Les *Voix intérieures*..... 123

CXV. **David à Rauch.**
Le triumvirat de Weimar. — La médaille de Klenze. — Le Fronton du Panthéon. — *Riquet*. — *Gutenberg*. — *Cuvier*. — *Philopœmen*. — La Douane de Rouen. — *Le Jeune Barra*. — Groupe du général Gobert..... 124

CXVI. **Hittorf à David.**
Le médaillon de Percier. — Le Fronton du Panthéon. 125

CXVII. **Berzélius à David.**
Le buste du chimiste..... 126

CXVIII. **David à Victor Pavie.**
Les *Heures de repos d'un ouvrier*. — Le Fronton..... 127

CXIX. **David à Pavie père.**
Le Fronton découvert. — Joachim Du Bellay. — *Philopœmen*..... 128

CXX. **Victor Hugo à David.**
Alberto Nota. — Le Fronton du Panthéon..... 129

CXXI. **Lamennais à David.**
Textes évangéliques pour le *Christ écrivant sur le globe du Monde*..... 130

CXXII. **Augustin Serres à David.**
Le Fronton du Panthéon..... 131

CXXIII. **David à Victor Pavie.**
Dessin d'une *Annonciation de la Vierge*. — Le médaillon d'Adrien Maillard. — *Etude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers*..... 132

1838

CXXIV. **Madame Valmore à David.**
La médaille du poète des *Pleurs*. — La statue de Corneille. — Théodore Lebreton..... 133

CXXV. **Victor Pavie à David.**
Sur le dessin de l'*Annonciation de la Vierge*..... 134

CXXVI. **David à Lamennais.**
Offre du *Christ écrivant sur le globe du Monde*..... 135

CXXVII. **Lamennais à David.**

Le Christ écrivant sur le globe du Monde..... 136

CXXVIII. **Victor Pavie à David.**

Retour sur l'*Annonciation de la Vierge*. — L'*Étude sur la vie et les ouvrages de David*, par Adrien Maillard. — Les Poésies de Lebreton..... 136

CXXIX. **David à Victor Pavie.**

Une « ode à Riquet ». — Les lettres de Léopold Robert. — La statue de sainte Cécile. — Moll. — Le médaillon d'Hélène David. — Estampes d'après le Fronton du Panthéon. — Cottreau le Chouan. — Savoie, l'ancien soldat de la République..... 137

CXXX. **Victor Hugo à David.**

Le buste du poète..... 139

CXXXI. **David à Victor Pavie.**

La statue de sainte Cécile..... 140

CXXXII. **David à Victor Pavie.**

Le maître renonce à exécuter l'*Annonciation de la Vierge*. — Projet de groupe représentant la *Vierge et l'Enfant Jésus*. — Le respect des croyances d'autrui..... 141

CXXXIII. **Louis-Napoléon à David.**

Projet de monument à la mémoire de la reine Hortense. — Bartolini préféré à David..... 142

CXXXIV. **Charlet à David.**

La chaire de professeur de dessin à l'École polytechnique. — *Philopœmen*..... 143

CXXXV. **Rauch à David.**

Humboldt. — Le monument de Gœthe. — Les *Victoires* de la Walhalla. — Le monument de Gobert. — La statue d'Albert Durer. — *Amazone en lutte avec un léopard*, par Kiss. — Les bustes de Tieck et de Carus. 145

CXXXVI. **David à Victor Pavie.**

Le peuple de Béziers. — Médaillon de Bouchotte. — La cathédrale de Metz. — Un pêcheur à la ligne. — Le soleil du Midi. — Philosophie. — Les Pyrénées. — Rêverie. — La statue de l'Humanité..... 147

CXXXVII. **Lady Morgan à David.**

L'écrivain irlandais fixé à Londres. — Son buste sculpté par David. — Un portrait de lady Morgan par sa nièce. — Demi-cécité. — Les *Voyages* d'Alexandre Dumas. 151

1839

CXXXVIII. **David à Victor Pavie.**

Les joies du foyer. — La statue de Barra. — Le Salon de 1839. — Bustes d'Arago, de Lamennais, de Destutt de Tracy, de l'abbé Grégoire et de Mlle Mars..... 152

CXXXIX. **Sainte-Beuve à David.**
Le buste d'André Chénier..... 153

CXL. **David à Rauch.**
Une lettre d'introduction. — L'*Étude sur la vie et les ouvrages de David*, par Adrien Maillard. — Humboldt. — Schinkel..... 154

CXLI. **David à Pavie père.**
Victor Pavie. — Que l'activité intellectuelle exige le séjour de Paris..... 155

CXLII. **David à Victor Pavie.**
Le statuaire Leysener. — Une existence d'artiste à reconstituer..... 156

CXLIII. **Alfred de Vigny à David.**
A la recherche de l'adresse de Mickiewicz..... 157

CXLIV. **David à Victor Pavie.**
M. Lenepveu. — La statue d'Ambroise Paré. — Les monuments de Gobert et de Gutenberg..... 158

CXLV. **David à un publiciste.**
De la nécessité d'un palais consacré aux expositions. 158

CXLVI. **David à Lamennais.**
Offre du buste de l'écrivain..... 159

CXLVII. **Lamennais à David.**
Réception du buste. — La cause de la liberté..... 160

1840

CXLVIII. **David à Victor Pavie.**
L'hiver à Paris. — David acquiert une maison dans le Midi. — Projet de reconstitution du tombeau de René d'Anjou dans la cathédrale d'Angers..... 160

CXLIX. **David à Lamartine.**
Offre d'une esquisse de la statue de Gutenberg..... 162

CL. **Pariset à David.**
Le médaillon de Pariset..... 163

CLI. **Pariset à David.**
Une séance ajournée..... 163

CLII. **David à Victor Pavie.**
Une lecture chez Lamennais..... 164

CLIII. **Le baron Petit à David.**
La médaille du général..... 166

CLIV. **Pariset à David.**
Le médecin en possession de sa médaille..... 166

CLV. **Victor Cousin à David.**
Une invitation. — Hugo et Lamartine..... 167

CLVI. **David à Victor Pavie.**
L'inauguration du monument de Gutenberg. — L'abbé Mongazon. — Projet de nommer David officier de la Légion d'honneur..... 167

CLVII. **David à Victor Pavie.**
Gutenberg. — Bichat. — Bernardin de Saint-Pierre. 169

CLVIII. **David à Rauch.**
Lazare-Hippolyte Carnot..... 170

CLIX. **Lakanal à David.**
Le buste du Conventionnel..... 171

CLX. **David à l'évêque d'Angers.**
Esquisse du monument de l'abbé Mongazon..... 172

CLXI. **David à Victor Pavie.**
L'édition des Poésies de Du Bellay. — Il ne faut prendre du passé que ce qui est grand..... 173

CLXII. **David au maire de Besançon.**
La statue d'Ulysse par Petit..... 174

CLXIII. **David à Victor Pavie.**
Le monument de l'abbé Mongazon. — Le costume moderne et la sculpture. — Lamennais en cour d'assises. — Chateaubriand..... 174

CLXIV. **Pariset à David.**
L'inauguration du monument d'Ambroise Paré..... 175

1841

CLXV. **David à Victor Pavie.**
Entrée de Lamennais à Sainte-Pélagie. — Le portrait de Du Bellay. — Toussaint Grille. — François Grille. — Théodore Pavie. — Burnouf..... 176

CLXVI. **David à Victor Pavie.**
Eugène Chevreul. — Le monument de Bonchamps. — La première pensée de la statue de sainte Cécile. — Visite à Lamennais dans sa prison..... 178

CLXVII. **Sainte-Beuve à David.**
Une lettre du statuaire sur la mort d'Aloysius Bertrand. 179

CLXVIII. **Victor Hugo à David.**
Mort d'Aloysius Bertrand..... 179

CLXIX. **David à Victor Pavie.**
Les écrits du maître. — Le peintre et sculpteur Donas. — Qu'il convient d'interroger les vieillards. — Pas de vraie grandeur sans croyance. — Le manuscrit d'Aloysius Bertrand. — Renduel. — Sainte-Beuve. — François Grille. — Techener..... 180

CLXX. **Schlegel à David.**
La médaille du critique..... 182

CLXXI. **David à Victor Pavie.**

Le *Gaspard de la nuit* édité par Pavie. — Aloysius Bertrand. — Portrait de Du Bellay. — Le Tombeau de Garnier-Pagès. — Collaboration de David au *Dictionnaire politique*. — Maladie. — Le *Bonchamps*. — Candolle. — Bastard. — Burnouf. — Broussais. — Une lettre à Sainte-Beuve..... 183

CLXXII. **David à Victor Pavie.**

Un deuil. — Le berceau de gazon. — L'enfant et l'homme..... 186

CLXXIII. **David à Victor Pavie.**

Ange emportant un enfant. — Le poète angevin Le Loyer. — Le buste de Du Bellay..... 188

1842

CLXXIV. **David à Victor Pavie.**

Du Bellay. — Berthe. — Leysener. — Donas. — Charles Lenormant. — Le monument de Bichat. — Projet du maître d'aller ouvrir à Athènes une école de sculpture. — Dantan et ses « charges ». — Les manuscrits d'Aloysius Bertrand. — Corbière. — La statue de Bernardin de Saint-Pierre..... 189

CLXXV. **David à Victor Pavie.**

Du Bellay. — L'*Ange emportant un enfant*. — Une sœur du Conventionnel Oudot. — Leysener. — Le *Gaspard de la nuit*. — Théodore Lebreton..... 192

CLXXVI. **Victor Pavie à David.**

Le portrait de Du Bellay. — Mariage de Théodore Pavie. — Le *Gaspard de la nuit*. — Chasse aux souvenirs sur Leysener. — Le *Rhin*, par Victor Hugo. — Cachot ou cabanon..... 193

CLXXVII. **David à Victor Pavie.**

Tombeau de Joseph Pavie. — Les « Pourquoi de l'enfant ». — Symbolisme du monument de Bichat. — Angoisses d'artiste. — Sérénades. — Paysage. — Souvenir d'enfance. — Leysener. — Eugène Delacroix. — Critique des expositions. — Visite à la tombe d'Aloysius Bertrand. — Le roi René. — Présent de la ville de Strasbourg..... 196

CLXXVIII. **David à Victor Pavie.**

Robert David. — Le *Gutenberg* à l'Imprimerie Royale. — Le pays natal. — L'atelier d'élèves de David passe sous la direction de Rude. — Second buste de Victor Hugo. — Les carnets du maître. — Les monuments du cardinal de Cheverus et de l'abbé Mongazon. — Paul Delaroche. — Rendez-vous en Grèce..... 200

CLXXIX. **David à Victor Pavie.**
Aloysius Bertrand et ses proches. — Le cardinal de Cheverus et Fénelon..... 203

CLXXX. **David à Victor Pavie.**
Baréges. — Gavarnie. — Paysage. — Le lac de Gaube. — Un drame sur le lac. — Légende. — L'étude de Victor Pavie sur Leysener. — Hawke. — Paul Delaroche et l'Hémicycle de l'École des beaux-arts. — Critique. — L'*Apothéose d'Homère*, par Ingres. — Caractéristique des deux œuvres. — La garnison de Baréges. — Retour à Paris..... 204

CLXXXI. **Reboul à David.**
La médaille du poète. — L'esthétique du maître..... 211

CLXXXII. **Magu à David.**
Le médaillon du poète..... 212

CLXXXIII. **Émile Deschamps à David**
Le buste d'André Chénier..... 213

CLXXXIV. **David à Balzac.**
Hommages du romancier à l'artiste..... 214

CLXXXV. **Lamartine à David.**
Le buste d'André Chénier offert au poète des *Méditations*. — La vie de Gutenberg, par Lamartine..... 215

CLXXXVI. **David à M. de Saint-Amour.**
Le buste de Parent-Réal. — Le médaillon de Lazare Carnot. — Mignet. — L'éloge de Daunou. — Projet d'exécuter le buste du compositeur Monsigny..... 215

CLXXXVII. **David à Victor Pavie.**
La statue du roi René. — Le monument de l'abbé Mongazon. — Jean Bart. — Des vers de Louise Colet. — Entre Académiciens. — Le jury du Salon..... 217

CLXXXVIII. **David à Schelling.**
Le buste de Gœthe. — Opinion de Gœthe sur le placement des œuvres d'art de grandes proportions.... 218

CLXXXIX. **David à Victor Pavie.**
L'esquisse du monument de Gobert. — Le roi René. — Beaurepaire..... 220

CXC. **Élie de Beaumont à David.**
La médaille du géologue..... 221

CXCI. **Humboldt à David.**
Un anniversaire. — Réception du buste de Humboldt à Berlin. — Intimité d'Arago et de David. — Les récents ouvrages de Rauch, de Kiss, de Cornelius et de Klot. — Fêtes à Berlin. — Lectures publiques par Ludwig Tieck..... 222

CXCII. **David à Victor Pavie.**
La mort tragique de Léopoldine Hugo. — Chateaubriand. — La barque renversée. — Le tombeau de

Nelson. — Bernardin de Saint-Pierre. — Le monument de Gobert..... 224

CXCIII. **Duret à David.**
Une candidature à l'Académie..... 226

CXCIV. **Charlet à David.**
Visite du maître au dessinateur..... 227

CXCV. **David à Victor Pavie.**
La gravure du monument de Bonchamps. — Projet de statue à Denis Papin pour la ville de Blois..... 228

CXCVI. **David à Balzac.**
La médaille du romancier..... 229

CXCVII. **David à Balzac.**
Une dédicace. — Projet d'exécuter le buste du romancier..... 229

CXCVIII. **David à Victor Pavie.**
Heures de mélancolie. — Projet de voyage en Bretagne. — Le *Bernardin de Saint-Pierre.* — Le tombeau de Napoléon aux Invalides. — Intervention de Cavé. — Eloge de Duret, par David. — La statue de Jean Bart. — Le buste de Marie-Joseph Chénier. — Le tombeau du roi René. — M. de Nerbonne. — Adrien Maillard..... 230

CXCIX. **David à Rauch.**
David élu membre de l'Académie de Berlin. — De statuaire à statuaire. — Voyage de Rietschell à Paris..... 234

CC. **David à Victor Pavie.**
La statue de Casimir Delavigne. — Première esquisse. — Le monument de Larrey. — Les bas-reliefs du monument de Cheverus.. — Buste de Couthon. — Un bal masqué à l'Odéon. — L'inconnu. — Accident de voiture. — Robert David. — Le buste de Victor Hugo..... 235

CCI. **Le Ministre d'État de Saxe à David.**
Le culte du maître pour les poètes allemands. — Il reçoit la croix du Mérite civil. — Le buste de Gœthe à la Bibliothèque de Dresde..... 239

CCII. **David à Victor Pavie.**
La ville de Brest. — Les Bretons. — Carnac. — Retour sur les sculpteurs d'Égine. — Le port, l'arsenal, l'hôpital. — Deux guides incommodes..... 240

CCIII. **Victor Hugo à David.**
Le buste lauré du poète des *Feuilles d'automne*..... 241

CCIV. **David à Victor Pavie.**
Un deuil. — Rome. — Les Pyrénées. — Rêverie..... 242

CCV. **David à Balzac.**
Le buste du romancier..... 243

CCVI. **David à Victor Pavie.**

La médaille de Leysener. — La gravure du *Bonchamps*. — Le monument de Cheverus. — Restitution du tombeau du roi René. — Bernardin de Saint-Pierre. — Casimir Delavigne. — Cavé et la statue de Poussin 244

CCVII. **David à Rauch.**

Profession de foi. — Mission de l'art. — Réduction du buste de Humboldt 245

CCVIII. **David à Victor Pavie.**

Conseils à l'écrivain. — Le poète et l'artiste. — De l'humeur voyageuse chez les modernes. — Lions en cage 247

CCIX. **David à Victor Pavie.**

Rude, candidat à l'Institut. — Les élections académiques. — Pose de la statue de Jean Bart aux flambeaux. — Enthousiasme des marins. — L'inauguration 248

CCX. **Théophile Gauthier à David.**

Avances du critique au sculpteur dans le but d'obtenir son médaillon 249

CCXI. **David à Victor Pavie.**

Ovations faites au maître par la ville de Dunkerque. — Saint-Omer. — Calais. — Le vaisseau le *David d'Angers*. — Réduction du *Gutenberg* 250

CCXII. **Hipppolyte, baron Larrey, à David.**

Sur la statue de Dominique-Jean, baron Larrey 252

CCXIII. **David à Charles Poncy.**

La médaille du poète 253

CCXIV. **David à Gigoux.**

Charlet sur son lit de mort 253

CCXV. **David à Gigoux.**

Les dernières heures de Charlet. — Situation précaire de sa veuve 254

CCXVI. **David à Adrien Maillard.**

La mission de l'art. — Ce qu'il faut penser d'un Napoléon à cheval pour l'église des Invalides 255

CCXVII. **Poncy à David.**

Le médaillon du poète. — La statue de Jean Bart. — Profils modelés de George Sand et de Byron 257

CCXVIII. **David à Jules de Saint-Amour.**

Une composition musicale sur Jean Bart 258

CCXIX. **David à Victor Pavie.**

L'étude *Bonchamps et sa statue*. — Fonte de l'esquisse du *Gutenberg*. — Adrien Maillard 259

CCXX. **David à Victor Pavie.**

La mort tragique d'un enfant. — Mourir jeune est peut-être un bienfait..... 260

CCXXI. **David à son fils Robert.**

Délit d'écolier..... 261

CCXXII. **Jomard à David.**

La médaille du géographe..... 261

CCXXIII. **David à Victor Pavie.**

La statue de Dombasle. — Le piédestal du *Gutenberg*. Qu'il ne faut pas se laisser abattre par le malheur. 262

CCXXIV. **Henri de Latouche à David.**

Les médailles commémoratives des Quatre-Sergents de la Rochelle et des frères Bandiera. — Les profils modelés de Chateaubriand et de Béranger. — Godefroid Cavaignac. — La médaille du maître..... 263

CCXXV. **David à son fils Robert.**

Conseils du père et de l'artiste..... 264

CCXXVI. **David à Victor Pavie.**

Médaille commémorative de la mort du maréchal Ney. — David écrivain : l'*Eloge* du sculpteur Roland ; l'*Étude* sur Canova. — Médailles des Quatre Sergents de la Rochelle, des frères Bandiera, des Massacres de Galicie, du Neuf Thermidor, de Labédoyère, des frères Faucher. — Mission de l'art. — Buste des docteurs Garnier et Ollivier. — Le monument de René d'Anjou. — Les bas-reliefs du théâtre de Béziers. — L'architecte Binet. — Le buste de Mlle Mars. — Le Musée David inapprécié. — Le *Voyage en Italie* de Victor Pavie..... 265

CCXXVII. **David à Victor Pavie.**

Projet de groupe pour la cathédrale d'Angers. — *Sinite parvulos*. — Le tombeau de René d'Anjou. — Son monument. — *Bonchamps et sa statue*, par Victor Pavie. — Le *Voyage en Italie*. — Le plâtre après la fonte..... 267

CCXXVIII. **David à Victor Pavie.**

L'approche du Salon. — Achèvement du monument de René d'Anjou. — Etude sur Roland..... 269

CCXXIX. **Lamartine à David.** 270

Conte arabe.

CCXXX. **David à Rauch.**

Les études du maître sur Roland, Canova, Thorvaldsen. — Projet d'une étude sur Rauch. — La médaille de Karl Ritter. — A la poursuite d'un croquis d'Hoffmann..... 271

CCXXXI. **David à Lucas de Montigny.**
A la recherche de la signature de Callamare..... 273

CCXXXII. **David à Victor Pavie.**
Le monument de Gobert. — Statues de Casimir Delavigne et de David Purry. — Qu'il faut encourager les artistes fixés en province..... 273

CCXXXIII. **David à Victor Pavie.**
Départ pour les Pyrénées. — Hélène David. — Le monument de René d'Anjou. — Offre du modèle des douze statuettes au Musée d'antiquités d'Angers. 275

CCXXXIV. **David à Victor Pavie.**
Jules-Eugène Lenepveu, grand prix de Rome. — Projet d'une statue de la *Vierge* pour la cathédrale d'Angers..... 276

CCXXXV. **Thoré à David.**
Une fausse nouvelle..... 277

CCXXXVI. **David à Victor Pavie.**
La révolution de Février. — Le maître est nommé maire du XIe arrondissement. — Il refuse la charge de Directeur des Musées nationaux..... 277

CCXXXVII. **David à Victor Pavie.**
Que l'artiste doit céder le pas au citoyen. — Les élections à Paris..... 279

CCXXXVIII. **David à Victor Pavie.**
Le maître fait l'abandon de son indemnité de représentant du peuple à des œuvres de bienfaisance... 280

CCXXXIX. **David à Victor Pavie.**
L'Anjou. — L'amitié. — Le devoir. — Roberd David. — Divergence d'opinions entre Victor Hugo et David. 280

CCXL. **David à Madame Geoffroy Saint-Hilaire.**
Le maître abandonne son indemnité de représentant à l'Œuvre des Crèches..... 281

CCXLI. **Mme Isidore Geoffroy Saint-Hilaire à David.**
Remerciements au nom de l'Œuvre des Crèches..... 282

CCXLII. **David à Victor Pavie.**
Désintéressement du maître. — Abandon de son indemnité de représentant aux bureaux de bienfaisance. — Variétés littéraires..... 283

CCXLIII. **David à Victor Pavie.**
Le maître abandonne la vie politique. — Lamartine, Victor Hugo, Lamennais à la Constituante. — Souvenirs de Platon. — Les Œuvres d'Aloysius Bertrand..... 284

CCXLIV. **David à Victor Pavie.**

Rêverie. — Le pic du Midi. — Le prêtre géologue. — Henri de Nerbonne..... 286

CCXLV. **David à Victor Pavie.**

Les bas-reliefs du monument de Larrey. — La statue de Gerbert. — Bernardin de Saint-Pierre. — François Grille..... 287

CCXLVI. **David à Victor Pavie.**

Robert David. — Le monument de Gerbert. — Bernardin de Saint-Pierre. — Souvenirs de 1811. — Histoire anecdotique d'une statue. — La veuve de Bernardin de Saint-Pierre dans l'atelier du maître. — Le Musée David à la lumière nocturne. — Cheverus. — Mathieu de Dombasle..... 288

CCXLVII. **David à Victor Pavie.**

La *Sainte Cécile*. — Appel d'ami..... 292

CCXLVIII. **David à Victor Pavie.**

L'air natal. — Pressentiments. — L'inauguration du *Gerbert*. — La statue de Drouot. — Deuxième statue de Bichat. — Beaurepaire..... 292

CCXLIX. **David à sa femme.**

Le coup d'État..... 293

CCL. **David à son fils Robert.**

La carrière médicale. — Les joies de la famille. — Antoine de Potter..... 294

CCLI. **David à Victor Pavie.**

Hemling. — Van Eyck.— Rubens. — Le peuple belge. — Voix d'enfants. — Les monuments gothiques. — Ostende. — Du peu de durée de la gloire. — Le buste de La Fayette. — Naufrage du *David d'Angers*. — Projet de déplacement du Fronton du Panthéon.. 295

CCLII. **David à Victor Pavie.**

Le mont Hymette. — L'Illissus. — Le Pnyx. — Le temple de Thésée. — Salamine. — Hélène David.— Le buste de Canaris. — Le roi de Grèce désireux d'avoir son buste de la main du maître. — Pradier. — Souvenirs profanés. — Edmond About et le buste de Canaris. — Léon Cosnier. — Un Angevin jardinier du roi de Grèce. — Mélancolie. — La Grèce et l'Italie. — Le monument de Botzaris..... 298

CCLIII. **David à son fils Robert.**

La Grèce contemporaine. — Douce France! — Pradier. — Désillusions. — Les socialistes. — L'homme n'est pas mûr pour la liberté. — Le buste de Canaris. — Le maître souhaite de rentrer en France..... 302

CCLIV. **David à son fils Robert.**

Echec réparable. — Conseils paternels. — Thiers et Rémusat rentrent en France. — Augustin Serres... 305

CCLV. **David à son fils Robert.**

Aux portes de la France..... 307

CCLVI. **David à son fils Robert.**

Projet de publication sur l'anatomie dans ses rapports avec l'expression..... 307

CCLVII. **David à Victor Pavie.**

Visite au tombeau de Marco Botzaris. — La Grèce oublieuse. — Ottfried Muller, Santa Rosa, Byron. — Léon Cosnier..... 308

CCLVIII. **David à son fils Robert.**

Les brouillards de la patrie préférables au soleil de l'exil..... 311

CCLIX. **David à son fils Robert.**

Le maître rentre en France..... 311

CCLX. **Victor Pavie à David.**

Retour du maître à Paris. — *Andegavi molles.* — Inauguration du monument de René d'Anjou..... 312

CCLXI. **David à Victor Pavie.**

Le maître de retour dans son atelier. — Mélancolie. — Le monument de René d'Anjou. — Lamartine. — Intégrité des républicains de 1848. — Manzoni. — Peintures murales de l'Hôtel de la Préfecture d'Angers. 313

CCLXII. **David à Victor Pavie.**

Les peintures d'Hippolyte Flandrin dans l'église de Saint-Vincent de Paul..... 315

CCLXIII. **Madame Belloc à David.**

La médaille de mistress Beecher-Stowe..... 315

CCLXIV. **Mistress Beecher-Stowe à David.**

La médaille du romancier..... 316

CCLXV. **David à Victor Hugo.**

Le buste du poète..... 317

CCLXVI. **David à Victor Pavie.**

Le maître achève le monument de Drouot..... 317

CCLXVII. **David à Benjamin Fillon.**

La collection des médailles modelées par le statuaire. — L'être moral s'identifie avec l'homme extérieur. — Le sculpteur travaille pour la postérité..... 318

CCLXVIII. **David à Victor Pavie.**

Les « Saints de Solesmes ». — Germain Pilon. — Le Frontispice de l'*Histoire de la Vendée*..... 319

CCLXIX. **David à Victor Pavie.**

Mélancolie. — Projets de voyage en Anjou..... 320

APPENDICE

I. **Victor Hugo à Mme David.**

La mort de David..... 323

II. **Humboldt à Mme David.**

Souvenirs du passage du maître à Berlin..... 323

III. **Ary Scheffer à Mme David.**

Un portrait de David d'Angers..... 325

IV. **Victor Hugo à Mme David.**

La mort de David. — Les *Contemplations*. — Le buste du poète..... 325

V. **Victor Hugo à Robert David.**

La statue de David d'Angers..... 326

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX, AINSI QUE DES TITRES D'ŒUVRES PEINTES, DESSINÉES OU SCULPTÉES, MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE..... 329

TABLE DES MATIÈRES..... 345

A LA MÊME LIBRAIRIE

David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains, par M. Henry Jouin. 2 vol. grand in-8° colombier, enrichis de 2 portraits du maître et de 23 planches hors texte. Prix, brochés. 50 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin).

La Sculpture en Europe (1878), précédé d'une conférence sur le génie de l'art plastique, par M. Henry Jouin. 1 vol. in-8°. Prix. . 6 fr.

Ingres, sa Vie, ses Travaux, sa Doctrine, d'après les notes manuscrites et les lettres du maître, par le vicomte Henri Delaborde, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° cavalier, avec portrait. Prix. . 8 fr.

Lettres et pensées d'Hippolyte Flandrin, accompagnées de Notes précédées d'une Notice biographique et d'un Catalogue des œuvres du maître. 1 vol. in-8°, avec portrait et fac-simile de lettres, par Henri Delaborde. 1 vol in-8°. Prix. . . . . 8 fr.

Le Département des estampes à la Bibliothèque nationale, Notice historique suivie d'un Catalogue des estampes exposées dans les salles de ce département, par Henri Delaborde. 1 vol. in-16 elzevirien. Prix. . . . . 5 fr.

Les Maîtres d'autrefois : Belgique-Hollande, par E. Fromentin. 5e édition. Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Le Sculpteur danois V. Bissen, par Eugène Plon. 2e édition. 1 vol. in-18, orné de 4 dessins. Prix. . . . . 3 fr.

Thorvaldsen, sa Vie et son Œuvre, par Eugène Plon, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague. 1 vol. grand in-8°, enrichi de 2 gravures au burin. Prix. . . . . 15 fr.

Benvenuto Cellini, orfèvre, médailleur, sculpteur. Recherches sur sa vie, sur son œuvre et sur les pièces qui lui sont attribuées, par Eugène Plon. 1 magnifique vol. grand in-4° jésus, richement illustré. Prix. . . . . 60 fr.

Benvenuto Cellini. — Nouvel appendice aux recherches sur son œuvre et sur les pièces qui lui sont attribuées, par Eugène Plon. Un vol. in-4° avec gravures. Prix. . . . . 10 fr.

Leone Leoni et **Pompeo Leoni**, sculpteurs de Charles-Quint et de Philippe II, par Eugène Plon. Eaux-fortes de Paul Le Rat. 1 vol. in-4°. Prix. . . . . 50 fr.

(Couronné par l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France, prix Bordin.)

Les Médailleurs italiens des quinzième et seizième siècles, par Armand. 2e édition. 3 vol. in-8° raisin. Prix. . . . . 45 fr.

(Couronné par l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France, prix Bordin.)

Les peintres de Lyon du quatorzième au dix-huitième siècle, par M. Natalis Rondot, correspondant du ministère de l'Instruction publique. 1 vol. in-8°. Prix. . . . . 12 fr.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.